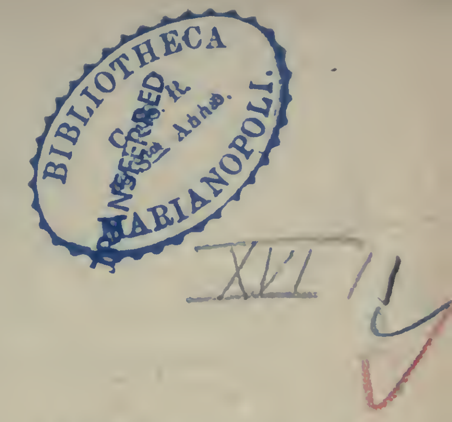

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04329 8736




OLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED



MATER ADMIRABILIS

OU LES QUINZE PREMIÈRES ANNÉES

DE

MARIE IMMACULÉE



PROPRIÉTÉ

Charles Douniol

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET Cᵉ, RUE GARANCIÈRE, 5.



MATER ADMIRABILIS

Ora pro nobis.

MATER ADMIRABILIS

OU

LES QUINZE PREMIÈRES ANNÉES

DE

MARIE IMMACULÉE

PAR

L'ABBÉ ALFRED MONNIN

MISSIONNAIRE, AUTEUR DE LA VIE DU CURÉ D'ARS

APPROUVÉ PAR Mgr DE LANGALERIE, ÉVÊQUE DE BELLEY

DEUXIÈME ÉDITION

> C'est une pieuse pensée d'avoir représenté la T. S. Vierge à un âge où elle semblait être oubliée.
>
> (PAROLES DE SA SAINTETÉ PIE IX, le 20 octobre 1846, à la Trinité-du-Mont.

AD MAJOREM MARIÆ GLORIAM

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE TOURNON, 29

186

A MONSEIGNEUR

PIERRE-HENRI GÉRAULT DE LANGALERIE

ÉVÊQUE DE BELLEY.

Monseigneur,

C'est à Vous et au choix bienveillant que Votre Grandeur a daigné faire d'un de ses missionnaires pour l'accompagner dans son pèlerinage *ad limina*, que je dois d'avoir connu Mater-Admirabilis.

Je vois encore dans la lumière de tant de beaux souvenirs, rapportés de la Ville Éternelle, le jour où, prosterné à Vos côtés, je vénérais la douce et sainte image.

Vous veniez d'offrir l'adorable sacrifice à son autel, et il était aisé de voir, à la ferveur de Votre prière, tout ce que ce nom seul de *Mère Admirable*

disait à Votre cœur ; ce qu'il y remuait d'affectueuses pensées, d'émotions tendres et filiales. On sentait que le ciel et la terre, Rome et la France, la Madone de la Trinité et cette autre mère admirable, que Vous aviez laissée loin de Vous et qui Vous apparaissait à travers son nom et son image, s'y rencontraient pour le charmer et l'attendrir.

Depuis notre visite à *Mater-Admirabilis*, son culte n'a fait que s'étendre ; sa gloire est allée « de la mer jusqu'à la mer, et du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. »

N'est-il pas permis de croire que cette renommée grandissante, ces miracles et ces faveurs singulières, obtenues devant la fresque de la Trinité-du-Mont, viennent de ce que cette chaste et suave composition a ouvert, dans le monde, la veine d'or des grâces, vertus et mérites, enfouis et cachés dans le secret des premières années de la très-sainte Vierge : grâces, vertus et mérites qui débordent aujourd'hui avec d'autant plus d'impétuosité, que le flot en a été comme contenu en Elle, depuis que le Verbe seul en a joui en descendant, il y a dix-neuf siècles, dans son sein pur et fécond ?

Marie veut déborder de grâce virginale, de mœurs pudiques, de vie forte et laborieuse, sur la jeunesse chrétienne et sur les noviciats religieux,

qui sont une jeunesse réelle; et cela à une époque où toute adolescence est amollie par les perfides complaisances d'une éducation sensuelle, les énervantes douceurs de la vie commode, l'attrait victorieux de la frivolité, les extravagances du luxe et la fascination des richesses.

Telle est, Monseigneur, la pensée fondamentale du livre que je Vous dédie.

Permettez-moi, en plaçant ce nouveau travail, sous Vos auspices vénérés, de demander à Votre bénédiction le gage du bien qu'il est destiné à faire.

Je suis avec un profond respect,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Le très-humble et très-dévoué fils en N.-S. et en son Admirable Mère,

Alfred Monnin.

Pont-d'Ain, ce 2 février 1864, fête de la Purification de la sainte Vierge et de la Présentation de N.-S. au Temple.

APPROBATION

DE

MONSEIGNEUR DE LANGALERIE

ÉVÊQUE DE BELLEY

Nous avons fait examiner un ouvrage ayant pour titre : MATER-ADMIRABILIS ou : *Les quinze premières années de Marie immaculée*, rédigé par un prêtre de notre diocèse, M. Monnin, missionnaire et auteur de la *Vie du Curé d'Ars*.

Nous l'approuvons et le recommandons aux fidèles, sur le rapport favorable qui nous a été présenté.

L'approbation donnée par le Souverain-Pontife à la dévotion envers MATER-ADMIRABILIS, et les indulgences dont Sa Sainteté l'a enrichie sont pour les fidèles la plus précieuse des garanties.

L'ouvrage qui a été soumis à notre examen fait ressortir l'à-propos et les divers avantages de l'étude des premières années de la sainte Vierge. C'est une vie de retraite, de prière, de travail sérieux et obscur, présentée à l'admiration et à l'imitation des serviteurs et des enfants de l'Auguste Vierge Marie. Ces premières années, passées dans le Temple, ont préparé Marie à son titre admirable de MÈRE DE DIEU, de MATER-ADMIRABILIS.

Nous bénissons Dieu de ce que notre diocèse cuotribue à fournir ce nouveau fleuron ajouté à la couronne de gloire de l'Auguste Marie. La Reine du Ciel, dont toute la beauté est intérieure, déploie dans cette chère dévotion quelques-uns des plis les plus cachés de ce royal manteau, si riche et si varié, que lui donne le prophète. Sachons l'admirer, sachons nous en revêtir nous-mêmes. Que toutes les pieuses lectrices de MATER-ADMIRABILIS s'efforcent de connaître et de pratiquer ces vertus intérieures et cachées qui forment la véritable chrétienne.

Si Dieu les appelle à la vocation du mariage, ces vertus les prépareront à être des *femmes fortes*, selon l'Écriture et l'Évangile, d'*admirables Mères*. D'ailleurs ce beau titre peut convenir à la Vierge elle-

même, qui n'a d'autre époux que Jésus-Christ; Dieu lui donne une postérité d'âmes, qui tient d'elle la vie spirituelle et le germe des vertus. Combien d'épouses du Christ sont appelées «*ma Mère*,» combien pourraient être appelées d'*admirables Mères!*

Que l'ouvrage approuvé par nous contribue à diriger, à encourager les nobles efforts de tant de chrétiennes, qui, loin du monde, ne cherchent que le regard de Dieu. C'est le succès le plus beau que nous puissions lui souhaiter; c'est la récompense la plus douce qu'ambitionne l'auteur! Notre paternelle bénédiction s'attache à lui et à son œuvre pour mieux assurer la réalisation de nos vœux.

Donné à Belley, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du secrétaire général de notre évêché, le 25 mars 1864, fête de l'Annonciation.

† PIERRE-HENRI,
Évêque de Belley.

Par mandement :

H. MAGNIN
Secrétaire de l'Évêché.

BREF DE PIE IX

En souvenir perpétuel. — Nous accordons volontiers les demandes qui tendent à favoriser la Religion et à procurer le salut des âmes. Or, des prières Nous ayant été adressées à cette fin, que les indulgences accordées par le siége apostolique à la chapelle de la Vierge immaculée, érigée sous le titre de Mère-Admirable dans le couvent des religieuses du Sacré-Cœur de Rome, fussent étendues aux chapelles érigées ou à ériger sous le même titre dans toutes les maisons de ladite Société, Nous avons cru devoir acquiescer à ces pieuses suppliques. Ainsi donc, par la miséricorde du Dieu tout-puissant et par l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, aux religieuses et autres personnes demeurant actuellement et pour un temps dans chaque maison de ladite Société, ainsi qu'à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, qui, vraiment pénitents, s'étant confessés et ayant communié, visiteront la chapelle érigée ou à ériger sous ledit titre *Mater-Admirabilis*, et s'y acquitteront exactement des œuvres prescrites, Nous accordons par ces présentes et à perpétuité toutes les indulgences, remises et autres grâces spirituelles qu'ils gagneraient s'ils visitaient personnellement la chapelle de Mère-Admirable du Sacré-Cœur de Rome, en accomplissant dévotement ce qui est prescrit à cet effet. Et cela nonobstant Notre règle et celle de la chancellerie apostolique, qui s'oppose à ce qu'il soit accordé des indulgences à l'instar et malgré toutes les autres constitutions, décrets apostoliques et dispositions quelconques. Voulons aussi que les copies ou exemplaires même imprimés des présentes, signés de la main d'un notaire public et munis du sceau d'une personne constituée en dignité ecclésiastique, obtiennent même foi que les présentes si elles étaient exhibées.

Donné à Saint-Pierre de Rome, sous l'anneau du Pêcheur, 27 Mars 1855, l'an IX de notre pontificat.

PIUS PP. IX

AD PERPETUAM REI MEMORIAM. Quæ ad Religionem fovendam animarumque salutem procurandam maxime faciunt, ea cum a Nobis expostulantur, libenti animo concedimus. Jam vero cum supplices sint Nobis preces admotæ, ut quæ Indulgentiæ *Sacello Deiparæ Virgini Immaculatæ sub titulo Matris Admirabilis* dicato in Asceterio Monialium a Sacro-Corde Jesu nuncupat; de Urbe sito, ab hac Apostolica Sede concessæ sunt, eisdem Sacella sub eodem titulo in omnibus Instituti hujusmodi Asceteriis actu existent, erecta vel erigenda per Nos decorentur, piis hisce supplicationibus benigne in Domino obsecundare censuimus. Quamobrem de Omnipotentis Dei misericordia, ac BB. Petri et Pauli Apostolorum ejus auctoritate confisi, Monialibus cæterisque in qualibet ex piis præsenti Instituti domibus actu existentibus nunc et pro tempore commorantibus, nec non omnibus utriusque sexus Christifidelibus vere pœnitentibus et confessis ac sacra Communione refectis qui sacram hujusmodi ædem in honorem Virginis Deiparæ sub titulo *Matris Admirabilis* ibidem erectam vel erigendam devote visitaverint, ac injuncta pietatis opera rite præstiterint, ut omnes et singulas Indulgentias, relaxationes, cæterasque spirituales gratias consequantur si Sacellum sub eodem titulo situm in pia Domo Instituti hujusmodi de Urbe personaliter ac devote visitarent et omnia quæ injuncta sunt adimplerent, tenore præsentium concedimus, tribuimus, et impertimur. Non obstantibus Nostra et Cancellariæ Apostolicæ regula de non concedendis Indulgentiis ad instar, aliisque Constitutionibus et Ordinationibus Apostolicis cæterisque contrariis quibuscumque Præsentibus perpetuis futuris temporibus valituris. Volumus autem ut præsentium Litterarum transumptis seu exemplis etiam impressis manu alicujus Notarii publici subscriptis et sigillo Personæ in Ecclesiastica dignitate constitutæ munitis eadem prorsus fides adhibeatur quæ adhiberetur ipsis præsentibus si forent exhibitæ vel ostensæ.

Datum Romæ apud Sanctum Petrum sub Annulo Piscatoris, die 27 Martii 1855, Pontificatus Nostri anno nono.

LOCO † SIGILLI.

INDULGENCES

ACCORDÉES PAR NOTRE T.-S. P. LE PAPE PIE IX

A LA CHAPELLE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE SOUS LE TITRE DE MATER-ADMIRABILIS

Dans la maison du Sacré-Cœur de Jésus, à la Trinité-du-Mont à Rome.

Confirmées à perpétuité par le Bref ci-joint et étendues à toutes les chapelles érigées, ou qui pourront l'être sous le même titre, dans les maisons de la Société du Sacré-Cœur de Jésus, fondées jusqu'au jour de la date du susdit Bref.

INDULGENCES PLÉNIÈRES

1. Une fois l'an, au choix des Religieuses, des Élèves, et autres personnes vivant dans la Monastère, lesquelles s'étant confessées et ayant communié, visiteront la chapelle et y prieront selon les intentions du Souverain-Pontife.

Décret du 27 *Novembre* 1849.

2. Deux fois le mois aux conditions exprimées ci-dessus; cette indulgence s'étendra aux prêtres qui célèbrent habituellement dans cette chapelle, et à toutes les personnes attachées en quelque manière au service de la maison. En cas de maladie et d'infirmité, elle pourra être gagnée, pourvu qu'on supplée aux œuvres prescrites par d'autres que le confesseur jugera à propos d'enjoindre.

Rescrit du 12 *Décembre* 1849.

3. A toutes les Religieuses, Élèves et autres personnes qui vivent dans le Monastère, comme aussi à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, s'étant confessés et ayant communié, visiteront la chapelle le 20 Octobre, jour auquel, par un privilége

spécial, on y célèbre la fête de la Très-Sainte Vierge, sous le titre de MATER-ADMIRABILIS et aux fêtes suivantes : de la Nativité de Notre-Seigneur, de la Circoncision, de l'Épiphanie, de Pâques, de l'Ascension, de la Fête-Dieu, de l'Immaculée-Conception, de la Nativité, de l'Annonciation, de la Purification, de l'Assomption de la sainte Vierge, et le jour de la fête de saint Pierre et saint Paul et de saint Jean l'Évangeliste.

Rescrit du 12 *Décembre* 1849.

INDULGENCES PARTIELLES

1. De sept ans et sept quarantaines, le jour de la fête des autres Apôtres, à tous ceux qui visiteront la susdite chapelle, et qui, avec un cœur contrit, prieront aux intentions du Souverain-Pontife.

Rescrit du 12 *Décembre* 1849.

2. De 300 jours chaque fois, à tous fidèles qui réciteront trois *Ave Maria*, et trois fois l'invocation *Mater-Admirabilis*, *ora pro nobis*, devant l'image de la Très-Sainte Vierge dans la chapelle mentionnée ci-dessus.

Cette indulgence, accordée de vive voix par Sa Sainteté le 20 Octobre 1846, fut confimée par un Rescrit du 11 Septembre 1854.

Les fidèles de l'un et de l'autre sexe peuvent, d'après la teneur du Bref, en remplissant les conditions prescrites, participer à toutes ces indulgences, qui sont applicables aux âmes du Purgatoire.

PRÉFACE

Mater-Admirabilis est le titre donné à une pieuse composition exécutée, en 1844, à fresque et en forme d'essai, sur la muraille d'un vaste corridor du couvent de la Trinité-du-Mont, à Rome.

Cette humble image, peinte dans le silence des cloîtres, n'était destinée, d'abord, qu'à satisfaire la piété des religieuses du Sacré-Cœur, qui désiraient avoir devant leurs yeux, pendant les heures de travail manuel, le modèle par excellence de tout travail: la très-sainte Vierge Marie.

C'est pour cela qu'elle est représentée filant le lin dans les parvis du Temple, à l'âge de quinze ans. A ses côtés, son panier à ouvrage, son livre entr'ouvert indiquent les calmes et studieuses occupations de cette aimable et très-pure Adolescente.

Aujourd'hui, le solitaire corridor de la Trinité-du-Mont est converti en un petit sanctuaire, visité par un pieux concours des pèlerins de Rome; ses parois sont chargées d'*ex-voto*. L'image de *Mater-Admirabilis* est répandue dans presque toute la chrétienté; des médailles des diverses grandeurs sont frappées à son effigie; la gravure, le bronze, les vitraux la reproduisent. Sa Sainteté Pie IX a daigné recevoir la première médaille d'or faite à Rome en 1849.

Comment la Vierge de la Trinité-du-Mont est-elle arrivée à une telle célébrité? Quelques mots du Saint-Père expliquent cette faveur. Le 20 octobre 1846, le Souverain-Pontife, visitant le couvent des religieuses du Sacré-Cœur, daigna prier devant la fresque et la bénir solennellement : « C'EST UNE PIEUSE PENSÉE, dit alors Sa Sainteté, D'AVOIR REPRÉSENTÉ LA TRÈS-SAINTE VIERGE A UN AGE OU ELLE SEMBLAIT ÊTRE OUBLIÉE. » Le secret de la bénédiction attachée à *Mater-Admirabilis* est renfermé dans ces paroles; Marie a prouvé, par des grâces sans nombre, qu'elle agréait cette PIEUSE PENSÉE.

Comment cette sainte Adolescente appelée primitivement *Madone du Lis*, a reçu le nom de *Mater-Admirabilis*?..... C'est encore le *Secret de la Reine*. Le temps le dévoilera.

Dès 1846, des faveurs insignes vinrent révéler la prédilection de Marie pour cette simple image. Le 2 août 1846 le R. P. Folchi, jésuite, fut guéri, à Fano, au moment où sa mère priait pour lui devant la fresque de la Trinité-du-Mont. Le 7 novembre de la même année, M. l'abbé Blampin, missionnaire dans l'Océanie, recouvra, aux pieds de *Mater-Admirabilis*, la voix qu'il avait perdue, depuis vingt et un mois, à la suite de ses fatigues apostoliques. Dans l'élan de sa reconnaissance, il demanda au Saint-Père la permission de célébrer la messe devant la fresque bénie; à compter de ce jour, le cloître privilégié devint un véritable sanctuaire.

De 1846 à 1849, des guérisons fréquentes attirèrent un grand nombre de visiteurs. En 1849, après le glorieux siége de la Ville Éternelle par les troupes françaises, beaucoup de nos soldats frappèrent à la porte du monastère, demandant aux religieuses quelque remède contre la fièvre. Il allaient par bandes visiter la Vierge Adolescente, qui leur donnait, en échange de leur foi, la santé du corps, et, ce qui est d'un meilleur prix, la santé de l'âme. Le plus souvent, ils sortaient de la chapelle, attendris, pénétrés, prêts à se confesser et à mener une vie chrétienne. Dirai-je encore les conversions, les vocations religieuses qui se sont décidées devant

Marie représentée dans le Temple? Les protestants eux-mêmes ont subi sa douce influence, et sa vue seule a été pour plusieurs un commencement de retour vers la sainte Église de Jésus-Christ.

Des décrets du Souverain-Pontife ont successivement confirmé et accru cette dévotion. En 1849, un bref apostolique permettait de célébrer la fête de *Mater-Admirabilis* le 20 Octobre, anniversaire de la première visite de Sa Sainteté Pie IX à la Madone; par ce bref, le nouveau sanctuaire était enrichi de nombreuses indulgences. En 1854, un second rescrit confirmait l'indulgence de trois cents jours, *toties quoties*, accordée de vive voix par le pape, à tout fidèle qui recitera, devant cette image, trois *Ave Maria*, avec l'invocation: *Mater-Admirabilis, ora pro nobis*.

Le 17 Mars 1855, Pie IX daigna mettre le comble à ses faveurs, en étendant à toute la société du Sacré-Cœur les indulgences attachées d'abord à la fresque du couvent de la Trinité, avec la seule obligation de donner le titre de *Mater-Admirabilis* à une statue où à une image de la très-sainte Vierge, si on ne pouvait avoir une copie du tableau original. Un grand nombre d'églises et un diocèse entier d'Amérique ont désiré avoir part à ce privilége. En 1862, la Sacrée-Congrégation des indulgences

a assuré qu'elle agréerait les requêtes de ce genre qui lui seraient adressées.

C'est donc la société du Sacré-Cœur de Jésus qui, la première, a reçu ce don de Dieu... Pouvait-elle laisser à d'autres le soin de le manifester? De la Trinité-du-Mont, comme d'un centre lumineux, devait rayonner la dévotion et le culte de *Mater-Admirabilis*. Bientôt plusieurs maisons demandèrent des copies de la fresque vénérée. La première fut faite pour la maison-mère de Paris, une seconde pour le pensionnat de la rue de Varenne. Les établissements du Sacré-Cœur de Bourges et de Laval consacrèrent à la Mère Admirabile de charmantes chapelles. Les couvents de Montpellier, de Nantes, de Quimper, de Nancy, de Kienztheim, de la Ferrandière, de Padoue, de Jette, de Rennes et de Blumenthal, se mirent successivement sous sa protection spéciale en faisant faire de belles copies de la sainte Image. Aujourd'hui, il faudrait nommer presque toutes les maisons de cette Société, si l'on voulait énumérer celles où, en retour des hommages et des invocations qu'elle y reçoit, Marie Adolescente étend son manteau sur cette jeunesse chrétienne qui l'honore à titre de Mère et de Modèle. Les deux copies les plus remarquables sont celles du noviciat de Conflans et du pensionnat de Paris.

L'humble Fileuse semble vouloir répandre aussi ses faveurs hors de la sainte clôture qui l'a vue naître. Le modeste village de Brouzet (Gard) possède une bonne copie de *Mater-Admirabilis*, et le culte que les populations catholiques environnantes rendent à la sainte image fait augurer, que Marie se rendra voie immaculée pour faire rentrer dans l'unité de l'Église les nombreux protestants qui vivent séparés de leurs frères, dans un pays encore désolé par l'hérésie.

Ainsi que nous l'avons dit, le décret de Sa Sainteté Pie IX, ayant fixé au 20 octobre la solennité de *Mater-Admirabilis*, n'est-il pas naturel que partout où cette dévotion est établie, ce même jour soit celui de la grande fête? Ne serait-il pas à désirer encore que, dans les pèlerinages érigés en l'honneur de la très-sainte Vierge, on fît également mémoire du 20 Octobre? Marie, dans tous ces sanctuaires privilégiés, ne se montre-t-elle pas Mère Admirable?...

Un mot maintenant sur la composition de ce livre et sur son origine.

Il est d'usage, au couvent de la Trinité, de se préparer par un mois de prières à la fête de *Mater-Admirabilis*. Pendant le mois d'Octobre 1851, les élèves du pensionnat eurent la pensée de déposer,

aux pieds de l'image vénérée, quelques pages écrites à l'honneur de la jeune Vierge du Temple.

Ces humbles fleurs avaient un parfum spécial; on les recueillit, on essaya de leur donner une vie moins éphémère. Ce sont ces notes, déjà soumises à une élaboration intelligente et sérieuse, qui m'ont été confiées. Je les ai lues avec un véritable enchantement; j'y ai trouvé une lumière pour mon esprit et un charme pour mon cœur. En les joignant à quelques récits authentiquement consignés dans les archives mêmes de *Mater-Admirabilis*, je voyais sortir de là un livre tout fait, que je n'avais plus qu'à mettre au jour pour la plus grande gloire de Celle qui l'a inspiré.

Je suis d'autant plus heureux d'offrir à mon Admirable Mère ce tribut de mon amour et de ma reconnaissance filiale, que je me sens pour la Madone de la Trinité-du-Mont une dévotion particulière, que j'ai puisée à ses pieds.

Au commencement de l'Avent de 1859, j'avais la joie d'accompagner à Rome le vénérable Évêque de mon diocèse. Le premier des évêques français, Mgr de Langalerie, dans son noble cœur, si tendrement dévoué au Saint-Siége, avait conçu la touchante inspiration d'organiser une de ces caravanes qui, depuis quatre ans, se succèdent aux

pieds de Pie IX, et viennent consoler le magnanime Pontife sur le glorieux calvaire où il combat pour la justice.

Une de mes visites les plus empressées fut au couvent de la Trinité. J'avais des lettres pour madame la Supérieure et de nombreuses commissions pour *Mater-Admirabilis*, de la part d'anciennes élèves du Sacré-Cœur, qui m'avaient appris d'avance à la connaître, à l'invoquer et à me confier en Elle.

Par une de ces matinées de décembre, qui sont si belles à Rome, je gravissais la rampe de la grandiose et élégante *scalinata*, l'un des jeux de la puissante main de Sixte-Quint, et j'arrivais au sommet du *Pincio* à demi baigné déjà dans la lumière du jour naissant. Avant même d'avoir vu l'église de la Trinité et les magnifiques pages qu'y ont laissées les grands maîtres, je voulus être conduit devant la fresque miraculeuse. J'obtins sans peine des pieuses gardiennes de la sainte image la faveur de dire la messe à son autel, et, pendant mon action de grâces, tout en m'acquittant de mes différents messages et en rappelant à *Mater-Admirabilis* des noms connus et aimés, j'éprouvais à la regarder un charme indéfinissable.

J'avoue que de tous les types par lesquels l'art a

essayé d'exprimer cette incomparable figure de la Vierge par excellence, il n'en est pas qui ait mieux répondu à l'idéal que j'aimais à m'en former dans mon âme de prêtre.

Comme les madones les plus pures des époques les plus ferventes, comme celle du *Beato* en particulier, la *Madone du Lis* fait sentir et deviner que l'auteur a prié avant de peindre [1], et que son imagination, nourrie de foi et d'amour de Dieu, a représenté la très-sainte Vierge adolescente d'après des vues intérieures, formées dans la méditation. Par une constante communion avec les formes et les natures divines, les disciples de Fiésole sont parvenus à se placer comme intermédiaires entre la créature et le Créateur, en nous transmettant un rayon de l'éternelle lumière au milieu de laquelle ils vivaient ; et l'on peut dire que *Mater-Admirabilis* est, à plusieurs siècles de distance, de l'école de *fra Angelico*.

Voilà bien la pure image d'une âme préservée à jamais de toute souillure, envoyée au monde pour être unie à un corps parfait et immaculé, et devenir dans cette double perfection et dans cette double pureté l'ineffable instrument de notre salut ! C'est

[1] Non havrebbe messo mano ai penelli se prima non avesse fatto orazione. (Vasari, *Vie de fra Angelico.*)

ainsi que le prophète a dû la voir toute rayonnante de grâce et d'innocence avec la candeur de l'éternelle lumière et la splendeur de l'éternelle virginité !

Le calme ineffable qui s'empara alors de moi m'expliqua ce que saint Thomas a dit de la beauté dont la vue purifiait les sens...

Mater-Admirabilis aide surtout à comprendre que la piété est une espèce de pudeur, qui fait *baisser* la pensée devant tout ce qui n'est pas Dieu, comme la pudeur fait *baisser* le regard devant tout ce qui n'est pas pur ; et que l'âme et le corps à la fois reçoivent de ce sentiment suprême une telle modification, qu'ils ont par lui toute la perfection dont leur nature est capable.

Je ne m'étonne pas que la modeste Vierge de la Trinité-du-Mont ait parlé un langage doux et pénétrant à plus d'un cœur assez pur ou assez sensible pour l'entendre. Le véritable triomphe et le véritable but de l'art consiste à produire l'effet que l'idée comporte. Il faut qu'une Nativité fasse adorer, une *Pietà* pleurer, un Jugement dernier trembler, une scène du Paradis espérer ; une figure de Marie adolescente doit faire sentir tous les parfums de la bonne odeur de Jésus-Christ. Pour moi, en regardant la *Santissima Verginella del Tempio*, devant ce

miroir sans tache, qui reflète si bien la blancheur de l'éternelle lumière [1], j'ai mieux compris le sens des mystérieux passages de la Bible que la sainte Église applique à la Mère de Dieu.

« Moi qui suis la sagesse, j'habite dans le conseil, et je pénètre dans les profondeurs de l'intelligence [2].

« Je suis la fleur des champs et le lys des vallées... Comme le lys au milieu des épines, ma bien-aimée s'élève au dessus des jeunes filles.

« N'inquiétez pas le sommeil de ma bien-aimée; ne la troublez pas jusqu'à ce qu'elle s'éveille... Je dors et mon cœur veille.

« Je suis à mon bien-aimé; mon bien-aimé est à moi. Il repose dans les lis; il demeure en son jardin, aux lieux où il cultive l'encens... Sa main gauche est sur ma tête, et il m'embrasse de sa droite [3].

« Ecoutez, ô ma fille, voyez et prêtez une oreille attentive, et oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le Roi sera épris de votre beauté... Toute la gloire de la Fille du Roi vient de son

[1] Candor est lucis æternæ, speculum sine macula. (*Off. de l'Immac.-Concept.*)

[2] Prov., VIII, 12.

[3] Cant., II, 1, 2. — Id., III, 5. — Id., V, 2. — Id., VI, 1, 2. — Id., XI, 6.

cœur... A sa suite paraîtront une multitude de vierges ; ô Roi, les compagnes de l'Epouse vous seront présentées. On les amènera avec joie et avec allégresse. On les introduira dans le palais du Roi [1].

Dans le courant de ce livre, je reviendrai sur cette lumière des saintes Ecritures, qui éclaira mon esprit d'un jour nouveau, la première fois qu'il me fut donné de prier aux pieds de la Madone du Lis. En cet instant j'ai mieux compris ce que j'avais entendu dire, avec ravissement, à mon bon Curé d'Ars : *Qu'il n'y avait que la très sainte Vierge qui eût accompli, dans son entier, le premier commandement de Dieu...*

Avec quel bonheur n'ai-je pas retrouvé mes propres pensées et comme un écho de mon âme dans ces méditations, gerbes charmantes, fleurs embaumées presque spontanément écloses sous la paupière voilée de la très-sainte Adolescente du Temple !

A peine ai-je aspiré ces parfums du *jardin fermé*, que j'ai pensé à faire participer à cette délicate et pieuse jouissance ma chère France catholique, et surtout les jeunes cœurs qui, dans le monde ou dans le cloître, ont besoin de donner une règle en

[1] Ps. XLIV.

même temps qu'une forme et un nom à leurs aspirations les plus hautes et les plus saintes.

Et puis, disons-le, l'enfance et l'adolescence de la Mère de Jésus ne sont-elles pas trop souvent oubliées? Et cependant, quel plus beau modèle peut-on offrir aux jeunes personnes, et même à toutes les âmes qui, redevenues enfants dans le Christ, marchent dans le chemin de l'innocence, de l'humilité et de l'oraison ? Sans doute l'Évang se tait sur les premières années de la très-sainte Vierge, mais la tradition a conservé quelques pieux souvenirs qu'il importe de recueillir et de méditer. « La contemplation nous est donnée pour vivifier et animer de tels silences [1]. »

Enfin, il nous a semblé que par le fond et par la forme ce modeste livre pouvait devenir, si Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère daignent lui faire cette destinée, le *Mois de Marie* des noviciats, des séminaires, des maisons d'éducation, des communautés religieuses et des familles chrétiennes.

Puisse donc Marie, jeune fille dans le Temple, servir de modèle à toute la jeunesse ! Je me féliciterais, pour ma part, d'avoir contribué à la faire mieux connaître, en soulevant quelque coin du

[1] S. Ignace de Loyola.

voile qui dérobait à notre admiration les mystères de sa divine enfance.

Le but que nous nous sommes proposé étant de méditer les quinze premières années de la très-sainte Vierge Marie, devant l'image de *Mater-Admirabilis*, nous diviserons notre sujet en trois parties.

Nous méditerons, dans la première partie, les divines préparations par lesquelles Dieu disposa la très-sainte Enfant du Temple à devenir la Mère Admirable du Verbe éternel.

Nous suivrons ensuite Marie adolescente dans tous les détails de la vie qu'elle a dû mener, à l'intérieur du Temple, jusqu'au jour qu'elle le quitta pour être fiancée à saint Joseph.

La troisième partie sera consacrée à montrer comment la très-sainte Adolescente du Temple a été de fait Mère Admirable à Bethléem, en Egypte, à Nazareth et à Ephèse..

Pour aider ceux qui n'ont pas prié devant la fresque originale, nous donnerons sur l'image même de *Mater-Admirabilis* et sur les grâces qui, depuis vingt ans, paraissent découler de cette pieuse peinture, un aperçu que nous intitulerons : *Pèle-*

rinage à la Trinité-du-Mont. Le veille du premier jour sera consacrée à cette sorte de prologue.

Enfin nous terminerons en disant par quels dons *Mater-Admirabilis* semble récompenser ceux qui aiment sa très-pure adolescence.

Que ce travail entrepris pour Votre gloire, ô mon Admirable Mère, Vous soit une louange et attire un grand nombre d'âmes à l'imitation des vertus de Vos premières années !

Permettez à Vos Enfants de scruter *le secret de la Reine* que le Roi Vous a dit à l'oreille dès l'aurore de Votre vie… Montrez à notre esprit, obscurci par le péché, les rayons de Vos splendeurs immaculées.. Aidez-nous, ô Mère de Dieu et Mère des âmes, à développer la vie nouvelle que l'Esprit-Saint cherche à former en nous. Que le torrent de la vie naturelle n'emporte pas ce germe précieux ; que le poids des petites fautes journalières ne le tienne pas captif et sans croissance ! Faites, ô Mère, que toute âme qui méditera attentivement ici les mystères de Votre enfance et de Votre adolescence, reçoive, au nom des mérites que Vous avez amassés dans Vos quinze premières années, la grâce d'attirer comme Vous en elle le Seigneur Jésus, jusqu'à

ce que nous parvenions tous, par Vous, à l'unité d'une même foi et d'une même connaissance du Fils de Dieu, et à la virilité parfaite, qui est cette mesure d'âge où le Christ a sa plénitude [1] : AMEN !

[1] Eph., IV, 13.

PREMIÈRE PARTIE

LA VEILLE

UN PÈLERINAGE A LA TRINITÉ-DU-MONT

Lorsqu'un visiteur de la Ville Éternelle a franchi les cent vingt marches de marbre blanc qui séparent la place d'Espagne du *Monte Pincio*, pour frapper à la porte de l'ancien couvent des Minimes, occupé aujourd'hui par les religieuses du Sacré-Cœur de Jésus, une portière, au nom de *Mater-Admirabilis*, le conduit dans un petit sanctuaire pratiqué au milieu du cloître supérieur.

Là, sur la muraille contiguë à la grande église du monastère, au fond d'une arcade, la très-sainte Vierge, âgée de douze à treize ans, est peinte à fresque de grandeur naturelle. On la croirait assise sous un portique voisin dont la porte serait ouverte. Au premier abord, il semble que la très-pure Adolescente soit seule paisible habitante de ces lieux; en perspective, s'ouvre un long parvis qui laisse apercevoir la tran-

quille campagne romaine, bordée à l'horizon par les montagnes du Latium. Le pèlerin surpris regarde, et bientôt il se sent comme embaumé par les parfums de silence et de recueillement qui s'exhalent autour de cette sainte Madone. Il la voit simplement occupée à filer le lin; près d'elle, à droite, une quenouille pose sur un pied élancé, tandis qu'à gauche, un lis sort d'un vase de cristal, et incline sa tige flexible vers Marie. Ce lis semble chercher Marie, et Marie soulève ses paupières pour mieux contempler le lis...., elle en aspire la rosée céleste, les virginales senteurs!.... Absorbée par sa méditation, l'aimable Adolescente a suspendu son travail : son fuseau, devenu immobile, s'échappe de sa main droite, et sa main gauche retient encore le fil flottant qui reste uni au lin de la quenouille; un des pieds de la très-sainte Fileuse pose sur un tabouret auprès duquel un livre, resté entr'ouvert, est étendu sur une corbeille à ouvrage remplie de fuseaux et d'écheveaux.

Les traits de Marie adolescente expriment une candeur qui n'a rien de la terre; son visage est modestement coloré; les boucles de sa blonde chevelure se laissent apercevoir à travers les ondulations d'un voile transparent qui couvre son cou; son front virginal, sa taille élancée, ses membres délicats conservent un caractère enfantin, plein de grâce et de vérité. C'est bien la Vierge des vierges!... c'est bien Marie!.... et Marie à un âge où un très-petit nombre d'œuvres d'art ont cherché à la reproduire, afin de la présenter au culte et à l'amour des fidèles.

Au point de vue de l'esthétique, cette composition naïve n'est peut-être pas sans défaut; cependant elle a une vertu singulière : à mesure qu'on la pénètre du regard, on se sent comme envahi par le recueillement et la paix indicible de la très-sainte Enfant. L'esprit se dégage des préoccupations terrestres, il secoue ses ailes et, perçant les voiles mystérieuses dont la foi les enveloppe, il s'en va, dans des régions meilleures, jouir de la vision anticipée de tant de belles choses dont le pressentiment lointain, l'aspect indéfini et vague nous ont fait tant de fois soupirer. L'âme se simplifie, elle trouve un Dieu mieux compris, plus tendrement aimé.... Elle est ainsi séduite par *Mater-Amirabilis*, qui la fait passer dans le monde supérieur qu'elle habite elle-même, le monde du silence, de l'isolement des créatures et de l'union à Dieu.

Souvent il arrive qu'on a quitté le sanctuaire, on s'est mêlé au bruit de la ville, sans que l'image de *Mater-Admirabilis* vous ait quitté. Elle vous suit partout, et partout elle vous dit : « DIEU ! DIEU SEUL!... » Combien d'âmes n'ont pu résister à cette voix! Elles sont revenues trouver la jeune Fille du Temple sous ses portiques solitaires; Marie leur a dit son secret.... le secret du détachement, du recueillement, de l'indifférence.... Elle leur a appris le règne paisible de l'amour de Dieu.... Et ces âmes ont fait comme Marie; elles ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ. On ne pourrait dire les vocations religieuses qui se sont décidées aux pieds de *Mater-Admirablis*. Ce n'est pas seulement l'âme pure qui est attirée par les charmes de

la Vierge du Temple; un grand nombre ont trouvé près d'elle le trouble qui éclaire, la douleur qui ramène à Dieu. En contemplant cette virginale figure, bien des pécheurs ont laissé échapper ce cri : « Je me lèverai, j'irai à mon Père.... O mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous!.... » Paroles sacrées de repentir, expressions bénies de toute contrition sincère, que de fois n'avez-vous pas été répétées dans le corridor silencieux, devant le lis d'Israël!.... Et les Anges se sont réjouis de cette allégresse qui éclate au ciel lorsqu'une brebis égarée rentre au bercail....

Il semble que la modeste fresque de la Trinité-du-Mont soit devenue, par cette vertu divine qui ne cesse d'opérer dans l'Église, selon les besoins des temps et les aspirations des âmes, comme une sorte de sacrement qu'on pourrait appeler le *sacrement de l'adolescence de Marie.* Toute simple que soit cette composition, elle n'en est pas moins, depuis vingt ans, la matière et le signe sensible d'une grâce éminente et efficace, qui découle du Cœur immaculé de la très-sainte Mère de Dieu.

Tâchons d'expliquer, en peu de mots, les différents effets de cette grâce.

I

Le propre de la Sagesse divine est d'ordonner les moyens à la fin. C'est ce que dit l'Écriture quand elle parle de cette suavité avec laquelle Dieu dispose tout entre deux termes, quelque éloignés qu'ils paraissent

l'un de l'autre. Quel est donc dans l'image de *Mater-Admirabilis* ce milieu saint et bienfaisant qui sert à Dieu de degré pour descendre, de lieu pour demeurer, de centre pour rayonner, de signe pour se traduire, d'appui pour opérer, de sacrement pour se donner, de sanctuaire pour bénir l'âme, l'embrasser et se l'unir?

Il nous semble que ce milieu, c'est la simplicité, la transparence et surtout l'harmonie qui sont le caractère sommaire et éminent de cette virginale figure. A la regarder comme il convient, avec les yeux illuminés du cœur, qu'elle ouvre d'ailleurs souvent et force à l'attention, on dirait la paix, la candeur, l'innocence, la vie intérieure, l'oraison, et je ne sais quelle divine enfance apparues.

Tout y est vrai parce que tout y vient du dedans, mais d'un dedans vraiment céleste. Tout y est saint, mais d'une sainteté si douce, si humble, si près de l'âme, qu'elle charme, repose et dilate, loin d'éblouir et d'effrayer. C'est la vertu à l'état de printemps; c'est le ciel à l'état d'aurore; c'est la vérité dans sa pureté, dans sa bénignité et dans sa discrétion incomparable; c'est l'amour dans sa naïveté et dans son ineffable modestie; c'est la créature pleine de Dieu, mais, comme dans un beau jour l'atmosphère est pleine de lumière, et comme au crépuscule les fleurs sont pleines de parfums: c'est la grâce dans toute sa fraîcheur. *Mater-Admirabilis* est comme une porte ouverte sur le paradis terrestre et qui laisse entrevoir à l'âme, plus émue d'admiration et de désir

encore que de regret, cette justice pleine et harmonieuse où Adam fut créé par Dieu.

Cette image est bien plus qu'un spectacle : c'est une révélation, c'est un miroir; c'est, pour ainsi dire une parole, par laquelle Dieu donne à l'âme une lumière plus vive du type selon lequel il l'a éternellement conçue et auquel, sans le péché, elle eût été toujours conforme. Cet état de justice si ordonné, si tranquille, si heureux, s'imprime spirituellement dans l'âme par l'image de la très-sainte Vierge Marie, et y opère des effets aussi merveilleux que salutaires.

Le premier, c'est de révéler l'âme à elle-même en lui découvrant ce qu'elle est par la représentation exacte de ce qu'elle devrait être. La lumière montre ici les ténèbres; elle les accuse, comme dit l'Évangile, et, par sa vertu propre, conduit à les détester. On veut être ce que l'on regarde; il faut être ce que l'on voit; et c'est une nécessité d'autant plus forte qu'elle est toute d'attrait. Le pécheur sent le remords traverser son cœur comme une flèche, mais il sent en même temps que c'est l'amour qui l'a lancée. Un aiguillon vous presse, mais il est dans la main d'une mère.

Le Psalmiste dit au Roi qu'il désire si ardemment voir régner sur toutes choses : « Armé de ta seule beauté, va, marche, avance et règne[1]. » C'est une force analogue que l'on subit ici. En face de cette Enfant si belle, si pacifiée, si pure, qui tend si droit, si uniquement et si totalement à Dieu, on a

[1] Ps. XLIV, 5.

honte de sa propre laideur, de son trouble, de son impureté; on a faim et soif de la justice; on est pressé de rentrer dans l'ordre et de se convertir à sa fin dernière. On commence à comprendre qu'être ainsi est l'unique nécessaire, que c'est toute la sagesse, toute la loi, toute la sainteté, la vraie vie, la substance du ciel; et que le désordre, c'est déjà l'enfer. On a le sentiment que le péché est une erreur immense, une folie monstrueuse.

Cette Enfant qu'on voit est seule; mais elle est si visiblement d'accord avec tout, qu'elle paraît être un monde, le vrai monde, et, si on ne lui ressemble pas, au moins par quelque endroit, on sent qu'on est un être étrange et comme *dépareillé*. L'âme souffre donc, et son état finit par lui devenir insupportable. Elle se lève comme le prodigue : c'est le commencement de la délivrance et du retour à Dieu. *Mater-Admirabilis* facilite souvent ce retour au point de le réduire à un aveu qu'une abondance de paix récompense sur l'heure. D'autres fois, le travail est plus long. Cela dépend de la grâce et de l'état des âmes. On lutte alors, on hésite, on s'interroge, on est encore tenté.... Mais, comme l'image toute idéale de la continence poursuivait Augustin à l'heure de ses derniers combats, celle de Marie assiége jour et nuit l'âme incertaine; elle la tente divinement, elle la charme pour son salut, elle la persuade, elle l'entraîne; enfin elle en triomphe, et son unique secret, pour triompher ainsi, a été d'apparaître.... Elle dit en se montrant : « Regardez et « voyez! par ma pureté j'éloigne et je détruis tous les

« mélanges qui souillent; par ma rectitude, j'em- « pêche tout retour désordonné sur soi-même et sur « les créatures; et, par mon unité, j'exclus tout ce « qui détourne de l'unique nécessaire et entrave « l'union avec Dieu. »

Peu d'âmes restent insensibles à ce langage intérieur de *Mater-Admirabilis*, et c'est ainsi que, dans sa miséricordieuse bonté, elle ramène les pécheurs à Dieu et leur obtient ce don excellent dont il parle lui-même dans l'Écriture quand il dit : « Je leur donnerai un cœur UN et une voie UNE [1]. »

II

D'après ce que nous venons de voir, on serait peut-être tenté de croire que *Mater-Admirabilis* aime de préférence ceux qui sont loin de Dieu : il n'en est rien. Son cœur imite celui de Jésus-Christ. Si, comme son Fils, elle se met à la poursuite des pécheurs, si elle les va chercher jusque dans le fond des abîmes, aux âmes restées fidèles elle dira, comme Jésus, cette parole qui donne le paradis sur la terre : « Pour « vous, ma fille, tout ce que j'ai vous appartient; car « vous êtes toujours avec moi [2]...»

Marie n'a pas seulement ses convertis, elle a encore ses amis; elle a même ses intimes.

Voici, par exemple, une personne vraiment pieuse

[1] Jérémie, XXXII.
[2] S. Luc, XIII, 31.

qui visite pour la première fois le couvent de la Trinité; elle a entendu parler de *Mater-Admirabilis*, elle vient demander à la Vierge miraculeuse quelque grâce particulière sans prévoir celle qui l'attend devant la fresque vénérée. Elle vient, et, en regardant la sainte image, au lieu de demander, elle se tait; c'est son premier besoin, et il est presque irrésistible. C'est une influence qu'on subit et comme une force qui vous subjugue.

Mais voici que ce silence, vous envahissant de plus en plus, passe jusqu'au fond de votre être et le modifie peu à peu au point de le transformer. Vous êtes venu avec vos pensées, vos désirs, le vif sentiment de vos besoins, le sentiment plus vif de vos peines; vous vouliez réfléchir, exposer, consulter, résoudre, implorer, promettre... A genoux aux pieds de l'angélique Enfant du Temple, vous vous trouvez soudainement entré dans un monde où il n'est plus question de tout cela, et où ces sortes de préoccupations tombent d'elles-mêmes. La terre y paraît comme dans un lointain, et tout ce qui s'y trouve, change de proportion et d'aspect. Le temps n'y a plus la même mesure, ni la vie le même sens. On y oublie à peu près tout ce qui n'est pas le seul bien dont on doit toujours se souvenir. Le dehors semble n'être qu'un assemblage de choses artificielles auxquelles l'esprit propre de l'homme trouve le moyen de mêler encore ses chimères. Le monde perd son prestige. Tout ce qui n'est qu'humain et terrestre sonne creux ou faux à l'oreille de l'âme. La diversité, qui semblait un repos, com-

mence à devenir une fatigue ; la distraction fait peine, prolongée, elle épuiserait. On se déprend de toutes sortes d'engagements d'esprit et de cœur; on renonce à des habitudes qui semblaient des moyens et qu'on sent n'être plus que des entraves. Tout s'éclaire et se simplifie. On a comme l'expérience des réalités invisibles avec lesquelles on sent en soi toutes sortes d'affinités jusque-là inconnues. L'ordre surnaturel devient la vraie patrie, et les êtres bénis qui la peuplent sont la première famille. On a besoin de prier comme de respirer; on a faim de solitude comme de pain. Ce n'est pas qu'on prenne à dégoût ni sa condition, ni ses devoirs; au contraire, on s'y plaît et on s'y ajuste plus que jamais; mais c'est principalement parce que Dieu l'a pour agréable. Partout où luit cette lumière de la divine volonté, l'âme se reconnaît; elle s'établit, et, dans la mesure convenable, elle se livre.

C'est une grâce d'accroissement dans la foi et, par suite, une précieuse et générale illumination intérieure. Elle fixe et avance l'âme dans la connaissance et dans la possession du royaume de Dieu. Dieu devient l'atmosphère de tout ce qu'on regarde; il n'entoure pas seulement les choses, les personnes, les événements, il les pénètre, il les remplit. On voit manifestement qu'il est au fond de tout ce qui existe ou arrive; qu'il y est avec toutes ses perfections, ses droits, ses desseins, son action et surtout son amour. La création prend alors une admirable transparence : elle est un signe limpide, exact et prochain des pensées de son Créateur. Tout en elle le raconte et vrai-

ment tout le donne. C'est par là même une grâce très-sensible de présence de Dieu. On sent que, si on y était fidèle, on aurait aisément, dès ce monde, sa conversation dans le ciel.

C'est aussi une grâce de recueillement. L'âme puissamment attirée se dégage de ce qui la divise et la disperse; elle accorde et unit ses puissances; elle concentre ses efforts, et si même elle ne reçoit pas tout de suite la réponse de Celui qu'elle interroge et qu'elle implore, elle l'attend avec une patience douce et humble.

C'est encore une grâce d'apaisement : tout se trouve remis en ordre par cette révélation de l'ordre et du repos dans une créature, qui n'est si parfaitement calme et sereine que parce qu'elle est parfaitement pure et dégagée. Les appétits se modèrent, les sentiments se règlent, les désirs sont tranquilles, les blessures se ferment, les douleurs morales se voilent, les tristesses s'atténuent et s'endorment. On est sympathique à la loi, et l'on n'a presque plus besoin de foi pour trouver que le joug de Dieu est ce qu'il y a de plus doux au monde. Cette paix est la vraie paix; c'est la seule qui ne soit pas réduite à flotter simplement à la surface de nos agitations, la seule qui s'établisse dans ce qui forme le fond de l'âme. Elle est en nous, suivant la belle expression de saint Augustin, la TRANQUILLITÉ DE L'ORDRE ! Elle est, dans ce monde de pensées, de sentiments et d'impressions que chacun porte en soi, ce qu'est, dans l'univers visible, le calme régulier de la nature sous la main de Dieu... Elle est la

seule paix qui ne contienne pas le germe d'un trouble, et qui nous rassure dans l'instabilité des autres joies, la seule qui soit le pressentiment de la paix éternelle, et dont on puisse croire que, dans la transfiguration céleste, elle se reconnaîtra....

Enfin, c'est une grâce de détachement. L'âme est portée en haut et dilatée par l'air tout nouveau qu'elle respire. Une fois la chaîne tyrannique du péché brisée, ce qui nous retient ce sont nos vains enchantements ou nos effrois déraisonnables. Dans ce monde où Marie introduit ses amis, il n'y a plus que Dieu qui charme et l'on n'a peur que de l'offenser.

Sans doute, ce n'est pas en un jour que l'Enfant bénie entre toutes produit ces effets de grâce qui s'impliquent les uns les autres. Ce n'est souvent d'abord qu'une lueur, un coup d'œil sur un vaste horizon, une goutte de rosée céleste, une saveur passagère de Dieu. Mais telle est, sur les âmes sincères et convenablement disposées, l'impression de cette première grâce, qu'elle y devient le point de départ d'une direction nouvelle et meilleure, la source d'actes très-saints et très-fréquents, enfin le fondement d'un état qui donne à Dieu beaucoup de gloire, à l'Église de grands profits, à l'âme qui y vit d'immenses mérites, sans parler des consolations et des joies, qui sont ineffables.

III

Que si l'âme est parfaitement fidèle à ce qu'elle reçoit ici, si surtout c'est le bon plaisir de Dieu, il arrive que Mère Admirable lui dit un jour : MONTE PLUS HAUT, et ce qu'elle l'invite à faire, elle le lui fait faire. L'âme n'était que l'amie de Marie; c'était beaucoup; elle devient son *intime*. En quoi cela consiste-t-il? D'abord en un affermissement et un progrès des états supposés par les ascensions précédentes. La première tirait du péché; il est clair que la dernière en éloignera davantage. Elle produira dans l'âme une horreur du mal plus sensible et un mépris plus profond pour tout ce qui en est la source et l'occasion. Elle lui inspirera une crainte de Dieu plus filiale et plus efficace, une vigilance plus éclairée et plus active sur elle-même, une délicatesse de conscience plus exquise; enfin elle l'établira dans une force sereine et pleine qui la rendra invincible et imperturbable dans les tentations.

La seconde ascension la tirait du dehors; la troisième la rendra encore plus intérieure : elle l'inondera d'une lumière plus pure; elle la rendra plus ferme en sa foi, plus éprise de l'invisible, plus aimante, plus libre. Mais quelle sera la grâce propre de cette intimité? Nous serions bien tentés d'en dire ce qui est cité dans l'Apocalypse, de ce nom divinement écrit sur la petite pierre blanche, que le juge des saints combats met dans la main du victorieux : « NUL NE LE SAIT S'IL NE LE POSSÈDE. »

Ce qui peut s'en écrire de plus clair, c'est que la substance de cette grâce est une participation vivante et abondante aux états propres et à la vie personnelle de la Très-Sainte Vierge. Elle instruisait déjà ses amis et faisait d'eux de vrais disciples; ce sont plus que des paroles et des enseignements qu'elle donne à ses intimes; elle fait, pour ainsi dire, couler en eux quelque chose d'elle-même. Elle s'imprime dans leur mémoire; elle occupe leur imagination; elle donne à leurs yeux intérieurs je ne sais quel regard qui fait que, proportion gardée, on considère toutes choses comme elle-même les considérait, à son point de vue, dans sa clarté, et qu'on les juge ensuite dans son esprit. Elle tourne le cœur du côté où le sien se tournait toujours sur la terre; elle lui inspire ses goûts, ses inclinations, ses attraits. Elle communique à l'homme entier ses manières d'être. Ce n'est plus seulement une imitation qui se fait par le dehors; c'est une vie qui, partant d'un principe identique, s'épanche dans les mêmes actes, porte les mêmes fruits et arrive au même but. C'est comme un allaitement que la divine Mère fait encore à son Jésus, dans l'âme où il habite maintenant par la foi, où il vit par l'amour et où il veut grandir jusqu'à la plénitude de son âge parfait.

Et encore que tout progrès dans la vie spirituelle ne soit qu'un accroissement de la vie de Jésus en nous, cependant, quand c'est par une intervention spéciale de Marie que se fait cette divine croissance, elle prend je ne sais quels caractères particuliers de faci-

lité, de simplicité, de douceur, de tendresse et de joie. L'âme jouit encore d'une liberté étonnante; quelquefois on la voit au dehors plus active et plus mêlée aux hommes que celle qui n'est qu'amie. C'est qu'en effet, l'amie a souvent besoin de s'isoler pour contempler ce qu'elle veut voir et écouter ce qu'elle désire entendre : l'intime est isolée partout. Elle porte sa clôture en elle-même, et tel en est le secret; elle porte son désert avec soi,et telle en est la profondeur, qu'aucun profane n'y peut avoir accès et que nul bruit n'y peut parvenir. On vit abrité, on passe impunément au milieu de ce qui blesse. C'est quelque chose de ce qui est dit dans les Psaumes : « Avec ceux qui haïssaient la paix, je restais pacifique[1]. » On se prête aux choses et on se donne aux personnes avec d'autant plus d'aisance et de libéralité, qu'on n'appartient plus définitivement qu'à Dieu seul.

C'est d'une telle âme qu'il est surtout vrai de dire que « toute sa gloire est dans son intérieur : » sa gloire, c'est-à-dire sa vraie activité, sa vraie fécondité, sa vraie valeur divine. Elle peut être tout à fait effacée au dehors : qu'elle le soit ou ne le soit pas, ce lui est absolument tout un. Elle sait manquer et abonder, être louée et blâmée, commander et obéir : qu'importe? tout lui sert, tout l'avance, tout la mène à Dieu. Elle rejette tout l'inutile qui lui pèse presque autant que le péché lui pesait autrefois. La simplicité où la met son entier détachement, jointe à la force qu'elle puise

[1] Ps. CXIX, 7.

dans sa parenté étroite avec Dieu par Marie, fait qu'elle ne trouve presque pas d'obstacle ou qu'elle franchit de suite ceux qu'elle rencontre.

C'est ici l'épanouissement de cette sorte de justice originelle et de grâce native qui semble être le don propre de Marie adolescente; c'est une efflorescence terrestre du baptême, et, par suite, c'est la paix du ciel commencée sur la terre. On s'y trouve comme de niveau avec les états de perfection qui sont dans l'Église. La vie religieuse sous toutes ses formes, la virginité alors semblent la règle et non l'exception : c'est le commun seul qui paraît étrange, et si l'on y est déjà extérieurement engagé, telle est la perfection où l'on s'efforce d'y vivre, qu'aux yeux de Dieu on vaut peut-être mieux que ceux qu'il a appelés à des conditions de vie supérieures.

Du reste, on comprend bien que nous disons ces choses faute d'en pouvoir dire d'autres, et qu'elles ne sont vraies et recevables, qu'autant qu'on les termine par ce trait qui dans les Cantiques couronne la description des beautés de l'Épouse : « Et nous n'avons rien dit de ce qui est caché au dedans[1]. »

Ainsi pour nous résumer en peu de mots : *Mater-Admirabilis* entraîne à sa suite : 1° les pécheurs, qui trouvent en son image la condamnation de leurs désordres; 2° les amis, âmes déjà pieuses, mais encore retenues par les complications du dehors, dont Marie les sépare en commençant à leur révéler les beautés

[1] Cant., IV, 1.

sérieuses, les splendeurs immaculées et les joies simples du dedans; 3° enfin les intimes, les âmes choisies entre toutes, à qui elle communique quelque chose de sa vie et qu'elle établit par là dans la vie parfaite.

PRIÈRE

Composée en 1849 à la Trinité-du-Mont.

O Marie, Mère vraiment admirable! admirable par les grâces et les priviléges dont Dieu vous a comblée, admirable par vos vertus et vos mérites; admirable dans le ciel par la gloire qui vous environne; admirable sur la terre par les grâces sans nombre que vous nous obtenez; admirable par la protection maternelle dont vous ne cessez de couvrir ceux qui vous sont particulièrement dévoués, daignez manifester en ma faveur le pouvoir que vous avez reçu du Cœur sacré de votre divin Fils! Exaucez ma prière, admirable Marie! je m'adresse à vous avec la plus entière confiance, et je promets à vos pieds, qu'en retour de vos bienfaits, le reste de ma vie sera employé à vous gagner des cœurs et à publier partout combien vous êtes admirable!

Montrez-vous surtout admirable dans ce moment de lutte où l'enfer semble épuiser sa rage contre les enfants de Dieu. Protégez l'Église, veillez sur son premier pasteur, excitez l'amour et le zèle dans l'âme de ses ministres. Prenez pitié de cette foule innombrable d'âmes qui courent à leur perte: Sauvez-les, ô Marie, et reconduisez au bercail ces brebis égarées. Jetez aussi sur moi un regard de bonté; guidez-moi dans

les jours de mon pèlerinage, et qu'assisté par vous à mon heure dernière, je meure en répétant votre admirable nom. Ainsi soit-il.

Ave, Maria, Mater Admirabilis, ora pro nobis. (3 fois.)

Les Archives de Mater-Admirabilis.

Mater-Admirabilis a ses archives où on trouve ses titres d'honneur, j'ose dire les monuments de sa gloire; car elles renferment, en premier lieu, les brefs et les décrets par lesquels Sa Sainteté Pie IX a daigné enrichir l'image bénie de ce sanctuaire, et de plus toutes les copies de cet original qui portent au loin la dévotion de la Mère Admirable.

Dans ces archives sont constatés aussi les principaux traits de grâces particulières, obtenues par l'intercession de *Mater-Admirabilis.* Tantôt ce sont des écrits à sa louange, tantôt des récits de conversions, de vocations, de guérisons, signés par les reconnaissants protégés de la très-sainte Vierge. C'est à cette source authentique que nous aurons recours pour tous les faits historiques qui se trouveront à la suite de chaque méditation.

La première page des archives est le récit de la manière dont la fresque a été exécutée; nous pensons intéresser nos lecteurs en donnant ici quelques fragments de cette simple histoire.

Dans le courant du mois de mai 1844, les fortes chaleurs se faisant déjà sentir à Rome, les religieuses du Sacré-Cœur, du couvent de la Trinité-du-Mont, quittèrent, selon leur usage, la salle commune pour occuper, pendant les

récréations d'été, un vaste corridor, situé au premier étage, sur le cloître contigu à l'église du monastère.

A une récréation de midi, la communauté s'entretenait du beau mois consacré à la très-sainte Vierge, et l'on relevait avec bonheur la pompe avec laquelle il est solennisé à Rome, lorsqu'une portière vint avertir la Révérende Mère Supérieure qu'on la demandait au parloir... A la vue de sa place restée vacante, une religieuse s'écria : « Ah ! si la sainte Vierge daignait venir » elle-même prendre la place de notre Mère, et présider » notre récréation !... »

Il y avait alors à la réunion commune une jeune postulante, venue à Rome pour y terminer quelques études de peinture. Au moment où ses sœurs évoquaient la présence de la sainte Vierge, ses yeux se fixèrent instantanément sur une niche cintrée, restée vide, et placée en face du siége de la Supérieure. Représenter, dans cette niche, Marie occupée à filer ; mettre près d'elle une quenouille et de l'autre côté un lis ; laisser à ses pieds la corbeille à ouvrage de la Supérieure, ainsi que son tabouret ; ouvrir sur le fond une belle perspective de la campagne de Rome, tout cela passa dans l'imagination de la postulante comme un trait de lumière. Répondant alors au pieux désir qui venait d'être exprimé : « Voulez-vous, dit-elle, que je « fasse venir la très-sainte Vierge à la place de notre Ré-« vérende Mère ?... — Oui, oui, faites venir au milieu de « nous notre Mère du ciel !... fut le cri général. Mais, « comment ferez-vous ? — C'est mon secret, » répondit la postulante... Et le projet en resta là pour le moment. Cependant celle qui s'était ainsi avancée ne le perdait pas de vue : sa composition se représentait sans cesse à son esprit ; c'est qu'elle lui remettait au cœur, plus vif que jamais, un pieux souvenir d'enfance. Dès ses plus

tendres années, on lui avait appris à vénérer Marie adolescente, filant dans les parvis du Temple de Jérusalem; souvent on la lui proposait pour modèle, surtout quand, toute petite fille, elle devait, à l'exemple de la très-sainte Vierge, couvrir aussi son fuseau.

Mais une grande difficulté s'élevait d'abord contre l'exécution de ce dessein : le fond de la niche ne pouvait être couvert que par une fresque, genre de peinture au-dessus du talent de la postulante; un simple essai lui était possible. Elle hésita pendant quelques jours, puis elle abandonna sa première idée. Marie en avait décidé autrement; car elle donna un tel remords à son peintre futur, que la jeune religieuse crut plus sûr de remettre la conclusion de ses débats intérieurs à sa Supérieure. Celle-ci, après avoir balancé, permit enfin, ordonna même de commencer la fresque pour arriver uniquement, pensait-elle, à un grattage évidemment nécessaire; mais elle voulait, ainsi qu'elle l'a déclaré depuis, donner l'occasion de faire abnégation d'elle-même à celle qui, bientôt, allait se mettre à la suite de Jésus-Christ pauvre et humilié.

Le 1er juin 1844, le travail fut entrepris. Le 22, fête de Notre-Dame de la Paix, la tête si pure de la Madone vint animer le tableau déjà fort avancé; dans les premiers jours de juillet il était achevé. Mais, hélas! le désir de la Supérieure était aussi pleinement exaucé; car l'épreuve pour la postulante était complète... La fresque qui s'exécute sur chaux fraîche tient le ton des couleurs si foncé, qu'à la place de la fleur des champs annoncée et promise, on vit avec effroi une figure enluminée, revêtue d'une robe ponceau et d'un voile jaune orange se détachant sur un fond noir et orageux!...

Toutes les personnes de la maison et le peintre lui-

même, qui ignorait les effets étranges de la fresque humide, reculaient d'horreur devant ce travail dont on taisait l'existence aux élèves et aux étrangers.

Le grattage devint donc une question sérieuse ; mais le maçon, ouvrier en fresque, seul artiste expérimenté qui pénétrât dans le corridor, transformé en atelier, répétait magistralement ces paroles : « *È un delicatissimo fiore* « *visto all'aurora e ricoperto ancora di rugiada !*... C'est « une très-délicate fleur vue à l'aurore et recouverte en- « core de rosée. »

On souriait à ce langage du maçon, et lui, suppliait d'attendre que l'humidité se fût retirée des murs. Il obtint ce qu'il demandait : on tenta le séchage... Lorsqu'on enleva la draperie qui, pendant trois semaines, avait caché l'ouvrage à tous les yeux, et que l'on aperçut, en effet, « une très-délicate fleur, vue à l'aurore et recouverte encore de rosée, » la joie fut à son comble. Les Enfants de Marie, convoquées, ornèrent le corridor béni et chantèrent devant leur Admirable Mère le premier *Magnificat* qui ait retenti sous les voûtes silencieuses du cloître où la modeste fresque devait recevoir un culte si solennel.

Tout en étant un objet de tendre dévotion pour les religieuses et pour leurs élèves, la Madone du Lis resta dans l'ombre jusqu'au jour où un premier miracle appela sur elle l'attention et la piété des fidèles. Il eut lieu, en 1846, par la guérison de M. l'abbé Blampin, dont nous donnerons la relation. Dès lors, le cloître solitaire devint chapelle, ensuite pèlerinage, et, au modeste nom *della Madona del Giglio*, la vénération publique substitua celui de MATER-ADMIRABILIS, nom consacré par les décrets et par les brefs de Sa Sainteté Pie IX.

Ce titre béni nous rappelle un trait intéressant, rarement cité, que nous nous souvenons d'avoir lu dans un livre

intitulé : *De cœlesti conversatione, auctore P. Antonio Natal, Soc. Jesu*, et qu'on aimera à trouver ici.

Il y a près de trois siècles, vivait en Allemagne, dans l'Université d'Ingolstadt, dirigée par la Compagnie de Jésus, un religieux, appelé Jacques Rhem[1], illustre par d'éminentes vertus, par des faveurs extraordinaires reçues du ciel, et surtout par sa grande dévotion à Marie et son zèle à procurer sa gloire. Dans ce dessein, il avait établi une congrégation de jeunes gens, qu'il avait nommée *colloquium Marianum*, littéralement *colloque Marien* ou entretien sur Marie, parce que tous les associés s'obligeaient, en y entrant, à toujours dire quelques mots sur Marie dans leurs conversations. Le nom avait porté bonheur à l'œuvre : la ferveur y régnait, et ces jeunes gens réjouissaient leurs maîtres et édifiaient leurs condisciples par leur régularité et leur vertu. Or, leur instituteur et leur guide entretenait en soi un vif désir, une pieuse curiosité. L'amour filial est souvent jaloux de pénétrer le secret d'une mère pour lui plaire davantage, et les saints sont des hommes de désirs, comme l'archange en louait Daniel. La curiosité, le désir du P. Rhem était de connaître, parmi les titres que, dans les litanies de Lorette, l'Église décerne à Marie, celui qui agréait principalement à la Mère de Jésus.

Or, voici qu'un jour où, réunis dans leur chapelle, les congréganistes du *colloquium Marianum* chantaient, suivant l'usage, les litanies de la très-sainte Vierge, un touchant prodige s'accomplit, à l'invocation : *Mater Admirabilis, ora pro nobis!* La Reine du ciel apparut à leurs yeux dans une vive et douce lumière, et, d'une voix divinement maternelle : « Le titre, dit-elle, qui me plaît entre tous,

[1] Né en 1546 et mort en 1618.

« c'est *Mater Admirabilis.* — *Mater Admirabilis!* s'écrie
« le Père, pénétré de reconnaissance et d'amour, et comme
« plongé dans l'extase; *Mater Admirabilis!*... Mes enfants,
« répétez cette invocation trois fois. » Et tous de chanter avec transport : *Mater Admirabilis, ora pro nobis! Mater Admirabilis, ora pro nobis! Mater Admirabilis, ora pro nobis!*

Dieu sait les grâces de choix qui inondèrent alors ces jeunes âmes; mais sous le charme prolongé de cette apparition merveilleuse et de cette précieuse révélation, le *colloquium Marianum* se mit à produire de nouveaux fruits de sanctification et de zèle; et le souvenir de ce fait s'est conservé, dit-on, avec gratitude et bonheur dans les annales de la Compagnie de Jésus.

PREMIER JOUR

MÉDITATION

Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par son Immaculée Conception.

PREMIER PRÉLUDE. — Contempler l'adorable Trinité créant l'âme de la très-sainte Vierge.

SECOND PRÉLUDE. — Demander la grâce de revenir, par Marie, à une justice intérieure qui corresponde à la grâce originelle que nous voyons briller en elle, dès le premier moment de son existence.

PREMIER POINT.

Marie immaculée nous montre ce qu'était la grâce originelle.

Le grand mystère de l'Incarnation commence à s'accomplir au moment de la Conception Immaculée de la bienheureuse Vierge Marie. Dieu, à de rares époques, en avait donné connaissance au monde;

des miracles étaient venus, de siècle en siècle, redire à l'homme que le Seigneur n'oubliait pas sa promesse; mais la grande œuvre de l'Esprit-Saint ne commence réellement à s'accomplir qu'au moment où l'inimitié prédite entre la femme et le démon se déclare en des faits sensibles. Alors la solennelle promesse du paradis terrestre devient effective : c'est le moment de l'Immaculée Conception de Marie. Voici une âme créée, et, pour la première fois, depuis la chute d'Adam, le démon ne voit pas cette âme souillée du venin qui circule depuis quarante siècles dans les veines de l'humanité. Devant quelle puissance s'arrête ici l'esprit infernal! Il trouve une barrière infranchissable, et cette barrière est posée par l'efficacité préservatrice des mérites futurs de Jésus-Christ. Avec quel bonheur ne vénérons-nous pas en Marie sans tache les prémices du sang divin de notre Rédempteur!... Il nous délivre du mal, il en préserve sa Mère. « Il était de la gloire du Verbe éternel de préserver de la tache originelle la Mère qu'il s'était choisie[1]. »

« Ainsi, s'écrie Bossuet, c'est de l'Immaculée Conception de Marie que le fleuve du sang de Jésus-Christ commence à se répandre, ce fleuve de grâce qui coule dans mes veines par les sacrements et qui porte l'esprit de vie dans toute l'Église. Et de même que les fontaines, se souvenant de leurs sources, portent leurs eaux en rejaillissant jusqu'à leur hauteur, qu'elles vont chercher au milieu de l'air, ainsi ne craignons

[1] Petit office de l'Immaculée-Conception. *Hymne de Tierce.*

pas d'assurer que le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait remonter sa vertu jusqu'à la Conception Immaculée de sa Mère. »

« Oui, Marie est immaculée très-pure et sans tache, entièrement intacte, et il le fallait bien pour être le siége de la majesté divine, la nouvelle Ève, la fontaine de grâce et d'immortalité [1]. »

« Brebis immaculée, Mère de l'Agneau sans tache, elle est plus belle que toute l'armée des anges[2]. »

Élevons nos cœurs, franchissons la distance qui nous sépare de notre Mère Admirable ; montons jusqu'à Dieu, et contemplons l'âme de Marie au moment où la sainte Trinité la fait éclore. Elle est pure plus qu'aucun être créé jusque-là ; elle réfléchit l'essence divine dont elle restera, après Jésus, l'image la plus vive et la plus auguste ressemblance.

Que vois-je ? Un ciel nouveau, une terre nouvelle. Je vois descendre du ciel la cité sainte, la nouvelle Jérusalem, venant de Dieu, parée comme une épouse pour son époux[3]. Je vois l'âme très-pieuse et très-sainte de la Mère du Verbe plongée encore dans la splendeur des idées divines ; elle se dégage de ce foyer lumineux et descend comme un astre bienfaisant qui s'incline vers les régions ténébreuses de la terre. Voici donc un cœur sans souillure au milieu de la corruption universelle ! voici une âme restée belle et calme comme le souffle divin qui l'anima ! Ame vrai-

[1] Saint Ephrem.

[2] Saint Epiphane.

[3] Apoc., XXI.

ment spirituelle, reflet des perfections infinies de Dieu, vous faites passer celui qui vous contemple de clarté en clarté, de repos en repos... O mon âme, entre dans ce repos; avance dans cette voie de solitude... Dilate-toi pour y demeurer, pour y contempler cette clarté plus que céleste : dégage-toi, simplifie-toi, tais-toi!... Et, abîmée dans ton silence, reste unie à Marie immaculée!

Sans atteindre le degré de grâce sanctifiante dont l'âme de Marie fut revêtue, celle d'Adam et d'Ève était aussi immaculée; mais, de cette primitive parure, après la chute originelle, ils ne conservèrent plus que des lambeaux souillés. L'idéal de l'état d'innocence était perdu. Depuis lors nous portons, dans l'intime de notre être, le sentiment de cette justice originelle qui nous laisse d'indéfinissables désirs, d'incessantes aspirations vers une région supérieure, pour laquelle nous sommes faits, et dont nous sommes bannis. C'est ce qui faisait dire au Psalmiste : « Malheur à moi! parce que mon exil est prolongé. Je vis au milieu des habitants de Cédar; mon âme s'y trouve singulièrement étrangère[1] ! »

La très-sainte Vierge, en nous montrant le bien suprême que nous avons perdu, explique ce fonds de souffrance universelle; mais en apportant aux pauvres exilés le sentiment plus vif de la patrie, elle leur offre le moyen d'y retourner.

[1] Ps. cxx, 5.

DEUXIÈME POINT.

Par son Immaculée Conception, Marie apporte aux hommes la grâce de recouvrer, dans le combat, la pureté qu'elle posséda tout d'abord et sans lutte.

Dieu semble avoir laissé, dans les êtres dont il fut l'auteur immédiat, quelques vestiges de l'éternel repos d'où il sortit pour les créer. Il est essentiellement ordre et silence; aussi tous les êtres qui émanent de sa toute-puissance créatrice conservent-ils, quand ils ne sont pas dénaturés par le péché, quelque chose de cet ordre et de ce silence éternels. Tels les astres, qui accomplissent leur solennelle rotation en silence et dans un ordre si parfait, qu'on prend leurs mouvements harmonieux pour le repos même; telle la végétation, dans laquelle le mouvement incessant de la séve s'opère sans bruit. Êtres inanimés, je sais de quelle hauteur je vous domine et combien je vaux mieux que vous; cependant je vous envie une chose: c'est que, sortis immaculés du FIAT de votre Créateur, vous n'avez pas dévié de l'impulsion qu'il vous donna!

Si cette pureté se retrouve dans la créature matérielle, à quel degré éminent ne la voyons-nous pas reluire dans l'Immaculée Conception de Marie!.... Elle apporte à nos yeux, habitués aux ténèbres du péché, le libre rayonnement de la lumière incréée. Sortant pure et sans tache de l'amour trois fois saint qui lui donne la vie, elle reflète des splendeurs que nous ne pouvons regarder en elles-mêmes. Miroir où Dieu se contemple, elle met devant nous des spec-

tacles qui, sans elle, nous fussent restés à tout jamais inconnus et inaccessibles. Si l'âme les regarde longtemps, elle y trouve plus que de la joie; elle en tire un pain spirituel dont elle aime à se nourrir. On ne peut voir Marie un peu profondément sans ressentir un vif attrait d'imiter ce que l'on voit, et c'est ainsi qu'elle commence d'ouvrir à ses élus la voie du progrès intérieur.

Lorsque, en méditant l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu, l'âme a reçu l'impression de repos, d'ordre et de paix qui accompagne l'état d'innocence originelle, elle sent le besoin de la perfection naître en elle et elle aspire à se dégager afin de se reposer, elle aussi, et de se pacifier en son Créateur et Seigneur. Rompre ses entraves, s'arracher à ses liens naturels et sensibles, lui paraît le seul moyen de correspondre dignement à la grâce qu'elle reçoit alors par Marie.

Cette grâce est essentiellement une grâce de séparation, et c'est, après la chute primitive, la grâce fondamentale, puisqu'elle combat les trois concupiscences, causes de tout péché. Dieu vit dans une solitude très-sublime et infiniment séparé de tout ce qui n'est pas lui : c'est là sa sainteté.

Ce caractère de séparation, qui est une des beautés et comme une des notes de son essence, Dieu le reproduit au dehors dans la sainteté et l'exquise pureté dont il dote l'âme de sa Mère. C'est ce qui peut expliquer comment tant de pensées saintes, tant d'aspirations élevées naissent, pour ainsi parler, d'elles-

mêmes lorsque l'on considère cette Mère Admirable, dont la beauté fondamentale et la première parure est l'innocence originelle. Il semble qu'à ses pieds on en recouvre quelque chose.

CONSÉCRATION A MARIE.

Je vous regarde, je vous révère en votre très-sainte enfance, Mère Admirable de Jésus-Christ. Je m'applique à vous connaître en cet état auquel je m'offre, me voue et me dédie, d'abord pour vous y rendre hommage, ensuite pour en retirer une grâce de direction et de protection, enfin pour qu'il devienne en moi comme un état fondamental. Je m'efforcerai désormais d'y puiser ma vie intérieure, d'en éclairer mes pas, d'y appuyer ma conduite ; fondé en votre très-pure enfance et tâchant d'en attirer incessamment en moi la séve immaculée, j'y chercherai, j'y trouverai, j'espère, le secret de vivre innocent et volontairement séparé de tout ce qui a déplu à Dieu dans ma première et coupable origine.

PRATIQUE.

J'examinerai à la clarté de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge ce qu'il y a en moi d'opposé à la pureté du cœur, afin de me purifier et de m'affermir de plus en plus dans la rectitude et dans la paix.

BOUQUET SPIRITUEL.

Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous[1].

Brebis immaculée, Mère Admirable de l'Agneau sans tache, vous êtes plus belle que l'armée des anges[2].

Mater-Admirabilis instruit les siens et les transforme.

Quelques traits pieux jetteront une lumière plus vive sur les effets de grâces que nous venons de décrire. Pour en donner un exemple et aussi pour rendre plus parfaitement ce qu'éprouvent certaines âmes, au moment où *Mater-Admirabilis* les force, en quelque sorte, de revenir à Dieu, nous citons les propres paroles de ces chers convertis : il n'est tel qu'un cœur touché par la grâce pour dire la vérité.

On lit dans les archives de *Mater-Admirabilis* :

« Nous étions, mon frère et moi, deux jeunes gens en-
« tièrement livrés à une vie déplorable quand nous vîmes,
« pour la première fois, *Mater-Admirabilis*. Sa tenue pure
« et modeste, son regard *droit* vers Dieu nous toucha si
« profondément que là, à ses pieds, il nous prit horreur
« de nos péchés, et sans hésiter, nous avons été en faire
« l'aveu à un prêtre. Depuis ce temps, nous ne sommes

[1] Cant , IV, 7.
[2] S. Épiphane.

« jamais retournés en arrière; elle nous a retenus dans le
« devoir. »

Un autre s'exprime ainsi :

« Ennuyé de voir Rome sans rien ressentir qu'indifférence, car ma vie mauvaise m'avait blasé totalement, « j'allai traîner mes pas vers le mont *Pincio*, où le grand « air du moins rafraîchirait ma poitrine oppressée.

« Je vois monter quelques personnes au couvent qui « domine la place d'Espagne, je monte après elles.... Elles « entrent, j'entre sur leurs pas.... Elles vont s'agenouiller « dans une petite chapelle intérieure, située au premier « étage, je les suis.... Mais je reste debout, je regarde « nonchalamment ce qu'elles regardent.... O mon Dieu! « votre miséricordieux amour attendait mon âme coupable en ce lieu béni!... Je regarde plus attentivement, et « je vois la très-sainte Vierge à deux pas de moi.... Et je « n'y croyais pas, malheureux que j'étais! Je frémis en « moi-même; car la pureté virginale qui brillait pour « ainsi dire sous mes yeux m'avait montré, comme un « éclair, dans un trait lumineux, la honte et la laideur de « mes fautes.... Je tombai à genoux. Hélas! je ne savais « plus prier, je restai attendri.... Je contemplai la pure « Vierge Marie, et en même temps, et avec effroi, il me « semblait voir tous mes péchés se dresser dans mon souvenir. Enfin je m'écriai : Mais où suis-je?... Et je reculai « devant ma propre existence, que je comparai à celle de « la chaste Enfant que j'avais devant moi.... J'étais une « autre personne; je me sentais sortir de l'abîme où j'étais « englouti, je demandai à me confesser. »

Un jeune homme du peuple, en termes plus vulgaires, exprimait les mêmes sentiments à un de ses compagnons; c'était en 1850 :

« Viens avec moi dans cette maison, lui disait-il; viens,

« tu verras!... Viens là!... » Et il lui montrait, du *Pincio*, la fenêtre du corridor où se trouve la Madone. « Qu'on ait « la foi ou non, ajoutait-il, la Vierge qui est là commence « à vous donner des idées.... puis, peu à peu, on se sent « remué au dedans.... Si vous vous en allez, vous n'y « gagnez rien, il faudra revenir, car le souvenir de la « Vierge Marie, si tranquille devant le bon Dieu, vous « *rattire* à elle; et quand on est revenu, le cœur commence « à battre, à battre.... et tout est dit. Il faut rentrer dans « l'ordre et faire son devoir.... »

Quelle n'est pas l'abondance de la grâce qui, du Cœur Immaculé de Marie, découle sur le monde, puisque tout lui est bon pour se répandre, et qu'une pauvre fresque, cachée au fond d'un cloître, devient la source intarissable de ses faveurs!...

Le loisir dont jouissait l'armée française, après le siége de Rome, permit à nos soldats de visiter les églises et les couvents de la Ville Éternelle. Plusieurs trouvèrent, dans la chapelle de *Mater-Admirabilis,* la force de revenir aux pratiques de la religion. Ils ont eux-mêmes laissé aux pieds de leur divine bienfaitrice le témoignage de leur sincère conversion. Nous nous ferons un devoir de copier textuellement ces pieux écrits dont le style restera comme preuve certaine de leur authenticité.

« Mon cher oncle et ma chère tante,

« Je vais vous dire comment je me suis converti. Je monte à une petite chapelle de la *Mère Admirable,* au couvent de la Trinité-du-Mont. Je me mets à prier. Comme je n'étais pas encore rétabli de mes fièvres, il vient une sœur me chercher pour me faire prendre quelque aliment. J'aurais préféré suivre cette bonne sœur, mais je sens comme

une main qui me retient et j'entends comme une voix qui me dit : « Reste là et prie,... » et je prie.... Une sœur m'apporte un livre et je lis l'examen de conscience. J'examine donc ma mauvaise conscience et je reviens ensuite au couvent pour réciter mes prières, que j'avais oubliées faute de les dire.

Quelque temps après, je me confesse et je me trouve mieux. C'était déjà une toile ôtée de devant mes yeux. O mes chers parents, c'est là qu'on peut dire que la plaie du cœur est la plus sensible! Pour rentrer en grâce avec le grand Dieu qu'on a offensé, il faut qu'on verse des larmes : voilà la contrition....

Mater-Admirabilis voulut aussi communiquer à son nouveau converti un de ses dons particuliers : celui d'une méditation très-élevée. Ce brave homme reçut, devant la pieuse fresque, une telle facilité pour méditer sur les mystères de la vie de Marie et sur ceux de son divin Fils, qu'entièrement étranger à ces lumières intérieures, il en était comme ébloui. Il en rendait compte de la sorte :

« Cette nuit, je montais la garde au château Saint-Ange ; j'étais de faction et je faisais ma méditation. J'étais seul : pas de bruit nulle part ! je pensais à la sainte Vierge.... Et voilà que je vois l'intérieur de son Cœur Immaculé.... je vois ses pensées, et je me compare.... C'est là que je me juge. La nuit était passée et je croyais qu'elle commençait !!! Ah ! je n'ai plus de peine sur la terre, je n'ai que celle de voir pécher les hommes en présence de Dieu ! »

Le pieux jeune homme revint en France en 1850; le long de la route, ses camarades lui disaient : « Avec ta « belle voix, chante-nous donc les chansons qui nous « divertissaient si bien. » — Mais, répondait-il, « j'ai « perdu mon chansonnier; j'en ai acheté un autre.... »

Et il chantait des cantiques qu'on écoutait avec plaisir. Après son congé, il se fit Mariste, et il écrivait à Rome :

« Oh ! combien je me trouve heureux que le bon Dieu m'appelle à son service ; il ne m'a donné aucun plaisir des vanités de ce monde depuis ma conversion. C'était bien la preuve qu'il fallait que je quittasse le monde ; et comme je ne voyais pas comment *rembourser* ce que j'ai dérobé à Dieu, je n'ai vu rien de mieux à faire que de me consacrer tout entier à son service, et de me donner tout à lui, puisqu'il s'était donné tout à moi.... »

DEUXIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par sa très-sainte Nativité.

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter une antique demeure juive où tout rappelle les mœurs pastorales et patriarcales des ancêtres du Messie; puis, dans cette paisible habitation, le saint berceau où repose la petite Marie qui vient de naître.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à l'aimable Enfant la grâce de renaître de nouveau dans le Saint-Esprit, afin de vivre dans la sainte liberté des enfants de Dieu.

PREMIER POINT.

Marie, en naissant, nous découvre les voies de Dieu et les grandeurs de l'âme, cachées sous les voiles de la petitesse.

Voici, dans le saint berceau que nous vénérons, le tabernacle vivant de Dieu parmi les hommes. « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux!... Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté [1] ! Nous célébrons la naissance de la bienheureuse Vierge Marie, dont la glorieuse vie honore toutes les Églises [2]. »

La très-sainte Enfant, que les phalanges angéliques environnent, est le sanctuaire qu'habite avec délices l'adorable Trinité. « La Sagesse s'est bâti une demeure, elle l'a posée sur sept colonnes [3]. Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle, Dieu est dans son enceinte [4]! »

Mais, tandis que le ciel est dans l'allégresse ; tandi que Dieu commence à créer en Marie un monde si grand et déjà si complet, que fait-on sur la terre? A quoi songent les hommes? Que regardent-ils? Deux créatures seulement honorent la naissance de Marie. Devant l'enfant de bénédiction que Dieu leur donne dans leur vieillesse, sainte Anne et saint Joachim éprouvent un sentiment très-vif d'amour et de respect. Leurs cœurs illuminés par la grâce comprennent que Dieu veut visiter son peuple, et que la fille qui leur est née est une enfant choisie et privilégiée.

Le reste de l'univers, le peuple juif surtout, qui devrait s'écrier tout entier : « Vous êtes la gloire de « Jérusalem! vous êtes la joie d'Israël! vous êtes l'hon-

[1] S. Luc, II, 14.

[2] Liturgie de la Nativité.

[3] Ps. XLV, 5.

[4] Prov., IX, 1.

« neur de votre nation[1] ! » que fait-il tandis que Marie repose en son berceau? Hélas! il ne soupçonne pas son bonheur. Il ignore absolument le présent magnifique que Dieu vient d'envoyer à la terre.

C'est là l'image perpétuelle de ce qui se passe ici-bas. Trop souvent le visible seul nous charme et nous occupe ; on dirait que, hors de lui, il n'y a rien de réel pour nous. Étrangers aux choses divines, nous passons notre vie absorbés par l'humain, possédés par le sensible.

Vérité éternelle, qui êtes Dieu même, Dieu révélé par vos créatures, tout subsiste en vous et par vous, et cependant nous vivons loin de vous, parce que nous ne vivons pas de la foi!... parce que nous ne cherchons pas à découvrir les mystères de vos voies! Pour vous, ô mon Dieu, vous progressez par une suite de petitesses toujours plus infimes! Et nous, nous voulons marcher de hauteurs en hauteurs. Vos voies se déroulent par les abîmes de l'humilité; les nôtres, par les montagnes de l'orgueil!...

Notre nature superbe ne veut pas entrer dans la route royale, au fond de laquelle elle entrevoit les anéantissements de Jésus-Christ. Marie sait y entrer; sa naissance est un abîme de petitesse qui appellera tout à l'heure l'abîme de l'étable et de la crèche : un abîme en appelle un autre.

Qu'il est profitable à l'âme de se recueillir et de pénétrer dans le désert sacré pour y assister aux géné-

[1] Judith, xv, 10.

rations secrètes de la grâce! Dans cette récollection intérieure, elle s'approche du saint berceau de Marie; elle contemple avec bonheur, et dans un silence prolongé, comment tout s'y prépare divinement, dans l'oubli, dans l'inconnu, dans une petitesse qui échappe à tout regard humain.

Quelle sera donc un jour cette enfant? La main du Seigneur est visiblement avec elle [1]. Cette enfant sera la Mère Admirable du Messie, et, dans quinze ans environ, un Archange, ambassadeur du Très-Haut, lui dira aussi : « Le Seigneur est avec vous. » Paroles qu'on peut entendre non-seulement de l'Incarnation qui va s'accomplir, mais encore de l'habitation de Dieu en Marie, comme dans son temple et sur son trône; remplissant tout son entendement, toute sa volonté; étant le principe de toutes ses pensées, de tous les mouvements de son cœur et de toutes ses actions; ne souffrant pas qu'il s'y mêle la moindre tache qui puisse en ternir la pureté.

Pénétrons donc dans ces secrets divins; mesurons ces espaces immaculés de l'âme de la très-sainte Enfant. Plein d'amour et de joie, Dieu contemple ses propres perfections dans ce miroir limpide... Aucun des purs esprits qui voient sa face et se tiennent devant son trône, n'en a reçu l'image, ni renvoyé la gloire avec une si parfaite fidélité. La ressemblance divine se grave donc à tout jamais sur la substance du Cœur de Marie, et l'Esprit-Saint commence dès

[1] S. Luc, I, 16.

lors à y préparer, dans une tranquillité suave et féconde, la demeure très-sainte du Fils de Dieu.

O mon âme, médite ces mystères de paix et de silence! Apprends à cette sublime école à oublier le créé, à passer dans l'invisible, à te nourrir des réalités du monde céleste que tu portes avec toi! Viens renaître auprès de Marie naissante; renais plus simple, plus innocente, plus semblable à ton Admirable Mère!

DEUXIÈME POINT.

Marie en naissant nous offre le modèle de la sanctification chrétienne.

Il semble que le Verbe de Dieu, éternelle image de son Père, voulut, en se faisant homme, devenir l'image de sa Mère. C'est pourquoi il communique à Marie, dès sa naissance, les admirables qualités qu'elle devait, à son tour, lui transmettre quand il naîtrait d'elle. « Notre-Seigneur Jésus-Christ voulut, dit saint Bernard, que Marie fût vierge, pour que d'une mère sans tache il fût produit sans tache. Il voulut que Marie fût humble et douce, pour qu'il sortît d'elle doux et humble. » C'est pourquoi la Mère Admirable, dès sa naissance, avait reçu en elle le germe de toutes les vertus dont son divin Fils atteindra la suprême perfection. En sorte que, près de la sainte Enfant, nous pouvons déjà dire avec Isaïe : « En ce temps-là le germe de l'Éternel sera plein de magnificence.[1] »

Regardons et ne nous laissons pas décourager par la

[1] Isaïe, IV, 5.

vue d'une perfection si sublime. Quand il s'agit de notre avancement spirituel l'audace est permise. Montons donc jusqu'à Marie pour arriver à Dieu ; car si elle a ses fondements sur la cime des montagnes, dit la sainte Écriture, cette Vierge sainte n'est-elle pas cependant offerte par Notre-Seigneur et par la sainte Église à notre imitation ? Essayons de saisir, au milieu de ses priviléges et de ses vertus, les traits qui peuvent le mieux nous servir de modèles. Quand ce travail n'aboutirait qu'à retracer en nous une pâle esquisse de la sainteté de Marie ; quand nous n'arriverions qu'à former quelques souhaits réels de vie parfaite, ce serait beaucoup pour contenter Dieu, et l'œuvre de notre sanctification serait déjà avancée.

Prenons courage ! Notre-Seigneur nous a dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait [1]. » Ne dit-il pas aussi au fond de tout cœur chrétien : « Soyez saints comme ma Mère est sainte ? » N'a-t-il pas déposé en nous, par le baptême, d'une manière infuse, les vertus théologales ? Et dans ces eaux purifiantes, par lesquelles tous ces mérites nous sont appliqués, n'avons-nous pas reçu une naissance réelle qui nous fait enfants de Dieu, et nous rend tous les droits que la faute originelle nous avait fait perdre ?... Relevons notre défaillance devant ces dogmes consolants, et unis à Dieu par le sang de Jésus-Christ, revêtus, dans le sacrement de la régénération, d'un caractère sacré qui nous met en rap-

[1] S. Matth., v. 48.

port avec notre Reine immaculée, courons sur ses pas, attirés par l'odeur de ses parfums [1].

Dans cette âme préservée du péché originel, le don fondamental, c'est l'action facile, entière, libre, de l'amour divin. Le Cœur de la très-sainte Enfant est rempli de cette pureté d'intention vraie, droite, qui ne cherche que Dieu. Sa pensée, ses affections la portent incessamment vers son Créateur et Seigneur qui est la vie de sa vie. Aucune altération ni diminution, aucune distraction ne vient rompre ou partager cette direction unique du pur amour de Dieu, pour lui-même. Sans doute nous sommes encore bien attardés sur ce chemin. Depuis la chute originelle l'amour de Dieu nous est devenu difficile, il n'est plus spontané : ce qui devait être le besoin le plus impérieux, et comme le cri de notre cœur, est le fruit d'un effort et presque d'une victoire... Et, quand notre Créateur, dans sa pureté, dans sa sainteté, veut que nous l'aimions pour lui-même, nous semblons le méconnaître ou l'oublier, et nous lui préférons les choses sensibles; nous poursuivons un idéal chimérique qui se borne au temps et à la terre.

Pauvres exilés, contemplons cette créature vraiment céleste qui nous arrive de la patrie, et dans le reflet calme et virginal de cette nature préservée, reconnaissons la splendeur primitive dont le péché nous dépouilla.

Aucun trouble, aucun souffle impur du dehors ne

[1] Cant., I, 4.

pénètre dans l'enceinte de cette cité mystique, dont les murailles sont en pierres de jaspe, qui est elle-même en or semblable à du verre très-transparent[1]. Les sens, les puissances intellectuelles, tout en elle est soumis à l'action divine. Point de révolte, point de transaction entre la nature et la grâce! Souveraine absolue de son royaume intérieur, Marie maintient en elle l'ordre, la vérité, l'obéissance, la pureté et la paix. Elle fait plus encore; ce qu'elle a obtenu elle le donne; elle partage avec ses amis ce qu'elle a reçu.

Près du berceau de l'auguste Enfant, ne sentons-nous pas s'arrêter le trouble, la fluctuation de nos pensées, de nos désirs? Ah! recueillons les grâces et les mérites attachés au beau jour de la naissance de la Reine du ciel et de la terre! Elle habite parmi nous; ne la quittons plus, suivons ses premiers pas, prononçons avec elle sa première parole; renouvelons-nous en ces beautés nouvelles et immaculées qui changent aux yeux de Dieu la face de la terre!

COLLOQUE.

Demandons à Marie de guérir, par sa naissance, les plaies de notre cœur blessé par le péché originel, et sans cesse bouleversé par le péché actuel.

Prions-la de nous rendre, près de son berceau, l'innocence que le saint baptême nous avait fait recouvrer.

[1] Apoc., xxi.

Laissons-nous animer du désir d'atteindre, par le secours de Marie et le travail don elle nous rend capables, une perfection qui nous rapproche de notre Mère Admirable.

PRATIQUE.

Aller à Dieu en toute droiture et simplicité, avec la candeur d'un enfant, afin de participer à la sainte enfance de Marie.

BOUQUET SPIRITUEL.

Comme le lis entre les épines, ainsi ma bien-aimée s'élève au-dessus des jeunes filles. Nous courrons, sur ses pas, attirés par l'odeur de ses parfums [1].

Celle-ci est la fleur des champs de laquelle est né le précieux lis des vallées [2].

Les dix francs du soldat.

Chaque militaire, converti après le siége de Rome devant la fresque de la Trinité, portait à la sainte image un amour vraiment filial. Souvent, entre eux, ils prenaient le nom de fils de *Mater-Admirabilis*. Quand ils parlaient d'Elle, leur visage se couvrait de rougeur et de joie sainte.

[1] Cant., I, 3.
[2] S. Augustin, *Serm.* XVIII.

« Ah ! disait l'un, ses yeux baissés me remuent le cœur « à quatre cents lieues de distance. »

« Elle me donne encore la paix à travers la mer et la « terre qui me séparent d'Elle, disait un autre, et quand « je songe à Elle, le soleil intérieur luit au firmament de « mon âme, et il fait beau temps au dedans de mon cœur « tant que ce souvenir me dure. »

Ces sentiments se comprennent ; aux pieds de la Mère Admirable, dans le corridor béni, s'était accompli l'acte le plus important de leur vie ; là, ils avaient compris que l'éternité vaut bien la peine d'y penser et d'y donner sa vie, comme ils le répétaient eux-mêmes. Revenus en France, les fils de *Mater-Admirabilis* restaient fidèles à leurs devoirs religieux, et lorsque leur service militaire était rempli, ils consacraient à la religion leurs meilleurs loisirs.

Un d'eux vint un jour heurter à la porte d'un des couvents du Sacré-Cœur de France, en disant à la sœur portière : « Vous avez, sans doute, des relations avec vos « sœurs de Rome ; eh bien ! voici dix francs ; cette somme « est pour envoyer à celle qui est chargée de l'autel de « *Mater-Admirabilis*, afin qu'elle achète *tout* ce qu'elle « voudra pour la sainte Vierge. »

La sœur, charmée de la naïveté du soldat, qui croyait apporter tout l'argent de la terre, lui dit : « Mais comment, « avec votre paye, avez-vous pu compléter cette somme ? « — Ah ! c'est bien simple, ma sœur : depuis longtemps « je n'use ni de tabac, ni d'aucun soulagement pour la « boisson, et je peux mettre de côté en conséquence.... « Envoyer un petit souvenir à la chapelle de *Mater-Admi-* « *rabilis* où j'ai appris à revenir au bon Dieu, était ma « pensée de chaque jour. »

Les mêmes pièces d'argent, objets de si longs sacrifices,

furent envoyées précieusement au couvent de la Trinité, avec le détail de ce qu'elles avaient coûté au pauvre bienfaiteur de *Mater-Admirabilis*. On les a fait percer pour introduire une petite chaînette, et elles sont exposées en *ex voto*, près de la sainte image, avec ces mots : LES DIX FRANCS DU SOLDAT.

TROISIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par le saint Nom qu'elle reçut.

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter une mer immense tantôt agitée, tantôt calme, au-dessus de laquelle brille une étoile.

DEUXIÈME PRÉLUDE.— Demander la grâce de savoir prononcer avec foi et amour le saint nom de Marie dans toutes les peines et les joies de notre vie.

PREMIER POINT.

Le saint Nom de Marie écarte tout danger pour ceux qui savent l'invoquer.

Lorsque nous naissons, nous recevons un nom. Ce nom s'attache à notre sort, semblable à une semence qui croîtrait avec nous; il est plus ou moins grand et plus ou moins éclatant selon que nous avons plus ou

moins de mérite; il devient sacré si nous devenons des saints.

La très-sainte Enfant, « dont la glorieuse vie honore toutes les Églises, » a communiqué à son Nom béni un caractère de sainteté si éminent, que par sa vertu spéciale il est devenu comme un sacrement de l'amour et de la miséricorde de Dieu envers nous.

Dieu voulut qu'Adam nommât tous les êtres animés de la création, afin que chacun d'eux portât le nom qui lui aurait été donné par l'homme[1]. Nommer est un signe de souveraineté. Adam nomma tous les animaux, parce qu'il en était le roi; mais pour les hommes, Dieu seul les nomme, parce que seul il est leur maître. Le nom qu'il donne à chacun reste, le plus souvent, secret ici-bas. On ne le saura que dans le ciel. Tous les élus y auront un nom qui sera l'expression vraie et parfaite de leur être, comme en Dieu le Verbe est l'expression vraie et parfaite du Père. Les réprouvés n'ont pas de nom : ils ne comptent pas dans les pensées divines, Dieu *ne les connaît pas*. Ils sont plus qu'obscurs, ils sont ténèbres; ce sont des êtres annulés. Mais les prédestinés ont un nom propre, le bon Pasteur, dit l'Évangile, *les appelle nominativement*[2]. Dieu connait ce nom de toute éternité : il le prononce en prononçant celui de son Christ béni, car c'est en Jésus-Christ, dit saint Paul, que Dieu crée, prédestine, appelle, bénit et sanctifie les saints. Ce nom divin va se vérifiant en nous à mesure

[1] Gen., II, 19.
[2] S. Jean, x, 3.

que Jésus-Christ s'y forme, et quand Jésus y est pleinement formé, quand nous ne sommes plus que ce que Dieu a conçu et voulu en nous créant, ce nom éclate, et c'est là la gloire.

Mais il arrive aussi qu'en certaines circonstances importantes, et, par exemple, pour signifier et conférer une vocation extraordinaire, Dieu donne lui-même un nom de grâce à ses saints. C'est ainsi qu'il changea le nom d'Abram en celui d'Abraham, le nom de Jacob en celui d'Israël, le nom de Simon en celui de Pierre. L'ange dit à Zacharie : « Ton « épouse te donnera un fils et tu l'appelleras du nom « de Jean [1]. » Et quand le Verbe éternel se fit chair, l'archange Gabriel dit à la très-sainte Vierge : « Vous « enfanterez un fils, vous l'appellerez du nom de « Jésus [2]. »

Toute parole qui procède de Dieu est esprit et vie, vérité et grâce. Ces noms qu'il donne aux siens sont autre chose qu'une dénomination extérieure; ils contiennent et confèrent tout ce qu'ils signifient. En appelant son Fils Jésus, c'est-à-dire Sauveur, Dieu déposait en son humanité sacrée la source substantielle et divine du salut des hommes; et en appelant la Mère de ce Fils, Marie, c'est-à-dire dominatrice de la mer, Dieu dépose en cette Vierge admirable la vertu spéciale de dominer les flots de la corruption qui submerge la terre.

Ce nom de Marie avait été donné une première

[1] S. Luc, I, 13.
[2] *Id.*, I, 31.

fois à la sœur de Moïse. Lorsque le législateur des Hébreux, fuyant Pharaon, arriva au bord de la mer Rouge, il étendit sa baguette sur les flots, qui s'entr'ouvrirent, laissant à découvert le lit de la mer que le peuple de Dieu allait traverser pour atteindre l'autre rivage. Partageant alors la multitude en deux bataillons, celui des hommes et celui des femmes, Moïse confia ce dernier à sa sœur qui, précédant celles qu'elle conduisait, traversa la première la mer Rouge à sec; car les eaux étaient comme une muraille à droite et à gauche [1]. En souvenir de cet illustre événement, la sœur de Moïse fut appelée Marie, ou dominatrice de la mer.

Quelle grande figure de la Mère de Jésus! C'est bien elle qui doit s'appeler Marie! C'est bien elle qui, la première, s'est avancée, immaculée, au milieu des flots des siècles corrompus!.... Le péché a fui devant elle comme les vagues sous les pieds de la sœur de Moïse. Ainsi encore notre Marie conduit au rivage de la terre promise les générations chrétiennes.

Notre vie n'est-elle pas un passage à travers les vagues amoncelées du monde et de ses scandales?.... Qu'il est rude, qu'il est long, qu'il est périlleux!.... Mais pourquoi nous arrêter à considérer la tempête? Pourquoi écouter les mugissements des flots irrités?.... Portons plutôt les yeux sur la très-sainte Enfant que Dieu vient de donner à la terre : cette vue reposera nos regards fatigués.... C'est Marie, la dominatrice

[1] Exode, XV, 20.

de la mer! Prenons sa petite main, suivons ses premiers pas; appelons-la sans cesse à notre secours, et nous verrons bientôt le péché fuir devant l'éclat de sa pureté : la première elle posa sur le serpent le talon victorieux qui devait lui écraser la tête. A ses côtés, on marche à pieds secs pour traverser la mer d'iniquités qui envahit la terre; et paisible et assurée, l'âme qui la suit voit les flots des passions s'élever comme une muraille à sa droite et à sa gauche, sans en être atteinte!.... Je vous salue, avec amour, dominatrice des mers : *Ave, Maria !*

DEUXIÈME POINT.

Le saint Nom de Marie nous éclaire et nous console.

Ce qui semble le plus opposé aux desseins de la bonté divine, y tend et y revient encore en des façons admirables. Quand le péché originel a introduit ici-bas la lutte, la souffrance et la mort, non-seulement Dieu les a bénies pour qu'elles devinssent un remède au péché même qui les avait causées, mais encore il ne cesse de les tempérer par sa miséricorde, et de les adoucir par sa grâce. Sa bonté les a touchées; elle en a fait des instruments de sa tendresse compatissante.

Au milieu des afflictions de la terre d'exil, un des secours spirituels le plus puissant est de prononcer avec foi, espérance et amour, le saint Nom de Marie. Aussi, outre le sens principal de dominatrice de la mer, ce Nom a-t-il plusieurs significations en rapport avec les différents ministères de grâces que la très-

sainte Vierge exerce à notre égard. Si elle écarte les dangers de notre chemin, si elle nous obtient ces grâces prévenantes de Jésus par lesquelles notre robe baptismale conserve intacte sa blancheur, Marie est pour nous, alors, l'étoile brillante du matin : son Nom le dit aussi. Il signifie encore *éclairée* et *éclairante.*

Éclairée, ce nom est pour elle. Comme l'astre bienfaisant qui préside à la nuit, qui diminue par sa douce clarté les ténèbres de notre terre, comme cet astre, dis-je, n'a pas de lumière propre, mais qu'il la reçoit toute du soleil, ainsi Marie n'a rien d'elle-même : elle n'est que Jésus reproduit. C'est Jésus qui l'anime, qui l'illumine et la rend lumière féconde. Si elle communique toutes grâces, elle les a toutes reçues. C'est un miroir si pur, que tout ce qui lui est envoyé, elle le reflète. C'est pour cela qu'elle est *éclairante.* Ce nom est pour nous. Marie nous envoie Jésus; la lumière de Jésus passée à travers une mer de cristal; Jésus déjà exprimé, déjà tout reproduit par une simple créature.

Mettons notre entendement sous la pure lumière qui nous vient de notre admirable *Éclairante.* Alors se lèvera, pour notre âme, la véritable étoile de Jacob que Balaam annonçait quinze siècles avant le jour où saint Joachim et sainte Anne, par une inspiration divine, appelèrent MARIE l'enfant pleine de grâces qui leur était donnée. C'est ainsi que le pur rayon qui semble sortir de ce Nom ineffable, apporte un doux reflet de celui de Jéhovah.

Nous devons nous habituer à réveiller en nous la pensée de ces grandes similitudes, lorsque nous prononçons, avec recueillement, le Nom de Marie. C'est alors qu'il devient pour nous, dans l'exil, l'écho sacré des sublimes harmonies de la patrie. Si nous ne pouvons atteindre jusqu'à ces sphères élevées du monde invisible, du fond de cette vallée de larmes où nous sommes, gémissant et pleurant, disons du moins avec amour : MARIE! une puissante consolation descendra bientôt en notre âme et séchera nos pleurs.

Qu'il est touchant, quand on lit attentivement la vie des saints, de voir le culte qu'ils avaient pour le Nom de Marie! Combien de fois ce Nom sacré était-il sur leurs lèvres? Ils en faisaient le doux refrain de leurs cantiques, le texte le plus fréquent de leurs prières, de leurs aspirations, de leurs méditations. Ce Nom gracieux et virginal se trouvait le matin dans leurs premières paroles ; le soir, ils le balbutiaient encore au moment du sommeil. S'ils entreprenaient un travail quelconque, ils disaient : MARIE! afin de lui consacrer leurs labeurs.... Fatigués, ils répétaient : MARIE! pour se reposer.... Accablés, ils murmuraient : MARIE! pour avoir force et rafraichissement.... Troublés, ils invoquaient MARIE pour se pacifier.... Mourants, ils s'écriaient : MARIE !.... pour être sauvés....

Disons donc aussi sans cesse : MARIE! Que l'invocation de ce Nom salutaire entre dans nos dévotions intimes et habituelles. Nous n'avons, hélas! que trop de dangers à écarter et à éviter; trop de douleurs à soulager; une mort trop certaine à attendre!

COLLOQUE.

Demandons la grâce de bien comprendre la signification profonde que Dieu attache au Nom de son Admirable Mère, afin de recueillir, par lui, les grâces qui émanent, même à notre insu, de sa vertu spéciale.

Prions Marie de mettre elle-même sur nos lèvres son Nom béni, toutes les fois que nous en avons besoin.

Offrons-lui les palpitations de notre cœur comme signe du désir où nous serions de répéter sans cesse son Nom, au moins de cœur.

Demandons tous les jours la grâce de mourir en prononçant les Noms sacrés de Jésus et de Marie.

PRATIQUE.

Dire : MARIE, toutes les fois que l'on se sent incliné à préférer la nature à la grâce, la chair à l'esprit, le joug des sens au joug de Dieu.

BOUQUET SPIRITUEL.

Marie!.... Marie, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort!

Dans les dangers, dans les angoisses, dans les perplexités, pensez à Marie, invoquez Marie[1] !

[1] S. Bernard, *Hom.* II *sup. Missus.*

Le vieux juif et le mauvais chrétien.

Un vieux juif avait commencé à s'instruire pour entrer dans la religion chrétienne, dont il avait reconnu la vérité. Il ne savait pas encore le *Credo* qu'on s'efforçait de lui expliquer à la Trinité-du-Mont, tout en l'envoyant ensuite devant *Mater-Admirabilis* pour qu'il l'étudiât à ses pieds. Un jour il se dit : « J'ai un jeune camarade, mauvais chré- « tien ; il faut que je lui fasse remplir ses devoirs. » Il ne tarda pas à l'amener près de sa chère *Madonina*, et le mauvais chrétien, vaincu par le vieux juif, s'approcha des sacrements ; puis aussitôt il devint le catéchiste de celui qui l'avait converti, ne cessant d'employer tous les moyens pour lui faire comprendre et apprécier l'action importante à laquelle il se préparait.

La grâce fut abondamment donnée par Marie à ses deux visiteurs. Le juif devint bon catholique, et le mauvais chrétien devint un saint, car fidèle à la grâce qui agissait sur son âme, ce dernier fut, en peu de semaines, un homme nouveau dans toute la force de l'expression. Continuellement sous le regard de Dieu, sa prière ne s'interrompait jamais. Lorsqu'il était au pied de la Mère Admirable, on le voyait étranger à tout ce qui aurait pu le distraire ; ses paroles étaient empreintes de l'esprit de perfection. Bientôt il n'aspira plus qu'à se séparer du monde. Il patientait, disait-il, voyant la volonté de Dieu en toute chose, et cette vue lui faisait faire les moindres actions aussi bien qu'il le pouvait. Il édifiait tous ceux qui l'avaient connu si étranger à notre sainte religion. Son désir de souffrir pour le bon Dieu était constant, et quand une

circonstance pénible se présentait : « Ah ! disait-il, ces « malheurs-là sont le bonheur ! »

Une tendre dévotion pour le Saint-Sacrement fut bientôt l'objet de toutes les pensées du converti de *Mater-Admirabilis.* Le trait suivant nous en donne la preuve.

Le jeudi saint, ce brave homme étant entré dans un couvent des religieux du Précieux-Sang, pendant l'office, sortit quelque temps après, et vint à la sacristie les larmes aux yeux : « Ils l'ont emporté !... quel malheur !... » s'écria-t-il. On comprit que c'était du très-saint Sacrement qu'il parlait, et un prêtre lui répondit : « Voulez-« vous que je vous montre la cachette où on l'a mis « jusqu'à samedi ? » Et le prêtre conduisit le pauvre homme dans une petite chapelle. Il avait oublié les usages de ce saint jour, et il fut tout heureux de retrouver Notre-Seigneur sur le joli reposoir préparé dans l intérieur du couvent pour y abriter les saintes espèces. Il se mit en adoration, et les religieux retournèrent à leurs occupations. Le soir, lorsque la communauté se réunit au tombeau, il était à la même place et ne sembla pas s'apercevoir de l'entrée des Pères qui, de leur côté, le regardaient avec attendrissement, en disant : « C'est « vraiment un des anges adorateurs de la très-sainte « Eucharistie. »

Cet excellent chrétien s'éloigna de Rome ; à Marseille, il écrivait :

« Je viens de recevoir le consentement de mes parents... Maintenant, jusqu'au *congédiement* que je donnerai au monde, je ne désire que des prières, et le secours de Celui qui est si généreux pour ceux qui savent ne désirer que son amour ! Bientôt je serai dans la retraite de la Trappe, pour n'en sortir jamais... Je suis tout à *Mater-Admirabilis.* A ses pieds, je suis venu sans penser à rien ;

près d'elle, j ai senti qu'il fallait revenir à la religion... puis, toutes mes idées ont été changées . Ah! que mon vieux juif m'a donc amené à un bon endroit! Je lui en aurai une éternelle reconnaissance. Priez pour moi, maintenant que je m'éloigne de la petite chapelle, où j'allais chaque jour raviver mon courage, en regardant *Mater-Admirabilis.* »

L'homme dont nous avons raconté l'histoire s'est tenu parole; il est devênu Trappiste, et le vieux juif va répétant : « Mon converti a fait mieux que moi encore! »

QUATRIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la maison de ses parents.

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter l'intérieur de l'habitation pastorale de Joachim et d'Anne, où la petite Marie croît sous l'œil du Très-Haut, comme une petite fleur des champs s'épanouit sous les rayons du soleil.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Prier l'auguste Enfant des patriarches de nous obtenir la grâce de savoir placer notre perfection dans l'accomplissement des devoirs les plus simples et les plus journaliers.

PREMIER POINT.

En restant sous la lumière des saintes Écritures, on découvre le caché *de la vie de Marie.*

C'est pour l'âme une source de grâces que la méditation de la Vie des saints, parce que dans leurs

actions, même les plus petites, elle trouve toujours quelque chose de Notre-Seigneur, et que ce Maître de l'humilité aime beaucoup à se donner à qui le cherche ainsi, sous l'humble enveloppe de ses créatures. Il est écrit, d'ailleurs, qu'il honore étrangement ses amis. Et quel honneur plus grand que de se montrer lui-même à nous en leur personne?... Mais, s'il y a profit spirituel à imiter les saints amis de Dieu, quel sera celui que l'on trouvera à imiter la Mère de Dieu? Elle est l'image parfaite de Jésus. Le doigt de Dieu, qui est le Saint-Esprit, a librement gravé sur tout l'être immaculé de Marie cette empreinte de la substance divine, qui devait s'incarner en elle, et qui, comme un vrai Fils, voulait tenir de sa Mère toute la physionomie extérieure, et même intérieure de son humanité; de sorte, qu'en imitant Marie, nous imitons surtout Jésus Notre-Seigneur.

Que les moindres détails de ces divines existences soient l'objet de nos pieuses recherches dans la méditation et dans la prière!

On raconte que saint Thomas d'Aquin avait une dévotion particulière au *caché* de Dieu: aimons, nous aussi, *le caché* de Jésus, *le caché* de Marie; cherchons à nous rendre présent ce caché très-saint. Ce n'est pas, pour la foi, une entreprise téméraire: le caché est son objet; l'invisible est son monde. Connaissons la puissance de la foi; usons de sa vertu et fortifions-la, dans son exercice, en la nourrissant abondamment de ce pain eucharistique qui est son aliment propre,

mysterium fidei[1], et qui contient excellemment tous les secrets et la substance même du caché.

C'est à bon droit que l'Église chante, en sa liturgie : « Si illustre est la vie de Marie, qu'elle répand sur toutes les Églises une lumière de gloire. » La place immense qui reste à l'inconnu dans cette sainte vie, lui donne une grandeur inexprimable. O vous, qui êtes au-dessus de toute louange, comment vous honorer dignement?... Disons avec saint Luc : « Marie est mère de Jésus. » Et puis taisons-nous, méditons!...

Cependant, pour aider notre esprit que des lumières trop simples fatiguent, et que des vues trop générales laissent dans le vague, Marie se montre à nous dans une série de beaux mystères qui, pour ainsi parler, la dessinent et lui donnent du relief. Sans doute ce sont de simples points lumineux, hors desquels on ne voit plus qu'une profondeur où l'œil se perd. Toutefois, Marie permet encore qu'on y regarde, et qu'à force d'y appliquer des yeux purs, attentifs et ardents, on y découvre assez de clarté pour embrasser en son ensemble la vie entière de notre Admirable Mère.

Pour nous guider, d'ailleurs, dans cette pieuse et très-douce recherche, nous avons les divines Écritures. Il est merveilleux à quel point celles de l'Ancien Testament suppléent la sainte sobriété du Nouveau, dans lequel, cependant, la foi, la science et l'oraison nous font déjà trouver Marie si complète et si grande.

[1] S. Paul.

Pour commencer l'étude du caché en la vie de la très-sainte Vierge, voyons-la former ses premiers pas dans la maison de ses parents. Elle gardait humblement les usages des autres enfants, Celle qui naissait Reine du ciel et de la terre! Vénérons ses pas enfantins, et demandons-lui d'affermir les nôtres dans ces voies immaculées. « J'ai couru dans vos voies et mon cœur s'est dilaté[1]. »

Marie prononce la première parole qu'elle ait adressée aux hommes. Depuis qu'elle respirait, elle parlait à son Dieu. Quelle fut cette première parole extérieure? Secret du ciel, je vous respecte, et j'attends... Une des joies du paradis sera de vous connaître.

L'histoire se taisant, ouvrons le livre écrit par Celui qui a tout vu, tout entendu, tout retenu, nous y trouverons quelque chose du secret que nous cherchons. C'est de Marie que le roi-prophète disait : « La grâce est répandue sur ses lèvres, parce que Dieu l'a bénie de toute éternité[2]. » Et quand Salomon dans son Cantique dit : « Les fleurs ont paru sur la terre, la saison des chants est venue, la voix de la tourterelle a été entendue dans les prés[3]; » qui n'entend, qui ne sent que cette tourterelle annonçant le printemps, c'est aussi, c'est d'abord la sainte petite Marie parlant, pour la première fois, dans la maison de ses pères? Dieu lui dit alors : « O ma colombe, du creux des « rochers, des fentes du mur en ruines, montrez-moi

[1] Ps. XVIII, 32.
[2] Ps. XLIII, 3.
[3] Cant., II, 12.

« votre visage, parce que votre voix ravit mon « oreille[1] ! »

DEUXIÈME POINT.

Marie, dans la maison de sa mère, sert de trait d'union entre les femmes de l'ancienne loi et les femmes de la loi nouvelle.

En restant près dè la petite Marie, nous habiterons, en esprit, la patriarcale demeure de ses pieux parents. Les mœurs pastorales des ancêtres du Messie, si bien dépeintes dans les textes bibliques, prendront un nouvel éclat en nous arrivant par cette Enfant de bénédiction. La très-sainte Vierge est le trait d'union entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Elle fut juive jusqu'au moment où elle prononça l'*ancilla Domini.* A cet instant suprême elle devint chrétienne, puisque être chrétienne n'est autre chose que de posséder en soi Jésus-Christ. Marie devient de la sorte la chaîne sacrée qui rattache la vertu des femmes de la Bible aux vertus des femmes de l'Évangile. C'est ce que l'ange, la saluant, lui déclarait par ces mots : « Le « Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes « les femmes. » Toutes les femmes sont bénies en Marie : toutes celles qui la figurent, toutes celles qui la reproduisent. Fille des patriarches, dont elle imite les exemples et dont elle possède éminemment toutes les vertus, elle élève, en sa personne, jusqu'à la perfection évangélique, cette vie, déjà si sainte, des justes d'autrefois.

[1] Cant., II, 12, 14.

En particulier, Marie nous sert à mieux connaître ces illustres femmes que l'Esprit-Saint loue en termes si magnifiques; elle les résume toutes et les surpasse. Les noms de Sara, de Rébecca, de Rachel, de Noémi, d'Esther, de Judith, de la mère des Machabées, viennent se concentrer, comme une couronne d'étoiles brillantes, sur la tête de notre jeune enfant : *Benedicta tu in mulieribus !*

Sollicitée par ces grands souvenirs, toute femme vraiment chrétienne sent, en son cœur, le désir d'imiter celles qui savaient si bien conserver, dans leurs familles, l'ordre, la paix et l'abondance, fruits de leur vigilante sollicitude. Que d'éclat et de grandeur dans ces demeures pastorales, où ces humbles devoirs étaient remplis fidèlement! Ces vertus domestiques étaient certainement à leur apogée dans la maison où Marie vint au monde, et, dès son berceau, elle reçut les heureuses impressions des exemples admirables que lui donnaient le saint patriarche Joachim, son père, et sainte Anne, sa mère. En fille respectueuse, elle conservait déjà, dans son esprit, tout ce qu'elle voyait en eux de saint, et elle le repassait dans son cœur. Au Temple, en Égypte, à Nazareth, à Éphèse, elle suivra encore ces beaux exemples, et, y mettant le sceau d'une perfection achevée, elle nous les transmettra, à son tour, comme modèle.

Mais que faire pour imiter ce qui semble inimitable?... Marie saura tempérer la splendeur céleste qui donne à ses vertus un lustre incomparable; elle les mettra à notre portée. Sous l'influence de son aimante

et active maternité, nous pourrons nous rapprocher d'elle et lui ressembler davantage.

Que fait sainte Anne pendant que son admirable Fille la suit de la main et du cœur? Les Écritures nous le diront avec le charme et l'onction qui leur est particulière : « Elle travaille le lin, la laine, et le conseil préside à l'ouvrage de ses mains. Elle se lève la nuit, distribue la laine à ses servantes et donne la tâche à chacune d'elles. Elle a vu un champ et l'achète. Elle a planté une vigne du fruit de ses mains. Sa lampe ne s'est pas éteinte pendant la nuit. Elle a porté la main à la quenouille et ses doigts ont tourné le fuseau. Elle a ouvert sa main aux pauvres, elle a tendu ses deux mains à l'indigent. Elle ne craint pas l'hiver, tous ses serviteurs ont deux vêtements. Elle ourdit la toile et la vend. Elle est revêtue de force et de beauté. Son dernier jour sera plein de joie : car elle a ouvert la bouche à la sagesse et une loi de clémence est sur ses lèvres. Elle a veillé sur les pas des siens et elle n'a pas mangé son pain dans l'oisiveté. Qui trouvera la femme forte? Elle est d'un prix qui surpasse toutes les pierreries [1]. »

Ce texte sacré doit être médité dans son ensemble et dans chaque détail. L'admirable Ménagère de Nazareth nous donne la lumière et la grâce de ces lignes à jamais bénies!

COLLOQUE.

Demander à la petite Marie qu'elle daigne nous

[1] Prov., XXI, 10.

enseigner à pénétrer dans l'intime de sa vie cachée, en nous éclairant elle-même sur les passages des saintes Écritures qui ont rapport à ces mystères divins.

La louer et la remercier d'avoir consacré en sa personne les vertus patriarcales de ses ancêtres pour les proposer, en elle-même, comme modèles des vertus chrétiennes.

Prier sainte Anne de nous obtenir de sa très-sainte Fille l'amour des vertus simples et journalières, et la fidélité nécessaire pour les élever, dans nos âmes, à leur perfection.

PRATIQUE.

Recueillir de sa méditation un texte des saintes Écritures qui rappelle les vertus de la vie cachée de la très-sainte Vierge, afin de s'animer dans la pratique des devoirs de son état.

Désirer n'être connu que de Dieu seul. Faire dans une suave humilité ce qui dépend de nous, ce qui est indiqué par les circonstances, ce que nous voyons nous être demandé de Dieu; puis, s'arrêter, prier et laisser à Dieu toute sa puissance.

BOUQUET SPIRITUEL.

Elle travaille le lin, la laine, et le conseil préside à l'ouvrage de ses mains.

Elle a ouvert la bouche à la sagesse, et une loi de clémence est sur ses lèvres[1].

[1] Prov.

Mon Dieu! qu'avons-nous donc tant à faire ici-bas? Le monde va sans nous. Dieu règle et gouverne tout. Servons-le, aimons-le; et tout le reste s'arrangera [1].

Guérison de M. l'abbé Blampin.

Après avoir prêché trois ans les nègres de l'île Bourbon, M. l'abbé Blampin, de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, avait complètement perdu l'organe de la voix, ce qui le mit dans l'impossibilité de poursuivre ses travaux. Rappelé en France par ses supérieurs, il quitta avec regret le troupeau qu'il avait gagné à Jésus Christ, et vint épuiser inutilement en Europe toutes les ressources de la médecine. Fatigué par vingt et un mois de remèdes, il se mit en voyage pour Rome, voulant essayer, comme il le dit à une personne qui se trouvait avec lui sur le bateau, si l'air d'Italie lui ferait du bien. Il y avait environ deux mois qu'il était dans la Ville Sainte, lorsque par hasard, ou plutôt par une disposition de la Providence, il accompagna Mgr Pompalier, évêque d'Océanie, à la Trinité, où le pieux Prélat allait se recommander aux prières de la Mère Makrena qui, alors, habitait le couvent du Sacré-Cœur.

La Mère Abbesse ayant remarqué l'infirmité du jeune missionnaire, l'engagea à venir, pendant sept jours, dire la messe, à laquelle elle communierait, à l'intention d'obtenir sa guérison par l'intercession de Marie. Après la messe, ils allaient ensemble prier à la *Madonna del*

[1] Le P. de Ravignan.

Giglio; la Mère Makrena disait les Litanies, et il s'y unissait en silence. Dans l'après-midi, il revenait et priait encore longtemps. Le 1er samedi de novembre, après la messe, qui était la sixième, il alla, comme de coutume, aux pieds de la sainte Vierge. La Mère Abbesse, qui avait reçu ce jour-là l'assurance que la grâce était accordée, lui dit d'essayer de prononcer les saints Noms de Jésus, Marie, Joseph, mais ce fut inutile : un son rauque qu'il parvint à produire après bien des efforts expira sur la première syllabe. La Révérende Mère, pleine de confiance, lui commanda de réciter à toutes les heures trois *Ave Maria,* et de s'efforcer de les prononcer aussi haut que possible. « C'est ce que les médecins m'ont défendu, » dit M. Blampin tout bas, « mais je suis bien convaincu « de l'inutilité de ces ordonnances; et je le ferai. »

Il revint prier le soir plus tôt qu'à l'ordinaire; la Mère Makrena alla le trouver, lui fit répéter *Jésus, Marie, Joseph.* Elle comprit intérieurement que la sainte Vierge allait manifester sa puissance; alors, avec un ton d'autorité, qu'on aurait pu croire inspiré : « En l'honneur de « Marie, dit-elle au jeune ecclésiastique, récitez à haute « voix trois *Ave Maria,* » ce qu'il fit sans la moindre difficulté. La Mère Makrena fit aussitôt avertir la Supérieure; M. Blampin récita devant la communauté les Litanies et le *Te Deum*, et vint le lendemain matin dire, à voix claire et sonore, la dernière Messe de son septénaire.

Pendant que les religieuses du Sacré-Cœur conservaient dans le secret de leurs cœurs la joie que la très-sainte Vierge leur avait donnée, sa gloire se manifestait au dehors. M. Blampin, en rentrant à son hôtel, ne put parler sans qu'on s'aperçût de la grâce dont il avait été l'objet. Les personnes de sa connaissance en remercièrent publiquement la Mère de Dieu, et le lendemain, une messe solen-

nelle fut chantée à cette intention. Deux jours après, l'évêque, qui avait conduit le missionnaire à la Trinité-du-Mont, le présenta au Saint-Père Pie IX. Sa Sainteté se souvint alors de sa chère *Madonnina* qu'il avait bénite, et devant laquelle il avait prié, le 20 octobre précédent. Elle daigna ensuite écouter, avec beaucoup d'intérêt, le récit détaillé de cette guérison, et permit à M. Blampin de célébrer une messe d'actions de grâces devant l'image de sa bienfaitrice. Le 21 novembre, le vaste corridor des Minimes fut converti en chapelle improvisée. Les élèves de la maison assistèrent à cette première messe, qui se disait au milieu des chants de reconnaissance, souvent interrompus pour entendre la voix claire et sonore de l'heureux missionnaire.

La petite ardoise, dont M. Blampin s'était servi pour transmettre sa pensée, fut le premier *ex-voto* appendu aux parois du corridor privilégié. On la voit encore à la même place; elle porte la date de cette première guérison obtenue par *Mater-Admirabilis*, le 6 novembre 1846.

Une circonstance fort touchante se rapporte à la guérison de M. l'abbé Blampin. Lorsqu'il fut question de son voyage à Rome, un frère de son ordre vint trouver le R. P. Libermann, fondateur et général de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, et lui dit : « Ah! mon révérend Père! envoyez, je vous en prie, notre Père Blampin à Rome ; LA TRÈS-SAINTE VIERGE L'ATTEND LA POUR LE GUÉRIR DE SON INFIRMITÉ. » Le R. P. Supérieur ne donna à cette ouverture du frère qu'une légère importance.

Quand M. Blampin fut guéri par l'entremise de *Mater-Admirabilis*, il envoya au R. P. Libermann la petite relation de sa guérison. Ce récit, dicté par la reconnaissance, fut lu en communauté, et le frère, qui avait confié à son supérieur les intentions de Marie, éprouva une si profonde

émotion, que le R. P. Libermann se souvint alors de la prophétie de l'humble frère.

Le R. P. Libermann vint à la Trinité-du-Mont demander la faveur de dire la sainte Messe devant la Madone qui avait rendu la voix à un de ses fils bien-aimés, et c'est lui-même qui raconta avec consolation ce trait tout à la gloire de *Mater-Admirabilis*.

CINQUIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ en vouant à Dieu sa virginité.

PREMIER PRÉLUDE. — Se figurer de beaux et vastes pâturages qui entourent l'habitation de saint Joachim et de sainte Anne ; voir la petite Marie s'y promener seule et y prier.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à la très-pure Enfant la grâce de savoir distinguer, au milieu même des œuvres extérieures, la voix intérieure qui nous appelle toujours à nous dégager de la terre, et à nous élever vers le ciel, soit en nous consacrant uniquement à Dieu, soit en n'usant des créatures que pour l'amour de lui.

PREMIER POINT.

Marie est appelée à consacrer sa virginité au Seigneur.

Suivons toujours les pas enfantins de Marie. Déjà

elle se retire dans la campagne pour y prier, seule, à l'écart. Descendante des célèbres bergères de la Bible, Rébecca, Rachel, Ruth, elle aime, comme elles, la sérénité des champs, la paix des vallées, la fraîcheur des bois; là son âme, toujours unie à Dieu, se repose davantage. Cette pure et riante nature lui apporte une faible image du Paradis terrestre. L'immaculée Marie avait le droit d'y entrer, et le Chérubin au glaive flamboyant l'y aurait introduite, si elle n'avait été elle-même un jardin meilleur et plus beau, où Dieu prenait ses délices, et où l'humanité repentante et sauvée devait retrouver le fruit de l'arbre de vie.

Marie regarde le firmament qui se couvre d'étoiles, au-dessus de sa tête; elle prie... Peut-être a-t-elle vu prier ainsi le patriarche Joachim. Imitatrice des vertus de sa mère, elle retrace aussi les mœurs et les habitudes de son père, qui lui-même garde, avec respect, les pieuses traditions de ses ancêtres pasteurs. Isaac sortait pour méditer dans les champs, au déclin du jour. [1] A quinze siècles de distance, l'Enfant de la promesse méditera ainsi, et, dans un de ces moments de repos en Dieu, elle entendra une voix divine qui l'appellera comme autrefois fut appelé Abraham. Dieu lui parlera comme à son saint aïeul, et il accomplira en elle la promesse faite alors : « Sors de ta terre et de « ta parenté et de la maison de ton père, et viens en « la terre que je te montrerai... Et en toi seront « bénies toutes les familles de la terre[2]. »

[1] Gen., XXIV, 63.
[2] Id., XII, 1.

Que d'harmonie dans la religion, et comme Jésus, fils de Marie, en est le centre ! Les préparations, les prophéties, l'histoire et une providence surnaturelle de quarante siècles viennent aboutir à une créature, et cette créature est une enfant ! Qui peut regarder cette enfant sans un respect mêlé d'attendrissement ? Avec quelle plénitude de foi, avec quelle religion et quel amour on lui crie : « En toi ont été bénies tou- « tes les femmes de la terre[1] ! » Oh ! que les pensées de Dieu sont éloignées de celles des hommes !

Marie écoute encore la voix intérieure qui lui parle. Un second appel plus doux lui est adressé : « Viens, VENI ! » Où ira-t-elle ? Elle l'ignore encore ; mais pour aller où le céleste VENI l'appelle, elle sent que d'abord il faut FUIR... oui, FUIR... C'est un mot plein de sens, un mot tout virginal. Il dit le détachement, l'affranchissement intérieur, la séparation du créé. Marie entend ce mot, elle le comprend, elle l'aime et elle s'y livre. Mais où fuira-t-elle ? C'est alors qu'entre Dieu et son humble servante commence ce doux colloque dont le Cantique des cantiques nous dit la substance.

Méditons ces paroles sacrées. Ce sera toujours ainsi que Dieu parlera aux âmes qu'il élève à l'honneur de ce royal appel. Pour entraîner les âmes au péché, Satan a une formule, celle dont il s'est servi pour tenter nos premiers parents et les perdre : « Pourquoi ne « mangez-vous pas de ce fruit ? » Pour nous séduire saintement et nous gagner à lui, Dieu a aussi ses for-

[1] Gen., XII, 1.

mules ; il nous dit comme à Marie : « Viens du Liban, « mon Épouse ! » Et pourquoi ne lui dit-il pas : « Viens, « ma Mère ? » C'est qu'avant de consommer avec Marie l'alliance unique, ineffable, dont sortira l'Incarnation de Jésus-Christ son Fils, il veut former avec cette angélique créature une alliance déjà très-intime, qui attirera sur la terre le Désiré des nations par la plus belle des vertus. Cette alliance nouvelle, c'est la virginité, gardée en vue de Dieu, afin de lui réserver toutes les forces du cœur.

La pureté rapproche de Dieu, disent nos livres saints[1]. Ce qui paraît une solitude est un recueillement fait à la prière.

Comme vous, ô monde, l'âme vouée au Seigneur croit à l'amour ; comme vous elle aspire à ce bien suprême du cœur ; mais elle ne le cherche pas dans les mêmes régions que vous. Le vôtre est sur la terre ; le sien, tel qu'une flamme vive et pénétrante, s'élance vers le ciel et s'ouvre un passage à travers les obstacles.

L'âme, par cette union, qui porte le beau nom de *virginité*, devient réellement épouse de son Dieu : la sainte Église lui donne ce titre insigne, et Dieu lui-même la nomme sa *colombe*, sa *douce fiancée*, sa *sœur-épouse*.

Épouse exilée, il est vrai, elle ne rencontrera jamais sur la terre que des frères et des sœurs ; son Époux est au ciel. Jusqu'à ce qu'elle se repose en lui, de vagues inquiétudes l'agitent, comme parle saint Au-

[1] Sag., VI, 20.

gustin, mais elle se console en aimant, quoique exilée. Captivée par les parfums célestes de l'Époux invisible, elle le suit sans le voir jusque dans les régions élevées où, voisine des portes du paradis, elle se fait, au-dessus des astres, une solitude digne de ses pensées; et, quand elle redescend sur la terre, la sérénité d'un autre monde rayonne autour d'elle. La terre est son point d'appui ; mais elle ne s'y attache pas. Son amour est sans cesse porté en haut ; aussi il reste pur. Toujours jeune parce qu'elle espère, toujours jeune parce qu'elle est pure, elle voit tous ses âges colorés par les fraîches aurores de l'adolescence, qui les confond. Sous les blanches ailes de la virginité, peut-elle vieillir? N'est-ce pas à elle spécialement que l'Église a recommandé de ressembler aux enfants, en vue du royaume des cieux ? A d'autres les rapides joies de la terre ; à elle les radieuses espérances, arguments de l'éternité !

La première dans la nouvelle alliance, Marie recevra cette grâce du Très-Haut, de comprendre les joies de la virginité, et la première elle dira : « Je suis à « mon bien-aimé, mon bien-aimé est à moi ; il se plaît « parmi les lis[1]. J'ai soif de Dieu[2] ; sans Dieu mon « âme est une terre aride[3]. Venez, mes ailes, que je « m'envole et que je me repose[4] ! La tourterelle a bien « son nid[5]. J'ai besoin d'aimer plus qu'il n'est possible

[1] Cant., VI, 2.
[2] Ps. XLIV, 10.
[3] Ps. LXXII, 5.
[4] Ps. CXLII, 6.
[5] Ps. LIV, 7.

« ici-bas, et j'attends [1]... j'attends dans la solitude où « j'ai fui pour penser librement à mon amour [2]. »

DEUXIÈME POINT.

Marie ouvre la voie royale où les vierges marcheront à sa suite pour être présentées à Notre Seigneur.

Dieu ravi de ces premiers accents d'amour, qui s'élèvent purs et ardents de la terre au ciel, répond à Marie : « Écoute, ma fille, vois... incline ton oreille... « oublie ta famille et la maison de ton père, et le Roi « sera épris de ta beauté [3] . » Marie a compris ; elle incline son oreille, et le VENI, SPONSA MEA lui fait oublier sa famille et la maison de son père. « O vous que « chérit mon âme, s'écrie la très-sainte Enfant, dites-« moi où vous conduisez vos brebis, où vous les faites « reposer au milieu du jour, afin que je ne reste pas « errante [4]?... Mon bien-aimé demeure aux lieux où « il cultive l'encens. Je m'en irai à la montagne de « la myrrhe, à la vallée de l'encens [5]. »

Toujours, partout, et dans tous les âges, il y a des lieux bénis de Dieu, des demeures que Dieu s'est choisies. Ceux que Dieu appelle en ont l'attrait. Ils souffrent, ils prient, ils conjurent jusqu'au jour où il leur est permis d'y voler.

A l'heure de l'appel de Marie, le lieu le plus saint

[1] Ps. LXXXIII, 6.
[2] Ps. XXXIX, 1.
[3] Ps. LIV, 8.
[4] Cant., I, 6.
[5] Cant., IV, 5.

de la terre était le Temple de Jérusalem. C'est là que le cœur de Marie se sent divinement attiré. L'aimable Enfant, qui compte trois ans à peine, demande à ses parents d'être conduite au Temple pour habiter à l'ombre du Tabernacle, dans les parvis réservés aux vierges d'Israël. Seule avec Dieu, et demeurant dans sa propre maison, elle sera tout entière et toujours occupée à entendre la voix qui a dit : « Venez, ô mon « Épouse ! » et qui retentit encore au fond de son cœur. Ses parents l'écoutent ; ils admirent ce que Dieu fait en leur fille, et, foulant aux pieds les sentiments humains qui pourraient s'opposer à la sainte volonté du Seigneur qu'ils adorent, ils conduiront eux-mêmes leur petite Marie au Temple de Jérusalem, afin qu'elle y vive pour aimer et servir Dieu uniquement.

Bienheureuse l'âme qui entend ainsi, dans l'intime de son cœur, le VENI divin ! Dieu convie cette âme au banquet eucharistique sur la terre, et au banquet des noces de l'Agneau dans le ciel !

Que de priviléges sont accordés à la virginité dans le temps et dans l'éternité ! Dans l'éternité, les vierges, dit saint Jean, seront les prémices des créatures, pour être présentées, à la suite de Marie, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'elles entoureront de plus près. Dans le temps, elles n'ont point à redouter ces grandes tribulations de la chair, dont parle saint Paul et dont le monde parle encore plus que lui ; à la place, elles ont les joies et les délices du chaste amour de leur Époux... « Je suis à mon bien-aimé, peuvent-elles s'écrier après

« Marie, et mon bien-aimé est à moi ; il se repaît parmi « les lis. » Le lis par excellence, Jésus est leur vie... Les misères passagères attachées aux vicissitudes de ce monde n'atteignent les vierges qu'à distance, et les flots tumultueux des passions humaines ne peuvent les submerger ! Elles n'entendent leurs mugissements que comme un écho lointain... Et si elles ont leurs peines, leurs souffrances, le souvenir du VENI, SPONSA MEA, auquel elles ont répondu : « Me « voici, ECCE VENIO... » sera, pour elles, une source de reconnaissance et d'amour qui les fera tressaillir d'allégresse, même pendant l'épreuve, dont elles découvrent la valeur à mesure qu'elles s'unissent plus intimement à Jésus-Christ.

Le bonheur de l'âme vouée au Seigneur est vraiment ineffable en tout temps, que dire de celui qu'elle goûte à sa dernière heure ?... Eût-elle épuisé une longue série d'épreuves, de travaux, de pénitences, dès qu'au milieu des étreintes de l'agonie la Vierge distingue le VENI éternel, elle s'écrie : « Ai-je souffert? « Ai-je été humiliée, oubliée, méconnue, méprisée?... « Non, mille fois non !... »

Dans ces sentiments de confiance et de sainte dilection, la Jérusalem céleste apparaît à l'Épouse de Jésus-Christ : à travers les portes éternelles elle entrevoit les perspectives infinies de la voie royale que la Vierge des vierges foula la première. Elle s'élance par les ardents désirs de son âme ; elle voudrait briser les liens qui la retiennent encore ici-bas ; il lui tarde de voir Celui qui possède l'unique amour de son

cœur. « Venez bientôt, mon bien-aimé, mon âme a « soif de vous ! » C'est le cri qui lui échappe sans cesse.

« O mon Sauveur, je vous ai tout offert dans la sim-« plicité de mon cœur ; vous êtes mon appui, mon « refuge et mon libérateur ; je suis votre heureuse « Épouse. Ah ! que rendrai-je au Seigneur pour tous « les biens qu'il m'a faits ?... » Et si l'on murmure doucement à son oreille : « Courage ! voici qu'il « vient !... » on voit sourire, mais d'un sourire ineffable et céleste, celle que la mort couvre déjà de son voile funèbre !... Enfin l'heure suprême est arrivée ; d'une voix éteinte l'Épouse de Jésus-Christ dit encore : « Tout est paix, tout est calme au rivage où j'aborde ; « je me perds dans l'immensité du Cœur de Jésus[1] ... »

Et la mort vient consommer cette unité... car cette fois, Notre-Seigneur ne dit plus seulement : VENI, SPONSA MEA ! c'est lui-même qui vient chercher son Épouse pour qu'elle le suive partout où il ira.... et pour qu'elle chante éternellement le cantique que personne ne chantera que les vierges.

Bienheureuse épouse de Jésus ! « elle a été rachetée entre les créatures pour être avec l'élite de la terre offerte à Dieu et à l'Agneau[2] ! »

COLLOQUE.

Louer, bénir, exalter Marie de ce que, la première

[1] Toutes ces paroles ont été recueillies textuellement auprès du lit d'une religieuse mourante.

[2] Apoc., XIV, 13.

dans la loi nouvelle, elle a reçu de Dieu le titre d'Épouse.

La prier d'inspirer le courage de suivre le royal appel à toutes les âmes à qui Jésus fait l'honneur de s'adresser; et s'il nous a été donné d'y répondre déjà, remercier mille fois Notre-Seigneur de nous avoir appelés, dans son amour, aux plus beaux priviléges du temps et de l'éternité.

PRATIQUE.

Consulter Dieu dans le recueillement, la retraite et la prière, avant de prendre les décisions importantes de notre vie.

Porter notre cœur haut, dégagé, et maintenir notre âme dans les régions supérieures de la foi.

BOUQUET SPIRITUEL.

Ecoute, ma fille, vois... incline ton oreille... A la suite de la Reine, les vierges sont amenées au Roi.

Les compagnes de la Reine sont présentées à l'Époux, au milieu de la joie et de l'allégresse, et introduites dans le palais du Roi[1].

J'ai méprisé le monde, et tout son prestige, et tout son éclat pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que j'ai vu, que j'ai aimé, en qui j'ai cru, et que j'ai choisi par préférence[2].

[1] Ps. XLIV, 15, 16.
[2] Brev. rom.

Lorsque le cœur est pur, il ne peut pas se défendre d'aimer, parce qu'il a retrouvé la source de l'amour qui est Dieu.

Notre-Seigneur dit à l'âme de ses vierges : « Je t'ai « faite si grande qu'il n'y a que moi qui puisse te « remplir... Je t'ai faite si pure qu'il n'y a que moi qui « puisse te nourrir[1]. »

Une Victoire de Mater-Admirabilis

TRADUIT DE L'ITALIEN.

Je n'avais que douze ans quand je perdis ma mère; au milieu de ma douleur profonde, Marie, qui m'aimait avant même que je pusse la connaître, m'accepta pour fille, quand de mon cœur d'enfant je cherchai en elle un appui, pour combler le vide laissé par la perte de celle qui était tout pour moi! Le premier gage de cette protection sainte de ma divine Mère fut de me faire admettre dans une maison du Sacré-Cœur pour y être élevée; mais j'y demeurai des mois entiers sans rien comprendre à la vie de communauté qui se déroulait devant moi : maîtresses et compagnes m'étaient à charge; je me l'étais bien plus à moi-même, et je demeurai ainsi triste, concentrée en mes pensées, nourrissant particulièrement celle de sortir de ce couvent. Devant Dieu, je restais sans prière, et mon âme n'avait pas la force de s'imposer le plus léger sacrifice.

Le 12 octobre arriva; on nous engagea à faire pieuse-

[1] M. Vianney, *Esprit du curé d'Ars.*

ment la neuvaine préparatoire à la fête de *Mater-Admirabilis*. C'était la première fois que j'entendais donner à Marie ce titre béni, par lequel la joie et la paix devaient m'être données. Chaque soir, après la *Cena*, toutes les élèves se rendaient à la chapelle des Enfants de Marie; là, devant une simple image de *Mater-Admirabilis* on récitait des prières, on chantait des cantiques; on nous donnait, pour le lendemain, la pratique d'une vertu. Le soir, les *fidèles* seules prolongeaient la visite à la sainte Vierge, pour entendre la relation des miracles opérés devant la fresque de la Trinité-du-Mont. Ces pieux récits me faisaient une impression profonde, et je me disais sans cesse : « Puisque Marie se montre *admirable* avec tant « d'autres, pourquoi ne le serait-elle pas avec moi qui « suis son enfant, depuis la mort de ma mère? »

Le 19 octobre, à six heures du soir, je me trouvai seule à la chapelle. Tout à coup je me sentis comme glacée d'effroi, n'osant lever les yeux sur le Tabernacle; il me semblait que Dieu allait exiger ce que je lui refusais depuis longtemps, et ma crainte était excessive.... Marie, sans doute, intercédait pour moi à cette heure, car je sentis subitement une grâce forte et douce succéder à ma première impression de terreur; mon cœur, fermé jusque là, s'ouvrit à cette salutaire influence. Jésus-Christ avait remporté la victoire; je venais de lui promettre de faire *tout* ce qu'il me demanderait.... Un profond sentiment de reconnaissance s'empara de mon âme; en même temps une voix intérieure, la voix de ma Mère Admirable, sans doute, me disait : « Qu'est-ce que tu rendras au Seigneur « pour un tel bienfait? » Je regardai l'image de Marie, et je répondis ce qu'elle m'inspirait : « Seigneur, je serai à « vous pour l'éternité. »

Cette parole était trop vague; je pouvais la révoquer;

Marie voulait un serment solennel.... Pressée par sa maternelle tendresse, j'en vins à dire : « Je serai religieuse.... « et religieuse du Sacré-Cœur ! » A ces mots, tous les sacrifices les plus douloureux se présentèrent à mon esprit; la nature jeta un cri de terreur.... Mais, ô ma Mère Admirable ! vous étiez là pour soutenir votre enfant; et à tout je n'eus enfin d'autres paroles que celles-ci : « Prenez, « Seigneur; recevez tout!... »

Ce moment si précieux où la grâce débordait en mon âme, passa; quant à l'impression profonde et salutaire, elle est restée ineffaçable.

Le lendemain, 20 octobre, fête de *Mater-Admirabilis*, dans la communion que j'eus le bonheur de faire, il me sembla que Notre-Seigneur daignait changer mon titre d'esclave et de servante en celui d'épouse. Je passai la journée en actions de grâces aux pieds de ma bienfaitrice, en lui demandant d'entrer au noviciat du Sacré-Cœur dans cinq ans. Je croyais ce laps de temps nécessaire pour tout conduire avec prudence et maturité.

Cinq ans après, jour pour jour, je me trouvais à la porte de la Trinité-du-Mont, à Rome, sollicitant le bonheur d'être admise dans la Société du Sacré-Cœur. Lorsque j'aperçus, pour la première fois, la fresque vénérée, je restai ravie et je tombai à genoux remerciant ma libératrice d'avoir rompu mes liens, d'avoir vaincu en moi et pour moi et de m'avoir amenée enfin à être l'épouse très-indigne, mais très-heureuse, du Sacré-Cœur de Jésus.

SIXIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ en se séparant de sa famille.

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter encore la maison patriarcale où Marie prit naissance... puis le chemin qui conduit de Nazareth à Jérusalem.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à la sainte Enfant la grâce de savoir se séparer de tout ce qui est obstacle aux desseins connus de Dieu sur nous.

PREMIER POINT.

Marie offre à quelques âmes élues de faire route avec elle de Nazareth à Jérusalem.

Lorsqu'une âme a senti les véritables ascensions du cœur, elle ne tend plus que vers un centre. Ce centre, c'est Dieu cherché dans le temps, atteint dans l'éternité... Un suprême besoin de détachement, d'isolement, s'empare de cet âme ; elle comprend le FUYEZ qui fait partie du VENI : venez, mon épousé! et la grâce de fuir lui est donnée avec la lumière. Elle rompt ses

liens avec force et douceur. Si elle rencontre des obstacles, si la lutte s'engage, Dieu lui redira doucement à l'oreille du cœur : VENI !... et elle passera outre... PASSER OUTRE : grand moyen de sanctification ! Toute grâce de vocation religieuse donne la force d'en faire usage.

Marie, pour se consacrer au Seigneur, à l'âge de trois ans, pour demeurer dans le Temple où elle sera privée des soins de sa mère, de la protection de son père, et dans un âge aussi tendre, a certainement dû éprouver beaucoup d'obstacles ; mais la voix de Dieu lui a redit : VENI !... Et ce mot rend capable de tout... Marie acquiert, dans cette lutte, des mérites efficaces pour toutes les âmes religieuses qui s'uniront à elle, à l'heure douloureuse de la séparation.

La voici qui, marchant entre son père et sa mère, se dirige vers Jérusalem. Qu'elle est admirable ! « Petite colombe, vous allez vous cacher dans le creux du « rocher[1] !... O mon Dieu ! vous regardez avec amour « celle qui vient du Liban et du sommet de Sanir et « d'Hermon, des antres du lion, des repaires du léo- « pard[2]... » « Elle est toute petite, notre sœur, et déjà elle se lève, parcourt la ville, cherche dans les chemins, sur les places publiques, celui qu'aime son cœur[3].

Le ciel contemple avec délices la très-sainte Enfant, au moment où, dans un acte de pur amour, elle ré-

[1] Cant., II, 14.
[2] Id., IV, 8.
[3] Id., III, 2.

pond, comme jamais créature n'avait fait, à cet appel de Dieu, rempli pour elle de grâces inaccessibles à d'autres. La terre reste étrangère aux scènes admirables de la Rédemption qui commencent à s'accomplir : Marie les inaugure, et personne n'y fait attention .. Il en est toujours ainsi au regard des grâces les plus éminentes que Dieu fait à l'humanité. Restons dans les mystères divins avec le petit nombre des initiés; suivons Anne et Joachim; cheminons en compagnie de la petite Marie. La sainte Voyageuse franchit la Galilée, la Samarie et la Judée. Dans quelques années, elle parcourra les mêmes contrées emportant son fils Jésus dans ses bras : aujourd'hui, modeste enfant, elle regarde avec respect et amour ses parents qu'elle va quitter pour Dieu seul. Vénérons les traces de ce modèle des vierges, qui rompt tous les liens humains pour entrer, volontairement, dans un lieu de prière et de retraite et se vouer librement à son Créateur et Seigneur.

Que d'âmes choisies, que d'âmes élues, que d'âmes privilégiées suivront l'exemple de Marie ! Depuis dix-neuf siècles, le voyage de la très-sainte Fille de Joachim et d'Anne sert de modèle à toutes les âmes qui entendent du ciel l'appel royal. En compagnie de la Vierge des vierges, elles trouvent la force de faire le plus grand des sacrifices : celui de se séparer de tout ce qu'elles chérissent légitimement sur la terre. Avec elle, elles franchissent courageusement le chemin qui sépare la maison paternelle du saint lieu où elles ambitionnent de se consacrer à Dieu seul... ce chemin

est celui de la Croix : qui le parcourt avec générosité suivra de plus en plus Notre-Seigneur, montant au Calvaire. Mais arrivé à la cime du Calvaire, on n'est plus séparé du ciel que par ce court instant qui s'appelle la mort !

DEUXIÈME POINT.

En voyageant en esprit avec Marie de Nazareth à Jérusalem, on sanctifie tous les pas que l'on fait dans la vie habituelle.

En cheminant en esprit avec Marie, l'âme méditative arrive aussi à Jérusalem, où les parents de la sainte Enfant disposent tout pour sa remise au Temple.

Cette pieuse pratique de voyager, par la pensée, avec les saints personnages dont l'Évangile nous décrit les diverses pérégrinations, apporte à l'âme un grand profit spirituel. Ici les saintes Écritures ne donnent aucun détai ; mais l'Église, en instituant la fête de la Présentation de Marie au Temple, découvre aux âmes d'oraison les saintes conjectures qui sont la conséquence naturelle de cette fête.

Dans ces voyages spirituels, entrepris à la suite de Marie ou de Jésus, les mystères apparaissent avec des charmes qui les rendent comme présents. Pour donner à cette sorte de méditation toute sa grâce et toute sa force, il faut, hors du temps de la méditation même, conserver en son cœur, repasser dans son esprit, ainsi qu'il est dit de la très-sainte Vierge, les pieuses circonstances que l'on a considérées, et se les appliquer, tout en suivant le cours de ses occupations

journalières. Cette sorte d'oraison prolongée sanctifie chacun des pas que l'on fait, si l'on est attentif à les unir, au moins de temps en temps, à ceux que Jésus et Marie faisaient en se rendant d'un lieu dans un autre.

Rien ne repose autant une personne assujettie à un grand nombre d'œuvres extérieures que d'avoir quelques soutiens intérieurs qui l'équilibrent, en quelque sorte, et la fixent dans une vue de foi près de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or, dans ces petits voyages, l'esprit, suivant de point en point les événements de la vie de Jésus et de Marie, se trouve tout naturellement occupé de détails qui finissent, à la longue, par bannir les impressions trop sensibles, produites par les objets matériels. Ces lumières, si précieuses dans l'habitude de la vie chrétienne, présupposent déjà une certaine vigueur pour chasser de l'esprit ce que l'impressionnabilité laisse, après elle, de perturbation dans une âme encore peu mortifiée. Il en coûte pour laisser tomber les chimères et les fantômes dont on déplore la représentation, hélas! tout en l'aimant, afin d'y substituer la contemplation pure et réglée des saintes actions de Notre-Seigneur et de sa divine Mère! Ce fut là, cependant, le travail des saints, et nous ne deviendrons saints nous-mêmes, qu'en soutenant cette laborieuse lutte de notre esprit contre la fantaisie.

Essayons donc de voyager avec la petite Marie, et tout en vaquant ensuite à nos occupations, figurons-nous que nous marchons silencieusement à ses côtés,

en nous unissant aux saintes pensées de son âme. Traversons paisiblement, avec elle, les vallées de la Galilée et celles de la Samarie. Que les horizons de la Judée, à jamais sanctifiés par les regards divins de Jésus et de Marie, soient l'objet de nos représentations intérieures, et nous serons étonnés de voir bientôt s'effacer les funestes images des passions humaines, dont trop souvent nous conservons l'amer souvenir.

Ah! qu'il y a de grâces à recueillir en la terre d'Israël, où les noms des moindres lieux révèlent les faits touchants de la Bible et du saint Évangile!

La sainte famille, composée alors de Marie, d'Anne et de Joachim, s'approche de Jérusalem. Des hauteurs de Silo et de Béthel, l'aimable Enfant voit le faîte du Temple, et, pieusement, elle s'incline vers ce lieu où la majesté de Dieu réside. Son âme se remplit de joie à la pensée, que ses jours vont s'écouler dans la maison du Seigneur; qu'ils y seront partagés entre la prière et le travail, et que, seule, sous les yeux de Dieu seul, elle pourra l'aimer et le servir sans obstacle. Elle répète, avec délices, ces accents de son royal aïeul : « Je me réjouis de cette parole qui m'a été « dite : Nous irons dans la maison du Seigneur. Nous « établirons notre demeure dans tes parvis, ô Jérusa-« lem! Que la paix règne dans tes remparts et l'abon-« dance dans tes palais [1]. »

Tout en repassant en son esprit ces psaumes qu'elle a appris de la bouche de ses pieux parents, l'auguste

[1] Ps. CXXI, 2, 7.

Voyageuse traverse Béthanie; elle entre dans Jérusalem en passant près du jardin des Oliviers. N'est-il pas singulièrement touchant de voir la Mère Admirable de Jésus, âgée de trois ans, dans les mêmes lieux, où, quelques années plus tard, Reine des martyrs, elle suivra la voie douloureuse du crucifiement de son divin Fils?

Pure et douce Enfant, allez fortifier votre âme dans la retraite et la prière, et lorsque votre heure sera venue, vous deviendrez la Mère des douleurs, parce que, dès vos plus jeunes années, vous avez dû vous soumettre entièrement à la volonté divine.

COLLOQUE.

Demander à la royale Voyageuse de savoir, à son exemple, se séparer de tout ce qui arrête dans le devoir, dans la recherche du meilleur...

La prier de nous donner cette grâce pratique de la méditation, qui place surnaturellement l'âme au-dessus du sensible, en sorte qu'en dehors du temps consacré à la prière, nous restions en haut, au milieu même des occupations les plus extérieures.

Unir nos pas à ceux que Jésus et Marie ont faits pendant qu'ils étaient pèlerins sur la terre d'Israël.

PRATIQUE.

Dans ses occupations habituelles, se souvenir souvent du mystère de Notre-Seigneur ou de la très-sainte Vierge médité le matin.

Vivre intérieurement occupé des actes divers de ce même fait évangélique, afin de dominer le courant de la vie naturelle par les pensées de l'ordre surnaturel.

BOUQUET SPIRITUEL.

Elle se lève... parcourt la ville, cherche dans les chemins, sur la place publique, celui qu'aime son cœur.

Notre-Seigneur contemple avec amour une âme pure; il lui accorde tout ce qu'elle demande. Comment résisterait-il à une âme qui a tout quitté afin de ne vivre que pour lui, par lui et en lui ? Elle le cherche, et Notre-Seigneur se montre à elle; elle l'appelle, et il vient; elle ne fait plus qu'un avec lui; elle enchaîne sa volonté[1].

Les joyaux de Mater-Admirabilis.

I

C'était en 1846, depuis plusieurs mois, un jeune Père de la Compagnie de Jésus était retenu à l'infirmerie du Collége romain par une maladie de poitrine qui le conduisait lentement au tombeau. Les supérieurs, affligés de la perte probable d'un sujet de si grande espérance, envoyèrent à la Trinité-du-Mont demander des prières à *Mater-Admirabilis* en faveur du malade. Cette première députation fut bientôt suivie d'une seconde, car le Père

[1] M. Vianney, *Esprit du curé d'Ars.*

était à toute extrémité. On redoubla d'instances auprès de la très-sainte Vierge, et elle se laissa toucher; le lendemain, le moribond était en parfaite santé; voici comment les choses s'étaient passées.

La veille au soir, le malade était à l'agonie; le R. P. Recteur et les autres religieux qui l'entouraient furent obligés de s'éloigner quelques instants (c'était l'heure du souper); ils le firent avec peine, recommandant au frère infirmier de les appeler au moindre signe d'une fin prochaine. Quelques minutes après, le malade, qui depuis plusieurs heures était dans un assoupissement total, se réveille, s'assied sur son lit et dit d'une voix forte et sonore: « Mon « frère, je suis guéri; donnez-moi des vêtements. » Voyant l'hésitation et l'incrédulité du bon frère, il lui répète sa demande et l'assure qu'il n'est point en délire, que sa guérison est complète. L'infirmier, ne pouvant en croire ses yeux et ses oreilles, donne les vêtements au jeune Père, et court avertir le Supérieur. A peine la communauté s'était-elle rassemblée pour rendre grâce à Marie de cette insigne faveur, que celui qui en était l'objet se présente pour mêler ses accents de reconnaissance à ceux de sa famille religieuse. A dater de ce moment, il a pu prendre part à tous les exercices communs. Ses parents, pleins de joie et de gratitude, ont fait don à *Mater-Admirabilis* d'une couronne de vermeil.

II

Deux voyageurs se présentèrent un jour à la porte d'une maison du Sacré-Cœur, qui possède une des plus belles copies de *Mater-Admirabilis;* on était au mois de mai 1861. L'un des voyageurs était prêtre et devait en

passant remplir une commission. La Mère supérieure, ayant voulu faire reposer ces messieurs un moment, le prêtre lui confia la peine profonde que lui causait l'état maladif de son compagnon. Celui-ci portait, en effet, sur son visage les traces visibles du marasme qui détruisait sourdement en lui l'âme et le corps. Cet homme respectable, dont autrefois les biens et les facultés étaient consacrés à Dieu et à son pays, était devenu incapable de s'occuper de ses propres affaires.... Poursuivi par des terreurs imaginaires, il regardait sa guérison comme impossible.

La Supérieure le conduisit près de la douce et radieuse image de la *Mère Admirable :* il y resta tremblant, n'osant fixer les yeux sur elle. Ce fut de la même manière qu'il assista le lendemain matin à la messe de son curé. On lui donna la médaille de *Mater-Admirabilis*, en lui recommandant de la prier tous les jours; et ces messieurs repartirent sans qu'on pensât les revoir jamais.... On fit toutefois une neuvaine pour ce pauvre malade en priant *Mater-Admirabilis*, *causa nostræ lætitiæ*, de lui donner l'allégresse du cœur.

Le 1er août, le malade paraissait de nouveau au Sacré-Cœur, rayonnant de satisfaction et de santé; avec lui était son curé et une famille amie. Il portait dans ses mains un cœur en vermeil et pria la Mère supérieure d'y insérer elle-même l'attestation de sa guérison, signée d'avance par les personnes qui l'accompagnaient. Il se fit une joie de raconter que, depuis sa première visite à la *Mère Admirable*, il l'avait priée chaque jour, et que le 2 juillet, jour de la Visitation de la sainte Vierge, *il s'était trouvé guéri à son réveil.* La paix, le calme et la joie lui avaient été rendus instantanément avec les forces corporelles. Il y avait un mois qu'il jouissait de ces biens.... Il venait de

plus de cent lieues remercier la *Mère Admirable !* Il communia à son autel le lendemain matin.

L'année suivante, le soir du 1er juillet, une femme de charge arrivait au Sacré-Cœur, apportant un calice en vermeil, tribut de reconnaissance envoyé par l'heureux protégé de *Mater-Admirabilis* pour célébrer l'anniversaire de sa guérison. Au pied du calice est gravé, sur un écusson, le nom de sa bienfaitrice entouré de cette légende : « *Nulla tam Mater Admirabilis!* Nulle mère n'est semblable à la *Mère Admirable*! »

SEPTIÈME JOUR

MÉDITATION

**Marie préparée à devenir la Mère Admirable
de Notre-Seigneur Jésus-Christ
par sa présentation au Temple de Jérusalem.**

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter les parvis extérieurs du Temple ; voir l'escalier qui conduit à la porte Dorée, et considérer comment le peuple afflue sous les portiques sans s'occuper de l'arrivée de la sainte Famille, Marie, Anne et Joachim.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Prier Marie de faire passer en notre cœur quelques élans d'amour et de dévoûment, qui rappellent à Dieu ceux avec lesquels elle se consacra à lui, lorsqu'elle entra, à l'âge de trois ans, dans le Temple de Jérusalem.

PREMIER POINT.

La Présentation de Marie se célèbre dans un grand mystère de petitesse.

L'arche d'alliance fut jadis apportée au Temple avec la pompe et l'éclat d'un triomphe ; l'arche de

l'alliance nouvelle y est remise sans bruit, sans apparence de fête. Comme tous les mystères de la loi de grâce, la Présentation de Marie s'accomplit dans l'ombre et le silence. Marie, qui est l'avant-courrière de Jésus, ouvre toutes ces voies royales où l'inconnu, le caché, l'oublié mènent à l'humiliation, au mépris, à l'opprobre : jalons mystérieux, étapes inévitables de la route que feront désormais les âmes saintes, pour suivre jusqu'au paradis leur bien-aimé Seigneur et Sauveur Jésus-Christ !

Que de pompes, que de magnificences pour la marche triomphale de l'arche figurative ! Que de modestie, que de simplicité pour l'entrée de l'arche véritable, où le Verbe éternel va lui-même se renfermer et habiter aussi réellement qu'il réside au sein de son Père !

Suivons, dans les textes sacrés, le contraste frappant qui se trouve ici entre la figure et la réalité, et notre cœur sera entraîné à la suite de Marie vers tout ce qui est oubli et mépris de la part des créatures.

David s'écriait devant l'arche sainte : « Écoutez, mes « frères et mon peuple, j'ai pensé à édifier une maison « où résiderait l'arche d'alliance du Seigneur, le mar- « chepied de notre Dieu. Je donne trois mille talents « d'or d'Ophir et sept mille de l'argent le plus pur pour « dorer les murailles du Temple[1]. » Et Salomon, réalisant les vastes et généreux desseins de son père, après avoir bâti la maison où devait reposer le marchepied de Dieu, introduit lui-même l'arche d'alliance en son

[1] I Paral., XXVIII, 29.

sanctuaire... Le roi Salomon et toutes les tribus d'Israël immolèrent des brebis et des bœufs sans nombre, tant était grande la quantité de victimes. Les prêtres portèrent l'arche du Seigneur en son lieu, c'est-à-dire dans l'oracle du Temple, sous les ailes des chérubins... Les lévites et les chanteurs faisaient retentir l'air de leurs cymbales, psaltérions et cithares, se tenant debout du côté de l'orient de l'autel, avec cent vingt prêtres qui sonnaient de la trompette.

Telle avait été la figure ; voici maintenant l'original. L'arche du Testament nouveau était depuis trois ans dans l'humble cité de Nazareth ; il est convenable qu'on en fasse la translation, afin qu'elle repose, elle aussi, dans l'oracle du Temple, sous les ailes des chérubins. Marie arrive à Jérusalem sans suite et sans bruit ; ses parents la remettent entre les mains des prêtres, et ceux-ci la confient aux femmes chargées d'élever les jeunes vierges d'Israël.

Que se passa-t-il alors ? Nous l'ignorons. La sainte Écriture nous dit jusqu'au nombre des prêtres, qui sonnaient de la trompette à l'entrée de l'arche figurative dans le Temple, elle se tait sur la Présentation au Temple de l'Admirable Mère de Notre-Seigneur. La tradition seule nous instruit de ce mystère ; sans doute la fête que l'Église institue pour le célébrer en garantit la certitude ; mais définitivement que savons-nous ? sinon que Marie, déjà cachée à Nazareth, quitte volontairement ses parents pour venir se cacher plus

[1] II Paral., v.

profondément encore dans le Temple, au milieu des jeunes vierges que, selon un antique et saint usage, on y recevait pour les élever.

Quelle sera la cérémonie de la Présentation même de Marie? Toujours l'inconnu, l'oublié qui ouvrent le champ aux pieuses conjectures. La très-sainte Enfant se sépare de son père et de sa mère en leur demandant leur bénédiction. Alors dut s'accomplir l'acte solennel par lequel celle qui se donnait à Dieu prouvait qu'elle le faisait librement et de bon cœur; mais encore une fois, cet acte, si beau aux yeux de la cour céleste, est resté le secret des cieux.

O ma Mère! je m'unis à vous dans le moment suprême où vous vous êtes séparée volontairement de tout ce qui n'était pas Dieu lui-même, et, quel que fut alors le mode de votre consécration, je me tiens à vos côtés pour suivre votre exemple et me donner avec vous tout entière au Seigneur!

DEUXIÈME POINT.

Marie, en se consacrant au Seigneur par un vœu, porte en son Cœur Immaculé tous les ordres religieux qui suivront son exemple.

Si nous sommes forcés de nous borner aux pieuses conjectures sur l'acte extérieur de la Présentation de Marie, nous pouvons du moins entrer, avec certitude, dans quelques détails sur les sentiments qui animèrent son âme pendant que ses pieds enfantins franchissaient joyeusement les degrés qui montaient au Temple. Pour exprimer ce que cette très-sainte En-

fant devait penser, servons-nous des textes sacrés, sûrs par ce moyen de mieux comprendre Marie, puisque nous prendrons les propres paroles de l'Esprit-Saint. « J'ai cherché partout un lieu de repos, et je de-
« meurerai dans l'héritage du Seigneur. Le Créateur
« m'a donné ses ordres; Celui qui m'a créée s'est reposé
« sous ma tente et m'a dit : « Habitez dans Jacob, jetez
« de profondes racines parmi mes élus[1]. » Et Marie, en se redisant à elle-même ce beau passage, que sans doute elle a souvent médité, monte au Temple en répétant déjà : VOICI LA SERVANTE DU SEIGNEUR !

Cette Vierge Admirable a désiré avec ardeur le moment où elle est enfin arrivée. A l'instant de son Immaculée Conception, elle était entrée dans une connaissance parfaite de Dieu, et dès lors elle l'aima plus dans son petit cœur d'enfant, que tous les saints de l'ancienne loi réunis ne l'avaient aimé. Le terme d'un tel amour était nécessairement un dévoûment sans limite. Oui, se dévouer parce qu'elle aimait, se dévouer pour ce qu'elle aimait, se dévouer à ce qu'elle aimait était l'aspiration incessante de son âme, et elle avait hâte de formuler, par un acte solennel, cette consécration de toute elle-même qu'elle renouvelait à chaque battement de son Cœur Immaculé. L'humilité seule lui avait fait attendre l'âge de trois ans, pour ne devancer que de quelques années le moment où il était d'usage de présenter les jeunes filles de Sion au Seigneur.

[1] Eccl., XXIV, 11, 12, 13.

Marie ne peut contenir en son âme les ardeurs de dévoûment, dont l'acte d'un vœu solennel ne lui paraît encore qu'une faible expression. Ici s'ouvre un profond mystère. Dans le besoin incommensurable que Marie éprouve de se vouer au Seigneur, elle imite l'acte suprême par lequel le Verbe se dévoue de toute éternité à son incarnation dans le temps; elle dit comme lui : ECCE VENIO! Prononçant cette grande parole dans laquelle elle met tout son cœur, elle nous apprend d'avance à la répéter aussi, et pour sa part, elle mérite à un grand nombre la grâce de livrer à Dieu tout ce que ces deux mots signifient. C'est pourquoi la Présentation de Marie au Temple charmera et fortifiera désormais les âmes qui voudront se séparer du monde; et, comme pour constater et consacrer la grâce spéciale de ce mystère, ce sera une inspiration générale et un usage régulier dans l'Église de renouveler, au jour béni de son anniversaire, les vœux, les consécrations, les promesses de tout genre par lesquels on se sera lié à Dieu.

Que de consolation, et aussi quelle élévation de cœur ne reçoit pas l'âme religieuse, en pensant que, par ses vœux prononcés et renouvelés librement, elle remonte à la source virginale du devoûment de la Mère de Dieu!... qu'elle imite en vérité ce que Marie a fait réellement la première, le jour où, très-pure Enfant de trois ans, elle se sépara de sa famille et consacra à Dieu son cœur, sa volonté, sa liberté et son corps virginal!

De l'ECCE ANCILLA DOMINI de Marie, l'âme religieuse

s'élève facilement à l'ECCE VENIO du Verbe éternel, et, dans sa reconnaissance d'être appelée à s'unir à un dévoûment si divin, elle s'écrie : « Oh! que je vous aime, « état sacré de la servitude religieuse, qui rend « l'homme agréable à Dieu, égal aux anges, terrible « au démon et recommandable aux fidèles[1] !... »

COLLOQUE.

Prier Marie de nous montrer clairement notre vocation, et lui demander la grâce de la suivre fidèlement et énergiquement quand elle nous sera connue.

Nous présenter à Dieu, en suivant son exemple, à son entrée dans le Temple de Jérusalem.

Si nous ne sommes plus au temps où la vocation se détermine, nous rapprocher le plus possible des sentiments de dévoûment de Marie, en consacrant à la pratique de nos devoirs tout ce que nous avons reçu de Dieu : biens, santé, talents, cœur, esprit, sans vues humaines, mais uniquement pour aimer et servir le Seigneur.

PRATIQUE.

Penser sérieusement à faire un pas réel dans la perfection, en prononçant avec Marie un acte de dévoûment formel. Si nous avons le bonheur d'être dans la vie religieuse, renouveler, avec plus d'amour que jamais, nos saints vœux en union avec Marie.

[1] *Imitation de J.-C.*, III, x, 6.

BOUQUET SPIRITUEL.

J'ai cherché partout un lieu de repos et je demeurerai dans l'héritage du Seigneur [1].

Etre à Dieu tout entier! être à Dieu sans partage : le corps à Dieu, l'âme à Dieu!... Un corps chaste, une âme pure : oh! il n'y a rien de si beau! [2].

La Tradition

SUR LA FÊTE DE LA PRÉSENTATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE AU TEMPLE.

On ne peut assigner, d'une manière précise, l'origine de la fête de la Présentation de la très-sainte Vierge. Elle n'a été instituée obligatoirement qu'à la fin du XVIe siècle par Sixte-Quint. Elle avait cours antérieurement, à titre de fête de dévotion, et venait de l'Église d'Orient où on l'a retrouvée en 895 environ. Nous avons le sermon de Georges de Nicomédie qui donne, sur l'esprit de cette fête, les détails les plus précieux.

Le souvenir du séjour de Marie dans le Temple était si récent et si vif, que Mahomet même, dans son Coran, ne put se soustraire aux croyances généralement admises, et nous empruntons son étrange témoignage pour le mettre aux pieds de *Mater-Admirabilis*, comme les Hébreux, du temps de Moïse, consacrèrent à Jéhovah les dépouilles profanes de l'Égypte.

[1] Eccl., XXIV, 2.

[2] M. Vianney, *Esprit du curé d'Ars*.

An chapitre xxe, v. 16, on lit ceci : « Parle, Coran, et dis « comment Marie se retira de sa famille et alla du côté du « Temple, au levant, et se couvrit d'un voile qui la déroba « à leurs regards. » Ces paroles supposent même une cérémonie de prise de voile, qui aurait fait comme partie essentielle de la présentation des jeunes filles d'Israël au Temple du Jérusalem.

Quant à la vie de prière, de séparation et de mortification que menaient les enfants élevées à l'ombre du sanctuaire, il n'y a pas de doute possible : la loi judaïque, les textes des saintes Écritures viennent à l'appui de cette vérité. Dans plusieurs Psaumes on retrouve les jeunes filles de Sion faisant partie des cérémonies religieuses, et relevant la pompe sacerdotale par l'harmonie de leurs cantiques.... « Dieu fit entendre la voix des vierges qui chantent la victoire[1]. » Et cependant ces vierges ne se mêlaient pas aux troupes des lévites; elles vivaient séparées dans des appartements réservés. Quand l'impie Héliodore entra dans le Temple, on lit dans le IIe livre des Machabées, chap. IIIe, v. 19, que les jeunes filles de Sion, qui auparavant demeuraient enfermées, couraient les unes vers le grand prêtre Onias, les autres vers les murailles extérieures, et d'autres regardaient, effrayées, du haut de leur enceinte.

Nous lisons au chapitre XXXVIII de l'Exode, que des femmes veillaient à la porte du Tabernacle. Ces habitudes de vie contemplative et active n'étaient nullement étrangères aux mœurs israélites. Judith, restée veuve, avait au plus haut de sa maison une chambre secrète où elle demeurait enfermée avec ses femmes de service, et, portant sur ses reins un cilice, elle jeûnait tous les jours de sa

[1] Ps. LXVII, 12.

vie, excepté les jours de sabbat, les néoménies et les fêtes de la maison d'Israël[1]. Là, elle étudiait la loi et en conférait avec les prêtres qui venaient la visiter.

Esther, au milieu de sa cour, avait aussi ses heures de solitude, ses pénitences secrètes. De tout temps, les âmes supérieures ont su s'isoler et se renfermer pour trouver Dieu à loisir et converser avec lui dans le silence. Dans son *Histoire générale de l'Église*, M. l'abbé Darras s'exprime ainsi : « La substitution des lévites à tous les premiers-nés d'Israël dans le service du culte, n'avait pas dispensé les Hébreux d'être, comme peuple, le royaume sacerdotal, et, comme individus, les imitateurs de la sainteté de Jéhovah. La route de la perfection était donc ouverte pour les âmes, en même temps que celle de l'équité l'avait été pour la nation. C'est ainsi que l'institution légale du Nazaréat permettait à toutes les âmes d'élite, qui se sentaient appelées aux dévoûments plus complets, aux sacrifices plus généreux, de donner un libre essor à leurs nobles aspirations, à leurs désirs de perfection absolue. »

Et qu'on ne dise pas que cette institution légale du Nazaréat ne regardait que les hommes. On n'en peut rien conclure au sujet de la sainte Vierge. Le docte Suarez explique expressément que, de même que les parents pouvaient consacrer à Dieu un de leurs fils, ils pouvaient également lui offrir une de leurs filles; et de là, il établit avec saint Ambroise qu'il y avait au Temple une partie réservée aux femmes qui s'étaient aussi vouées à Dieu, et il en montre un exemple en cette sainte femme, Anne la prophétesse, qui ne quittait le temple ni le jour ni la nuit, passant sa vie dans les jeûnes et les prières.

[1] Jud., VIII, 6.

Voici quelques fragments des lois du Nazaréat. « Or le Seigneur s'adressa à Moise : « Parle aux enfants d'Israël « et dis-leur : « L'homme ou la femme qui aurait fait vœu « de se sanctifier et qui aura voulu se consacrer au Sei- « gneur, s'abstiendra de vin, de tout ce qui peut enivrer ; « il ne boira pas de vinaigre, ni d'aucun autre breuvage « exprimé du raisin ; il ne mangera pas de grappes fraî- « ches ou sèches. Durant les jours de sa consécration à « Dieu par vœu, le rasoir ne passera pas sur sa tête. Du- « rant ce temps, il n'ira point près des morts, et il pré- « sentera son oblation : un agneau d'un an sans tache, « pour le péché ; et un bélier sans tache pour victime pa- « cifique. Il présentera aussi une corbeille de pains sans « levain, arrosés d'huile, et des gâteaux sans levain et « des libations[1]. » Telle est la loi du Nazaréen qui s'est offert au Seigneur, au temps de sa consécration, sans y comprendre les vœux personnels qu'il pourra faire de lui-même. Tout ce qu'il aura voué au Seigneur, dans la ferveur de son esprit, il l'accomplira pour obtenir la perfection sainte qu'il se propose.

Cette loi fut révélée au ciel comme à la terre et les anges en apprirent les règlements sacrés pour les rappeler aux hommes, comme nous le voyons dans plusieurs passages des saintes Écritures. Un ange apparut à la femme de Manné et lui dit : « Tu auras un fils dont le « rasoir ne touchera point la tête, car il sera Nazaréen, « consacré à Dieu dès son enfance. »

Et au commencement du Nouveau Testament nous trouvons que l'ange Gabriel rappelle à Zacharie les lois austères et pénitentes du Nazaréat quand il lui dit : « Ta « femme te donnera un fils et tu l'appelleras du nom de

[1] Nombres, VI, 1-15.

Jean. Il sera grand devant le Seigneur et ne boira ni vin, ni liqueur fermentée, et il sera rempli du Saint-Esprit[1]. » Et saint Jean se trouve ainsi le dernier des Nazaréens et le premier des anachorètes, pour montrer que dans le culte divin, Dieu inspira toujours aux âmes élevées une perfection qui tend au dégagement radical des créatures.

De ces enfants prédestinés et consacrés au Seigneur, Samuel reste comme un souvenir plein d'innocence et de candeur qui amène admirablement à contempler Marie dans le Temple. Sa mère aussi s'appelait Anne et elle dit à Elcana son mari : « Je n'irai pas au temple jusqu'à ce « que mon fils soit sevré et que je le conduise pour qu'il pa- « raisse en la présence du Seigneur et qu'il y demeure à « jamais. » Et elle amena son fils à Silo, dans le temple du Seigneur, ayant pris avec elle trois génisses, trois mesures de farine et une amphore de vin. Or l'enfant ne parlait pas encore. Et ils immolèrent une génisse et présentèrent l'Enfant à Héli. Et Anne dit : « J'ai prié pour cet enfant; « le Seigneur a exaucé ma demande; c'est pourquoi je « l'ai voué au service du Seigneur, afin qu'il soit à lui tant « qu'il vivra. » Et ils adorèrent là le Seigneur.

Après cela, Elcana et Anne revinrent à Ramatha dans leur maison. Or Samuel, enfant, servait en la présence du Seigneur, revêtu d'un éphod de lin, et sa mère lui tissait une tunique qu'elle lui apportait aux jours solennels, lorsque montant à Silo, avec son mari, elle venait offrir le sacrifice annuel selon l'usage. Il arriva donc qu'un jour, avant que la lampe de Dieu fût éteinte, comme Samuel dormait dans le Temple où était l'arche d'alliance, le Seigneur appela Samuel, lequel répondant dit : « Me voici[2]! »

[1] Luc, I, 15.
[2] I Rois, I, II, III.

Ne sommes-nous pas initiés insensiblement à la vie que Marie va mener dans le Temple, à l'ombre du sanctuaire? Plus encore et mieux que Samuel, la très-sainte Enfant, vouée au Seigneur, passera son adolescence en présence de Dieu. Et la lampe qui éclaire le saint des saints scintillera dans l'ombre, devant l'arche d'alliance, pendant que l'aurore naissante du plus beau des jours se lèvera radieuse pour dissiper les ténèbres qui couvrent encore la terre!...

HUITIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ en réalisant en sa personne toutes les figures bibliques.

PREMIER PRÉLUDE. — Considérons *Mater-Admirabilis* se présentant à nous comme la cité de Dieu, le tabernacle, le propitiatoire, le saint des saints, l'arche d'alliance, etc....

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à l'Esprit-Saint la grâce de bien comprendre comment la personne, les vertus et le ministère de Marie sont signifiés par tous ces symboles.

PREMIER POINT.

Marie adolescente dans le Temple devint le monument vivant de l'Incarnation.

Le centre et comme la raison de la vie de Marie,

c'est le mystère de l'Incarnation. Si elle vient prendre séjour dans le Temple, c'est pour y recevoir de Dieu tous les développements de nature et de grâce, qui doivent la mettre en proportion avec ce mystère tout divin dont elle va être le lien et l'instrument.

Dans la série de ses belles solennités, la sainte Église propose à notre culte et à nos méditations tout le mystère de la vie de Jésus Sauveur et Rédempteur ; elle nous le présente alors sous sa forme historique, et selon l'ordre des faits humains par lesquels il s'est successivement développé : c'est l'Annonciation, la Nativité ; c'est ensuite la Passion, la Résurrection et l'Ascension au ciel ; mais il nous est permis aussi, et singulièrement profitable, de considérer ce même mystère dans les divines préparations par lesquelles Dieu disposait de toutes choses pour son accomplissement.

Marie, dans le Temple de Jérusalem, apparaît à nos yeux comme une lumière douce et pure qui vient éclairer ce monde ancien et biblique, où tout est figure du Messie et symbole de sa mission rédemptrice. Rien de l'Incarnation du Verbe n'est encore accompli ; tout ce qui concerne ce grand mystère est en préparation, tout se dispose pour l'entrée du monarque universel ; mais voici qu'avec Marie les symboles se réalisent, les figures s'animent et prennent vie. Toutes ces splendeurs éparses rayonnent autour de la Royale Enfant des patriarches et des prophètes ; et, comme des affluents nombreux viennent se jeter dans un seul fleuve qui les conduira tous

ensuite à la mer, de même tout ce que Dieu a versé de vérité et de grâce sur le monde, se concentre à présent en Marie, de laquelle doit naître Jésus, fin de la loi et de toutes choses.

Moïse, sur le Sinaï, avait entendu la voix de Jéhovah : « Bâtis-moi un sanctuaire afin que j'habite au « milieu d'eux... Fais-moi une arche de bois incor-« ruptible de Sétim, que tu couvriras, au dedans « comme au dehors, d'un or très-pur... Tu feras aussi « un propitiatoire d'or très-pur que deux chérubins, « d'or battu, ombrageront de leurs ailes. »

Dieu fait lui-même en réalité ce qu'il a ordonné de faire en figure, et voici que sous ses mains, pleines d'amour et d'intelligence, une jeune Vierge, incorruptible, grandit et se développe, recouverte au dedans comme au dehors de l'or très-pur de toutes les vertus... Sanctuaire immaculé du Très-Haut, le Verbe y habitera bientôt, pour habiter au milieu de nous. Propitiatoire virginal, Dieu nous y fait entendre, par un organe doux et suave, que le pardon va être donné à l'humanité coupable... Et les chérubins ombragent de leurs ailes la Mère Admirable de Celui qu'ils adorent déjà dans les cieux.

Marie nous est encore la cité qui s'édifie dans l'Église. Il semble que nous assistions à l'opération intérieure par laquelle Dieu, comme un architecte divin, construit le monument sacré de l'Incarnation...., monument vivant et virginal dont le plan conçu dès

[1] Ex., xxv, 8, 10, 11, 17, 18.

le commencement, ébauché au sein de l'humanité, depuis la chute originelle, reçoit enfin sa forme parfaite pendant les années qui précèdent le suprême ECCE ANCILLA DOMINI... FIAT MIHI !

Répétons donc avec amour à la très-modeste Adolescente ces paroles d'Isaïe, qui la voyait lorsqu'il disait : « En ce jour, on chantera un cantique dans la terre de Juda ; car Sion s'élève comme la ville de notre force et dans elle-même Dieu a posé un mur de préservation[1]. »

Quiconque médite pieusement ces paroles devant *Mater-Admirabilis* trouve, dans chacune d'elles, une source de lumière et de consolation.

DEUXIÈME POINT.

Marie adolescente, dans le Temple, est réellement la fontaine scellée, le jardin fermé.

Contemplons encore Marie sous d'autres gracieuses images, par lesquelles le Saint-Esprit s'est complu à nous dépeindre les vertus de son Épouse immaculée.

Libre d'esprit et de cœur par le dégagement et la mortification, prenons notre essor vers ces régions sereines qui s'ouvrent devant nos yeux, dans la contemplation de l'intérieur de Marie. Les espaces très-purs de son Cœur sont comme un beau jardin parcouru à l'aurore. La rosée céleste humecte tout ce qui s'offre au regard. « Ma sœur, vous êtes un jardin d'orangers

[1] Is., XXVI, 1.

chargés de fruits mêlés au nard de Chypre et aux fruits du pommier. Tous les bois du Liban, et la myrrhe et le sandal y répandent leurs plus doux parfums [1]. »

Où sont ces célestes climats?.. Dans le pays de mon Admirable Mère!.. dans ce paradis où le péché n'a rien altéré, rien bouleversé, rien flétri... Et elle daigne m'y laisser entrevoir ce que la grâce primitive y produisit de candeur, de clarté, de beauté!.. Cependant, ma sœur, vous êtes un jardin fermé, une fontaine scellée au regard du péché et de la corruption; mais, du côté de Dieu, c'est vous, au contraire, qui serez la source des eaux de la grâce! « Vous êtes la fontaine de nos jardins, la source d'eau vive qui se précipite du Liban [2]. »

Dans les saintes Écritures, ce qui offre l'idée d'une transparence, d'une fraîcheur sensible comme l'eau, s'assimile naturellement à la pure Enfant. Voyez-la, telle qu'elle nous a été dépeinte adolescente! tout en baignant son doux regard dans l'humide corolle de son lis, ne dit-elle pas : « Moi, petit ruisseau, sorti des eaux immenses... moi, comme un aqueduc, j'apporte les eaux du paradis. J'arroserai le jardin de mes plantations et j'abreuverai le produit de mon pré. Et voilà que, petit ruisseau, je déborde et que, nouveau fleuve, je me dirige vers la mer [3]. »

Oui, ô mon Admirable Mère! vous sortez immacu-

[1] Cant., IV, 13, 14.

[2] Cant., IV, 15.

[3] Eccles., XXIV, 41, 43.

lée de l'océan de l'Être infini; et, petit ruisseau à votre source, vous allez grandissant dans une mesure si prodigieuse, que vous arrosez et abreuvez la terre entière par l'abondance et la fécondité de vos eaux!

Cette image d'un aqueduc, amenant les eaux du paradis, convient si réellement à Marie, que saint Bernard lui en donne positivement le nom.

La même figure sert encore à nous faire comprendre une belle doctrine de Bossuet. « Dieu ayant voulu, dit-il, nous donner une fois Jésus-Christ par Marie sa mère, cet ordre ne change plus, les dons de Dieu étant sans repentance... Il est, et il sera toujours véritable, qu'ayant reçu par Marie le principe de la grâce, nous en recevons encore, par son entremise, les diverses applications dans tous les états qui composent la vie chrétienne. » Voyons donc en notre très-sainte Enfant l'aqueduc sacré que Dieu jette sur l'abîme de la corruption humaine, pour transporter du sein immense de la Divinité, le torrent des grâces qui s'en échappe, et qui, par Marie, va enfin couler sur tous les hommes... Approchons de cet aqueduc virginal pour nous trouver au milieu du courant des eaux pures et vivifiantes qu'il apporte du ciel à la terre.

COLLOQUE.

Prions Marie dans le sens propre de chacune des figures que cette méditation nous montre réalisées en elle, et demandons-lui une grâce spéciale comme fruit spirituel de chacune des similitudes sacrées sous lesquelles le Saint-Esprit nous la présente.

PRATIQUE.

Se tenir dans la disposition de pureté de cœur et de recueillement nécessaire pour comprendre le sens élevé des saintes Écritures, et pour y fixer son âme tout entière, au moins quelques instants chaque jour.

BOUQUET SPIRITUEL.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur : car ils verront Dieu [1] !

Comme une belle colombe blanche qui sort du milieu des eaux et vient secouer ses ailes sur la terre, l'Esprit-Saint sort de l'océan infini des perfections divines et vient battre des ailes sur les âmes pures, pour distiller en elles le baume de l'amour.

Quand on a conservé son innocence, on se sent porté en haut par l'amour, comme l'oiseau est porté par ses ailes.

Une âme pure est comme une belle perle : tant qu'elle est cachée dans un coquillage, au fond de la mer, personne ne songe à l'admirer ; mais si vous la montrez au soleil, cette perle brille et attire les regards. C'est ainsi que l'âme pure, qui est cachée aux yeux du monde, brillera un jour devant les anges, au soleil de l'éternité [2].

[1] S. Matth., v, 8.
[2] M. Vianney. *Esprit du curé d'Ars.*

Sur l'entrée de la Mère de Dieu au Temple.

Fragment du IIe Discours de Georges de Nicomédie.

Pour compléter l'enchaînement des faits par la tradition la plus immédiate, nous donnons ici ces quelques fragments du discours de Georges de Nicomédie dont nous avons parlé[1].

« Les parents de Marie amenèrent donc la Vierge enfant jusqu'aux portes du Temple. Les anges les escortent et toutes les vertus célestes les accompagnent avec allégresse. Ils ignorent, il est vrai, le secret de ce mystère ; mais, serviteurs fidèles, sur l'ordre de leur Maître, ils prêtent leur concours à cette entrée solennelle. Ces purs esprits considèrent d'abord cette enfant, riche trésor de toutes les vertus, dont l'âme brille d'une pureté sans tache, et dont le corps n'a jamais ressenti l'atteinte des passions. Puis, accomplissant les ordres reçus d'en haut, ils remplissent leurs différents ministères. Des flambeaux éclairent cette entrée de leurs feux; le Temple entier tressaille de joie ; les créatures insensibles elles-mêmes prennent part à la commune allégresse.

« Et moi aussi, partageant leurs transports, je me sens pressé, comme si j'eusse été présent à ce spectacle, d'élever ma voix et de m'écrier, en m'adressant au Temple : « La

[1] Ce discours, traduit du grec, et celui qui suit la Méditation du XXe jour, sont tirés de l'œuvre inédite d'Hippolyte Marraccim, qui a pour titre : *Vie de Marie*, par Georges de Nicomédie. Le livre manuscrit de Maraccim est conservé à Rome, dans la bibliothèque de la Congrégation des clercs de la Mère de Dieu. Le style de ce discours est un peu métaphorique, caractère essentiellement byzantin.

« voici, elle entre! Agrandis ton enceinte pour recevoir « Celle dont la grandeur est au-dessus de toute créature « visible et invisible ; Celle en qui l'infini a voulu se ren- « fermer et s'anéantir pour réduire à néant la grandeur « de notre infortune! Allume des flambeaux et des feux « pour éclairer son entrée ! Élève une torche dans les airs « pour servir de signal à l'univers entier ! Convoque-le « dans tes murs pour jouir des rayons qui s'en échappent, « et pour en voir sortir bientôt la source de tonte lumière! « Ouvre tes portes et reçois cette porte spirituelle par « laquelle, seul, le Verbe de Dieu a passé, et que, dans sa « toute-puissance, il a conservée, fermée et toujours scel- « lée ! Mère, elle reçoit le nom de porte ; Vierge, elle s'en « réserve la propriété et la possession, et elle en a rempli « l'office sans rompre le sceau incorruptible de sa virginité!

« Temple sacré, tire ce voile qui cache le tabernacle, « pour recevoir ce voile vivant qui recouvre le Verbe de « Dieu, et dont la substance terrestre enveloppe, sans se « consumer, les feux de la Divinité! Reçois ce chandelier « que l'Esprit-Saint recouvre de son or, sur lequel il al- « lume la lumière de ses sept dons ! Reçois cette table où « nous trouvons la vie! Sur elle a été placé le véritable « pain de proposition, le Pain de vie qui rassasie d'une « ambroisie céleste ceux qui viennent s'y asseoir. A cette « table, la coupe de la Sagesse verse aux convives le vin « pur et sans mélange de la science!

« Orne le saint des saints pour recevoir le tabernacle « de toute sainteté, qui porte dans ses flancs la Divinité « même. Notre tente, que la tempête avait renversée, a « été relevée par lui. Les ruines du Tabernacle de David « ont été réparées par lui ; nos membres, paralysés par la « prévarication de nos premiers parents, ont retrouvé leur « ancienne vigueur.

« Reçois cet autel des parfums, tout entier de l'or le « plus pur. Sur lui, le Verbe offrant sa chair en holo- « causte, a embaumé l'univers de parfums célestes. Sur « lui, le crime de notre désobéissance a été effacé par le « feu. Par lui, l'air a perdu ses souillures et ses miasmes « corrupteurs; par lui, la douce odeur de l'Esprit-Saint a « pénétré le genre humain tout entier. Reçois cette arche « sainte qui, dans son sein, porte le législateur lui-même, « et renferme la manne céleste. C'est elle qui sauve la na- « ture humaine du déluge du péché, et, par sa maternité, « délivre l'univers de la mort.

« Reçois ce trésor du Nouveau Testament, cette urne « précieuse, ces tables gravées par le doigt de Dieu même, « et sur lesquelles, par un mystère incompréhensible, il « transforme le fardeau pesant de la lettre de la loi au « joug léger de l'esprit; cette verge d'Aaron qui, par le « mérite de sa foi, a produit une fleur immortelle : le Sei- « gneur!

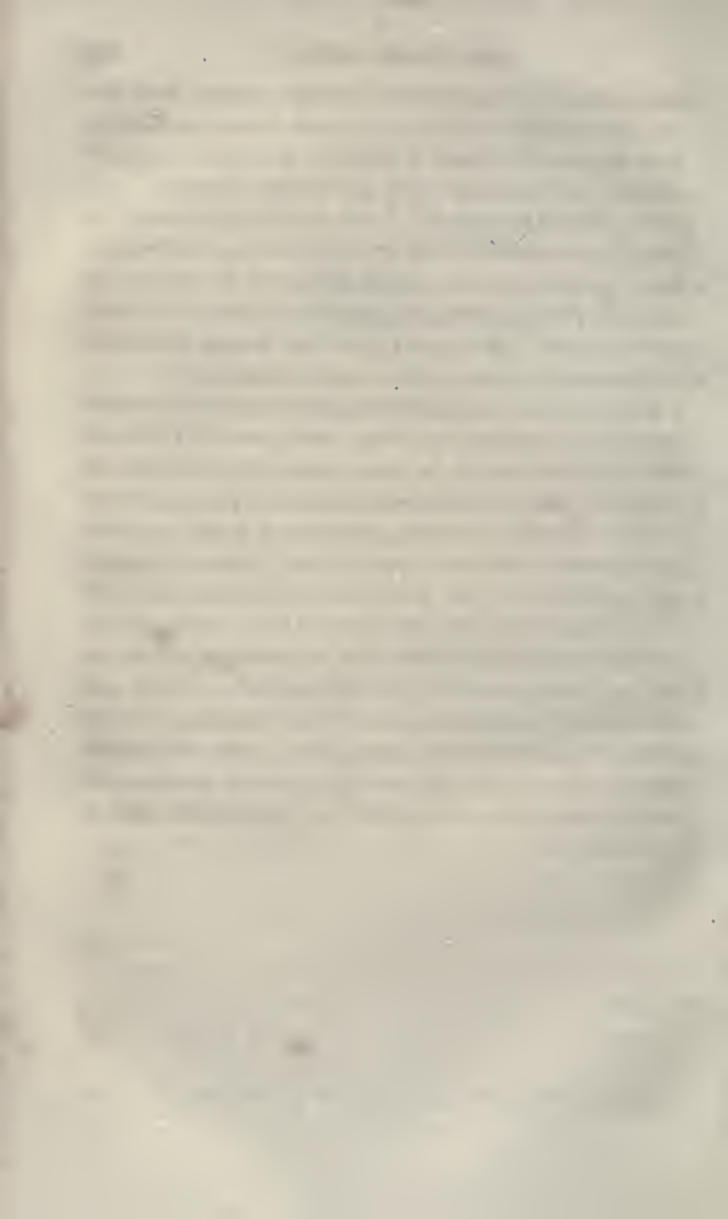
« Reçois cette arche promise et sainte, d'où sont sorties « la justice et la vérité, et dont il est défendu d'appro- « cher avec des pieds revêtus de sandales, c'est-à-dire « avec une raison agitée par le doute et la défiance. Reçois « ce trône de gloire; ce char royal sur lequel le Verbe a « fait son entrée dans le monde; cette sainte Sion que le « Créateur a choisie et préparée avant tous les siècles « dans les secrets de sa Providence, où il s'est revêtu de « notre chair, et d'où il est sorti pour confondre l'orgueil « des impies.

« Reçois, ô Temple, dans ton enceinte, cette nouvelle « Épouse; sa beauté est incomparable, sa majesté inex- « primable, et l'éclat de ses yeux efface la splendeur du « soleil!... C'est ce jardin fermé où les pensées du vice « n'ont jamais trouvé d'accès, où la main de l'homme ne

« passa jamais! C'est là cette fontaine scellée d'où dé-
« coulent les ondes pures qui arrosent l'univers, dont ja-
« mais le moindre limon n'altèra la pureté, et où prend
« sa source ce fleuve de grâce qui fertilise la terre!

« Ce tabernacle sanctifié, cette maison de gloire, ce
« temple indestructible dont tu n'es que le type et le sym-
« bole, tu attendais la manifestation de la réalité : la
« voici!... Tu la possèdes, reçois-la donc dans tes murs,
« et cède à celle qui l'emporte sur toi! Laisse désormais
« tes figures, ne t'attache plus à des énigmes.

« Jusqu'à quand ne saisiras-tu que des ombres? Jusqu'à
« quand te glorifieras-tu d'une lettre morte? Voici que
« luisent les rayons de la grâce; voici que la lettre fait
« place à l'esprit! Le Rédempteur est à tes portes; sa voix
« se fait entendre sous tes portiques : cours recevoir
« l'avant-courrière de ce mystère! Elle t'apporte l'accom-
« plissement de ce que les divins oracles ont annoncé.
« C'est elle qu'Isaïe désigne quand il dit : « Voici qu'une
« Vierge concevra dans son sein et enfantera un fils, et
« on lui donnera pour nom Emmanuel. » C'est elle
« qu'Ezéchiel appelle la porte de Dieu; que David nomme
« l'arche de sanctification; que Jérémie salue du nom de
« voix de Dieu. C'est elle que figurait sur la montagne le
« buisson de Moïse, buisson ardent qui brûlait sans se
« consumer. »



NEUVIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par son séjour dans la solitude mystérieuse du Temple.

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter les majestueux parvis réservés, dans le Temple de Jérusalem, pour servir de demeure aux vierges d'Israël. Parcourir, en esprit, cette vaste et somptueuse solitude où les filles de Sion étaient soustraites à tous les regards, pour servir le Très-Haut à l'ombre de son sanctuaire.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à la très-modeste Enfant du Temple la grâce précieuse de savoir se séparer, s'isoler, afin de vaquer à la recherche de Dieu seul, si ce n'est pas absolument, au moins de temps en temps, et toujours chaque matin.

PREMIER POINT.

Marie, en se séparant du monde dans le Temple, y

devient le tabernacle vivant du témoignage, le propitiatoire virginal de Dieu.

La très-sainte Enfant a dit adieu à sa famille; elle a été favorablement accueillie par ses maîtresses; ses compagnes se sont fait un devoir de l'entourer de prévenances et d'affection; elles lui font visiter sa nouvelle demeure. Quoique Marie réponde à tout avec une grâce parfaite, rien de tout cela ne la distrait de Dieu; il lui tarde de s'agenouiller seule, dans l'endroit le plus rapproché du saint des saints.... Là, elle cherche à découvrir la porte d'or du sanctuaire.... Elle voudrait la voir s'ouvrir sous ses yeux, et pouvoir soulever de sa main le voile d'hyacinthe et de pourpre qui lui dérobe la vue de l'arche d'alliance, ombragée par les ailes d'or des chérubins!....

Que faites-vous, Mère future du Verbe Éternel? Depuis votre Immaculée Conception, Dieu a glorifié la maison de sa majesté sainte, le lieu où reposeront ses pieds. C'est vous qui êtes cette maison mystique, ce lieu sacré, l'objet de toutes les complaisances du Seigneur. C'est en vous que les trois personnes divines abaissent et réduisent leur adorable immensité. Vous êtes l'arche de l'alliance véritable; la coupe qui contient la manne; la verge d'Aaron sur laquelle fleurit le lis de Jessé; la table d'or où Dieu va formuler son Verbe! Devant vous le propitiatoire est sans prix, le chandelier sacré n'a plus d'éclat; les huiles parfumées des lampes perdent leur senteur à votre approche.... Enfant fidèle d'Abraham, vous marchez, respectueuse et pleine de joie, au milieu de ces signes consacrés

de la foi de vos pères.... Mais nous, nous faisons de votre Cœur l'objet de nos plus chères vénérations, en vous voyant agenouillée sous les saints portiques! Nous répétons déjà les paroles du Prophète Aggée : « Ce Temple sera plus glorieux que le Temple de Salomon : il verra venir le Désiré des nations [1]. »

Marie, modeste et inconnue, parcourt les silencieux parvis réservés; le bruit léger de ses pas se perd sous les voûtes majestueuses des galeries intérieures. Elle se dirige vers sa cellule, monte ensuite les degrés qui conduisent aux tribunes, d'où il lui est permis de découvrir l'intérieur du Temple.... Là, elle adore le Dieu Très-Haut, elle répand son âme en sa présence. Saints épanchements de Marie! vous faites la joie des Anges : ravis, vaincus, ils désespèrent d'égaler jamais la sublimité de vos transports! Ils chantent après vous, et comme vous; ils s'unissent à vos adorations, et déjà vous proclament l'épouse la plus aimée du grand Roi.... Mais, ils sont seuls à vous comprendre; pour les hommes et les saints de la terre, vous n'êtes encore qu'une enfant ordinaire, perdue dans la foule des servantes de Dieu!

Oh! que le cœur chrétien éprouve de consolation à suppléer ainsi, par ses hommages, au culte qui aurait dû être rendu à l'immaculée Adolescente du Temple de Jérusalem!.... O Mère admirable du Verbe! laissez-moi vous vénérer dans les parvis solitaires où vous êtes vraiment, pour mon amour, le Tabernacle virginal de

[1] Agg., II, 10.

l'Incarnation, l'autel de la Rédemption, et, à vous seule, la manifestation la plus belle, la plus imposante de la loi de grâce!

DEUXIÈME POINT.

Marie en séjournant dans le Temple, y devient le modèle de toutes les âmes qui, à sa suite, voudront se séparer du monde pour être plus aptes à s'unir à Dieu.

Marie, seule sous le regard de Jéhovah, se rend-elle compte des grâces dont elle est comme submergée? Ses destinées futures, sa grandeur réelle devant toutes ces figures dont plusieurs sont là sous ses yeux, les connaît-elle? Son humilité les lui cache; cependant la lumière divine l'investit et l'inonde, et par moments ces illuminations l'élèvent à des états que les Anges envieraient, s'ils pouvaient porter quelque envie à celle qu'ils aiment déjà plus qu'eux-mêmes. Ces sortes de grâces ne sont pas continuelles: d'ordinaire, Marie demeure dans toutes les conditions des autres enfants d'Adam; elle vit de foi comme tous les justes; elle travaille et souffre comme tous les saints. Dieu, qui nous la veut donner pour modèle, la laisse, le plus souvent, dans ces voies communes où nous devons marcher. Mais, au moment où elle vient de se vouer à Dieu par un acte d'amour très-pur, nous pouvons être assurés que Dieu répandit sur elle une surabondance de grâce sanctifiante et actuelle incommensurable; et que la paix et la joie qu'elle éprouva alors furent en rapport avec la générosité de son sa-

crifice. S'il y a un moment sur la terre qui donne quelque pressentiment de la béatitude éternelle, sans nul doute, c'est le moment où l'âme ayant su, pour s'affranchir, braver l'humiliation et la douleur, se sent libre, séparée et en mesure de dire : « Mon Dieu, « entre vous et moi, il n'y a plus d'obstacle.... » Avant la claire vision de Dieu, c'est peut-être ce que l'âme peut ressentir de plus doux. Bienheureuse celle qui peut compter cette joie parmi ses souvenirs!...

S'il en est ainsi pour nous, chétives créatures, qui ne savons faire que des actes d'amour et de dévoûment si imparfaits, qu'a dû éprouver la très-sainte Enfant, après avoir formulé l'acte de dévoûment le plus pur qu'une créature eût fait encore monter de la terre au ciel?.... Il est à croire que, dès lors, Marie répétait dans le silence de sa petite cellule du Temple : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi « de joie en Dieu mon Sauveur [1]. »

Voyons l'aimable Enfant, revenue de ce premier ravissement, prendre le cours de ses occupations journalières, et, pendant qu'elle travaille sous les yeux de Dieu seul, écoutons les accents de reconnaissance et de bonheur qui s'échappent de ses lèvres : « Mon âme désire avec ardeur de s'anéantir « dans la maison du Seigneur; mon cœur et ma chair « s'élancent avec joie vers le Dieu vivant [2]. J'ai de- « mandé une seule chose au Seigneur, c'est d'habiter

[1] S. Luc, I, 46.
[2] Ps. LVIII, 3.

« dans la maison du Seigneur tous les jours de ma « vie [1]. Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu « des armées ! Mon âme est consumée du désir ardent « de voir les parvis du Seigneur [2]. » Et Marie, tout en s'entretenant avec Dieu, continue à tourner son fuseau.... Elle écoute, avec bonheur, le silence qui règne autour d'elle.... Elle jouit de l'ordonnance admirable qui l'environne, et son cœur pur monte vers les régions du rafraîchissement, de la lumière et de la paix !....

O Mère Admirable! dans le temple, vous inaugurez le bonheur de ceux qui garderont la sainte clôture religieuse!.... La première, vous ressentez les joies si douces attachées à la solitude de la cellule.... Bienheureux ceux à qui il sera donné d'en savourer après vous les saintes délices!

Toutes les âmes ne sont pas appelées de Dieu à tout quitter pour l'amour de lui. Il y avait une foule auprès des apôtres quand Jésus-Christ leur dit : « Venez, suivez-moi. » Et cette parole puissante ne s'adressait qu'à un petit nombre ; les autres étaient laissés dans la voie ordinaire. Ces âmes ignoreront les secrètes jouissances de la haute et virginale élection : mais d'autres joies, bien pures aussi, leur sont réservées, si elles sont fidèles à garder cette clôture du cœur qui consiste à le tenir toujours séparé de tout mal. Ces joies sont celles d'une vie entièrement consacrée à la

[1] Ps. XXVII, 7.
[2] Ps. LXXXIII, 1.

pratique du devoir, et dans cette vie, toute âme doit vaquer, de temps en temps, à la recherche de Dieu seul, pour mieux connaître son adorable volonté. Pour toutes donc, Marie, retirée dans le Temple, ouvre la voie de l'*isolement divin*, c'est-à-dire d'une certaine séparation et d'un certain dégagement des choses d'ici-bas, pour n'en user que dans le besoin et selon que Dieu les met à notre usage; mais, à l'intérieur, l'âme s'occupe librement de la présence de Dieu, de son amour et de sa gloire; en sorte qu'en restant, par la pensée, près de Marie solitaire dans le Temple, toute âme peut goûter cette paix supérieure, ce repos divin qui illumine l'intelligence et affermit le cœur, au point qu'elle en vient à ne savoir plus aimer aucun objet créé pour lui-même, mais uniquement en son Créateur et Seigneur [1]! Heureux état! il mérite bien les prières que nous adresserions à Dieu pour en obtenir la grâce, et les sacrifices que nous ferions pour éloigner de nous tout ce qui empêcherait cette grâce de venir et de demeurer en nous.

COLLOQUE.

Dans la méditation, quittons, nous aussi, le rite antique pour y substituer le nouveau. Dégagés par la grâce du fardeau de la loi, ayant les réalités à la place des figures, offrons nos hommages, nos louanges, notre culte à Celle qui est pour jamais le Tabernacle vivant du Très-Haut.

[1] Exerc. de S. Ign.

Prions Marie de nous apprendre à garder la cellule de notre cœur, à entrer dans notre chambre, et après en avoir fermé la porte, à y prier notre Père céleste dans le secret[1].

PRATIQUE.

Mettre au nombre de ses exercices spirituels une petite retraite de quelques instants chaque jour, où, loin du bruit extérieur, on cherche, comme Marie dans le Temple, à vivre sous le regard de Dieu seul. Cette solitude, ne fût-elle que momentanée, suffirait néanmoins pour être d'un vrai profit spirituel.

BOUQUET SPIRITUEL.

Je la conduirai dans la solitude, et là, je parlerai à son cœur [2].

Venez à l'écart, dans un lieu désert, et reposez-vous un peu [3].

Plus une âme se trouve seule et séparée des créatures, plus elle se rend apte à s'approcher de son Créateur et Seigneur; et plus elle s'approche effectivement de lui, plus elle se dispose à recevoir les grâces et les dons de sa divine et souveraine bonté [4]!

[1] S. Math., VI, 6.
[2] Os., II, 14.
[3] S. Marc., VI, 31.
[4] Exerc. de S. Ign., 20e annot.

Les Retraitants de Mater-Admirabilis.

Pour les convertis de *Mater-Admirabilis*, la grâce de la prière est ordinairement si dominante, que le recueillement et la retraite deviennent un besoin senti de ces âmes livrées naguère aux choses extérieures, aux distractions qui éloignent toute réflexion sur soi-même.

Quand il s'agit de porter ces âmes à la prière, dans le premier moment de leur conversion, afin de les préparer à recevoir les sacrements, la pensée de leur proposer une retraite parut d'abord téméraire, pour ne pas dire impossible. Mais encouragé ensuite par le spectacle touchant de leurs longues oraisons devant le Saint-Sacrement, on en vint à leur faire suivre les exercices de saint Ignace. Ce fut avec étonnement qu'on put alors constater, que ces nouveaux enfants de Marie étaient tellement aptes aux exercices spirituels, dont saint Ignace a tracé à Manrèse l'admirable code, qu'on voyait ces athlètes d'un jour entrer dans l'arène de la solitude et de la prière, et là, manier chacune des armes de cet arsenal immense avec une facilité si grande, qu'on les eût pris pour des vétérans des combats du Seigneur ! Questionné sur ce fait remarquable, voici ce que l'un des convertis de *Mater-Admirabilis* répondit dans un langage vulgaire en apparence, mais qui renferme de belles pensées :

« Oh ! oui, je suis bien en retraite ! Rien ne m'y vient de « ce bas monde... tout m'arrive d'en haut ! J'y vois tout le « plan de ma vie aussi net que si je le lisais dans un livre, « pour le passé et pour l'avenir. Pour mon passé, j'ai le « cœur brisé de pénitence... Pour mon avenir, j'ai la vo-

« lonté redressée afin d'aller tout droit où le devoir va « m'appeler... Voyez, tout cela m'est donné comme se te- « nant ensemble : une chose vue éclaire l'autre... Et le « moyen de reculer quand on est homme d'honneur, et « qu'on se trouve saisi par cette belle ordonnance d'idées « dont l'une prouve l'autre! Et cela pour vous amener à « quoi? A faire ce pour quoi on est sur cette terre... Alors « je passe de l'examen à la méditation, dit le livre, et « puis je reviens demander à Dieu et à ma Mère Admi- « rable ce que je vois si nécessaire pour le bien de mon « âme. Ah! je crois bien que c'est la sainte Vierge qui a « dit à saint Ignace comment il fallait combiner et or- « donner tout cela pour ramener l'âme éloignée du bon « Dieu au point d'où elle est partie!

« Ma Mère Admirable est si bonne! Les hommes lui « font une pitié affreuse avec tous leurs péchés et toutes « leurs passions : elle veut les ramener à l'ordre et au « devoir. C'est dans un de ces moments où elle s'est de- « mandé ce qu'elle pourrait faire pour que les hommes, « sans être conçus dans l'innocence comme elle, aient « cependant le bonheur de revenir sans détour à leur « Créateur, qu'elle se sera dit : « Je vais leur donner une « manière de faire qui les fera rentrer dans la bonne voie, « d'où le péché originel les a retirés... » Et saint Ignace, « dans sa grotte, aura écrit cette manière de faire comme « la sainte Vierge le lui aura dit, et c'est aujourd'hui ce « livre qui parachève si bien ma conversion....»

Qu'on nous laisse encore prendre dans les archives de *Mater-Admirabilis* quelques notes de retraite laissées par ces petits de l'Évangile, convertis en quelques jours aux pieds de la sainte image.

« .... J'entre en retraite, ô mon Dieu, vous m'avez exaucé : il y a quatre jours que je demande à Dieu ce qu'il

veut de moi, parce qu'une voix intérieure me fait entendre que je dois faire quelque chose de plus pour lui.»

« ..... J'ai eu beaucoup de lumières, Dieu se plaît donc à m'instruire... Mes péchés étaient là cependant qui m'empêchaient de rien distinguer. Quand je les ai eu ôtés, par une sincère confession, ah! mon Dieu! la considération des fatigues, des souffrances de Jésus-Christ en me souvenant de mes fautes, a allumé en moi le désir de souffrir et d'être humilié. »

« ..... Tout me sert de sujet de méditation, quand je quitte la Trinité-du-Mont et quand j'y rentre. La prière devient ma respiration. J'ai tant besoin de Dieu que je l'appelle sans cesse! »

« .... J'ai trouvé le moyen de me rapprocher de Jésus-Christ. C'est son ouvrage et non le mien; je l'en remercie de tout mon cœur. Ah! je ne l'abandonnerai jamais! je l'aimerai toujours! Voici donc le moment où je pourrai développer les vertus que j'ai tant désiré pratiquer! Je vais avoir à faire tout ce qui me répugne; mais c'est pour Dieu : rien n'est capable de m'arrêter en vue de Dieu! Si j'ai du mal et des peines, ce sera pour lui, et je ne l'en aimerai que davantage! »

« ..... Juste juge! vengeur du crime, daignez m'accorder mon pardon avant le jour des comptes terribles! Vous m'avez cherché avec tant de fatigues! Vous avez été crucifié pour ma rédemption : que de si grands travaux ne soient pas perdus! »

« ..... O Marie! qui êtes tout à la fois et la Mère du Dieu terrible, et la Mère des infortunés coupables, ô Mère Admirable du juge, et Mère compatissante des captifs! puisque vous êtes la mère commune du juge et du criminel, ne permettez pas qu'un Dieu, votre Fils, perde pour toujours vos autres fils, les pécheurs! »

Un converti, pour se disposer à faire sa première communion, fit une retraite, et il laissa ces mots aux pieds de sa divine mère :

« Ma Mère, voici une de mes fautes : j'ai péché, et je suis resté tranquille dans mon péché !

« Maintenant, j'aime la présence de Dieu, et il ne se passe pas un quart d'heure que je ne pense à lui, et dans tout ce que je fais je crois faire mal si cela m'éloigne de cette pensée de Dieu... Dans mes prières, dans mes lectures, s'il me vient des idées qui empêchent mon attention, de suite je retourne à Dieu : voilà une de mes grandes passions ! »

Et après avoir communié, il écrivait ainsi à sa Mère Admirable.

A MATER-ADMIRABILIS

A MA SEULE ET UNIQUE MÈRE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE

« Ce matin je suis venu ; j'étais tremblant, agité, et mon cœur était joyeux ; je ne pensais qu'au bonheur de recevoir mon Dieu. Que de fois je vous rends grâce, bienheureuse Marie, de répandre dans mon âme cette source de contentement ineffable, de bonheur continuel !... Après avoir bien prié, je suis heureux, oh ! bien heureux !

« O ma Mère ! c'est à vos pieds que je viens déposer toutes mes souffrances et mes peines ; c'est à vous que je demande la force et les moyens de ne vivre que pour vous ; car à partir de ce jour je me donne tout à vous.

« Je prends la ferme résolution de tout abandonner : famille, amis, plaisirs, jouissances, bonheur, gloire, avenir, et enfin tout ce qui pourrait m'attacher aux biens de

la terre. Ma famille sera d'avoir Dieu pour père, vous pour mère, et votre fils Jésus sera mon unique ami ; mes plaisirs seront de vous honorer ; mon bonheur, de vous offrir mes peines, de vous demander toutes les grâces dont j'aurai besoin, et ma gloire, de souffrir pour vous !... car je subirai avec résignation toutes les peines que vous voudrez bien m'envoyer. Je ne vous demande pour tout avenir qu'une place dans le paradis.

« Je prends cet engagement sans regret, sans inquiétude, voulant et acceptant tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer.

« *Signé :* J.-B. L. »

Déposé aux pieds de Mater-Admirabilis.

DIXIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par son ardent amour pour le silence et la solitude.

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter l'imposante majesté des constructions du Temple ; voir les galeries réservées aux filles de Sion : tout y est dans l'ordre, tout est grave, silencieux; tout, en un mot, rappelle qu'on est dans la maison du Seigneur.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à *Mater-Admirabilis* la grâce la plus importante pour entrer dans la vie intérieure et y progresser, la grâce du silence : savoir se taire et faire taire tout en soi pour Dieu et devant Dieu.

PREMIER POINT.

Marie, par son amour pour le silence, honorait et imitait l'état de Dieu et ses anges.

Quoiqu'on puisse, en pensant à la sainte vie de

Dieu, exprimer ce qu'on peut en entrevoir par des images nombreuses, diverses et toutes vraies, même quand elles paraissent contraires les unes aux autres, ce qui semble frapper dans cette vie ineffable, c'est qu'elle est un abîme de solitude et de silence. Il est vrai que Dieu se parle, mais il ne dit qu'une parole et il la dit sans bruit, sans éclat, en silence. Il se parle comme le soleil rayonne, et comme la fleur embaume.

Silence de Dieu, qui vous pénétrera? qui vous imitera?

Si Dieu parle au dehors, comme quand il parle pour créer, sa parole reste silencieuse. Le FIAT n'est point un cri, c'est un souffle, moins qu'un souffle : aussi, la création qui en sort, est comme imprégnée de silence. Les soleils décriront des courbes gigantesques avec une rapidité presque incalculable; les cieux resteront dans un silence profond. La vie jaillira de toutes parts sur la terre; les herbes germeront, les racines pousseront leurs tiges, les fleurs s'épanouiront et les fruits sortiront des fleurs, tout se passera en silence. Sans doute, il y a des bruits ici-bas : il y a le chant joyeux des oiseaux, il y a le tumulte des tempêtes, les éclats de la foudre, le mugissement des ondes, le cri des animaux qui souffrent, les vaines clameurs ou les clameurs méchantes des hommes; mais ces bruits passent rapidement et ne s'entendent pas au loin. L'état sommaire, la note universelle du monde, c'est le silence !

Marie, chef-d'œuvre de la création, création abré-

gée, porte au plus haut degré ce caractère sacré du silence. L'Évangile fait assez entendre à quel point elle s'est tue. Mère du Verbe, son premier disciple, et confidente de ses plus beaux secrets, à peine dit-elle quelques mots; et cette sobriété de paroles n'était encore que le signe et l'effet du silence merveilleux et saint où son âme demeurait habituellement plongée. Celui du firmament, si profond cependant, n'y est point comparable. Celui du saint des saints dans le Temple n'en atteignit jamais la perfection. La contemplation et l'adoration en étaient comme l'essence en Marie. Dieu regardé d'un œil limpide, ouvert, ardent, paisible, d'un œil dans lequel l'être tout entier passait pour voir, aimer et se donner; Dieu adoré dans la majestueuse plénitude de son essence, dans l'immensité de ses perfections, dans la souveraineté de ses droits; adoré par un abaissement, un effacement, un anéantissement volontaire de tout l'être créé ; adoré avec une intensité d'amour et une profondeur de religion dont les anges mêmes ne seraient pas capables; c'était tout l'intérieur de cette vie virginale qui commençait à s'écouler dans le secret du Temple.

Le *créé* n'arrivait là que dans ce qu'il a de pur et de vraiment divin. Il y venait à son rang, dans sa mesure, à son heure et pour le strict nécessaire. Aussi l'ordre n'y était-il pas troublé, ni la paix altérée, ni le silence jamais interrompu. Tout y était simple : Marie raisonnait fort peu; à quoi bon le circuit lorsque la vue droite est possible? Elle ne faisait

des images intérieures qu'un usage discret; elle en usait en souveraine et les traversait vite. Elle n'avait vraiment qu'un vouloir, n'ayant définitivement qu'un amour. Tout en elle se mouvait suavement, avec une activité étonnante, mais sans aucune secousse. Et encore qu'il y eût pour cette âme des mouvements multiples et divers, selon les diverses relations auxquelles elle était obligée, cependant il en était de son mouvement intime et général comme de la fumée de cet encens dont saint Jean dit qu'un ange se tenait devant l'autel, portant un encensoir rempli de toutes les prières des saints, et que la fumée qui en sortait montait devant le trône d'or du Très-Haut. Tout, dans l'intérieur de Marie, montait vers ce trône, tout y montait silencieusement et y montait sans cesse.

DEUXIÈME POINT.

Marie sut mettre sous la sauvegarde de la solitude le silence qu'elle offrait comme une prière au Seigneur.

Notre admirable Enfant ayant été créée et constituée dans une union haute et intense avec Dieu, et les effets de cette union se produisant en elle sans l'ombre d'un obstacle, les états saints et divins lui étaient comme naturels. L'ordre, l'harmonie, la quiétude, le silence formaient, pour ainsi dire, son tempérament spirituel. Et, à mesure que dans sa vie un instant succédait à un instant, dans son âme un progrès s'ajoutait à un progrès; tout en elle allait s'épanouissant et grandissant. C'était l'accomplisse-

ment parfait de ce que dit l'Écriture. « Le sentier des justes est comme une lumière brillante, il va croissant jusqu'à la plénitude du jour[1]. »

Cela était particulièrement vrai du recueillement intérieur de Marie. Tâchons d'en découvrir le secret en méditant sa vie dans le Temple. Que Dieu lui parlât au fond de l'âme ou par les prêtres qui l'instruisaient, ou par les Écritures qu'elle lisait, elle écoutait, « l'oreille inclinée, » oubliant tout le reste ; et ce qu'elle avait entendu, elle le gardait en son esprit pour le repasser silencieusement dans son cœur. Le silence était l'atmosphère de son âme : elle y vivait, elle s'y mouvait. Il assurait sa liberté, il ouvrait le champ à ses vertus, il embaumait ses actions; et, comme il venait surtout de l'intérieur de son âme, c'était aussi comme une séve forte qui circulait partout dans cette vie merveilleuse. Il y répandait je ne sais quoi de suave, de pur, d'humble, de plein, de souverain, de sacré.

Qui nous donnera d'entendre ce silence ? Qui nous donnera de le goûter et surtout de l'imiter ? Trop souvent il ne faut que de la faiblesse pour parler, tandis qu'il faut toujours exercer à la fois plusieurs vertus pour se taire à propos. « Celui qui garde ses lèvres, garde son âme : celui qui les agite sans cesse connaîtra le mal[2]. »

Toute possédée qu'elle fût par la grâce et si ferme

[1] Apoc., VIII, 3.
[2] Prov., IV, 18.

que fût sa vertu, Marie était vigilante sur elle-même; et par cette vigilance fidèle elle augmentait incessamment cette grâce qui incessamment semblait l'avoir déjà remplie. Elle savait que le commerce des créatures retire souvent l'âme du centre de l'unité, tandis que la solitude et la retraite la préservent de beaucoup de distractions et la laissent plus unie à elle-même. De là l'amour intense de la très-sainte Enfant pour la solitude, amour qu'elle conservera toute sa vie, à Nazareth, en Égypte, à Éphèse, non pas qu'elle eût besoin de s'isoler pour se retrouver au désert; sa nature virginale la tenait comme séparée du reste des créatures, et « la vérité la garantissait comme un bouclier, la couvrant de toutes parts [1]. »

Du reste, on est toujours en solitude quand on vit avec des êtres d'une autre nature que soi; et, encore que Marie fût une vraie fille d'Adam et vécût avec ses semblables; cependant, telle était l'excellence unique, où l'établissaient son Immaculée Conception, et la singularité de cette grâce, que jusqu'à l'avénement de Jésus-Christ, on peut dire qu'elle vécut solitaire. Si cela n'eût pas été par la force de son état intérieur, elle eût tout fait pour que l'extérieur favorisât son besoin d'être seule. Ce fut, d'ailleurs, une des raisons principales qui la conduisirent dans le Temple. On peut dire qu'elle y apporta plus de silence encore qu'elle n'en trouva : l'esprit de recueil-

[1] Ps. XV, 5.

lement, le parfum exquis de la solitude, une onction sans nom sur la terre, et une paix sanctifiante et toute céleste s'exhalaient d'elle presque sensiblement.

Les jeunes filles de Sion, ses compagnes, la voyaient passer et agir au milieu d'elles, sans bruit, sans précipitation et presque sans parole ; mais sur ses traces, à la place qu'elle avait occupée, près de sa personne surtout, un sentiment de présence de Dieu les pénétrait... Elles pouvaient bien se dire, et les plus pures, les plus éclairées se disaient sans doute l'une à l'autre : « Qui est celle-ci qui s'élève du dé-« sert comme une colonne de vapeur, exhalant la « myrrhe, l'encens et un parfum composé de tous les « aromates [1] ? »

La présence de Marie les charmait. Son absence agissait peut-être encore plus profondément sur leur âme ; car cette absence, pleine d'enseignements, leur disait de quelles jalouses précautions doit s'entourer une âme qui veut être parfaite ; elle leur révélait surtout la sainteté de Dieu, qu'on ne trouve tout à fait qu'en sortant du créé, sa plénitude aussi, en face de laquelle le principal besoin de l'âme est de se vider de toutes choses, de s'abstraire et de tout oublier, enfin, la souveraine excellence de son être, qu'il est plus important d'adorer dans le secret qu'il ne l'est de traiter avec les créatures, même quand elles ne peuvent aucunement nous nuire, et qu'on peut en se donnant à elles leur faire un grand bien.

[1] Cant., III, 6.

COLLOQUE.

Prier Marie d'arrêter la fluctuation de notre pauvre nature et de nous communiquer les habitudes silencieuses de son âme et de ses lèvres bénies.

Nous laisser pénétrer par le sentiment de paix que cette méditation déposera en nous, si nous l'avons faite avec recueillement, et demander à la très-sainte Enfant l'amour de la solitude, au moins intérieure, si nous ne pouvons nous procurer la solitude extérieure.

PRATIQUE.

Se faire une loi de peu parler et d'être dans la vigilance pour éloigner la superfluité des rapports extérieurs. Conserver, en toute occasion, la tendance intérieure qui porte au silence et à la solitude afin d'y rentrer le plus vite possible.

BOUQUET SPIRITUEL.

Celui qui garde ses lèvres garde son âme, celui qui les agite sans cesse connaîtra le mal [1] !

La solitude et le silence, ces deux grandes choses qui touchent de si près Dieu qu'elles semblent nous donner quelque idée de la nature divine elle-même et nous plonger dans son immensité pour y retremper nos âmes amollies !

[1] Prov., XI, 13.

La solitude est la patrie des forts, le silence, leur prière. Là Dieu parle et agit en eux et les enfante aux généreux desseins, aux énergiques entreprises [1].

Vincent le silencieux.

Parmi les fils de *Mater-Admirabilis*, j'en remarquai un qui ne parlait jamais; il revenait en compagnie d'un de ses camarades nommé Victor ***, qui voulait entrer chez les Frères de la Doctrine chrétienne et qui faisait tous les frais de la conversation dans les visites qu'il me rendait avec son ami. Un jour que Victor était malade, Vincent *le silencieux* arriva seul. Je voulus soigner un peu son temporel, et je lui fis apporter quelques aliments. Vincent me remercia de mon obligeance; il prit modestement un petit morceau de pain, puis, il me dit en soupirant : « Je « n'ai pas faim de ce pain-là ! ça me tient plus haut : j'ai « le *mal du pays*.

« — Comment, lui dis-je, est-ce que vous n'êtes pas « Français ?

« — Je ne le suis plus, je suis chartreux chez les « Pères *della Via pia*, au monastère *dei Angeli*, à Rome. »

Son secret était dit; une fois sur son terrain, mon soldat avait recouvré la parole, et il m'ouvrit sa belle âme avec une piété et une clarté que je n'ai jamais oubliées; il s'exprima ainsi :

« Mon détachement fut envoyé, après le siége, pour ca-

[1] R. P. de Ravignan.

« serner chez les Pères chartreux de N. D. Anges. Ah! mon « Dieu! quel saisissement de l'esprit, au sortir du bruit du « siége et du camp, de se trouver dans ce grand monas- « tère avec ces moines blancs qui ne font pas plus de « bruit que leur ombre!... Je me suis cru mort et ressus- « cité. *J'allais écouter le silence*, et ça me transportait je « ne sais où. C'était si paisible que je ne pouvais quitter la « posture que je prenais; si c'était à la chapelle, pendant « que les Pères récitaient l'office, je restais là des heures! « Les Pères finissaient, puis recommençaient, et moi je « ne finissais point; dix fois je me disais : Si j'allais voir « *Mater-Admirabilis!* Je suis un fils ingrat, car c'est elle « qui m'a donné le goût du bon Dieu; mais je préférais « y penser et la voir par l'esprit que d'y aller. Sur la « terre, il n'y a plus rien pour moi que le monastère de « N. D. des Anges. Je regardais les Frères; à l'exception « qu'ils n'étaient pas prêtres, ils faisaient tout comme les « Pères : jamais de paroles entre eux... Ah! c'était ça qui « m'allait au fond du cœur....

« Quand il fallut quitter ce petit bout du ciel que j'avais « vu, j'ai cru que j'allais trépasser, et, à la caserne, quand « je songe à N. D. des Anges, le mal du pays me prend. Je « compte les mois d'ici mon congé, et j'ai deux années de « purgatoire à faire avant que de prendre le chemin du « paradis! Quand j'aurai mon congé en poche, je pars en « mendiant pour Rome, par terre, par mer, sur la tête « s'il le faut; je vais droit à la porte *dei Angeli*, je frappe, « j'entre; les Pères ont promis de me recevoir à l'heure « de mon arrivée. Voilà ce que je rumine la nuit, le jour, « en veillant, en mangeant; je ne peux rien dire hors de « là; rien ne me ravive; tout me mine à l'intérieur. Quel « temps qu'il fait? je n'en sais rien; avec qui je suis? je « ne m'en occupe pas... Cette vie-là, c'est la mort!... *Ma-*

« *ter-Admirabilis* le sait bien ; je le lui dis assez souvent « et, dans son repos, avec sa quenouille, avec son lis, elle « me plaint : ça me console et me fait patienter. »

Ce contemplatif étrange était un simple paysan, rouge et lourd, mais son regard avait quelque chose de profond et d'angélique qui frappait et portait au recueillement.

Hélas! Vincent ne devait pas passer par le ciel terrestre qu'il avait entrevu au monastère des Anges. Notre-Seigneur voulut l'appeler de suite aux délices éternelles, dont il avait donné comme un faible avant-goût à son humble serviteur.

Un de ses camarades me l'écrivit sans me donner d'autres détails que ceux-ci : « L'ami Vincent est mort « en bon chrétien de la maladie qui nous ravage ; il s'est « consolé en pensant qu'il serait chartreux en paradis... »

ONZIÈME JOUR

MÉDITATION

**Marie préparée à devenir la Mère Admirable
de Notre-Seigneur Jésus-Christ
en recevant avec plénitude la grâce de vision, qui avait
été départie aux Patriarches et aux Prophètes
depuis le commencement du monde.**

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter l'imposante majesté des constructions du Temple ; voir les galeries réservées aux filles de Sion : tout est dans l'ordre, tout est grave, silencieux, tout, en un mot, rappelle qu'on est dans la maison du Seigneur.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Solliciter aux pieds de la très-sainte Adolescente du Temple la grâce de savoir, nous aussi, voir par la foi les choses divines et celle de dégager assez notre âme pour les aimer souverainement.

PREMIER POINT.

La petite Marie, dans le Temple, était déjà, plus que

tous les prophètes, élevée à une sublime vision des choses à venir.

Nous avons vu comment, en la très-sainte Vierge, l'ombre commence à s'évanouir devant la réalité. Marie reste *le trait d'union* entre le Nouveau et l'Ancien Testament. Bien qu'elle ouvre la série imposante des vierges chrétiennes, la très-pure Enfant du Temple est encore la jeune fille de Sion. La loi mosaïque touche à son terme ; et, comme dans la douce clarté de l'aurore, on prévoit l'apparition du soleil, ainsi en Marie on sent déjà les grâces et l'affranchissement de cette loi nouvelle, dont elle donne l'Auteur au monde.

Le temps était venu où une véritable Adoratrice adorerait le Père en esprit et en vérité ; et c'était cette Adoratrice incomparable que Dieu cherchait en attendant le suprême Adorateur qui serait son Verbe incarné.

Avant de voir nous-mêmes la jeune Fille d'Israël s'épanouir, pour ainsi parler, en la Mère Admirable, il nous reste à méditer comment celle que l'Archange allait saluer pleine de grâce possédait éminemment ce don de vision et de saints désirs que, depuis quatre mille ans, le Très-Haut avait répandu sur les patriarches et les prophètes.

Que voyait notre Admirable Mère, pendant que, silencieuse et recueillie, elle travaillait simplement en la présence de son Dieu ? Tout en tirant le fin lin de sa quenouille, Marie, toujours occupée de la Rédemption universelle, voyait mieux que David, son royal aïeul, « le Sauveur attendu descendre, comme

une pluie, dans une prairie nouvellement coupée. » ..... Elle le voyait « dominer de la mer à la mer et de l'embouchure du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre... Elle voyait les habitants du désert se prosterner devant lui ; ses ennemis baiser la poussière de ses pieds; elle voyait tous les rois de la terre l'adorer et toutes les nations le servir [1]. »

Plus parfaitement qu'Isaïe, Marie connaît les caractères sacrés de ce souverain Dominateur. Elle voit « un rejeton sortir de la tige de Jessé, une fleur naître de sa racine, et l'esprit du Seigneur se reposer sur cette fleur, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété, esprit de crainte..... Elle le voit ne pas condamner sur un ouï-dire, et se déclarer le défenseur de l'humble [2]. »

Devant ce regard limpide auquel l'avenir dévoile ses secrets, toute chose s'accomplit à son heure. Elle attend avec une joie pleine d'espérance le Désiré des nations, et elle sait que Dieu ne trompera pas son attente. Elle sait que si le Messie promis semble lent à paraître, « il viendra cependant, et ne tardera pas [3]. » Non, divine Enfant, il ne peut tarder à venir ! Et le Très-Haut lui-même va nous donner un signe : « Une Vierge concevra et mettra au monde un fils qui sera appelé Emmanuel [4]. »

[1] Ps. LXXI, 6-11.
[2] Isaïe, XI, 1-3.
[3] Habacuc, II, 3.
[4] Is., VII, 14.

C'est parce qu'elle a un degré de chasteté supérieur à celui de toute nature humaine, que Marie concevra dans ses entrailles le Seigneur Jésus-Christ; mais aussi humble qu'elle est pure, elle réalise, sans le savoir, la grande prophétie qui occupe et ravit son esprit. Elle entend Dieu dire à son peuple : « Préparez-vous à la rencontre de votre Dieu, ô Israël : voilà « qu'il vient et il vous sauvera [1]. » Elle s'applique cette parole à elle-même, et, pour y obéir, elle entre dans des abaissements et des ardeurs qui ne se peuvent raconter.

O sainte Enfant, Voyante entre les plus illustres Voyants bibliques, donnez-nous part à cette lumière divine qui n'est pas dépendante du temps et qui découvre à l'homme les réalités éternelles. Faites-nous voir et connaître Jésus-Christ. Selon le sens humain, il était pour vous dans l'avenir; il est pour nous dans le passé : selon la foi, il est présent toujours, et c'est ce qui rend la foi si précieuse et si douce. Si la prophétie elle-même a quelque prix, c'est qu'elle le regarde, l'annonce et le démontre. Nous n'avons pas sans doute à être des prophètes; mais nous devons être de vrais croyants, des croyants éclairés et fermes, des témoins incorruptibles, des contemplateurs assidus. O Reine des prophètes, ô Mère des croyants, faites que notre œil soit simple ; faites qu'il soit toujours ouvert ; faites qu'il ne regarde que Jésus, car nous aussi nous ne voulons plus savoir que Jésus et Jésus crucifié !

[1] Amos, IV, 12.

DEUXIÈME POINT.

La petite Marie, dans le Temple, est embrasée d'ardeur pour la venue du Messie plus que tous les patriarches.

Lire les divines Écritures en union avec la très-sainte Vierge est une occupation si belle, et d'un profit si grand, que nous y reviendrons quand nous étudierons en détail les actions journalières de la céleste Enfant. Ne prenons, dans ce moment, que les élans de son cœur vers le Messie, et comprenons que, sur ses lèvres très-pures, chaque parole des patriarches et des prophètes devient une aspiration enflammée qui attire le Désiré des nations.

La liturgie de l'Avent renferme les soupirs les plus ardents qui soient sortis de tous ces grands cœurs. Prenons-les, en union avec Marie, pour sujet de notre prière, et nous recevrons une grâce puissante qui fera venir et abonder en nous Jésus-Christ.

Écoutez !.... une voix enfantine rompt l'imposant silence des parvis solitaires du Temple. La petite Fileuse a suspendu son travail pour prendre la Bible, et les yeux élevés vers le ciel, elle dit :

« Je ne cesserai d'intercéder en faveur de Jéru-
« salem, afin que mon Sauveur brille comme une
« lampe [1]. »

« Seigneur, abaissez les cieux et descendez [2] ! »

[1] Isaïe, VI, 1.
[2] Ps. CXLIII, 5.

« O vous qui paissez les brebis de Joseph, vous qui « êtes assis sur les cherubins, manifestez-vous [1] ! »

« Cieux ! versez votre rosée sur la terre, et que les « nues fassent pleuvoir le Juste ! Que la terre s'ouvre « et enfante le Sauveur [2]! »

Certes, ces paroles ont déjà été dites. Que d'âmes s'en sont servies pour traduire leurs désirs ! elles furent le cri de tous les saints. Mais nul d'entre eux n'a crié comme cette Enfant bénie ; nul n'a poussé de tels soupirs. Ces paroles saintes sont des rayons que la splendeur de la face de Dieu a d'abord lancés sur la terre : sortant des lèvres immaculées de Marie ou plutôt de son cœur, elles deviennent des traits de feu qui pénètrent le ciel et vont blesser le cœur du Très-Haut.

Que dites-vous donc, aimable Enfant?.... Médiatrice souvraine, vous plaidez près du Tout-Puissant la cause de votre peuple, celle de l'humanité tout entière !.... Et voici qu'un puissant Archange va bientôt vous adresser ces paroles : « Voulez-vous que « Celui qui est assis sur les chérubins se manifeste ?... « Voulez-vous que les nuées fassent pleuvoir le « Juste?... Voulez-vous que votre cœur s'ouvre et en- « fante le Sauveur ?... » Pourrez-vous refuser ce que vous avez si ardemment désiré et demandé au ciel ? Alors vous prononcerez donc le FIAT humble et virginal qui renouvellera la terre.

Nous le voyons : pendant les années de son adoles-

[1] Ps. LXXIX, 12.
[2] Is., XLV, 8.

cence, Marie est vraiment comme l'Esther antique, toujours en supplication pour son peuple. Dans un parvis du Temple se prépare et déjà s'inaugure la réconciliation universelle de la créature avec son Créateur. Une royale Enfant s'offre au regard du Très-Haut, parée d'innocence, de modestie et d'amour; elle apparaît si pure et si humble à ses yeux, qu'il étend sur elle son sceptre d'or, lui donnant par là le congé de tout dire et la grâce de tout obtenir [1]; car ce sceptre étendu signifie qu'elle est l'épouse incomparable, l'amie préférée pour qui sont tous les priviléges. Et Marie s'est approchée... Et Marie a prié... Et voici l'aurore de l'Incarnation qui brille au firmament, écartant les ombres de la loi et teignant l'horizon des blanches clartés de la grâce.

COLLOQUE.

Demander à Marie de nous donner le vrai désir de l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ au plus intime de notre âme. Obtenir de *Mater-Admirabilis* la faveur de savoir nous asseoir à ses côtés, afin d'entendre les supplications de son cœur, lorsqu'elle soupirait d'amour dans l'attente du Sauveur destiné à être, devant tous les peuples, la lumière qui éclairera les nations [2].

PRATIQUE.

Offrir souvent, comme préparation à la sainte com-

[1] Esther, XIV, 16.
[2] S. Luc, II, 30-32.

munion, les ardeurs que le cœur de Marie ressentait, pendant son enfance, pour la venue du Rédempteur.

BOUQUET SPIRITUEL.

Sachez que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis, en vérité, qu'il ne tardera pas.

Levez la tête; car votre Rédemption est proche[1].

Nous sommes dans ce monde comme dans les brouillards; mais la foi est le vent qui les dissipe et qui fait luire sur notre âme un beau soleil.

L'œil du monde ne voit pas plus loin que la vie; l'œil du chrétien voit jusqu'au fond de l'éternité[2].

Un second peintre de Mater-Admirabilis.

Un jeune peintre logeait à Rome dans le même hôtel que M. Blampin; il avait été témoin des remèdes essayés en vain pour sa guérison. Ce jeune homme avait le malheur d'être éloigné de Dieu depuis plusieurs années, et semblait avoir oublié entièrement qu'il était chrétien. Il était même venu à Rome pour se soustraire aux exhortations de sa pieuse mère qui ne cessait de gémir sur ses égarements : c'était Marie qui voulait guérir l'âme de ce fils égaré comme elle avait guéri son fils dévoué et fidèle. Le soir même du jour où le miracle s'était opéré en faveur

[1] Liturg. de Noël.

[2] Le vénérable curé d'Ars.

de M. Blampin, celui-ci, avec cette voix que la Mère-Admirable lui avait donnée, le raconta dans tous ses détails au jeune incrédule, qui tout à coup, frappé intérieurement par la grâce, se rend et promet de se convertir. Il passe toute la nuit dans de grands combats; il lui semblait dur de renoncer au genre de vie qu'il avait mené jusqu'alors; mais Marie avait conquis ce cœur rebelle, il ne pouvait plus lui échapper. Le matin, il va en toute hâte, dans son sanctuaire béni, lui demander avec larmes le courage et la force qui lui manquaient, et promet, s'il est exaucé, de prendre son image. Au même instant le calme renaît; le souvenir de sa vie passée le remplit d'une contrition amère, et en quittant la sainte Vierge, il va se jeter aux pieds d'un prêtre, auquel il fait l'aveu de ses péchés. Peu de jours après il avait le bonheur de s'asseoir à la Table sainte. Voulant accomplir la promesse qu'il avait faite à sa divine Mère, il la peignit sur le mur de sa chambre et en porta sur lui une petite copie.

Cette conversion n'a pas été la seule qu'ait opérée la guérison de M. Blampin; une famille protestante qui le connaissait depuis longtemps, fut si frappée du prodige, que tous ses membres, au nombre de sept, abjurèrent leurs erreurs et entrèrent dans le sein de l'Église catholique.

DOUZIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie préparée à devenir la Mère admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par son amour pour la sainte pauvreté.

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter l'imposante majesté des constructions du Temple ; voir les galeries réservées aux fidèles de Sion ; tout est dans l'ordre, tout est grave et silencieux, tout, en un mot, rappelle qu'on est dans la maison du Seigneur.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — S'efforcer d'obtenir, par d'instantes prières, la grâce d'arriver au détachement chrétien, et même au détachement religieux si la divine majesté nous a appelé à ce saint état.

PREMIER POINT.

Marie, dans le Temple, a ouvert le trésor évangélique de la sainte pauvreté volontaire.

Conçue immaculée, Marie, par suite de cette pre-

mière grâce, avait au suprême degré le privilége d'aimer purement son Créateur et Seigneur. En dehors de cet amour un et simple, elle n'éprouvait qu'un besoin, celui de se dégager des complications et du fardeau des choses créées. Cette haute aspiration, dont Marie nous donne le plus sublime exemple, est celle d'un cœur qui se sent assez fort et assez pur pour se remplir uniquement des biens éternels; c'est le mouvement d'une âme qui se développe dans le sens de ses plus nobles attributs, qui soupire après la liberté des enfants de Dieu, et qui passe pour y arriver par-dessus tout ce que les choses visibles peuvent mettre à l'encontre de sa route, par-dessus toutes les limites et toutes les barrières, par-dessus tout ce qui arrête, comprime et étouffe. La sainte et glorieuse liberté des enfants de Dieu est toujours le prix de cet effort surnaturel.

Au désert de Scété, les cénobites écrivaient sur les parois de leurs cellules : « L'homme possède les richesses qu'il ne désire pas. » Rien n'est plus vrai que cet adage. Le désir est la mesure de ce qui nous manque et la preuve de notre indigence; l'âme qui ne désire aucun des biens créés, les a tous. D'ailleurs, plus on possède, dans cet ordre de choses, généralement plus on est possédé, et c'est la pente de la nature que nos désirs se multiplient avec nos jouissances. Que ces désirs soient satisfaits, nous nous sentons bientôt accablés par le poids et l'embarras du matériel que nous traînons à notre suite, et au lieu d'être maîtres de ce qui s'ajoute à notre personne, nous en

devenons les esclaves. Quiconque se lie à un objet est esclave de cet objet; quiconque tient à l'or est esclave de son or; il se fait une servitude plus honteuse et plus abaissée que toutes les autres, car au lieu d'être sous la domination d'un homme, il est sous la domination d'une chose. La pauvreté chrétienne affranchit ceux qui l'épousent de cet esclavage mille fois plus avilissant que l'esclavage antique : en brisant tous les liens qui les attachaient au fini, elle en fait, à la lettre, les véritables hommes libres; elle les agrandit par ce dépouillement volontaire; elle leur ajoute par le dedans ce qu'elle leur ôte par le dehors; elle ouvre à l'âme des horizons infinis où sa grandeur se retrouve tout entière; parce que Dieu y rentre d'autant plus que le monde en sort davantage et cesse de l'emprisonner dans les limites du créé : c'est l'homme grand par son âme, rien que par son âme.

O mon Dieu! ne nous faites-vous pas assez entendre qu'on ne domine la nature que par le détachement, et que la seule manière de vivre à l'aise et en liberté, au milieu des créatures, c'est de savoir s'abstenir de toute superfluité? « Je veux peu, disait le saint Évêque de Genève, et le peu que je veux, je le veux peu... » « Se contenter de peu, ne se plaindre de rien, dit le livre de *l'Imitation*, c'est le moyen d'arriver à la vraie liberté d'esprit. » Car la vraie liberté consiste à n'avoir pas d'entraves, et pour n'avoir pas d'entraves, il n'y a qu'un secret : ne tenir à rien et n'être retenu par rien. Jusqu'à ce que nous ayons, par une application sincère de la doctrine du sacrifice, renoncé

de franc cœur à tout objet créé, la liberté n'est qu'un mot. Nous sommes libres comme l'oiseau retenu par un fil; tant qu'il n'essaye pas de voler, il peut se croire libre; mais veut-il franchir le cercle inexorable que lui a tracé une volonté étrangère plus forte que lui, il s'aperçoit qu'il est prisonnier. Telle est la liberté que nous laissent les créatures et l'attachement que nous avons pour elles. « Nous serons vraiment libres, quand la vérité nous aura délivrés[1]. » La vérité, c'est Dieu : pour être libre, il ne faut plus tenir qu'à Dieu.

Liberté supérieure du détachement chrétien, domination royale du dénûment religieux, Jésus et Marie vous ont donné un lustre divin, un charme inexprimable! A la suite de Jésus pauvre, de son Admirable Mère pauvre, toute âme éprise de la haute dilection embrassera avec amour la sainte pauvreté volontaire... Et tout chrétien détachera au moins son cœur des biens dont la grâce ne lui demande pas le sacrifice ou qu'il n'a pas la force de quitter.

Dans la loi mosaïque, l'élu du Seigneur possédait de magnifiques pâturages; et sous la houlette de nombreux pasteurs, faisait paître d'innombrables troupeaux. Dans la loi de grâce, le privilégié du Maître ne possède rien; dénué de tout ce qui est créé, il sera affranchi et libre, il dira à son Dieu: « J'ai choisi « d'être le dernier dans votre maison, plutôt que d'ha- « biter les tentes superbes[2]... Vous êtes mon soleil,

[1] S. Jean, VIII, 32.
[2] Ps. LXXXIII, 11.

« mon bouclier et toute ma richesse, et vous me donne-« rez votre grâce et votre gloire.» Dans cette disposition, la sainte pauvreté volontaire devient l'apaisement de tout désir inférieur et la possession paisible d'un bien suprême et unique, qui arrive promptement à tenir lieu de tout ici-bas. Quel qu'ait été l'état de Marie dans le Temple relativement à la pauvreté effective, on ne peut pas douter qu'elle n'ait usé de toutes choses que dans la mesure prescrite par certains règlements et dans une dépendance entière de ceux qui les interprétaient. Mais ce qui est tout à fait incontestable, c'est que, dès cet âge si tendre, elle eut dans une souveraine perfection l'esprit de pauvreté qui fait le fond de la doctrine et de la grâce évangéliques. C'est pourquoi nous disons que, même au Temple, elle a ouvert le trésor de la pauvreté volontaire, et nous l'assignons pour ancêtre, autant que pour modèle, à tous ces pauvres de Jésus-Christ qui se sont succédé dans l'Église et s'y succéderont jusqu'à la fin.

DEUXIÈME POINT.

Marie, dans le Temple, pratiqua la pauvreté affective avant de pratiquer à Nazareth la pauvreté effective.

Durant les années qui précédèrent l'accomplissement du grand mystère de l'Incarnation, l'univers était dans l'attente d'un grand événement, et une immense espérance tenait le monde comme en suspens. Une paix extérieure, signe de cette paix plus haute qui

d'ordinaire précède les grâces éminentes, régnait sur les nations soumises au sceptre de César. On regardait d'instinct l'humble Judée, que des bruits vagues, et même, disait-on, des prophéties, désignaient comme le lieu d'où sortirait CELUI qu'attendait le monde. Il semble que de partout s'entendît une voix qui soupirait : « O Orient ! splendeur de la lumière éternelle et « soleil de justice, venez éclairer ceux qui sont assis à « l'ombre de la nuit[1]. »

Si cet effet mystérieux se produisait dans l'économie générale de l'univers, quelle devait en être l'intensité dans celle qui allait devenir l'auguste Mère du divin Promis, du Désiré céleste !

Marie devait éprouver en elle-même des effets merveilleux, provenant de la proximité du Verbe Éternel qui s'abaissait insensiblement des cieux vers son sein virginal. Dans l'attente d'une grâce incommensurable, elle devait sentir le besoin de s'isoler de plus en plus des créatures pour laisser en elle et autour d'elle plus d'espace, et participer ainsi plus librement et plus abondamment aux effusions de l'être infini, dont elle prévoyait l'approche sans se douter qu'elle deviendrait son Tabernacle de prédilection et sa Mère selon la chair.

Cette préoccupation divine était la source vive de l'amour de Marie pour la sainte pauvreté.

Le sentiment de la suprême excellence de Dieu et des droits qu'à mille titres il avait sur son cœur, la

[1] Liturgie de Noël.

volonté ardente qu'elle avait aussi de livrer ce cœur sans réserve à Celui-là seul, qui pouvait le remplir tout à fait, portait la sainte Enfant à tenir toutes les créatures à distance; et à celles qui l'approchaient pour la charmer, elle disait volontiers comme Jésus à Madeleine, quoique pour d'autres raisons : « *Noli me tangere!* Ne me touchez pas ! »

Sans doute parce qu'elle avait pour Dieu une religion si parfaite et ne jouissait de rien tant que de ce qui l'honorait; elle contemplait avec bonheur toutes les magnificences du Temple, ces murailles lamées d'or, ces lambris de bois incorruptible, ces pierres précieuses, ces albâtres, ces marbres rares; mais pour elle, elle se donnait garde de puiser dans toutes ces splendeurs une seule jouissance sensible. Toute impression venue du dehors restait à la surface de son cœur, comme au seuil d'un sanctuaire plein de Dieu. Le dehors n'avait, pour ainsi parler, aucune prise sur elle : il ne l'entamait pas, il ne la partageait pas, il n'en distrayait rien. Ce cœur restait toujours simple et totalement converti au dedans, épris d'un seul amour, soucieux d'un seul intérêt, ambitieux d'un seul bien. Saint Bernardin de Sienne le compare au foyer d'un miroir ardent où se versent de tous côtés les rayons du soleil; ce foyer les recueille, conçoit le feu et enflamme tout ce qui l'approche. On ne peut rien dire de plus beau pour faire connaître l'âme immaculée de Marie, sans tache et sans obstacle, concevant Dieu, répandant Dieu et féconde par sa virginité. Car si l'on demande en quoi consiste la vertu de ces

merveilleux miroirs qui conçoivent le soleil, en renferment et en manifestent l'ardeur, on sait qu'elle tient à ce qu'ils recueillent en un point unique, en leur centre simple, tous les rayons qui les frappent.

« Je suis unique et pauvre, » disait David. Marie le disait mieux que lui, et c'est parce qu'elle était unique, c'est-à-dire toute donnée à un seul, qu'elle était absolument pauvre. Au reste, elle ne se contentait pas de rester libre de toutes choses, par la force d'une application plus parfaite et d'un amour plus saint : elle assurait, elle augmentait sa liberté par ces actes positifs de privation et d'appauvrissement, comme une créature ordinaire eût pu le faire et comme le font assidûment toutes celles qui veulent sérieusement pratiquer la vertu. S'il nous avait été donné de vivre près de Marie en ce Temple somptueux, nous l'aurions vue plus occupée à éloigner d'elle tout ce dont elle pouvait se passer, qu'à rechercher ce qui lui était même strictement nécessaire. Et c'est ainsi que, dès ses jeunes années, elle se préparait à la rude pauvreté de Bethléem, de l'Égypte et de Nazareth.

COLLOQUE.

Demander à la très-sainte Enfant de savoir passer au milieu de toutes les choses créées avec un œil simple, c'est-à-dire en comprenant que, tout venant de Dieu, tout doit être pour Dieu. A LUI la jouissance et la gloire de la création tout entière, à moi la contemplation, l'usage ou la privation de la nature en vue de Dieu et de son culte.

Si comme mon Admirable Mère je suis appelé à passer de la pauvreté affective à la pauvreté effective, je la prierai de m'en donner la force et le courage.

PRATIQUE.

Dans tous les états où il plaira à la divine Providence de me placer, je chercherai à me contenter de peu et à ne me plaindre de rien.

BOUQUET SPIRITUEL.

... N'ayant rien et possédant tout[1].

... Bienheureux les pauvres[2] !

Le vrai trésor du cœur est le détachement. Quiconque est détaché de tout et de soi-même retrouve tout et soi-même en Dieu[3].

Faites-moi trouver, ô mon Dieu, cet acte si étendu et si simple qui vous livre tout ce que je suis, qui m'unisse à tout ce que vous êtes[4].

Une des couronnes de Mater-Admirabilis.

Un ancien ouvrier se trouvait depuis plusieurs années réduit à la plus extrême misère, par suite d'une infirmité

[1] II Cor., VI, 10.
[2] S. Math., V, 6.
[3] Fénelon.
[4] Bossuet.

qui l'empêchait de se livrer à aucune sorte de travail; il vivait ainsi du pain de l'aumône, résigné à la volonté de Dieu. Il entendit parler de l'image miraculeuse de *Mater-Admirabilis* et eut l'inspiration qu'il serait guéri s'il la priait; mais ne voulant pas se présenter à elle les mains vides, il lui promit une couronne d'argent. Cependant, comment fera-t-il? sa pauvreté est si grande! Sa confiance en Marie lui suggère une pensée subite : « Lorsque j'aurai reçu, se dit-il, de la charité des passants plus de trois sous dans la journée, je mettrai de côté ce surplus afin de pouvoir satisfaire mon pieux désir. »

A force de privations, il parvint, en deux mois environ, à réaliser la petite somme nécessaire à l'accomplissement de son dessein. Il achète la couronne et, plein d'espérance, il s'achemine péniblement vers la Trinité. Il se présente à la porterie et demande à voir la sainte Vierge qui doit le guérir. Arrivé à l'entrée du corridor où se trouve l'image miraculeuse, il se jette à genoux, ce qu'il n'avait pu faire depuis bien des années, et marche ainsi. A mesure qu'il avance, ses souffrances diminuent; arrivé aux pieds de *Mater-Admirabilis*, il est parfaitement guéri. Il se livre aux transports de la reconnaissance la plus vive, fait à Marie l'offrande de sa couronne, fruit de ses privations, et promet à cette bonne Mère de publier partout sa gloire et le bienfait dont elle l'a favorisé. La santé de cet homme étant devenue excellente, il est entré comme domestique dans une maison, où il se livre avec ardeur à tous les travaux de son état, sans éprouver aucune souffrance.

TREIZIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie préparée à devenir la Mère admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par son amour pour la pureté.

PREMIER PRÉLUDE. — Regarder simplement l'image de *Mater-Admirabilis* qui semble l'image même de la pureté.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à la Mère Admirable la grâce de reproduire en nous quelques traits de sa pureté.

PREMIER POINT.

Mère Admirable, chef-d'œuvre de pureté.

La pureté dans sa source, c'est la simplicité de Dieu, c'est la parfaite limpidité et la transparence infinie de sa sublime essence. C'est la virginité absolue de son être en qui tout est plein, intact et immuable,

sans l'ombre d'une altération, ni d'une vicissitude possible. C'est sa complète inviolabilité qui fait que rien ne le divise ni l'entame, ni ne le distrait. C'est la jeunesse et comme la fraîcheur de sa vie qui n'a pas même une heure, encore qu'une série indéfinie de siècles n'en puisse pas mesurer la durée. C'est sa solitude excellente et cette imperturbable sérénité qui rend pour lui toute émotion impossible. C'est son unité ineffable par laquelle étant tout ce qui se peut nommer et concevoir de vrai, de bon, d'aimable, il est purement et simplement lui-même. C'est cette adhérence à lui-même qui fait que, tout appliqué à lui et s'aimant d'un amour unique et total, il ne vit qu'en lui seul par nature et par volonté. C'est, par conséquent, sa sainteté qui, pour ainsi parler, le retourne vers lui-même, le précipite tout entier en lui-même, l'y répand et l'y fixe dans une stabilité immense et éternelle. C'est cette force de prédilection et cet adorable parti pris qui est le dernier terme de sa vie intérieure, qui la clôt par conséquent et qui scelle si bien tout son être que, quelque répandu qu'il soit ensuite au dehors, il reste absolument fidèle à lui-même, indiciblement chaste et infiniment séparé de tout ce qui n'est pas lui.

Cette pureté est en Jésus-Christ, et par lui elle descend sur la terre. Il en est le *révélateur ;* il en est le *sacrement.*

Comme *révélateur* il l'enseigne : c'est une doctrine que cette pureté, une lumière admirable; c'est une science et une sagesse; c'est cette loi qui est imma-

culée et qui convertit les âmes [1]; c'est l'œil théologique : « Les seuls purs verront Dieu [2] ! » C'est une grâce aussi, c'est la grâce même. Il en est le *sacrement ;* il la contient. En nous la grâce est d'abord une épuration, mais en Jésus ce n'est qu'une pureté. Outre qu'étant vraiment et pleinement Dieu, la pureté divine est en lui, ou plutôt est lui-même, sa sainte humanité entre totalement et volontairement dans les états très-saints de sa divinité. Elle est tout orientée vers Dieu, tout appliquée à Dieu. Elle n'est qu'un œil pour le regarder, qu'une oreille pour l'écouter, qu'une main pour le saisir, qu'une voix pour l'acclamer, qu'une force pour le servir, qu'un cœur pour l'aimer, qu'un acte de donation pour se livrer complétement à lui ! Oh ! comme cette humanité sainte de Jésus-Christ appartient à Dieu ! Elle est dans un état toujours actuel d'adoration, de culte, d'amour, de consécration, d'adhésion. Il n'y a rien d'elle *hors* de Dieu, ni action, ni pensée, ni désir, ni volonté, ni mouvement, ni souffle, ni seconde de son existence : et *c'est là sa pureté.* En retour, Dieu est, vis-à-vis de cette humanité sainte, dans un acte toujours vivant de bénédiction, d'effusion et d'union.

Cette pureté vient à nous par le don que Jésus nous fait de lui-même ; don qui est sans réserve et sans mesure, si bien que ceux qui l'ont reçu peuvent dire en vérité : « Vivre, pour moi, c'est LUI [3] ! Je vis, non

[1] Ps. XVIII, 3.
[2] S. Math., V, 8.
[3] Philip., I, 21.

pas moi, mais Jésus vit en moi [1]. » Cependant rien de ce qui est à Jésus n'est ôté à Dieu pour cela, au contraire; comme en se donnant ainsi à nous, il le fait purement pour la gloire de son Père, par amour pour son Père, en obéissant à son Père, chacune de ces donations inouïes est comme un acte de plus d'union à son Père et comme une nouvelle floraison de cette *appartenance* radicale qui lui permet de dire : « Je vis pour mon Père; » et même : « Mon « Père et moi nous ne sommes qu'un [2]. » C'est ainsi que regardant toutes les créatures, les aimant, les attirant, se les incorporant, non-seulement Jésus-Christ n'est pas moins pur, mais il leur communique, sans en rien perdre, de sa surabondante pureté. « Si je « l'aime, je suis pure, disait sa vierge sainte Agnès; « si je le touche, je suis chaste; si je le possède, je « suis vierge [3]. »

Mais il faut dire que, dans ce sens surtout, Marie fut le chef-d'œuvre de Jésus et son image expresse. Comme Dieu s'était *versé* dans l'humanité sainte de Jésus, Jésus se *versa* dans sa Mère... c'est le même mystère de grâce et de sainteté. Marie est pure, absolument pure, parce qu'elle aussi est toute remplie de Dieu sans qu'il y ait place en elle pour autre chose. Dès son Immaculée Conception elle a cette plénitude de pureté; sans doute, à tout instant, son humilité creusera en elle de nouveaux abîmes, et son

[1] Gal., II, 20.
[2] S. Jean, X, 30.
[3] Bréviaire romain.

amour, en se dilatant, reculera de plus en plus ces limites naturelles de son être dont l'océan divin a daigné se faire des rivages, mais à chacun des innombrables instants de sa longue et merveilleuse vie, son Archange aurait pu lui dire : « Je vous salue, pleine de grâce ! » C'est cette plénitude même qui croissait en Marie. Quelle transparence et partant quelle lumière ! Et, parce qu'en elle tout vient de la grâce, la lumière, versée d'en haut, fait elle-même la transparence de la créature qu'elle inonde.

Mais comprendrons-nous jamais la correspondance de la très-sainte Vierge à la grâce ?... Quelle union parfaite et constante avec Dieu ! Pas une des perfections divines qui, voulant se mirer dans cette âme, ne trouve en elle un miroir fidèle et sans tache. De là, pas un droit de Dieu qui, prétendant s'exercer, ne rencontre en elle une soumission totale, aimante et ardente. Pas une de ses volontés à laquelle elle ne se livre ; pas une touche intérieure à laquelle elle ne cède ; pas un souffle divin sous lequel elle ne fléchisse ; pas une parole du Seigneur sous laquelle elle ne fonde et ne s'écoule comme l'eau ! Elle est le ciel de Dieu, le lieu de ses délices... Il va, avec une liberté souveraine, jusqu'aux extrémités de son être. Nulle barrière ne s'oppose à son action, nul obstacle, nul circuit ; tout est droit en Marie, tout est ouvert, tout est incliné, tout est favorable. Oh ! comme elle est *donnée!* et quelque *donnée* qu'elle soit, comme, à l'exemple de Jésus-Christ, elle se donne encore sans cesse !

On peut dire qu'en elle tout est divin, non-seule-

ment dans sa vie intérieure, mais dans sa vie extérieure, dans les actes même de son sacré corps; ainsi, ses paroles, ses sourires, ses soupirs, ses démarches, ses repas, son sommeil, tout vient de Dieu, tout va à Dieu, tout s'épanouit, se développe et se termine en Dieu. *C'est là sa grande virginité!* Marie est *vierge* dans tout ce qu'elle fait, dans tout ce qu'elle dit, dans tout ce qu'elle aime; elle est *vierge* dans tout ce qu'elle est : *vierge parfaite et inviolable.* Elle passe impunément au milieu de toutes les créatures; elle les aime pourtant immensément, car après Notre-Seigneur, nul ne les aime comme elle; mais, comme lui, elle les aime chastement, librement, royalement, divinement. Elle aussi, en les aimant, les purifie et les élève. Elle leur est comme un *paradis* tout ouvert; mais elle reste le *jardin fermé!...* Elle est pour tous une *source intarissable*, mais elle demeure une *fontaine scellée!...* Elle est la *Mère universelle*, mais en étant toujours *l'Unique de Dieu*, *la Reine*, *l'Épouse*, *la Vierge*.

Quoique être la Mère du Christ soit une grâce hors de proportion avec les mérites, quels qu'ils soient, d'une créature quelconque, oh! comme Marie peut bien être cette Mère! Jésus-Christ est la splendeur de Dieu rayonnante dans le monde : voici l'atmosphère libre et pure qui peut lui livrer le passage... Jésus-Christ se plaît et vit parmi les lis : voici un lis, ou plutôt une vallée immense où les lis croissent comme l'herbe, et où il n'y a que les lis qui croissent!... Marie est donc le chef-d'œuvre de la sainte pureté; mais elle en est aussi le modèle.

DEUXIÈME POINT.

Mère Admirable, modèle de pureté.

Marie naît pure, nous naissons souillés, hélas! et pleins d'attraits pour ce qui souille!... mais le baptême nous purifie. Une partie de notre âme, celle qu'on appelle la partie supérieure, c'est-à-dire ce qui en nous, avec le secours de Dieu, peut toujours dominer et gouverner le reste, est élevée par ce sacrement à une sorte d'Immaculée Conception. Elle renaît donc dans le Saint-Esprit et elle devient une nouvelle créature dans le Christ; elle est sainte et vraiment vierge, parce qu'elle est unie immédiatement à Dieu, en qui l'on peut dire qu'elle a désormais ses racines. Elle est si pure alors que, si la mort vient inopinément la séparer de son corps, sans le moindre délai, elle est en Dieu et le voit face à face.

Mais si Marie, pleinement immaculée, n'a rien tant eu à cœur, dès les premiers instants de sa sainte existence, que de perfectionner sa première pureté, en adhérant de plus en plus à Celui qui en était la source, ne nous montre-t-elle pas par là ce que nous avons à faire? Ne nous ouvre-t-elle pas la voie pour que nous marchions sur ses traces? L'honneur de Dieu qui est engagé en nous par cette ineffable alliance du baptême; la volonté qu'il a, après nous avoir faits ses enfants, de nous rendre semblables à lui et capables d'entrer pour jamais dans sa joie; ses droits, ses bienfaits, nos intérêts les plus sacrés et les plus chers,

ceux de l'éternité, ceux du temps, ceux de l'âme, ceux du corps, ceux de nos proches, ceux de cette grande famille catholique en laquelle nous vivons ; tout nous fait une loi principale et impérieuse de garder et de perfectionner notre pureté baptismale.

D'abord il faut la maintenir et partant la défendre, car elle est attaquée. Elle l'est par le *dehors;* l'esprit ténébreux et immonde la déteste : elle rend témoignage contre lui et lui devient un châtiment. De plus, elle est dans nos âmes la splendeur de Jésus-Christ qui est l'immortel objet de sa haine; Satan fait donc tout pour nous la ravir et il n'est rien ici-bas qu'il ne puisse détourner à ses mauvais desseins. Le monde est son grand instrument pour nous séduire, nous prendre et nous perdre. Puis, nous sommes attaqués *au dedans.* Le péché, même chassé de l'âme, laisse en nous sa trace hideuse; et cette trace n'est pas une chose morte : c'est une force de contradiction et de révolte contre Dieu. On peut avoir été ravi jusqu'au troisième ciel et sentir encore cette triste servitude. On peut être saint et éclairé jusqu'à enseigner les anges et avoir à gémir du fardeau de ces sombres chaînes.

Ah! Marie ne connut pas ces luttes. Elle fut une harmonie vivante, un concert sans dissonance et sans interruption. Tout s'accordait en elle parce que tout en elle s'accordait à Dieu. O lyre harmonieuse! ô jour sans nuage! ô printemps radieux comme l'été, fécond comme l'automne, mais que ne précède et que ne suit aucun hiver!.... Encore une fois, qui dira l'intégrité, la totalité, la perfection de la pureté de cette Vierge?

Et cependant, voyez-la! elle vit séparée; on peut dire qu'elle vit voilée; on la dirait timide.

« Ma mère, que craignez-vous? — Rien, hormis de « ne pas cacher l'éminence de ma grâce, de sortir de « la voie commune et de ne pas donner à tous l'exemple « que je leur dois. »

On dirait qu'elle aussi a quelque chose à défendre; mais si elle agit de la sorte, nous pécheurs, que ferons-nous?

D'ailleurs, ce n'est pas assez de sauver notre pureté et de la maintenir telle que Dieu l'a faite; il faut l'étendre. Elle occupe le sommet de notre être; elle n'en remplit pas encore les vallées. Elle règne dans la capitale de notre royaume intérieur, mais toutes les provinces ne lui sont pas absolument soumises.... Que de retraites, en nous, où la lumière royale de Jésus-Christ n'atteint pas sans notre concours! C'est l'œuvre de notre liberté, prévenue, fécondée et assistée par la grâce, d'étendre partout en nous le règne de Dieu en achevant de conquérir à la vérité, à la justice, à l'amour, à la vie éternelle, non-seulement tout ce que nous sommes, mais encore tout ce que nous faisons, c'est-à-dire en sanctifiant de plus en plus notre être et nos œuvres. L'intelligence, la volonté, le cœur, toutes les puissances de l'âme, les sens intérieurs et extérieurs, le corps, la vie, toute la vie, la vie personnelle et la vie de relations : autant de régions, il faudrait dire autant de mondes, où nous devons faire pénétrer et régner notre baptême.

O mon Dieu! ô mon Jésus! ô ma Mère! que je voudrais m'ouvrir à ces saintes invasions de la lumière et de la grâce!...

Marie fait une réponse à nos désirs et à nos prières, c'est celle-ci : «Imitez-moi comme des fils bien-aimés.» L'imiter en ceci, c'est faire de Jésus depuis la crèche jusqu'au Calvaire, une étude humble, pieuse, assidue, intérieure ; c'est le considérer souvent, et s'il se peut toujours, dans ses mystères, dans ses souffrances, dans ses sentiments, dans ses états vis-à-vis de son Père et vis-à-vis des créatures. C'est contempler, à travers sa douce et virginale humanité, les perfections splendides de sa divinité. C'est se nourrir de lui, sous toutes les formes où il nous est accessible et où lui-même se propose à nous, spécialement par l'Écriture, par les sacrements et surtout par cette communion perpétuelle à la volonté de son Père, dont lui-même déclare qu'il vivait [1]. C'est s'attacher toujours à lui par préférence, lui garder son cœur inviolablement et ne pas craindre d'acheter, au prix d'un sacrifice quelconque, la grâce inestimable de son intimité... *L'intimité de Jésus!* ah! c'est là qu'est la paix, la liberté, la force et le secret de tous les triomphes; c'est le trésor de toute pureté.

Imiter notre sainte Mère, c'est encore pratiquer les vertus, toutes les vertus : elles sont filles de la grâce, et leur premier emploi est de servir de rempart à leur mère. C'est aussi se défier très-humblement de

[1] S. Jean, IV, 34.

soi, ne se faisant aucune illusion sur ses forces ; c'est veiller sur soi-même avec soin et avec jalousie ; c'est se retirer quand il est bon ; c'est fuir quand il est nécessaire. C'est vivre, quant au dehors, *à distance de tout*, prenant uniquement et exactement en Dieu la mesure des rapprochements, que la vie de ce monde réclame ou autorise ; c'est tenir spécialement toute la création sensible en respect ; c'est prendre la simplicité pour vêtement, la sainte modestie pour armure et le silence pour gardien ; c'est faire sentir aux sens, à tous les sens, et fréquemment, la souveraineté de l'esprit. C'est être un lis au milieu des épines, une âme très-innocente et en même temps pénitente, une vierge un peu martyre.

Est-ce là tout ? Ce programme est bien beau, mais qu'il est difficile !...

« Ah ! dit encore Marie, je ne suis pas seulement « un exemplaire posé par Dieu au sommet des montagnes ; je ne suis pas un pur objet offert à vos contemplations ; je ne me tiens pas si loin de vous, encore qu'à tous égards je vous surpasse... Je suis un « foyer, je suis une source, je suis une Mère... Je « suis la Mère ayant du lait pour les enfants, des caresses pour les jeunes, de la tendresse pour tous... « Je suis la Mère de la belle dilection, de la vraie « science et de la sainte espérance ; la Mère de l'éternelle sagesse et de la lumière incréée ; la Mère de « l'Agneau... la Mère du don de Dieu... la Mère de « Celui qui purifie toutes choses, qui efface les péchés, guérit les langueurs, bénit toutes les bonnes

« volontés, aide à porter tous les fardeaux, aplanit « toutes les voies qu'il éclaire, et mène lui-même à « toutes les fins où il a commandé d'arriver. Venez « à moi : je rayonne Jésus et je le donne !... Qui l'a « reçu de moi peut tout et possède tout... »

COLLOQUE.

Louer Dieu et remercier Notre-Seigneur d'avoir versé en Marie la plénitude de sa divine pureté.

Demander à *Mater-Amirabilis* de rétablir en notre âme, au prix de tous les sacrifices, la pureté très-excellente de notre baptême, de l'y sceller et de nous faire arriver à étendre cette grâce jusqu'à la consommation de la sanctification que Dieu nous destine.

PRATIQUE.

Se retirer quand il est bon ; fuir quand il est nécessaire ; vivre, en un mot, quant au dehors, à distance de tout, prenant uniquement en Dieu la mesure des rapprochements que la vie de ce monde réclame ou autorise.

BOUQUET SPIRITUEL.

Rien de souillé ne peut entrer dans le royaume de Dieu [1].

Quelle société est possible entre la lumière et les ténèbres [2]?

[1] Apoc., XXI, 27.
[2] II, Cor., VI, 14.

Qui pourra rendre pur celui qui est immonde jusqu'en ses origines? N'est-ce pas vous qui êtes seul [1] ?

Oh ! qu'elle est belle la race des chastes, tout éblouissante de clarté ! Sa mémoire ne peut pas mourir ; car Dieu la connaît et les hommes aussi finissent par la connaître [2].

Quel est le bien de Dieu, quelle est sa gloire, sinon le froment des élus, et le vin qui fait germer les vierges [3]?

L'âme pure est une belle rose, et les trois personnes divines descendent du ciel pour en respirer le parfum.

L'image de Dieu se réfléchit dans une âme pure. comme le soleil dans l'eau [4].

Hommage de reconnaissance à Mater-Admirabilis.

Je perdis ma mère, dès l'âge le plus tendre, et je fus confiée aux soins maternels des religieuses du Sacré-Cœur de la Trinité du Mont; ma plus jeune sœur vint bientôt me rejoindre près d'elles.

J'étais au pensionnat pendant que l'on peignait à fresque *Mater-Admirabilis*, et j'eus le bonheur d'être témoin des premières grâces obtenues devant l'image de celle que

[1] Job, xiv, 4.
[2] Sag., iv, 1.
[3] Zach., ix, 17.
[4] M. Vianney, *Esprit du curé d'Ars.*

l'on nommait encore la *Madona del Giglio*, la Vierge du lis; déjà elle était pour moi la Mère Admirable, et je cherchais, à ses pieds, celle que Dieu m'avait enlevée, et dont le souvenir me faisait verser tant de larmes. Ma petite sœur partageait mes sentiments, et nous allions ensemble, dans le cher corridor, nous agenouiller aux pieds de celle que nous appelions notre Admirable Mère, la priant de nous bénir.

Mon attrait pour l'image vénérée se montra sensiblement à l'occasion d'une petite composition que je fis et dont elle fut le sujet. Je fus frappée du silence et de la solitude qui régnaient autour de la jeune Vierge consacrée à Dieu dans le Temple de Jérusalem... Ses yeux fixés sur le lis, emblème de sa pureté, son recueillement, sa douce paix me semblèrent l'expression de l'union réelle existant entre la sainte Enfant et son Dieu, et déjà je voyais Jésus en Marie.

J'ai souvent pensé que la très-sainte Vierge a daigné venir elle-même poser au Sacré-Cœur pour y servir de modèle aux jeunes filles qui, au même âge qu'elle, sont élevées à l'ombre du sanctuaire. Tout en contemplant son beau lis, *Mater-Admirabilis* les suit du regard pour arrêter la légèreté de leur enfance... Si elles se sentent défaillir dans leur tâche de travail manuel, qu'elles songent au petit fuseau de *Mater-Admirabilis;* il ne reste inactif que pour lui laisser le soin de penser à Dieu, et de lui offrir son action; celles dont l'étude abat le courage peuvent se souvenir du livre entr'ouvert de la sainte Enfant, il leur indique que la lecture des saintes Ecritures succédait pour elle au travail; enfin, si quelques jeunes cœurs s'attristent ou se troublent, dans l'asile de la paix et du bonheur, la vue seule de l'admirable Enfant ramène bien vite le calme et la joie.

Bientôt, ma sœur et moi, nous nous agenouillions dans le corridor béni ! *Mater-Admirabilis* fut notre unique consolation dans la plus grande de nos douleurs... A ses pieds, on nous apprit que Dieu nous avait enlevé celui qui possédait sans partage tout notre amour filial. Désormais sans père ni mère, Marie devint notre Admirable Mère : tous nos instants, à dater de cette triste journée, en ont été un vivant témoignage.

Cependant je répondais peu à tant de grâces : je montrais une opposition prononcée pour tout ce qui tenait à la vie religieuse.

Pourtant Marie m'inspira le désir de me mettre plus spécialement sous sa protection, en prenant par un acte solennel le titre d'Enfant de Marie ; elle vint à mon secours dans les efforts que j'avais à faire pour obtenir cette faveur, et le 1er mai, la médaille préservatrice me fut donnée. Ma consécration d'Enfant de Marie mettait le sceau à toutes celles que j'avais déjà faites. Dès lors la Mère Admirable m'inclina davantage vers la prière et vers une plus grande délicatesse de conscience; depuis ce moment commença une série de touches intimes de la grâce, mais aussi de ma part une suite de luttes intérieures et de résistances prolongées; car Jésus-Christ demandait mon cœur sans partage, et je commençais à redouter un appel plus définitif et plus parfait. Cependant, je quittai la maison bénie de la Trinité du Mont; au moment de mon départ j'allai faire mes adieux à mon Admirable Mère, je versai des larmes à ses pieds; mais j'avais la confiance qu'elle me suivrait partout, et je promis de faire tout ce qu'elle me dirait au fond du cœur.

Peu de temps après mon départ, la voix de Marie se fit entendre : Jésus-Christ me voulait plus parfaitement à lui, j'avais la vocation religieuse ! et pour la première fois

je fus contrainte de me l'avouer, le contraire me paraissait en dehors de l'élément même de mon existence, et entièrement étranger à mon être. N'était-ce pas *Mater-Admirabilis*, aux pieds de laquelle j'avais grandi, qui m'avait communiqué quelque chose de son amour pour la prière, la solitude, la virginité? N'était-ce pas elle qui m'avait obtenu cette grâce de salut? Ce fut elle encore qui s'en fit la gardienne; car je résistai longtemps à cet appel, et je fermai l'oreille à cette voix intime qui me pressait toujours de me donner à Dieu. Au milieu de ma souffrance, je conservai le souvenir de Celle qui, déjà si souvent, s'était montrée admirable en miséricorde à mon égard; je la suppliai de me garder à son fils, et de me sauver du danger, auquel je m'exposais, de perdre ma sainte vocation. Marie daigna m'écouter encore, et par un trait définitif de sa maternelle puissance, j'entrai au noviciat pour l'ouverture du mois de Marie. Depuis que de grâces et d'amour dans l'ensemble de sa divine protection!...

Ma jeune sœur, qui comme moi s'était souvent agenouillée devant l'image bénie, avait aussi respiré, près de la Madone du Lis, le parfum délicieux qui attire les Vierges à sa suite dans la solitude, pour y servir Dieu dans un dévoûment absolu aux conseils évangéliques. Elle eut le bonheur d'entrer au noviciat peu de temps après moi.

QUATORZIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par son amour pour l'obéissance.

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter Marie agissant dans l'intérieur du Temple avec la ponctualité, la liberté et la joie que donne la sainte obéissance.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander la grâce de savoir soumettre sa volonté à tout ce qui est l'expression du bon plaisir de Dieu.

PREMIER POINT.

Marie, par son obéissance, reçoit la grâce destinée à la Mère de Dieu.

Celle qui venait écraser la tête de l'antique serpent devait recevoir de Dieu une vertu suréminente d'obéissance ; elle devait devenir la Mère de la soumission, comme Satan avait été le père de la révolte.

Lucifer, appelé par la Miséricorde devant le trône de Dieu pour y mériter sa béatitude en confessant la vérité et en accomplissant la justice, avait osé dire : « *Non serviam;* je ne servirai pas! » La justice et la vérité l'avaient précipité, et l'orgueilleux rebelle était devenu le prince des avilis et des esclaves, c'est-à-dire le plus avili et le plus esclave de tous ceux qui l'imiteraient. D'autant plus jaloux d'avoir des imitateurs, et voulant frustrer au moins par là ce Dieu qu'il avait le malheur de haïr et qu'il ne pouvait personnellement blesser, il tenta l'homme. L'homme écouta l'insolent *pourquoi*, que cet impie hypocrite osait soulever devant lui contre un ordre positif de Dieu ; il ne s'indigna pas en voyant Dieu mis en question. Cette faiblesse le livra à l'ennemi : troublé par les artifices de Satan, ébloui par ses fausses promesses, il en vint à un acte de désobéissance formelle. C'était, sous une autre forme, renouveler le détestable cri du maudit : « Je ne veux pas servir! »

Quatre mille ans s'écoulent dans la lutte presque incessante et de plus en plus générale de la créature contre son Dieu. Cependant, voici qu'à la fin une très-douce enfant prononcera humblement, mais avec toute l'énergie de son âme, les paroles salutaires de la soumission et de la justice, qui replaceront la créature dans l'ordre primitif, c'est-à-dire dans la dépendance envers son Créateur : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole! » Cette fois-ci encore, un Ange a parlé à une Femme, mais cet Ange est l'ambassadeur du Très-Haut. Ce

n'est pas, il est vrai, un ordre qu'il apporte ; il vient seulement proposer à la liberté de la créature un simple désir de son Créateur et Seigneur. Si elle acquiesce, sa docilité n'en sera que plus admirable. Écoutez, dans le recueillement et le silence, le pieux colloque de l'ange Gabriel et de Marie : comme il contraste avec celui qui eut lieu entre l'esprit du mensonge et la première femme ! Aussi Ève et Satan n'enfantèrent-ils que le péché ; Gabriel et Marie préparèrent le salut du monde.

Ainsi que le cultivateur, quand il veut semer un grain précieux, regarde, tourne et retourne le sol auquel il va confier son trésor ; de même le Seigneur, avant de jeter la semence du ciel, le froment de son Verbe dans la terre humaine, cherche ici-bas où il trouvera une portion de terre assez pure et assez féconde pour porter le fruit divin ; nulle part il ne rencontre une âme comparable à celle de Marie. Cette âme il l'a toute en sa main ; il y peut agir avec une liberté souveraine : elle n'a pas de vie propre, pas de volonté propre ; en elle donc point d'obstacle, rien qui puisse altérer le grain de Dieu et l'empêcher de germer et de grandir.

Celui qui fait la volonté de mon Père, dit le Sauveur, celui-là est mon frère, ma sœur et *ma Mère.* Telle est la condition de la divine maternité de l'âme à l'égard de la grâce, et la Vierge unique, qui a toujours accompli parfaitement la volonté de Dieu, a mérité pour cela d'en conserver la plénitude, le principe et la source.

O Marie! par votre obéissance vous vous êtes rendue digne Mère de Jésus. Votre cœur docile, votre esprit soumis ont ravi le Verbe de Dieu. Celui qui venait en ce monde pour faire la volonté de son Père, Celui dont cette volonté auguste était la nourriture, Celui qui se rendait obéissant jusqu'à la mort, Il est sorti de votre cœur, cet autel vivant et très-saint où l'obéissance offrait déjà à son Dieu de si parfaites oblations; et après qu'Il en est descendu, Il a marché jusqu'à la croix les yeux fixés vers son Père! Et tout ce qu'Il a voulu, vous aussi vous l'avez voulu. Vous avez éminemment partagé avec Lui ce nom sublime que le prophète donne à l'âme fidèle; elle sera appelée: « ma volonté en elle; *voluntas mea in eâ.* » Vous seule, comme Jésus, vous avez constamment et uniquement exécuté la volonté de Dieu.

Vous avez été obéissante, depuis le premier instant de votre vie, à toutes les inspirations de la grâce les plus secrètes et les plus délicates. Vous avez été obéissante, pendant tout le cours de votre vie, en ne cessant de veiller comme la plus admirable des mères sur le Sauveur enfant. Enfin, vous avez été obéissante, on peut le dire, jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix, parce que vous avez souffert en présence de votre Fils crucifié tout ce qu'il a souffert lui-même et que vous avez voulu avec Dieu toutes ces souffrances. Voilà pourquoi vous êtes la Mère de Jésus; voilà pourquoi Jésus est votre Fils.

DEUXIÈME POINT.

L'obéissance de Marie a pour racine son humilité.

L'obéissance est en Marie comme une tige sur laquelle fleurissent plusieurs vertus. Mais la racine de cette tige, le principe de cette obéissance, quel est-il ? L'humilité.

Au moment où Marie prononça l'acte suprême de son obéissance, il y avait quatorze ans qu'elle était la plus humble des créatures ; il y avait quatorze ans qu'elle s'abaissait devant Dieu, lui disant chaque jour : « Je ne suis que néant devant vous [1]. »

Saint Michel avait opposé au premier cri de la révolte l'élan sublime de l'humilité : « Qui est semblable à Dieu ? » Il était juste que Marie, qui devait offrir à Jésus un cœur déjà parfait, se rendît, elle aussi, illustre en cette vertu qui fait toute la gloire de la créature.

L'humilité, c'est la vérité connue, acceptée et aimée par la créature ; c'est l'acquiescement complet d'un être au jugement que Dieu porte de lui ; c'est cette intelligence surnaturelle, cette vue tranquille et contente, cette confession simple, sincère, prompte, amoureuse de son propre néant, de sa radicale et totale indigence. Comment l'obéissance n'en sortirait-elle pas ? C'est à peine si, à certains égards, elle s'en distingue. Qu'est-ce en effet que l'obéissance, sinon l'humilité de la volonté, la vérité faite dans la vo-

[1] Ps. XXXVIII.

lonté, confessée par la volonté et étendue par elle aux actes de la vie? Celui qui sait, qui voit, qui considère qu'il ne s'est pas donné l'être à lui-même, comment prétendrait-il diriger, en souverain, l'être qu'il a reçu? S'il n'est pas son principe, il n'est donc pas sa fin. S'il n'est ni son principe ni sa fin, comment serait-il sa loi? S'il ne vit physiquement qu'en dépendant de son Créateur et par le fait même de cette dépendance, comment sa vie morale consisterait-elle à s'affranchir de Lui?

Dans cet ordre, il est vrai, il ne dépend plus de Dieu fatalement; mais, loin de lui être donnée pour diminuer sa soumission, la liberté qu'il a de ne se point soumettre va-t-elle, de droit, à autre chose qu'à la perfectionner, en y faisant entrer la lumière de l'intelligence, l'honneur et la fermeté d'un choix tout volontaire, et l'inestimable prix d'un don fait par amour? Loin de relâcher les liens, cette admirable combinaison les resserre.

Enfin, il ne faut pas réfléchir beaucoup pour voir que toute la supériorité de l'homme gît dans cette puissance qu'il a d'obéir, et que plus il en use, plus il se soumet, plus il est grand, bon, juste et saint, je dirais presque, plus il est divin; car Dieu lui-même est dans les volontés qu'il intime à la créature, et quand la créature accueille ses volontés, elle ne fait que s'ouvrir aux effusions divines; et c'est là ce qui la nourrit et la sanctifie en attendant de la rendre tout à fait bienheureuse. L'humilité s'épanouit donc dans l'obéissance, et l'obéissance fait que Dieu s'épanouit

dans la créature et la créature en Dieu. L'Écriture l'insinue quand elle dit : « Celui qui garde la loi sera rempli par la loi [1]. »

« Une âme tombe dans l'action divine, dès que la bonne volonté se trouve formée dans son cœur; et cette action a plus ou moins d'autorité sur elle, selon qu'elle est plus ou moins abandonnée. L'art de l'abandon n'est que l'art d'aimer. L'amour trouve tout où on ne lui refuse rien. Et comment serait-il refusé par une âme qui ne vit que de lui ?... L'amour ne peut demander que ce que veut l'amour. L'amour peut-il ne pas vouloir ce qu'il veut ? L'action divine n'a égard qu'à la bonne volonté; ce n'est pas la capacité des autres facultés qui l'attire ni leur incapacité qui l'éloigne. Trouve-t-elle un cœur bon, pur, droit, simple, soumis, filial ? c'est tout ce qu'il lui faut. Elle s'empare de ce cœur, elle en possède toutes les facultés ; et tout se trouve enfin si admirablement concerté pour le bien de l'âme, que cette âme trouve en toutes choses de quoi se sanctifier [2]. »

Ainsi fut Marie : l'abîme de son humilité et de son obéissance appela l'abîme de l'être divin, et Dieu prit sa joie à combler cette âme qui apparaissait devant lui comme le lit de l'Océan avant qu'il eût reçu ses grandes eaux ; Dieu y déposa la source de la vie éternelle, le Verbe, son Fils !

Nous aussi, marchons dans les voies petites, humiliées ; entrons dans la conviction de notre misère ;

[1] Eccl., XXII, 8.

[2] R. P. Caussade, *l'Abandon à la Providence divine*, liv. III, ch. II.

faisons le vide en notre âme; débarrassons-la des scories de nos concupiscences et des encombrements de nos péchés.

Dieu répand sa grâce comme sa pluie et son soleil sur les bons et sur les méchants; mais les bons obéissent et agissent en vertu de la grâce, et leurs âmes prennent quelques-uns des caractères de la divine maternité pour concevoir et développer la grâce, les autres demeurent stériles. C'est toute la vie chrétienne et toute la question des progrès de l'âme. Dieu commence, mais l'homme doit suivre, obéir, agir et souffrir pour mériter en quelque sorte d'entrer dans la sainte maternité de la grâce.

Par une obéissance radicale, livrons-nous donc à l'action de Dieu, et Dieu nous comblera des dons de Jésus-Christ, et nous partagerons ainsi avec notre Admirable Mère les grâces de l'Incarnation.

COLLOQUE.

Demander à la très-sainte Vierge qu'elle veuille bien nous obtenir la force de la suivre dans la voie de l'humilité et de l'obéissance.

PRATIQUE.

Considérer le Cœur de la très-sainte Vierge, en étudier les saints attraits, chercher à imiter son obéissance en refusant à la volonté propre tout ce qu'on sait n'être pas dans les vues de Dieu.

BOUQUET SPIRITUEL.

Vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps... alors j'ai dit : « Me « voici ; je viens pour faire, ô Dieu, votre volonté [1]. »

Tout ce que vous voudrez, ô mon Dieu, comme vous le voudrez, quand vous le voudrez !...

Le point suprême de la perfection est de n'être plus, étant entièrement perdu dans la volonté de Dieu, et de ne se trouver jamais que dans l'accomplissement de cette même volonté [2].

Il faut s'abandonner, se consacrer et sacrifier entièrement et irrévocablement à Dieu, afin qu'il fasse de nous, en nous et par nous, tout ce qu'il lui plaira [3].

Mater-Admirabilis guérit le corps et l'âme.

I

Le jour de la fête du Saint-Cœur de Marie, 1847, une sœur novice de la Trinité-du-Mont se rendait à l'église pour entendre la messe, quand elle fit un faux pas et tomba assise; le coup porta sur l'épine dorsale, et les douleurs furent si vives que la religieuse resta sans pouvoir se mouvoir. On la plaça sur un lit; le chirugien déclara le mal fort grave et défendit à la malade tout mouvement, même des

[1] Hebr., x, 8.

[2] Le Solitaire des rochers.

[3] Sainte Chantal.

bras. La pauvre sœur était donc clouée sur son lit, pour plusieurs mois, au dire des hommes de l'art. Le soir du cinquième jour, depuis son accident, la malade demanda à la sœur infirmière un peu d'huile de la lampe de *Mater-Admirabilis ;* mais on l'oublia. Dans sa simplicité, elle fit alors cette prière à Marie : « Ma bonne Mère, vous savez « que j'ai demandé de l'huile de votre lampe et que je « l'attends encore; mais est-il besoin de cela pour me « guérir ? Ne pouvez-vous pas vous-même passer votre « gentille petite main sur mon mal et faire disparaître « la cause de mes souffrances? Vous voyez dans quel état « je suis : me voilà devenue complétement inutile; moi « qui suis la dernière de la maison, je devrais servir les « autres, et au lieu de cela, j'ai trois personnes occupées « autour de mon lit. Je vous en supplie, guérissez-moi!...»

Après avoir fait sa prière elle s'endormit. Au milieu de la nuit elle se réveilla, et quel ne fut pas son étonnement de se trouver presque debout, appuyée contre son lit! Sa première pensée fut : On m'a défendu de remuer, et comment donc ferai-je pour me recoucher? Mais bientôt elle se convainquit que *Mater-Admirabilis* avait exaucé sa demande; elle ne ressentait plus aucune douleur et pouvait parfaitement se mouvoir. Après avoir exprimé sa reconnaissance à sa bonne Mère, elle s'endormit paisiblement. Le lendemain, elle s'empressa de raconter ce qui lui était arrivé, puis elle se leva et se rendit auprès de la Mère supérieure. Le chirurgien, qui vint plus tard, la trouva, à son grand étonnement, dans un état de santé parfaite; il n'eut pas de peine à attester que cette guérison n'était nullement due aux remèdes, mais qu'elle tenait du prodige. La bonne sœur, à dater de ce moment, put reprendre son travail sans éprouver le plus léger ressentiment de sa chute.

II

La révérende mère Makrina, religieuse polonaise persécutée, pendant qu'elle demeurait à la Trinité-du-Mont, reçut un jour la visite de plusieurs protestants, parmi lesquels se trouvait un jeune Anglais qui prit à tâche de lui adresser une multitude de questions insidieuses. La mère, pour en finir, proposa une visite à la chapelle de *Mater-Admirabilis*. Arrivés devant l'image tous se mirent à genoux, excepté notre méchant railleur, qui persista à rester debout. La mère Makrina lui dit alors : « Vous ne « voulez pas vous mettre à genoux; eh bien! il viendra « un jour où vous vous prosternerez aux pieds de cette « même image! » Puis elle se mit à prier Marie avec sa ferveur ordinaire. Le jeune protestant sembla n'attacher aucune importance à ces paroles, et cependant, *Mater-Admirabilis* avait blessé son âme d'un trait vainqueur. Peu de temps après il quitta Rome. Environ deux années s'écoulèrent. Un jour, on vit venir à la Trinité un nouveau catholique qui se dirigea aussitôt vers la sainte chapelle : là, se prosternant profondément devant l'image vénérée, il répandit son cœur dans celui de Marie en versant des larmes d'attendrissement. C'était le jeune Anglais qui avait visité la mère Makrina deux ans auparavant. Il raconta alors que depuis le jour où il était venu dans cette chapelle, il avait été poursuivi incessamment par la très-sainte Vierge; il avait beau la fuir, son souvenir le suivait portout; il n'avait plus la paix. Enfin, s'étant décidé à embrasser la religion catholique, il était devenu véritablement heureux. L'amour de Marie enflammait son cœur et

lui faisait goûter des délices ineffables : il lui devait tout son bonheur.

Bientôt il eut l'inspiration de se dévouer au salut des âmes et entra au collége des Irlandais, où il ne tarda pas à recevoir les saints ordres.

DEUXIÈME PARTIE

AVANT-PROPOS

DE LA SECONDE PARTIE.

La très-sainte Vierge, destinée de toute éternité à être l'Admirable Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme nous l'avons médité dans la première partie de ce livre, n'en a pas moins, ainsi que son divin Fils, habité parmi nous. Elle a été entendue ; on l'a considérée au milieu de ses compagnes, au Temple, ensuite à Nazareth, en Judée, au milieu des saintes femmes.

Dans cette seconde partie, nous nous efforcerons d'assister, par la contemplation, *aux actions journalières* de la très-sainte Adolescente du Temple. Le modèle qui pose devant nos yeux est bien élevé ; mais, ne l'oublions pas, regarder Marie, la prier humblement, c'est ouvrir son âme à la grâce qui

rend capable de l'imiter. Comme une mère sait, en s'abaissant, se proportionner à son petit enfant, notre Mère Admirable sait s'ajuster par une grâce, qui est sa grâce propre, à notre faiblesse, afin de nous animer ensuite à courir à l'odeur de ses éminentes vertus.

Cette seconde partie est la partie essentiellement *pratique* de ce livre. Qu'on suive avec piété la très-pure Enfant, depuis son réveil jusqu'au moment où sa prière, s'unissant le soir au sacrifice des parfums, s'exhalera devant Jéhovah, on se sentira épris du *meilleur* et en voie d'arriver à la plus haute dilection. Les jeunes filles, surtout, apprendront ici le secret merveilleux qui fait de chaque action chrétienne, même la plus simple et la plus cachée, un trésor d'éternels mérites. Imiter Marie, quoi de plus grand?... Mais l'imiter à l'époque de sa vie où, modeste enfant, candide adolescente, elle priait, méditait, étudiait, travaillait et suivait la voie la plus commune, la plus ordinaire, quoi de plus facile?...

Initiés, par les méditations qui précèdent, aux grandeurs de *Mater-Admirabilis*, nous tâcherons, à l'aide des suivantes, de nous unir à Elle, et dans la mesure où nous deviendrons semblables à Celle que

nous aimons, nous nous rapprocherons de Notre-Seigneur, qui viendra et demeurera en nous d'autant mieux, que nous serons d'abord allés vers sa Mère, et que nous aurons médité les vertus de son Cœur immaculé.

Afin de suivre plus facilement notre très-pure Adolescente, nous avons pensé que la connaissance des lieux sacrés, où nous allons vivre à ses côtés, était nécessaire, et qu'elle deviendrait un puissant moyen de nous concentrer, pour ainsi dire, dans l'étude de notre beau modèle. Nous ferons donc une description succincte du Temple de Jérusalem, et, dans les traits qui suivront les premières méditations de cette seconde partie, nous trouverons le prélude ou la construction des lieux de toutes nos contemplations sur *Mater-Admirablis.*

Avant de reprendre, dans nos traits historiques, le récit des grâces particulières de *Mater-Admirabilis*, nous donnerons aussi ce qui a été dit, dans les légendes, sur le sujet que nous traitons, prévenant d'ailleurs les amis de *Mater-Admirabilis* que nous n'attachons d'importance qu'à ce qu'il y a, dans ces récits, de pieux et d'édifiant.

QUINZIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie Admirable, parce qu'elle mène une vie régulière duns le Temple de Jérusalem.

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter Marie parcourant modestement les appartements réservés aux vierges de Sion, et se rendant avec diligence où le devoir du moment l'appelle [1].

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à *Mater-Admirabilis* la grâce, si fondamentale dans la vie chrétienne, de savoir se soumettre, corps et âme, à un sage règlement, prudemment choisi et ponctuellement suivi.

PREMIER POINT.

Marie avait un règlement pendant les années qu'elle passa dans le Temple.

Avant d'appliquer notre esprit et notre cœur à la

[1] Pour faire plus facilement la construction du lieu de ce premier

méditation des vertus particulières de la très-sainte Adolescente, considérons-les dans l'ensemble, en disant sans crainte de nous tromper : Marie pratiqua toutes les vertus, en s'imposant dès sa plus tendre jeunesse un règlement, et elle le suivit si fidèlement que l'harmonie qui résultait de toutes ses actions, faites avec ordre et précision, la rendait semblable aux astres, qui accomplissent leurs mouvements selon la volonté de leur Créateur et sous l'impulsion qu'il leur donne.

Dieu est une harmonie infinie ; il est vraiment l'ordre même. « Tout ce qui est de Dieu est en ordre, » dit saint Paul aux Romains. Marie était toute de Dieu ; elle était sa très-pure image, formée à sa ressemblance, réfléchissant ses perfections, exhalant ses parfums ; c'est pourquoi, merveilleusement ordonnée dans tout son être, elle ne pouvait manquer d'ordonner toute sa vie. Elle s'imposa donc à elle-même certaines lois, afin de tenir en ordre les dons sacrés, qui lui avaient été faits, et d'assurer par là leur divin développement. Elle éprouvait un besoin incessant de faire passer dans ses actes l'ordre essentiel et divin, qu'au moyen de la méditation elle voyait dans son Créateur et Seigneur.

Quoi de plus digne du regard de Dieu qu'une âme qui, en vue de ses destinées éternelles et pour l'amour de Celui qui a daigné les lui faire, règle

prélude, on doit lire attentivement lés traits historiques des xve, xvie, et surtout xviie jour, et se les rendre très-familiers pour toutes les méditations de cette IIe partie.

librement et avec sagesse ses journées, ses heures et tous les instants de son existence, afin de pouvoir en offrir au Seigneur le sacrifice continuel; chacun des devoirs accomplis étant comme une hostie présentée à Dieu sans intermittence?

Un règlement! signe de faiblesse, disent un grand nombre; entrave du cœur qui l'empêche de battre comme il voudrait. Un règlement! disons-nous ici, signe de haute intelligence; chaîne d'or qui conduit et ordonne le saint amour : il est facile de le prouver.

Dieu est essentiellement libre, parce qu'il est le Maître absolu de lui-même et de ses actes; plus l'homme, aidé de la grâce, arrive à se dominer, à se rendre maître de ses passions, de ses goûts, de ses désirs, plus il se rend semblable à Dieu, et plus il acquiert de liberté. Une règle de vie est un des plus puissants moyens d'atteindre ce but, puisqu'elle renferme toutes les vertus et suppose toutes les victoires.

Que mettons-nous, le plus souvent, à la place de ce doux et constant assujettissement au devoir? L'inspiration! Mais, l'inspiration qui vient de Dieu n'illumine d'ordinaire que les âmes habituées aux glorieuses conquêtes de la vertu, c'est-à-dire celles qui, par un travail constant sur elles-mêmes et par des actes réitérés à chaque instant, sont entrées dans la voie véritable du renoncement et de l'abnégation chrétienne. Hors cette voie, qui est celle du ciel, l'inspiration est toujours à craindre, et l'on ne voit pas que Marie, la Vierge très-prudente, ait jamais allégué l'inspiration

pour se dispenser d'obéir aux moindres observances de la loi, ni, sans doute, aux règles plus particulières que, dans la lumière divine, elle s'était tracées à elle-même.

Si Marie adolescente se soumet dans le Temple à la règle sainte, qu'elle y trouve établie pour les vierges, imitons son exemple et ne mettons jamais à la place du saint assujettissement de la règle, les caprices et les impressions du moment. Ayons notre règlement et ne quittons pas cette méditation sans l'avoir fait ou relu aux pieds de *Mater-Amirabilis*.

DEUXIÈME POINT.

Marie suivait son règlement de point en point.

Saint Jérôme nous apprend, dans une de ses épîtres, comment les exercices de Marie, dans le Temple, étaient réglés :

« Depuis le commencement du jour jusque vers le milieu de la matinée, elle vaquait à la prière vocale et à l'oraison; le reste de la matinée jusqu'à midi, elle travaillait et servait en son emploi; dans les autres heures de la journée, elle lisait les saintes Écritures, les commentant en son cœur : exercice qu'elle n'interrompait pas quand elle reprenait le fuseau, la navette ou l'aiguille; et lorsque le soir était arrivé, Marie priait encore plus solitaire et plus silencieuse. »

Vie de recueillement et d'amour! vie laborieuse, vie vraiment cachée et inconnue, vie qui n'a pour témoins intimes que Dieu et les anges, parce que

seuls ils peuvent découvrir le mystère et les mérites qu'elle renferme! « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils voient Dieu! » Ah! bienheureux sont-ils aussi, parce qu'ils voient Marie!... c'est-à-dire qu'ils voient en elle les ressorts divins qui lui faisaient produire tous les actes de sa glorieuse vie, avec une telle rectitude et dans une ordonnance si harmonieuse, qu'il n'y a pas un détail où ne brille une beauté céleste.

Mais comment la très-sainte Vierge coordonnait-elle les vertus diverses dont elle produisait momentanément, et toujours avec une merveilleuse facilité, les actes particuliers? Cet harmonieux équilibre et cette ravissante symétrie étaient en elle le fruit de l'observation fidèle de son règlement. L'Église l'appelle la Vierge fidèle : *Virgo fidelis*... Ce qui nous amène à dire avec Salomon : « Le commencement de la sagesse est le vrai désir de la règle; le soin de la règle, c'est son amour; l'amour de la sagesse, c'est l'exacte observation de ses lois. L'observation des lois consomme la pureté de l'âme; et cette pureté parfaite rend proche de Dieu[1]. »

On comprend que la distribution régulière et le rigoureux accomplissement des devoirs de l'état, en vue de Dieu, importe grandement à la perfection : hors de cet ordre qui, moyennant la lutte, nous conduit à notre fin dernière, on doit craindre de faire fausse route. Mais cet ordre essentiel, c'est surtout le règle-

[1] Sag., VI, 18, 19, 20.

ment qui l'assure. « Il est bon pour l'homme de porter le joug du Seigneur dès sa jeunesse. L'homme s'asseoira solitaire et il se taira parce qu'il s'est imposé cette loi[1]. »

Il est salutaire de se donner une loi à soi-même : c'est le triomphe de la volonté sur l'humeur, de la raison sur la passion mobile et inconsistante; c'est l'âme s'affranchissant d'une certaine fascination d'indépendance, qui ne la charme que pour la perdre. Et lorsque le joug d'une règle sage a été porté dès la jeunesse, ce joug devient doux et léger, parce qu'il a donné de bonne heure l'habitude de *s'asseoir solitaire et de se taire...*

La solitude et le silence, deux moyens très-puissants pour goûter les joies de l'esprit et du cœur! La solitude est bonne, à moins qu'on ne soit mauvais soi-même. Pour les cœurs sainement religieux, elle n'entraîne pas l'inertie, elle n'isole pas l'homme dans une égoïste contemplation, loin du travail et du devoir. Sur les hauteurs, en face de l'infini, on n'oublie que les petitesses de la vie vulgaire et les exemples mauvais, mais aucun des grands souvenirs et des nobles sentiments ne s'efface. La religion est assez large pour comprendre toutes les affections légitimes, assez forte pour les régler, assez divine pour les sanctifier.

Quiconque a su rester en repos dans la solitude et le silence pour y mieux travailler, étudier et prier,

[1] Jérémie, III, 28.

a dû se convaincre qu'il avait trouvé la source des jouissances les plus douces et les plus pures que l'on puisse savourer ici-bas. *Mater-Admirabilis* nous offre vraiment l'image de ce bonheur, cherché et trouvé dans l'ordre et dans l'isolement. Elle est si bien assise solitaire! et elle se tait si complétement!

Mère du bel amour! ordonnez en moi la charité. Qu'elle s'écoule, dans mon âme, pure, limpide et toujours égale! Que mon règlement soit comme une digue qui me retienne en de sages et parfaites limites!

COLLOQUE.

Demander à la très-sainte Adolescente l'amour de l'ordre et de la régularité.

La prier de nous donner le courage de soumettre notre vie tout entière à une règle sagement délibérée et invariablement suivie.

PRATIQUE.

Revoir son règlement aux pieds de *Mater-Admirabilis;* faire à ce règlement les modifications qu'aura inspirées la méditation.

S'efforcer, par la fidélité que l'on mettra à suivre cet ordre de vie, de goûter les joies si intimes et si vives qui sont attachées à toute règle constamment et cordialement gardée... Les barrières sont des appuis.

BOUQUET SPIRITUEL.

La sagesse est le très-ardent désir de la règle.

L'observance des lois donne l'incorruptibilité qui fait être très-près de Dieu[1].

L'ordre conduit à Dieu ; et tout ce qui est de Dieu reflète l'ordre[2].

Pour celui qui est soumis à une règle, la vie est plus pure, les chutes sont plus rares, la réhabilitation est plus prompte, la marche est plus assurée, la rosée du ciel descend plus abondante, le repos est plus tranquille, le sommeil plus calme, la mort plus douce, le purgatoire plus court, la récompense plus belle[3]....

Historique du Temple de Jérusalem.

Le mont Moriah s'élève dans la partie orientale de la ville de Jérusalem, au bord de la vallée de Josaphat. La tradition rapporte que c'est sur cette montagne ou sur celle du Calvaire, qui selon bien des auteurs n'en est que la continuation, qu'Abraham voulut immoler son fils Isaac[4]. Les Juifs croient, en outre, que c'est sur le mont Moriah qu'Adam a offert son premier sacrifice, après son

[1] Sag., VI, 18. 19, 10.

[2] S. Augustin.

[3] S. Bernard.

[4] *Les Lieux saints*, de Mgr Mislin.

péché, et que là pareillement était l'autel de Caïn et d'Abel.

Nous lisons, dans la sainte Écriture, que pendant que l'Ange exterminateur frappait le peuple d'Israël, le prophète Gad ordonna à David de dresser un autel dans l'aire d'Oornan le Jébuséen. David obéit; il offrit là des holocaustes, et Jéhovah accepta le sacrifice de David. Sur l'ordre du Seigneur, l'Ange remit son glaive dans le fourreau, et le fléau cessa [1].

Or cette aire, où les quatre fils d'Oornan battaient le blé, était sur le mont Moriah. David y avait rassemblé les matériaux pour bâtir un temple au Seigneur; mais Dieu lui avait dit : « Tu ne bâtiras point une maison à mon « nom, parce que tu es un homme de guerre et que tu as « répandu le sang. » Il avait réservé cette œuvre à Salomon Ce prince commença à élever le Temple la quatrième année de son règne, au second mois (avril), 1013 avant Jésus-Christ. Salomon avait écrit à Hiram, roi de Tyr, pour avoir des cèdres du Liban, des architectes phéniciens et un artiste pour diriger les travaux.

Dix mille hommes étaient occupés à couper des bois, soixante-dix mille portaient les fardeaux, et quatre-vingt mille taillaient les pierres. Le roi leur commanda de prendre de grandes pierres pour les fondements du Temple ; elles avaient soixante-dix pieds de long.

Les matériaux arrivaient tout préparés sur l'emplacement du Temple, où l'on n'entendait ni le marteau, ni la scie, ni la hache, ni aucun outil en fer. Ceux qui présidaient les travaux étaient au nombre de trois mille trois cents [2].

[1] I Paral., XXI.

[2] Rois, IV, 14.

La plate-forme sur laquelle le Temple fut bâti avait 600 coudées carrées (1,025 pieds). Après sept années de travaux, Salomon fit la dédicace de cet édifice, une des sept merveilles du monde. Dieu y fut adoré pendant quatre cent soixante-dix ans; mais les rois de Juda, eux-mêmes, abandonnèrent le culte du vrai Dieu pour y substituer l'idolâtrie. Alors, Jérémie fit entendre ces paroles menaçantes : « Écoutez la parole de Jéhovah : Je vais amener « sur ce lieu des maux affreux, parce qu'ils m'ont aban- « donné et qu'ils ont été jusqu'à brûler de l'encens à des « dieux étrangers. Je ferai de cette ville un sujet de stupeur « et de sifflement[1]. »

Nabuchodonosor prit d'assaut Jérusalem, dépouilla le Temple de tous ses ornements, emporta à Babylone toutes les richesses dont Salomon avait orné avec tant de magnificence la maison de Dieu, puis il brûla la ville. Pendant soixante-dix ans le Temple demeura désert. Après cette période, Zorobabel, de retour de la captivité de Babylone, entreprit de le reconstruire. L'ouvrage fut plusieurs fois repris et interrompu; malgré les ordres que Cyrus avait donnés pour édifier de nouveau la maison de Dieu à Jérusalem, la malveillance arrêtait souvent les Israélites dans leurs travaux, et le Temple ne recouvra sa splendeur qu'un demi-siècle après, vers l'année 316 avant Jésus-Christ, dans la 60e année du règne de Darius.

Les objets sacrés, l'autel des parfums, le chandelier d'or à sept branches, qui avaient été enlevés par Nabuchodonosor, furent pieusement renvoyés de Babylone par Cyrus. Mais le saint des saints possédait-il l'arche d'aillance? Rien ne le prouve, et nous voyons par les auteurs pro-

[1] Jérém., XXV, 9.

fanes, qu'à la prise de Jérusalem par Titus, il n'y avait rien dans le saint des saints[1].

Alexandre le Grand visita le second Temple et y offrit des sacrifices au vrai Dieu.

Les Juifs se rendant de plus en plus indignes de la protection du ciel furent encore abandonnés à leurs ennemis, et Jonathan en étant venu jusqu'à tuer son propre frère dans le Temple, Antiochus Épiphane fut chargé d'exercer le ministère des vengeances du Seigneur.

Le roi de Syrie vint à Jerusalem ; il y fit périr une multitude d'hommes, enleva tous les trésors du Temple et y plaça la statue de Jupiter Olympien[1]. L'illustre guerrier Judas Machabée chassa les Syriens, renversa les idoles qui, pendant trois ans, avaient souillé la maison sainte, fit rendre au Temple ses trésors et rétablit le culte du vrai Dieu ; et pour qu'à l'avenir les Gentils ne pussent le profaner de nouveau, il entoura le Temple de hautes et solides murailles.

Cependant, cent ans après, Pompée, général romain, l'assiégea et l'emporta d'assaut, puis il osa entrer dans le saint des saints Il y vit tous les vases d'or et 2,000 talents d'argent auxquels il ne toucha pas. Crassus n'agit pas avec autant de générosité : en passant à Jérusalem pour aller faire la guerre aux Parthes, il emporta du Temple tout l'or qui s'y trouvait. On évalue à 50 millions les richesses qu'il y enleva[2].

Hérode Ascalonite entreprit d'effacer les traces de la dévastation romaine et de rendre au Temple son ancienne splendeur ; c'était dix-neuf ans avant la venue de N.-S. J.-C.

[1] Josèphe, *Guerre*, liv. IV, ch. CXIV (Mgr Mislin).
[2] Macch., I.
[3] Id., III, 12.

Il lui fallut pour cela neuf ans et demi. L'esplanade du Temple fut encore agrandie; les pierres employées à cet ouvrage avaient quarante coudées de long : ce sont les pierres dont il est question dans le saint Évangile. « Comme Jésus sortait du Temple, un des disciples lui dit : « Maître, « regardez ces pierres et quelle structure ! » Or, Jésus répondit : « Vous voyez ces grands bâtiments? il n'en « restera pas pierre sur pierre[1]. »

Hérode, malgré ses crimes, semble avoir été désigné par une puissance supérieure à sa volonté pour préparer la maison que devait habiter la Mère de Dieu; car César-Auguste même n'était pas d'avis que l'on fît ces immenses réparations, et il écrivit à Hérode : « Si tu n'as pas encore abattu l'ancien temple, ne le démolis pas; si tu l'as démoli, ne le relève pas; si tu l'as abattu et déjà rétabli, tu es un méchant serviteur[2]! » Ce fut dans ce temple nouvellement et richement orné, que Marie, âgée de trois ans, fut admise parmi les filles de Sion attachées au service du Seigneur. Quelques années après, l'humble Vierge d'Israël y présentait son premier-né, qu'elle rachetait par deux tourterelles, et le saint vieillard Siméon, le prenant dans ses bras, le proclamait le Sauveur, la lumière du monde. Oh! que la gloire de ce dernier Temple l'emporte sur celle du premier, puisqu'il a reçu dans son enceinte le Désiré des nations[3]!

En effet, ce Temple eut toutes les gloires évangéliques : Notre-Seigneur le visita tous les ans avec ses parents pour y célébrer la pâque, et il y enseigna pendant trois jours, à l'âge de douze ans, les docteurs assemblés. Le diable

[1] S. Marc, XIII, 1, 2.
[2] Talmud, Bava, Bathra.
[3] Aggée, II, 10.

le porta, plus tard, sur le pinacle du Temple pour le tenter. Les Juifs voulurent l'y lapider. Ce fut dans ses parvis que Jésus remit les péchés à la femme coupable; qu'il chassa les vendeurs qui profanaient la maison de son Père ; qu'il confondit les pharisiens au sujet du tribut de César, et qu'il vit la pauvre veuve donner ses deux deniers. Ce fut là qu'il enseigna souvent; qu'il fit plusieurs miracles. Enfin, ce fut dans ce Temple qu'il entra triomphalement, quelques jours avant sa mort.

Jérusalem déicide ne mérita pas de garder dans son sein un monument si vénérable : quatre-vingt-neuf ans après sa dernière reconstruction, cinq cent quatre-vingt-six après avoir été relevé par Zorobabel, il fut détruit par les Romains. Titus s'avança vers Jérusalem; les chrétiens se réfugièrent avec leur évêque, S. Siméon, cousin de Jésus-Christ, dans les montagnes, au delà du Jourdain, à Pella. Titus respecta le Temple, afin d'en faire un trophée à la gloire de Rome. Mais un soldat, poussé sans doute par une inspiration divine, se fit soulever par un de ses compagnons, et jeta un morceau de bois embrasé dans le lieu qui communiquait aux bâtiments adossés au Temple[1]. C'était le 10 août, l'an 77 de Jésus-Christ, au même mois et au même jour que Nabuchodonosor l'avait autrefois brûlé.

Titus accourut sur son char pour voir une dernière fois le Temple du vrai Dieu[2]; il entra avec les chefs de l'armée dans le sanctuaire, et trouva que sa magnificence et sa richesse surpassaient de beaucoup ce que la renommée en publiait parmi les nations étrangères; mais voyant, qu'en haine des Juifs, les soldats brûlaient même ce que

[1] Josèphe, liv. VII, ch. X.

[2] Josèphe, *Guerre*, liv. VII, ch. I.

les flammes respectaient, Titus et sa suite se retirèrent. Alors rien n'arrêta plus les progrès de l'incendie, qui consuma presque entièrement l'édifice sanctifié par la présence de Marie et de Jésus.

Quelques-unes de ces pierres énormes, dont N.-S. avait admiré la structure, avaient cependant résisté aux fureurs des flammes. Le Fils de Dieu avait dit : « Il n'en restera pas pierre sur pierre... » Deux cents ans après l'incendie du Temple, Julien l'Apostat voulut donner un démenti à Jésus-Christ; il fournit aux Juifs de l'argent du trésor public, leur ordonnant de relever le Temple et d'y sacrifier. Un miracle éclatant ne permit pas d'exécuter cette entreprise; tout fut détruit jusqu'à la derniere pierre.

SEIZIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie Admirable à son réveil.

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter la cellule de la très-sainte Adolescente : tout y respire l'ordre et une certaine pauvreté ; on n'y voit qu'un petit nombre d'objets à l'usage de Marie.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander la grâce précieuse de savoir donner à la foi et à l'amour de Dieu les premières impressions de chaque matin.

PREMIER POINT.

Marie s'éveille : elle cherche, elle aspire Dieu.

Aussitôt que, par le réveil, la créature raisonnable reprend la conscience de son existence, elle doit en offrir les prémices au Créateur et Seigneur universel. C'est cet acte majeur que, dès l'enfance chrétienne,

on appelle si justement : *donner son cœur à Dieu.* Ah ! pourquoi notre cœur si souvent offert à Dieu reste-t-il si peu élevé ? Pourquoi les impressions inférieures et sensibles reprennent-elles si vite leur empire tyrannique? C'est que nous ne savons pas, chaque matin, recommencer notre vie, après l'avoir renouvelée, en remontant à Dieu pour nous reposer en Lui.

Notre vie se compose de deux mouvements alternatifs : d'un mouvement d'aspiration et d'un mouvement de respiration. Nous devons aller chercher Dieu et le répandre ensuite autour de nous par nos actes extérieurs, tout en le gardant avec une vigilance pleine d'amour : nous devons l'aspirer et le respirer. Il faut respirer Dieu si nous sommes chrétiens : il faut qu'il y ait de Dieu dans nos pensées, dans nos sentiments, dans nos affections, dans nos œuvres; c'est la vie chrétienne : mettre Dieu partout, faire que l'esprit de Dieu pénètre tout. Souvent Dieu s'épuise en nous; alors notre vie redevient toute naturelle et toute humaine : nous vivons par les sens, par l'imagination, par le cœur; nous ne vivons plus par l'âme. Nous ne pouvons plus dire avec saint Paul : « Je vis, non plus moi; » car, c'est au contraire le *moi* avec toutes ses misères et toutes ses faiblesses, qui vit et domine en nous. Quand Dieu s'épuise en nous, ce qui arrive, hélas ! trop souvent, remontons par l'aspiration de l'âme, par les efforts de la volonté qui cherche à s'unir à son bien suprême, à son unique centre, à son unique amour; remontons au ciel; là, purifions-nous,

retrempons-nous, puisons !... et revenons ensuite travailler et souffrir.

Ce devoir est peu compris ; il est négligé, peut-être souvent omis. Venons apprendre près de la Vierge du Temple à unir, dès le réveil, notre chétive et impuissante vie à la vie divine, pour en tirer force, chaleur et lumière. Contemplons la très-sainte Enfant : elle dort modestement sur des couvertures roulées, à la façon des Juifs. Marie dort, mais son cœur ne dort pas ; il veille, il est devant Dieu. Pour elle, dormir n'était point interrompre entièrement les communications de son âme avec Dieu. Dans cet instant qui suit immédiatement notre sommeil, moment où Dieu nous rend vraiment à nous-mêmes, Marie ne faisait que recevoir du ciel une perception plus vive de ce que son âme voyait encore, pendant que ses membres et ses puissances étaient dans le repos de la nuit. Elle revenait au sentiment de la vie qu'elle retrouvait en elle plus vif et plus pur, et elle produisait aussitôt un acte analogue à celui qui suivit son immaculée Conception. Cet acte consistait à adorer son Créateur, à se perdre tout entière dans la volonté divine.

« Mon Dieu, mon Dieu, je vous cherche dès l'aurore ; mon âme a soif de vous !... Ma chair se consume pour vous sur cette terre inculte, déserte et aride... jusqu'à ce que je vous contemple dans le sanctuaire de votre puissance [1]. » Tels étaient les

[1] Ps, LXXII, 1.

sentiments dans lesquels la très-pure Marie accomplissait, avec modestie et diligence, les préliminaires matériels de la vie de chaque jour, afin de faire régner, sur elle et autour d'elle, un ordre qui lui permît de commencer, en toute liberté et dans le repos le plus absolu, les exercices de la prière. Ainsi à chaque aurore qui revenait, elle offrait d'avance tous ses actes avec une religion, une pureté et un amour qui ravissaient le cœur de Dieu et lui faisaient déjà abaisser vers la terre son regard plein d'une complaisance infinie.

C'est de cette manière que, dans une solitaire cellule du Temple, une jeune et immaculée Vierge offrait à Jéhovah le vrai sacrifice du matin, dont les prêtres, au même moment, n'offraient que la figure incomplète sur l'autel des holocaustes, dans les parvis extérieurs.

Quelle devait être la fraîcheur de l'âme de Marie quand l'aube matinale éveillait en elle les sentiments d'adoration et d'amour pour son Dieu !...

Très-sainte Enfant, le sommeil des fleurs et leur réveil ne présentent pas autant de grâce et de beauté que la vue de votre âme, reposant à l'ombre des ailes du Seigneur et s'éveillant sous son œil divin. Comme à ceux qui sont sur la mer, le soleil paraît sortir des flots, vous aussi, ô Mère Admirable, vous vous leviez pour ainsi dire du sein de l'océan infini..... N'est-ce pas là que vous dormiez ? Comment un sommeil pris ailleurs aurait-il été un repos? C'est de là que vous vous élanciez chaque jour pour courir en votre voie

immaculée, et du haut du ciel, où la main de Dieu l'a tracée, répandre sur notre pauvre terre les clartés de vos exemples, les influences de vos mérites. Astre du matin, je vous salue et je vous vénère !

DEUXIÈME POINT.

Marie savait assurer la sainteté de son réveil en s'endormant dans de saintes pensées.

Il ne nous est pas permis de prétendre à la sainteté d'un sommeil et d'un réveil qui, par l'abondance des grâces faites à cette Enfant immaculée, tenaient plus du ciel que de la terre ; pour nous, qui succombons sous le poids des labeurs de chaque jour, et qu'appesantit la chair du péché, tout change ici.

Notre sommeil est l'image de la mort : il est lourd ; l'âme y est engourdie. On se demande : que fait-elle ? On pourrait ajouter : où est-elle ? On revient souvent de si loin quand on sort du sommeil, qu'il semble que pour nous réveiller, Dieu, comme au premier jour, ait besoin de souffler sur notre face et de nous rendre la vie. Le prophète lui dit : « Seigneur, vous « avez connu et mon repos et ma résurrection [1]. » Ce qu'il appelle sa résurrection, c'est son réveil.

Mais si la profondeur humiliante de nos assoupissements rend plus difficile pour nous cet acte vif et saint qui doit marquer le moment où nous y échappons, c'est aussi une raison qui le rend d'autant plus nécessaire. Il faut compter sur Dieu et

[1] Ps. CXXXVIII, 2.

s'exercer courageusement à cette sanctification du réveil. Ordinairement la journée en dépend ; Dieu la bénit en proportion de l'hommage qui la commence. La moisson répond aux prémices. Mille lâchetés, qui nous désolent et qui offensent Dieu, ont leur source première dans la lâcheté de nos réveils. Les enfants surtout doivent s'habituer de bonne heure à cet acte matinal de vertu. On ne saurait dire la force qu'une telle pratique donne à l'âme.

Mais il convient d'imiter Marie qui, devant nous servir de modèle, prenait, en vue de nous, les moyens d'assurer le succès de sa résolution. Que faisait-elle donc pour obtenir constamment un réveil qui répondît à son respect et à son amour pour Dieu ? L'humble Enfant tendait toujours *au plus sûr* de la vertu ; dès lors elle prenait toujours aussi les armes qui assurent la meilleure victoire.

Pour ne penser qu'à Dieu, au réveil, Marie ne pensait qu'à lui avant de permettre à ses paupières de voiler entièrement ses yeux. Recueillie dans une conversation intérieure avec son Seigneur et Maître avant son sommeil, quand elle reprenait, au réveil, le cours de ses sentiments, son cœur s'élançait naturellement vers Lui : elle renouait avec son Dieu une conversation qu'elle avait à peine interrompue. Ne l'avons-nous pas expérimenté ? en s'éveillant, on pense à ce que l'on préfère, à ce que l'on appréhende, à ce que l'on aimait encore la veille. Nous devrions donc penser à Dieu qu'il faut aimer, au péché qu'il faut fuir.

Un autre moyen que prenait Marie, c'était de faire régner l'ordre le plus parfait dans le lieu de son repos. L'appartement où un chrétien se livre au sommeil devrait toujours offrir l'aspect d'un pavillon de guerre, où tout est rangé pour un prochain départ : rien n'y est superflu ; tout y est net et dans l'ordre. On aime à se figurer ainsi la petite cellule de Marie. Au milieu d'une telle symétrie, d'une si simple et si belle ordonnance, il semble qu'on se réveille soi-même en ordre ; et, parce que l'ordre est pour l'âme de tendre à sa fin, le cœur s'élève comme naturellement vers les cieux pour y respirer son air vital.

COLLOQUE.

Demander à *Mater-Admirabilis* de savoir nous endormir en dégageant notre cœur de toutes pensées terrestres, basses ou sensibles, afin de nous éveiller en *nouveauté de vie*, c'est-à-dire en aspirant l'amour divin pour vivre de lui tout le jour, ou du moins pour y revenir, si nous avions la faiblesse de nous laisser gagner par une impression naturelle.

PRATIQUE.

Se faire à l'habitude de tout mettre en ordre dans la chambre où l'on doit prendre son repos, et après avoir donné à Dieu les dernières pensées du jour, lui offrir, en forme d'acte d'adoration, le premier battement de son cœur au réveil.

BOUQUET SPIRITUEL.

Seigneur, dès le matin, vous entendez ma voix; dès le matin, je me présente devant vous, et j'attends[1]...

Le matin, il faut faire comme l'enfant qui s'éveille. Dès qu'il ouvre les yeux, il regarde vite s'il voit sa mère : quand il la voit, il se met à sourire; quand il ne la voit pas, il pleure.

Il faut le ciel pour comprendre l'amour!... La prière aide un peu, parce que la prière, c'est l'élévation de l'âme jusqu'au ciel!

Nous avons un petit cœur, mais la prière l'élargit et le rend capable d'aimer Dieu. La prière est un écoulement du paradis; elle ne nous laisse jamais sans douceur. C'est un miel qui descend dans l'âme[2]...

Description du Temple.

Ainsi qu'on a pu le voir dans l'historique du Temple, la très-sainte Vierge ne s'est présentée que dans le second Temple, qu'on pourrait appeler le quatrième, puisque les grandes réparations qu'y firent les Machabées, après les dévastations de l'impie Antiochus, et celles qu'Hérode Ascalonite fit après le passage des généraux romains Pompée et Crassus, en changèrent autant de fois l'aspect

[1] Ps. v, 3, 4.

[2] M. Vianney, *Esprit du curé d'Ars.*

intérieur, tout en conservant le plan du premier Temple bâti par Salomon. Comme il ne reste donc que très-peu de détails sur les modifications apportées, hélas! par le temps et par les événements, au Temple où *Mater-Admirabilis* passa sa jeunesse, pour donner une idée juste de ces lieux sacrés, nous avons recours aux descriptions bien connues du Temple de Salomon, nous réservant d'ajouter, dans un autre chapitre, les passages des écrits de Josèphe, historien de Titus, qui vit de ses propres yeux les lieux mêmes que la très sainte Vierge avait habités, soixante ans environ auparavant.

« Les précieux débris de l'époque salomonienne, qui ont survécu à tant de révolutions et de bouleversements, pour apporter à notre siècle un témoignage de plus en faveur de la véracité des livres saints, faisaient partie d'un immense système de constructions entreprises par Salomon pour préparer l'emplacement du Temple. Le mont Moriah, sur lequel l édifice s'élevait, n'était dans le principe qu'une colline étroite et irrégulière, insuffisante aux vastes constructions de l'édifice sacré. Salomon fit élever, du fond de la vallée, un mur de quatre cents coudées de haut et remplir de terre tout l'espace intérieur afin d'augmenter ainsi l aire de la colline.

« Pour alimenter d'une eau toujours pure et toujours abondante le Temple et ses dépendances, Salomon utilisa une source voisine, dont il réunit avec soin les eaux dans de vastes réservoirs. Par une ingénieuse distribution, des tubes, enfouis dans le sol, venaient verser l'eau par d'innombrables conduits sur toutes les parois latérales du Temple[1]. »

[1] Fragments de l'*Histoire de l'Église*, par M. l'abbé Darras, t. II, p. 46.

« Quand tous ces travaux préliminaires furent accomplis, Salomon posa la première pierre de l'édifice sacré. Les fondations du Temple avaient été creusées sur soixante coudées de long et vingt de large, dans la direction de l'orient à l'occident. En avant de l'édifice s'élevait un portique, puis le Temple lui-même, dont la hauteur était de trente coudées pour le saint des saints, et de vingt seulement pour le sanctuaire proprement dit. La disposition intérieure fut celle du Tabernacle de Moïse.

« Le saint des saints, désormais appelé *Debir* ou l'oracle, eut vingt coudées en tous sens; plus haut que le sanctuaire de dix coudées, on le voyait s'élever au-dessus du reste des bâtiments. Deux chérubins en bronze, recouverts de lames d'or, déployaient leurs immenses ailes au-dessus de l'oracle pour abriter l'arche d'alliance et les chérubins primitifs qui l'accompagnaient. Seule, dans ce mystérieux asile où le grand prêtre ne pénétrait qu'une fois l'année pour l'aspersion solennelle, l'arche de Jéhovah remplissait de majesté ce lieu redoutable.

« Le parquet, le plafond, les lambris de bois de cèdre, de genévrier et d'olivier, étaient recouverts de lames d'or. Et ce parquet lui-même était posé sur des marbres précieux, tant étaient grandes les pieuses profusions de Salomon [1]. »

Des chérubins et des palmes sculptés par Hiram-Abi, se détachaient en relief sur les murailles étincelantes et formaient une décoration digne du Dieu des anges et du Dieu des victoires.

L'entrée du saint des saints était fermée par un voile d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate et de bysse, dont les

[1] De Saulcy.
[1] Note de Vence.

broderies représentaient des chérubins. Ce voile était fixé sur une boiserie percée d'ouvertures pratiquées dans toute la largeur de l'édifice; il séparait ainsi le saint des saints du sanctuaire proprement dit. Cette paroi transparente était de bois d'olivier orné de sculpture, reproduisant la décoration intérieure.

Le sanctuaire, appelé *Héchal* ou palais, avait le double de longueur que le saint des saints, qui le dominait en hauteur d'une surélévation très-grande. Le parquet était en bois de cyprès; le lambris et le plafond en bois de cèdre comme ceux de l'oracle, et pareillement recouverts de lames d'or, étaient de même armés de sculptures représentant des chérubins, des palmes et des fleurs épanouies. La porte du sanctuaire ou *Héchal* s'ouvrait à deux battants de bois de cyprès, roulant sur des gonds d'or massif.

On déposa dans le sanctuaire la table des parfums en bois de cèdre recouvert de lames d'or, le chandelier à sept branches et la table des pains de proposition, en lui conservant la même disposition que dans le tabernacle primitif. De plus, Salomon fit placer dans le pourtour du sanctuaire des chandeliers d'or cinq de chaque côté, et autant de tables de même métal supportant des coupes et des urnes d'une admirable perfection de travail.

Les portes du sanctuaire s'ouvraient sur le portique, ou vestibule, qui était fermé par un soubassement de trois marches ou assises de pierre, surmontées d'une balustrade en bois de cèdre.

A l'entrée de ce vestibule, Salomon fit placer deux colonnes d'airain, dont l'une reçut le nom de *jakim* (stabilité), et l'autre fut appelée *booz* (force) : prière permanente qui rappelait à tous les fils d'Israël, que Jéhovah était l'unique appui et la seule force de son peuple.

L'aspect du Temple présentait un vaste parallélogramme, bâti de pierres de taille en assises, établies avec la solidité et les énormes dimensions dont les débris encore subsistants des constructions salomoniennes peuvent nous donner une idée. Pour ménager l'air et la lumière dans l'édifice sacré, on avait pratiqué des fenêtres grillées en losanges. Au-dessous de ces fenêtres, sur le pourtour extérieur, et adossée aux murs du Temple, une construction à trois étages fut établie pour le logement des prêtres et des lévites, le dépôt de trésors, des instruments de musique et de tout ce qui était nécessaire au service du Temple[1].

Une première enceinte murée formait, autour des bâtiments du Temple proprement dit, un premier parvis, que l'on appelait parvis des prêtres, parce qu'il était réservé et aux sacrifices et aux diverses fonctions du ministère sacerdotal et lévitique. Comme dans le parvis du tabernacle de Moïse, on y plaça l'autel des holocaustes et le bassin réservé aux ablutions et aux purifications des prêtres. Mais ces deux monuments furent construits sur des proportions colossales et avec une magnificence incomparable.

Une seconde enceinte, ou parvis extérieur, était réservée aux Israélites et formait un immense pourtour au parvis des prêtres.

Enfin, une troisième enceinte, appelée parvis des gentils, était laissée aux prosélytes vivant parmi le peuple juif, et aux étrangers qui venaient à Jérusalem.

Ce troisième parvis environnait, comme une couronne, le saint des saints. Des portes placées en face les unes

[1] On croit qu'une partie réservée de ces appartements était destinée aux vierges consacrées au service du Temple.

des autres, aux quatre points cardinaux, donnaient accès, par tous les côtés, aux diverses galeries des trois parvis, au centre desquels le Temple même apparaissait comme le monument de la foi d'Israël et des espérances du monde.

D'après l'atlas de la Bible de Vence, on peut parfaitement se figurer le plan général du Temple qui, entouré de ses trois parvis, sans en être touché, restait au centre de l'ensemble des bâtiments, ne portant à ses flancs, au nord et au midi, que trente chambres, en forme de galeries, qui servaient au dehors, comme autant d'arcs-boutants, pour soutenir le bâtiment appelé proprement le Temple.

Il n'y avait rien dans toute la façade, vue à l'orient, qui ne frappât d'étonnement et ne ravît d'admiration ; car une partie était couverte de lames d'or si épaisses, que dès le point du jour on était ébloui, comme par les rayons du soleil. Les pierres de l'autre partie étaient d'une telle blancheur, que cette superbe masse paraissait de loin une montagne couverte de neige. Toute la couverture du Temple était hérissée de broches ou pointes d'or fort aiguës, afin d'empêcher les oiseaux de s'y abattre.

L'architecture du portique du parvis était semblable au reste, et l'on voyait tendues, au-dessus, des tapisseries de diverses couleurs, embellies de fleurs de pourpre avec des colonnes entre deux, aux corniches desquelles pendaient des branches de vigne d or avec leurs pampres et leurs grappes d'or excellemment travaillées.

Salomon acheva en sept ans ce somptueux édifice ; mais ce qui peut paraître extraordinaire, c'est que pour construire ce temple, David avait laissé 12,000 millions à Solomon, et que Vence donnant le résultat des dépenses totales, faites pour bâtir, assure que la somme s'élevait à 12,405 millions 420,000 francs de notre monnaie.

DIX-SEPTIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie Admirable dans sa prière du matin.

PREMIER PRÉLUDE [1]. — Se figurer la partie du Temple où les jeunes filles faisaient la prière du matin.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à *Mater-Admirabilis* de savoir remplir, à son imitation, la noble et religieuse destination de notre être corporel, en le faisant servir habituellement d'instrument au culte extérieur, dû au Créateur et Seigneur de toutes choses.

PREMIER POINT.

La prière était, pour Marie, l'aspiration matinale de son Cœur immaculé.

[1] Pour faciliter ce qu'on appelle la formation du lieu, nous avons fait suivre cette Méditation de quelques détails sur l'intérieur des bâ-

Nous venons de contempler Marie à son réveil, suivons-la dans sa prière du matin. En ne la quittant pas, nous passerons, presque à notre insu, de vertu en vertu. Celui qui séjourne dans un lieu où se conservent des parfums, se trouve bientôt enveloppé d'une atmosphère balsamique, au point de parfumer ceux qui le touchent; de même, l'âme qui s'approche de Marie, de ce vase d'honneur, se sentira bientôt imprégnée de pureté, d'humilité, de douceur et d'innocence, au point de faire respirer aux autres l'arome céleste de ces évangéliques vertus.

Dans la très-sainte Vierge, les moindres actions de la vie sont relevées par une essence virginale, qui nous apporte, à travers les siècles, les délicates senteurs de l'innocence et de l'incorruptibilité. Un cœur pur ne s'y trompe pas : « C'est Marie!... s'écrie-t-il, c'est mon Admirable Mère! » Et, en effet, c'est Elle....

Dès l'aurore, après avoir donné son cœur à Dieu, après avoir disposé en ses vêtements et autour d'elle l'ordre le plus parfait, Marie se rend avec diligence et recueillement au rendez-vous matinal que Dieu, à chaque aurore, donne à l'âme qu'il aime, rendez-vous que le langage religieux a appelé : la *prière du matin*.

La prière du matin! lorsque le fardeau de la veille a été enlevé par le repos et que celui du jour n'a pas encore fatigué notre esprit, est-il, dans la journée,

timents adjoints au temple même, et nous conseillons d'en prendre connaissance avant d'entrer dans le corps de la Méditation.

un moment aussi précieux? L'âme, renouvelée dans toutes ses puissances, a déjà trouvé son Dieu dans la première aspiration de son amour; elle lui a donné son cœur. Mais ce mot, jeté à la hâte, ne lui suffit pas : elle a besoin de Dieu; elle a faim et soif de le voir, de converser avec lui, longuement et à l'aise. Deux amis ne se contentent pas de se serrer la main et de s'embrasser après l'absence; ils s'assoient à côté l'un de l'autre, ils se regardent, ils se contemplent; ils se racontent leurs pensées, leurs chagrins depuis qu'ils se sont quittés; ils épanchent leurs sentiments dans des entretiens d'autant plus prolongés qu'ils s'aiment davantage. L'âme qui est touchée au cœur, dès son réveil, a besoin de chercher son Dieu, de l'arrêter, en quelque sorte, de lui parler, de causer intimement avec lui. Il y a si longtemps qu'elle ne lui a dit : « O mon Dieu! ô mon Père! ô mon Maître! ô « mon Époux, je vous aime; je ne veux aimer que « vous seul! »

Telle est Marie à son réveil; sa première pensée a été Dieu : la pensée de Dieu la poursuit. Où le trouvera-t-elle? Où lui sera-t-il permis de se prosterner à ses pieds, de lui offrir l'hommage de son cœur? Moment béni, vous êtes venu! Voici le signal qui amène les jeunes filles de Sion dans les sacrés portiques; elles vont chanter les louanges de Jéhovah!...

Mon Dieu! que n'imitons-nous Marie? Pourquoi faut-il que notre cœur, après s'être donné à son Souverain Maître, se voie sitôt rempli du souvenir des créatures? Hélas! quelques instants à peine se sont

écoulés depuis notre réveil, et déjà que de pensées étrangères se sont partagé notre âme! Quel bruit s'y est fait entendre, tandis que tout autour de nous est dans le silence!... Apprenons de l'auguste Enfant du Temple à prendre nos vêtements dans le recueillement, dans l'attente du Seigneur. « Laissez-moi, di-« rons-nous, à tous les souvenirs humains; je n'ai « pas encore vu mon Père; je ne lui ai pas encore « donné le baiser filial : voici qu'il vient! Il m'ap-« pelle! O mon Dieu! je suis devant vous... Vous êtes « demeuré le même, aussi saint, aussi grand, aussi « bon Père! Me voilà à vos pieds aussi faible, aussi « misérable, aussi petit, aussi indigent; mais tou-« jours aussi épris de vos bontés, aussi désireux de « vivre de Vous et pour Vous seul!... »

Fidèle observatrice des lois mosaïques, Marie faisait, avec ses compagnes, la prière du matin. Quelle était cette prière? Les livres sacrés lui en fournissaient le texte. Ce sont les mêmes prières que, grâce à la tradition de l'Église, nous avons le bonheur de redire. Rien ne peut guère nous les rendre plus douces et nous inspirer, quand nous les récitons, une piété plus tendre que de nous souvenir qu'elles sont souvent sorties des lèvres de notre immaculée Mère.

Chez les Hébreux, le commandement de la prière vocale était écrit à chaque page de la loi. Ce devoir essentiel à toute créature raisonnable s'accomplissait dans le Temple avec une majesté digne des regards du Très-Haut.

Sous ses formes sacrées et multiples, ce grand culte

du Temple contenait la substance de la religion primitive, pratiquée par les patriarches; car si la religion a varié dans les formes extérieures, selon la diversité des temps et le progrès que Dieu lui-même fait faire aux hommes et aux choses, cependant elle reste toujours essentiellement la même, et sera la même jusqu'à la fin. C'est comme un arbre unique qui, planté dans un terrain fertile, pousse des rameaux de plus en plus nombreux, vastes et fleuris : il y a plusieurs états de l'arbre; il n'y a pas plusieurs arbres.

En rendant à Dieu ses devoirs sous la forme mosaïque, consacrée pour son temps, non-seulement Marie résumait en les couronnant tous les actes, soit extérieurs, soit intérieurs, de la religion patriarcale, mais par la sublimité de ses dispositions, elle élevait le mosaïsme lui-même à sa perfection la plus haute.

L'humanité très-sainte de Notre-Seigneur Jésus-Christ pouvait seule offrir à Dieu un culte qui fût préférable au culte que lui rendait notre Admirable Enfant. Qu'il est touchant pour un cœur pieusement sensible au souvenir de ses ancêtres dans la foi, d'entendre prononcer, au milieu des prières liturgiques, les grands noms de Sion, de Jérusalem, d'Israël !... et de penser que, par les mêmes psaumes, les mêmes cantiques, l'admirable Fille des rois de Juda louait son Seigneur et son Dieu ! On devrait répéter chacune de ces paroles sacrées avec des transports d'amour, ou du moins s'efforcer de recueillir, à chacun des mots, les mérites inexprimables que la

Vierge des vierges y laissa pour ceux qui sauront s'unir à sa prière, dans toute la suite des âges.

DEUXIÈME POINT.

Admirable prière vocale de Marie.

La divine Sagesse avait donné à Marie un goût exquis, une science exacte qui, dans tout ce qu'elle avait à faire, lui faisaient atteindre la dernière perfection. Avait-elle à prier ? elle unissait la prière vocale à la prière mentale. Comme une colombe qui étend ses blanches ailes, elle élevait les mains et les yeux vers le ciel ; elle s'excitait à franchir les horizons créés et visibles. Bientôt son âme perdait terre et planait devant Dieu.

Ne soyons pas de ceux qui dédaignent la prière vocale pour mieux prier de cœur et d'esprit. Composés d'un corps et d'une âme, consacrons l'un et l'autre, le serviteur et le maître, à Celui qui est le grand et seul Maître de l'âme et du corps, le Seigneur notre Dieu. La prière vocale nous est nécessaire ; aussi Jésus-Christ en a-t-il fait le commandement exprès quand il nous a donné la manière de prier : c'est une prière vocale qu'il nous a indiquée. « Quand « vous prierez, vous prierez ainsi : « Notre Père qui « êtes aux cieux, etc. » Quoi ! la belle formule du *Pater*, que nous pouvons répéter après Jésus-Christ, nous ne nous en servirions pas ?..... Cela n'est pas possible à un cœur qui est dans le vrai de l'amour.

On aime tant à répéter ce qu'une bouche aimée a dit la première !.....

Et qui est plus parfait que la sainte Épouse des Cantiques? Qui est entré plus avant dans les secrets de l'Époux divin? Cette Épouse, c'est Marie elle-même; nul ne prie mentalement comme elle, et cependant Dieu lui dit : « Que ta voix résonne à « mon oreille! Ta voix ravit mon cœur..... La voix « de la tourterelle a été entendue dans nos cam- « pagnes[1]. »

Mais, ne l'oublions pas, pour que la prière rafraîchisse, pour qu'elle éclaire, pour qu'elle repose, pour qu'elle fasse descendre l'espérance comme un rayon divin au milieu de l'inexorable ennui de la vie, elle doit être, avant tout, le besoin du cœur, l'occupation, le désir, le langage du cœur, le cri du cœur. Dès que le cœur est absent, il n'y a plus de prière possible..... Mettons donc tout notre cœur dans notre prière; qu'elle ne se ressente pas des tiraillements, des sollicitations en sens divers, des impressions et des frivolités du monde; qu'elle nous rapproche de Dieu; qu'elle nous le rende présent, sensiblement et intimement présent; qu'elle nous unisse à Dieu d'une union si ardente et si intime, qu'entre son cœur et le nôtre, il n'y ait plus de place pour aucune créature!

Mais si cet appel de la grâce trouve encore quelque résistance en nous, parce qu'il est opposé à nos goûts

[1] Cant., II, 12, 14.

et à nos habitudes de faux repos dans la prière, assistons à la prière du matin de Marie adolescente. Son exemple entraînera sans doute notre imitation, non-seulement pour accomplir avec ferveur un devoir que nous ne devons point omettre, mais encore pour faire précéder notre prière mentale de ces beaux élans d'amour, qui font des prières liturgiques une mine d'or où l'âme d'oraison puise toutes sortes de richesses.

La très-pure Adolescente s'est agenouillée dans un des portiques réservés; il lui est permis de plonger son regard dans l'intérieur du Temple... Ses mains sont jointes, et tout son corps virginal, humblement abaissé devant la divine Majesté, rend au Très-Haut, dans une religion parfaite, l'hommage et le culte extérieur qui lui sont dus. Écoutons sa voix enfantine, dont les accents rompent un instant le mystérieux silence de l'asile sacré.

« Dieu ! ô mon Dieu ! je m'éveille en votre présence
« dès le point du jour.

« Mon âme et ma chair ont une égale soif
« de mon Dieu, dans cette terre aride, inculte et dé-
« serte.

« J'y serai devant vous comme dans votre sanc-
« tuaire, afin d'y contempler votre puissance et votre
« gloire.

« Car votre miséricorde vaut mieux que cette vie ter-
« restre, et mes lèvres ne cesseront de vous louer.

« Je vous bénirai pendant la durée de mes jours, et
« je lèverai mes mains en votre nom.

« Que mon âme soit comme engraissée de vos bé-
« nédictions, et l'allégresse et la louange seront sur
« mes lèvres.

« Je me suis souvenu de vous sur la couche de la
« nuit, et je méditerai en vous dès le matin.

« Parce que vous avez été mon appui et que je me
« réjouirai à l'ombre de vos ailes.

« Mon âme s'est attachée à vous, et votre main m'a
« soutenue.

« C'est en vain que mes ennemis en veulent à ma
« vie ; ils descendront dans les profondeurs de la
« terre.

« Ils seront livrés au glaive ; ils seront la proie des
« bêtes dévorantes.

« Mais le Roi se réjouira en son Dieu.

« Tous ceux qui jurent pour ce Dieu seront glori-
« fiés en lui, parce qu'il a fermé la bouche de l'ini-
« quité[1]. »

COLLOQUE.

Demander à Marie adolescente le courage de la prière, et le courage de l'exécution, après la lumière reçue par la prière.

PRATIQUE.

Faire avec exactitude et ferveur ses prières vocales d'obligation, n'oubliant jamais que la parole articulée n'est qu'un vain son si elle ne traduit pas une

[1] Ps. LXXII.

prière intérieure, et que, quelque nécessaire et saint que soit le sacrifice des lèvres, s'il est fait sans celui du cœur, il n'honore pas Dieu qui est Esprit, et qui entend être adoré en esprit et en vérité.

BOUQUET SPIRITUEL.

Je dirai au Roi mes œuvres [1].

La prière est une rosée embaumée ; mais il faut prier avec un cœur pur pour sentir cette rosée.

Plus on prie, plus on veut prier. C'est comme un poisson qui nage d'abord à la surface de l'eau, qui plonge ensuite et qui va toujours plus avant... Il faut, quand on prie, ouvrir son cœur à Dieu, comme le poisson quand il voit venir la vague.

La prière est un bain d'amour dans lequel l'âme se plonge... elle est comme noyée dans l'amour. Dieu tient l'homme intérieur, comme une mère tient la tête de son enfant dans ses mains pour le couvrir de baisers et de caresses.

Il y a deux cris dans l'homme : le cri de l'ange et le cri de la bête. Le cri de l'ange, c'est la prière ; le cri de la bête, c'est le péché [2].

[1] Ps. XLIV, 1.

[2] *Esprit du curé d'Ars*, Catéch. sur la prière.

Quel était le lieu habituel de la prière de Marie?

Nous ne saurions donner de réponse absolument précise à cette question; mais après quelques recherches faites sur ce sujet, on peut arriver cependant à des conjectures probables.

Le bâtiment du Temple proprement dit était entouré de trente chambres, en forme de galeries, dont chacune avait 25 coudées de large sur autant de long et 20 coudées de haut. Ces chambres communiquaient entre elles par d'immenses portiques, placés en face les uns des autres, qui formaient d'admirables galeries intérieures. Elles furent l'objet des munificences de Salomon comme le Temple même avec lequel elles avaient une muraille mitoyenne; car il les fit revêtir d'or[1].

Josèphe dit qu'au-dessus de ces portiques, il y avait deux autres étages, ayant un nombre égal de chambres; seulement elles diminuaient de grandeur en s'élevant. Les trois étages ensemble avaient 60 coudées, depuis le sol jusqu'au bas des fenêtres d'or placées au haut du *Débir* et de l'*Héchal* pour éclairer le saint des saints et le sanctuaire. Ces trois étages servaient de renfort au temple dans sa longueur.

Les trente chambres, toujours répétées dans les étages supérieurs, étaient couvertes de bois incorruptible, et chacune avait sa couverture à part, en forme de pavillon; mais par leurs portiques intérieurs à chaque étage, elles ne faisaient toutes ensemble qu'un même corps de bâtiment. Leurs plafonds étaient en bois de genévrier et d'o-

[1] Bible de Vence, part. II, ch. III, 9.

livier, parfaitement poli et enrichi de feuillages dorés, taillés dans le bois. Les bâtiments du côté septentrional avaient chacun leur porte et leur escalier tournant, qui conduisait jusqu'au troisième étage, lequel n'était plus qu'un rang de cellules adossées au Temple, au-dessous des ouvertures ou fenêtres.

Ne pouvons-nous pas supposer que sur le nombre de ces chambres, plusieurs étaient réservées aux vierges? Elles se trouvaient alors entièrement séparées du parvis des prêtres, tout en pouvant communiquer avec l'intérieur du Temple, dont elles habitaient les dépendances extérieures, puisque leurs appartements étaient adossés au mur du saint des saints et à celui du sanctuaire.

Ces préliminaires établis, ouvrons à notre esprit le champ des pieuses conjectures.

Sans entrer dans le saint des saints ni dans le sanctuaire, les vierges du Temple ne pouvaient-elles pas, dans quelques tribunes pratiquées par l'ouverture des murs intérieurs, voir la partie des cérémonies sacrées, les fonctions sacerdotales que le peuple lui-même avait la faculté légale de contempler, par les portes ouvertes du premier sanctuaire? D'ailleurs, le sacrifice, cet acte principal du culte, était toujours public, et les vierges pouvaient y assister du haut des galeries extérieures qui entouraient le Temple.

Avant le sacrifice du soir, n'étaient-ce pas les vierges qui devaient être chargées du soin de préparer les parfums que le sacrificateur offrait à Jéhovah après chaque coucher du soleil?

N'étaient-ce pas elles encore qui devaient remettre aux lévites l'huile pure, dont ceux-ci entretenaient les lampes qui brûlaient nuit et jour en l'honneur du Très-Haut?

La loi mosaïque avait interdit aux femmes toutes les

fonctions sacerdotales ou lévitiques ; mais elle les admettait à assister aux sacrifices, aux prières solennelles et aux lectures publiques de la loi. Nous en trouvons mille exemples dans l'histoire juive. Judith, dans la retraite où elle se tint enfermée pendant son veuvage, prenait part aux prières publiques et nous la voyons conférer avec les prêtres. Nous sommes donc autorisés à croire que les jeunes filles avaient les moyens d'exercer leurs emplois intérieurs sans être vues et rencontrées. Obligées de communiquer avec les prêtres qui leur confiaient divers travaux, elles devaient pouvoir s'entretenir avec eux sans sortir de leur sainte réclusion.

Toutes ces exigences se trouvent conciliées, en supposant que l'habitation des vierges était telle que nous l'avons dit plus haut, et telle que l'indiquent les plans du Temple dans l'atlas de Vence.

Mais dans cette clôture sacrée, on ne voit aucun emplacement destiné à des jardins. Tout ce que l'on peut penser, c'est, qu'à la mode juive, il se trouvait des cours intérieures, où de belles fontaines, entourées de fleurs, récréaient la vue et rafraîchissaient l'air. Si les jardins faisaient défaut, l'horizon offrait du moins les perspectives les plus variées et les plus étendues : à l'extrémité des galeries, l'élévation du mont Moriah, sur lequel était bâti le Temple, permettait de découvrir, d'un côté, la ville de Jérusalem, et de l'autre, toute la vallée de Josaphat, le lit du Cédron, et la belle colline où s'élève encore le mont des Olives.

C'est un vaste horizon offert aux préludes de nos méditations de penser que Marie, pendant les années qu'elle passa à l'ombre du sanctuaire, avait sans cesse sous les yeux les lieux où devaient s'accomplir les plus grands mystères de la vie de Jésus-Christ. Sur le côté oriental de

la vallée de Josaphat, en face du Temple, son regard pouvait embrasser du même coup d'œil le jardin de Gethsémani, le Cédron et le Calvaire, dont elle distinguait le sommet, au versant occidental du mont Moriah.

Il nous reste à fixer notre opinion sur le lieu même où Marie adolescente avait l'habitude de prier. Ici, nous restons encore dans le domaine des conjectures. Au moyen âge, plusieurs représentations artistiques empruntèrent des légendes admises alors une charmante composition reproduite sous toutes les formes, mais qui n'offre rien de vraisemblable : c'est Marie dans le saint des saints, priant devant l'arche d'alliance sous les ailes d'or des chérubins.

Cette hypothèse ne supporte pas la critique. D'abord il est plus que douteux que l'arche d'alliance fût sous le propitiatoire dans l'oracle, à l'époque où la très-sainte Vierge habitait le Temple? L'arche sainte, faite au désert par Béséléel, dut être la proie de la dévastation, lors de la ruine du Temple de Salomon par Nabuchodonosor. Au moment où Cyrus rendit, pour orner la maison du vrai Dieu, tous les trésors du Temple, que le roi babylonien avait enlevés de Jérusalem, pour les mettre dans les temples de ses faux dieux, dans l'énumération de ce qui fut remis à Zorobabel, il n'est nullement mention de l'arche d'alliance. Or, eût-on omis de parler nommément du trésor insigne pour lequel les Juifs eussent donné toutes leurs richesses?

Lorsque Pompée entra dans le saint des saints, il n'y vit, au rapport des auteurs profanes, que l'or étincelant des murailles et l'admirable ornementation des décors[1].

Mais si l'arche vénérable, celle où Moïse déposa lui-

[1] Tite.

même les tables de la loi, la manne, la verge d'Aaron et le livre sacré du Deutéronome, fut détruite dans la fureur sacrilége des Syriens, on croit qu'en mémoire de celle qui avait été l'objet de la vénération pendant six siècles, depuis la législation du mont Sinaï jusqu'à l'impiété de Nabuchodonosor, Zorobabel en fit faire une semblable ; ce qui le prouverait, c'est qu'au retour de Titus à Rome, on lui éleva au milieu de la *voie sacrée*, près du temple de la Paix, un arc de triomphe où l'on voit encore Titus sur son char, se faisant précéder, en forme de trophées, par l'arche d'alliance, le chandelier d'or à sept branches et les vases du Temple. Vespasien fit déposer ces objets dans le temple de la Paix, en se réservant les magnifiques tapisseries juives et babyloniennes, enlevées au Temple de Jérusalem [1].

Quoi qu'il en soit, l'opinion que Marie adolescente priait dans le saint des saints a été contestée par les Pères. En effet, Marie n'aurait pu être introduite dans l'asile sacré et impénétrable qu'en vertu d'une révélation publique de ses hautes destinées et d'une dérogation solennelle à la loi. Telle était, sur ce point, la sévérité des ordonnances mosaïques, que Zacharie, père de Jean-Baptiste, étant entré dans le sanctuaire, pour y offrir des parfums, pendant que la foule priait au dehors, et y demeurant plus de temps qu'à l'ordinaire, n'en resta pas moins seul dans ce lieu sacré, sans qu'un peuple impatient et dans l'attente osât violer la loi [2]. Et le Sanctuaire, où pria Zacharie, n'était pas le saint des saints dont le voile n'était soulevé qu'une fois l'an, au jour de la fête de l'expiation générale.

[1] Sueton. *In vita Vespasiani.*

[2] S. Luc, I, 10 et 21.

Comment penser qu'une jeune fille cachée, ignorée de tous, fût l'objet d'une exception inouïe jusqu'alors, sans supposer que Jéhovah en eût donné l'ordre positif? Tout ce que peut faire imaginer l'amour envers la très-sainte Enfant, c'est que, par une permission de la divine Providence, sa cellule étant du nombre de celles qui s'élevaient au-dessus des chambres adossées au saint des saints, la petite Marie était rapprochée autant que possible du mystérieux habitacle de la Majesté du Très-Haut.

DIX-HUITIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie Admirable dans son oraison du matin.

PREMIER PRÉLUDE. — Le même qu'à la méditation précédente. Nous devons avec Marie rester dans l'oratoire qui donne sur le Temple, où elle vient de terminer sa prière du matin.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandons simplement et avec une confiance sans bornes, le don de l'oraison. Supplions Marie de nous le communiquer, là, à ses pieds, devant l'image bénie où semble surtout exprimée la vie intérieure de cette admirable Vierge.

PREMIER POINT.

Quelle était la nature de l'oraison de Marie.

Dire qu'on va rechercher la nature de l'oraison de Marie, c'est sembler entreprendre de sonder des abîmes sans fond. Cependant saint Paul le déclare : nous

avons reçu un esprit si filial que, sans témérité, sinon toujours avec un plein succès, il scrute Dieu jusqu'en ses profondeurs. « Qui d'entre les hommes connaît ce qui est dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui? De même, personne ne connaît ce qui est en Dieu, sinon l'esprit de Dieu; or, nous avons reçu l'esprit de Dieu pour savoir les dons qu'il nous a faits. Et cet esprit pénètre tout, même les profondeurs de Dieu[1]. »

Cet esprit filial nous met en communication avec la Mère aussi bien qu'avec le Père : et d'ailleurs, le moindre degré de connaissance d'un si bel objet a plus de prix et d'avantage que la science parfaite d'objets inférieurs. Nous sentons nous-mêmes qu'après une prière vocale, où le cœur s'est vraiment élevé vers Dieu, et où l'entendement s'est occupé des propres paroles du Saint-Esprit, notre âme est mieux préparée à s'unir à Dieu dans une méditation qui nous arrache subitement à nos actions journalières et à nos sollicitudes terrestres.

Une des affaires les plus importantes, la plus grande affaire même que nous ayons à traiter ici-bas, c'est l'oraison qui établit nos rapports d'âme avec Dieu. De ces rapports dépendent notre bonheur dans le temps et notre gloire dans l'éternité. Savoir comment la Mère de Dieu se comporta en cet exercice sacré, est un des plus grands enseignements que nous puissions recevoir.

[1] II Cor, 10-12.

Écoutons ce que le Saint-Esprit dit lui-même de la nature de l'oraison de Marie : « Marie conservait toutes ces choses et en conférait en son cœur[1]. »

Sans doute, ceci s'entend d'abord de tout ce qui s'est dit et fait au sujet de l'Enfant divin qu'elle venait de donner au monde. S'il était entré dans le dessein de Dieu qu'on racontât dans l'Évangile l'oraison habituelle de sa Mère, les écrivains sacrés auraient eu à nous décrire des actes et des états que ces quelques mots sont loin de nous exprimer. Cependant ces quelques mots sont dits ; ils sont à peu près les seuls qui aient été dits ; et rien n'est sans raison dans la sainte Écriture, rien n'y est sans mystère. C'est donc là un jour très-important que Dieu nous ouvre sur la céleste oraison de Marie. Or, ce qui nous y est justement et exclusivement déclaré, c'est cet emploi régulier des puissances de l'âme qui constitue pour nous la méditation. Marie *se souvient*, elle *raisonne*, elle *raisonne dans son cœur*. Rien n'est moins vague, rien ne va plus directement contre la prétention qu'ont parfois les âmes qui commencent, de trouver Dieu sans préparation ni travail, et de le contempler en lui-même, abstraction faite des paroles, des actions, des mystères et de toute cette sainte vie humaine de Jésus-Christ par laquelle il s'est authentiquement révélé.

Marie *conservait ces paroles*. Quelles paroles ? Pendant son adolescence, celles des Écritures sacrées, après sa divine maternité, celles de son Fils... paroles

[1] S. Luc, II, 29,

du Verbe éternel! et elle en conférait en son cœur, c'est-à-dire qu'elle les comparait les unes avec les autres, et les méditait attentivement.

Apprenons du Cœur de *Mater-Admirabilis*, cette arche vivante des deux Testaments, à garder dans notre cœur les trésors divins des deux alliances. Conservons en notre esprit la révélation des jours anciens et les merveilles des jours nouveaux. Unissons notre méditation à la sienne, réfléchissons avec elle, conférons comme elle, et peut-être qu'à de rapides instants, « la longueur d'un *Gloria Patri* seulement, » comme disait cette grande sainte dont le regard d'aigle semblait capable de soutenir l'éclat de la lumière divine[1]; peut-être que *Mater-Admirabilis* daignera nous faire entrevoir les clartés du monde intérieur de l'oraison, où Dieu la transportait pendant qu'elle vivait dans la vallée des larmes... Il la récompensait ainsi de l'avoir cherché et de s'être élevée à lui par les degrés d'une prière humble et constante.

A notre tour, gardons dans notre cœur les enseignements de notre auguste Maîtresse. Repassons souvent en notre esprit les exemples de vie intérieure qu'elle nous a laissés. Ce sont les prières vocales et les oraisons de la Reine du ciel qui composent la plus grande partie de ces parfums que l'Ange met dans son encensoir d'or et qu'il présente sans cesse sur l'autel, devant le trône de Dieu[2].

[1] *Vie de sainte Térèse, écrite par elle-même*, chap. XXII.
[2] Apoc., VIII, 3.

On peut donc dire qu'unir nos faibles et languissantes prières à celles de Marie, mettre le recueillement de cette Vierge sainte à la place de la fluctuation de notre esprit, c'est assurer le fruit de notre oraison et lui donner un cachet divin qui provoque la surabondance de la grâce.

DEUXIÈME POINT.

De l'excellence de l'oraison de Marie.

Ce fut surtout dans les jours de sa sainte enfance que Marie assurait par toutes sortes de précautions le succès de son oraison. Nul ne peut dire ni concevoir l'honneur que cette oraison rendait à Dieu; elle lui était un sacrifice meilleur que tous ceux qu'on lui avait offerts jusque-là; elle commençait à acquitter cette dette sacrée et toujours urgente, pour laquelle la pauvre humanité pécheresse restait tout à fait insolvable : la dette d'une religion parfaite sortant d'un cœur immaculé et saint!

Le Verbe divin prononçait bien déjà cet ECCE VENIO qui contenait, en substance, la religion absolue et universelle; mais il le disait au sein même de l'adorable Trinité, sans manifestation hors de la divine essence. Jusqu'à ce qu'il le répète dans le sein de sa très-sainte Mère, Dieu ne recevra pas tout l'hommage qui lui est dû. Cependant on ne peut douter ici que cet ECCE VENIO ne fût déjà le fond de l'oraison de Marie, ni que cette parole de sacrifice ne possédât tout entier le cœur de la jeune Vierge, donnant des

rafraîchissements, déjà très-suaves, à ces ardeurs inexprimables avec lesquelles Dieu désire et attend sa gloire.

L'oraison, de sa nature, est un sacrifice. Oui, Dieu exige le sacrifice, non-seulement parce que la prière est devenue trop souvent, hélas! depuis le péché, un effort plutôt qu'un attrait, mais encore parce qu'une véritable oraison doit offrir les trois choses qui sont l'essence d'un sacrifice : la victime qu'on immole, le sacrificateur et la personne adorable qui reçoit la chose offerte ou détruite. « *In voce laudis immolabo Domino :* Dans les accents de mes louanges, j'immolerai au Seigneur[1]. » Une âme qui prie s'immole elle-même. Prier, c'est se livrer à la lumière de ce Verbe que l'Écriture nomme justement un glaive, à cause de l'infaillible discernement qu'il fait des choses en les pénétrant, et des séparations qu'il tend à y opérer. Prier, c'est attirer en soi cet amour qui se nomme le Saint-Esprit, et qui est un feu véritable, consumant toute impureté, et ne laissant dans l'être qu'il dévore que ce que Dieu veut y voir et peut en agréer. L'âme qui est ainsi livrée au glaive et au feu est manifestement une victime, et qui la livre est prêtre. L'oraison est un sacrifice.

Mais, comprise et pratiquée de la sorte, que l'oraison rend de gloire à Dieu! qu'elle donne de liberté à l'âme! Qui n'a éprouvé les saintes délices d'un cœur qui pour toujours, ou dans quelques circonstances,

[1] Jon., II, 10.

voue au Seigneur ses forces, ses facultés, son amour, sa vie tout entière, et qui librement, dans l'oraison dit à son Dieu : « Vous m'avez tout donné, je vous « donne tout! usez-en selon votre bon plaisir... Et si « vous daignez me rendre quelque chose de mon sa- « crifice total, permettez-moi de ne m'en servir jamais « que pour votre gloire... »

O parfum de la prière! Ascension vers la patrie! Pâque de l'âme! Passage à Dieu! C'est vous, ô divine oraison, qui consommez cette union tant souhaitée par Jésus et qu'il n'a pas cru acheter trop cher en la payant de tout son sang!... « Père saint, faites que « tous ils soient un, comme vous, Père, êtes en moi, « et moi en vous, qu'eux aussi soient un en nous!... « qu'ils soient *consommés en un*[1]!... »

Fondée sur l'humilité, la prudence et le travail, l'oraison de Marie s'élevait sûrement et énergiquement à des hauteurs où nul, excepté elle, ne devait jamais parvenir.

« Marie, que voyez-vous? — car il doit être permis à des enfants d'interroger respectueusement leur mère, et surtout une mère telle que vous! — que voyez-vous, « quand emportée là-haut par une force qui vous « trouve toujours prête et amoureusement docile, « vous allez loin de la terre au pays de l'oraison? »

« Je vois comment les trois personnes divines se « connaissent, s'aiment, se possèdent et sont si inti- « mement unies, qu'elles ne font qu'une seule et

[1] S. Jean, XVII, 11, 21, 23.

« même divinité. Je vois comment elles se répandent « librement au dehors en toutes sortes de communi- « cations bienfaisantes, déclarant, par cette création, « quelque chose de leur opulence et de leur félicité « intérieures. Je les vois se pencher, toutes trois sur « cette jeune création avec un amour plus tendre et « un sourire plus doux que ceux d'une mère pour « son fils premier-né. Je les vois décidant l'incarna- « tion du Verbe et y trouvant, avec un remède radi- « cal au péché, le secret de déifier les créatures et de « donner au Créateur toute la gloire qui lui peut ve- « nir du dehors. Je les vois décrétant que le Verbe, « pour se faire homme, naîtra d'une femme comme « les autres enfants d'Adam. Je les vois enfin, cher- « chant, parmi les innombrables filles de ce père « coupable, une âme assez innocente pour en faire « son tabernacle, et un corps assez pur pour en tirer « sa chair et son sang... »

Elle aussi, la sainte et humble Enfant, elle cherche ce cœur virginal ! Elle demande au Père éternel de la former et de l'*immaculer*. Elle supplie le Verbe de se donner enfin une Mère Admirable et de descendre en son sein... Elle invoque le Saint-Esprit; elle le prie de communiquer la plénitude de ses dons à celle qu'il destine à être le foyer de ses opérations divines, afin de hâter la venue du Fils de Dieu.

Dans son oraison, Marie adolescente était déjà en communication avec ce Verbe qu'elle devait enfanter; elle le concevait dans son âme par l'ardeur de sa foi. Elle goûtait cette béatitude d'entendre et de conserver

le Verbe de Dieu, dont parle Notre-Seigneur, et qu'il déclare supérieure à la maternité divine elle-même, envisagée comme l'envisageaient ceux qui louaient sa Mère au point de vue terrestre. Comme Jésus s'est préexisté dans les saints de l'ancienne alliance, il s'est préexisté et bien plus parfaitement, dans sa Mère. Il ne serait pas né d'elle selon la chair, s'il n'était pas né d'abord en elle selon l'esprit. En un sens donc, cette admirable Enfant n'est pas seule : le juste ne l'est jamais ; « malheur à l'homme seul ! » dit l'Écriture ; on n'est juste que parce qu'on est uni à la justice, et la justice, c'est Jésus-Christ. « Il a été fait, dit saint Paul, notre justice, notre sanctification et notre rédemption [1]. » Jésus-Christ n'était pas encore dans les bras de Marie, que déjà il était dans son cœur. L'ayant conçu de Dieu par la foi, elle le gardait par son amour, le nourrissait de ses vertus et le faisait croître incessamment par ses bonnes œuvres.

COLLOQUE.

Demander à *Mater-Admirabilis* de nous faire comprendre le mystère de la naissance de Jésus-Christ dans les âmes, et comment, entre tant de moyens qui nous sont donnés de le former et de le faire croître en nous, jusqu'à la plénitude de son âge, l'oraison est un des plus sûrs et des plus efficaces.

[1] I Cor., I, 30.

PRATIQUE.

Baser son oraison sur les grands souvenirs de la révélation du saint Évangile, et si, de ce fondement solide, il plaît à l'Esprit-Saint de nous élever à des vues plus distinctes que celles d'une foi ordinaire, se souvenir que le progrès dans l'humilité est le signe et la garantie d'un vrai progrès dans l'oraison.

BOUQUET SPIRITUEL.

Et il vint un autre ange qui se plaça devant l'autel, avec un encensoir d'or ; on lui donna plusieurs parfums, pour qu'avec les prières des saints, il les déposât sur l'autel qui est devant le trône de Dieu [1].

O Jésus! vous connaître c'est vous aimer!... Si nous savions comme Notre-Seigneur nous aime, nous mourrions de plaisir! Je ne crois pas qu'il y ait des cœurs assez durs pour ne pas aimer en se voyant tant aimés. O belle vie! belle union de l'âme avec Jésus-Christ ! L'éternité ne sera pas assez longue pour comprendre ce bonheur !

Dans l'oraison, l'âme est auprès de Dieu comme un enfant auprès de sa mère. Il la caresse, l'embrasse, et sa mère lui rend ses caresses et ses embrassements [2].

[1] Apoc., VIII, 3.
[2] M. Vianney, *Esprit du Curé d'Ars.*

QUELQUES DÉTAILS

Sur les premières années de la sainte Vierge [1].

I... La bienheureuse et toujours très-glorieuse Vierge Marie est issue de race royale et de la famille de David. Elle naquit dans la ville de Nazareth et fut nourrie dans le Temple du Seigneur à Jérusalem. Son père s'appelait Joachim, et sa mère Anne. La maison (ou lignée paternelle) était de la ville de Nazareth en Galilée, mais la lignée maternelle était de Béthléem.

II... Leur vie était simple et droite aux yeux du Seigneur, irréprochable et pieuse aux yeux des hommes; car ils avaient divisé leur avoir en trois parties : une était attribuée au Temple et aux serviteurs du Temple, l'autre aux voyageurs et aux pauvres, la troisième était réservée pour leur propre usage et celui de leur famille. Ainsi ils étaient chers à Dieu et charitables aux hommes.

III... Pendant environ vingt ans, ces saints Patriarches n'eurent point d'enfants. Cependant ils firent à Dieu des vœux ardents pour qu'il leur accordât une descendance qu'ils devaient consacrer au service du Seigneur. C'est à cause de cela que, chaque année, ils avaient coutume de suivre les fêtes du Temple de Jérusalem.

IV... Un jour qu'il était seul, un ange du Seigneur se présenta à Joachim au milieu d'une grande lumière. Cette vision l'ayant troublé, l'ange qui lui était apparu chassa cette crainte en lui disant : « Ne crains rien, Joachim, et « que ma vue ne te trouble pas. Je suis l'ange du Sei-

[1] Lettre attribuée à saint Jérôme. Patrologie, t. XXX, p. 297.

« gneur envoyé par lui, vers toi, pour t'annoncer que tes « prières sont exaucées, que tes aumônes ont monté jus- « qu'à lui; il a vu la honte que tu éprouves au Temple.

« IV... Ton épouse Anne te rendra père d'une fille, et tu « l'appelleras du nom de Marie. Elle sera, comme vous en « avez fait le vœu, consacrée au Seigneur dès son en- « fance, et elle sera remplie de l'Esprit-Saint dès le sein « de sa mère. Elle ne mangera, ni ne boira jamais rien « d'immonde; elle ne prendra pas part aux réunions po- « pulaires, ni à celles d'intérieur, mais à celles du Temple « de Dieu, afin que rien de malveillant ne puisse ni être « dit, ni même être soupçonné sur elle.

« C'est pourquoi, à l'âge venu, de même qu'elle sera née « miraculeusement, étant demeurée vierge, elle enfantera « le Fils du Très-Haut qu'on appellera Jésus, qui, suivant « l'étymologie de son nom, sera le Sauveur de toutes les « nations. »

V... Ensuite il apparut à Anne son épouse, lui disant : « Ne crains pas, Anne, et ne pense pas que ce que tu « vois soit un fantôme; car je suis l'ange qui ai offert aux « regards de Dieu vos prières et vos aumônes, et je suis « envoyé pour vous annoncer qu'il vous naîtra une « fille, appelée Marie, qui sera bénie entre toutes les « femmes. Dès sa naissance, elle sera pleine de la grâce « de Dieu; elle restera trois ans dans la maison pater- « nelle, ensuite elle sera vouée au service de Dieu et ne « quittera plus le Temple avant la fin de son éducation « (*intelligibiles annos*). Là, elle s'abstiendra de tout ce qui « est contraire aux lois du Seigneur, servant Dieu, jour et « nuit, par les jeûnes et par les prières et seule par excep- « tion (*sine exemplo*) sans tache, sans corruption, Vierge « et servante du Seigneur. En son nom, par sa grâce et « son opération, elle engendrera un fils, Sauveur du

« monde. C'est pourquoi, lève-toi, monte à Jérusalem et « quand tu seras parvenue à la porte d'or, tu rencontreras « Joachim à qui ces choses ont été dites. »

VI... Les promesses de l'ange se réalisent.

VII... Il y avait autour du Temple quinze habitations et quinze degrés d'ascension (quinze marches à monter), car le Temple était bâti sur une montagne, et l'on ne pouvait arriver à l'autel des holocaustes, qui était au dedans, que par des degrés. C'est pourquoi, dans une de ces habitations, ses parents installèrent la bienheureuse petite Vierge Marie. Lorsqu'ils l'eurent dépouillée des vêtements qu'elle portait dans le voyage, et que, selon l'usage, ils l'eurent revêtue d'habits plus propres et plus riches, la Vierge, sans le soutien d'aucune main qui la dirigeât, monta tous les degrés pour marquer que dans cette occasion, rien ne manquait à la perfection de son âge; car déjà le Seigneur opérait grandement dans l'enfance de sa Vierge. Donc, après avoir célébré le sacrifice, selon l'ordonnance de la loi, et accompli leur vœu, ils laissèrent l'Enfant pour être élevée pendant sept ans avec les autres vierges du Temple, et retournèrent dans leur maison, après l'avoir remise entre les mains d'Anne la prophétesse, qui devint sa maîtresse.

VIII... Mais la Vierge avançait en âge et en vertu. Et, suivant le Psalmiste, son père et sa mère l'avaient abandonnée, mais le Seigneur la prit[1]. Car tous les jours elle jouissait d'une visite divine qui la préservait de tout mal et la faisait abonder dans le bien. C'est pourquoi elle arriva jusqu'à quatorze ans sans qu'on pût reconnaître en elle rien qui fût digne de reproche.

Alors le Grand-Prêtre annonçait publiquement les

[1] Ps. XXVI, 10.

vierges qui étaient dans le Temple, et qui, d'après les usages de la nation, étaient en âge d'être mariées.

Lorsqu'à l'ordre du Pontife toutes les vierges modestes se présentèrent, seule, Marie, la Vierge du Seigneur, répondit qu'elle-même et ses parents l'avaient donnée au service du Seigneur, et qu'elle ne voulait pas violer ce vœu. Le pontife était dans une grande angoisse d'esprit, car l'Écriture dit : « Accomplissez vos vœux : *Vovete et reddite*[1]. » Il craignait d'enfreindre un vœu, il ne voulait pas non plus introduire de changement dans les habitudes de la nation. Il ordonna que tous les anciens de Jérusalem et des lieux voisins se rendissent à la fête prochaine, pour savoir d'eux ce qu'il devait faire dans une rencontre si douteuse. Tous furent d'accord qu'il fallait consulter le Seigneur, et le Pontife cédant à la prière de l'assemblée, s'approcha pour consulter Dieu, et aussitôt une voix, sortie du propitiatoire, se fit entendre à tous, disant qu'il fallait, selon le prophète Isaïe, rechercher celui à qui la Vierge devait être fiancée ; car il est dit dans Isaïe : « Une branche sortira de la souche de Jessé, et une fleur montera de cette racine, et l'esprit du Seigneur se reposera sur elle : l'esprit de l'intelligence et de la sagesse, l'esprit du conseil et de la force, l'esprit de la science et de la piété ; et l'esprit de la crainte du Seigneur la remplira[2]. »

D'après cette prophétie, le Grand-Prêtre ordonna que tous les hommes de la maison et de la famille de David, aptes à être mariés, se présentassent à l'autel avec leur bâton, et après que chacun d'eux l'eut apporté, celui dont le bâton aurait produit une fleur et sur le sommet duquel

[1] Ps. xi, 1-3.
[2] Ps. lxxv, 12.

le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, se serait reposé, celui-là devrait être présenté et fiancé à la Vierge.

IX... Au milieu de tous était Joseph, de la maison et de la famille de David. Seul parmi ceux qui, suivant l'ordre donné, avaient apporté leurs bâtons, il cacha le sien. De là, comme rien ne parut répondre à la voix divine, le Pontife pensa qu'il fallait de nouveau consulter Dieu, qui répondit que parmi tous ceux qui étaient rassemblés, le seul qui devait épouser la Vierge n'avait pas apporté son bâton. De cette façon Joseph fut trahi, car lorsqu'il eut apporté son bâton, et qu'une colombe venant du ciel vint se reposer à son extrémité, il parut évident aux yeux de tous que c'était lui qui devait épouser la Vierge.

Même sujet[1].

L'Église de la terre ignora longtemps le jour de la naissance glorieuse de la bienheureuse Vierge. Un pieux solitaire entendait, chaque année, dans la nuit du 8 septembre, d'angéliques harmonies qui descendaient des cieux. Surpris de cette merveille, il pria le Seigneur de lui révéler ce que signifiaient ces concerts. Alors un ange lui apparut et lui dit : « La Vierge immaculée qui fut Mère « de Dieu est née en cette nuit même ; les hommes l'ignorent; mais les anges chantent sa nativité dans les cieux. »

Marie n'avait encore qu'une année lorsque Joachim dit à sa fidèle compagne : « Conduisons l'Enfant dans le « Temple, pour accomplir le vœu que nous avons fait au « Seigneur. Peut-être que la justice de Dieu nous punirait si nous tardions plus longtemps. » La pieuse Anne

[1] Traduit du gaulois, d'après Vincent de Beauvais, dominicain, secrétaire de saint Vincent de Lérins, mort en 1264.

lui répondit : « Attendons plutôt qu'elle ait atteint sa troi-
« sième année, pour qu'elle ne redemande pas son père
« et les caresses de sa mère. »

Anne et Joachim la conduisirent eux-même vers le tabernacle du Seigneur. Leurs yeux se mouillèrent de larmes en pensant à la solitude de leur maison de Nazareth, que n'animerait plus la présence d'une enfant si aimable et si chère.

« Marie fut conduite au milieu des jeunes vierges de son âge, élevées à l'ombre du sanctuaire, sous les ailes des chérubins qui protégeaient l'arche du Seigneur. Les deux patriarches offrirent un sacrifice au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, sur l'autel des holocaustes, puis, se séparant de leur fille bien-aimée, ils revinrent à Nazareth, emportant sa pensée dans leur cœur.

« A cet âge de trois ans, la Vierge Marie parlait déjà avec la gravité d'une femme de trente ans. Continuellement appliquée à la méditation des choses du ciel, elle ne voulait pas en être distraite Elle avait pris l'habitude de ne répondre aux salutations qui lui étaient adressées que par ces paroles : Gloire à Dieu ! Ses actions étaient réglées suivant un ordre immuable : depuis le matin jusqu'à Tierce (9 heures du matin), elle s'appliquait à la prière ; depuis Tierce jusqu'à None (environ 3 heures après-midi), elle s'occupait à filer le lin et le chanvre, à ourdir la trame de fins tissus. Son habileté pour les travaux était telle qu'elle l'emportait sur les plus adroites ouvrières. A l'heure de None, elle se remettait en prière, jusqu'à ce que l'ange du Seigneur vînt lui apporter le repas du soir.

« Cependant la prière était la plus chère et la plus fréquente occupation de la Vierge. Dieu l'y favorisait de ses communications intimes. Son visage devenait alors si res-

plendissant de lumière que nul ne pouvait en soutenir l'éclat. »

Légende de la pourpre

DU MÊME AUTEUR.

Le Grand-Prêtre ayant fait remettre à Marie, et à sept de ses compagnes, une certaine quantité de lin, d'hyacinthe, de bysse et de pourpre qu'elles devaient filer, les jeunes filles convinrent de tirer au sort entre ces travaux différents celui dont chacune aurait à prendre la tâche. La pourpre échut à Marie. A cette époque, la pourpre était la couleur impériale. Les jeunes filles s'écrièrent que la pourpre tombait aux souveraines, et elles se mirent à appeler Marie : REINE DES VIERGES !

A ces mots, un ange du Seigneur descendit au milieu d'elles : « La parole que vous avez prononcée, dit-il, ne « sera pas une parole vaine ; elle sera l'accomplissement « de toutes les prophéties. »



DIX-NEUVIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie Admirable dans le soin qu'elle prend des autels du Seigneur.

PREMIER PRÉLUDE. — Voir la jeune Marie passer de l'étage supérieur où était placée sa cellule, dans les chambres inférieures du Temple où de pieux emplois la réclamaient... Voyons-la s'employer aux saintes préparations des sacrifices.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demandons à *Mater-Admirabilis* de savoir passer, sans descendre, de la contemplation à l'action : ce qui est quitter Dieu sans le quitter. Prions-la aussi de nous donner le zèle de la maison de Dieu et de tout ce qui se rapporte à sa gloire.

PREMIER POINT.

Marie disposait sagement à l'avance l'emploi de son

temps et accomplissait ensuite fidèlement ce qu'elle avait prémédité.

Marie sort calme et recueillie du monde intérieur où elle vient de converser avec son Créateur et Seigneur. Très-pure et plus éclatante à chaque aurore, elle sort de son oraison pour agir à l'extérieur, comme Dieu sortit de son repos éternel pour créer l'univers, ou encore comme Moïse, lorsqu'il sortit de la nuée qui couvrait le Sinaï, et qu'il apparut resplendissant de la lumière que la Majesté divine venait de projeter sur son visage. Quelle paix! quelle harmonie règne dans tout l'être immaculé de la très-sainte Adolescente! Toute recueillie en Dieu, unie à lui de toute l'énergie de ses puissances, baignée encore dans l'Esprit-Saint, elle sort de l'oraison avec des prérogatives toujours nouvelles. On dirait que la grâce de son immaculée Conception est un jour qui, ayant déjà le midi pour aurore, s'illumine progressivement de clartés qu'on n'eût pas crues possibles, et qu'en effet Dieu seul pouvait produire.

Mais, en quittant ces rendez-vous célestes, Marie descendra-t-elle? Rendue au monde visible, elle fera comme la femme forte dont elle se propose humblement l'imitation. Elle considérera toutes choses, avant de réduire en acte ce qu'elle veut réaliser de son oraison. La voyez-vous, l'auguste Enfant, devant ces deux mots : le *devoir*... le *meilleur?* Elle cherche, elle délibère et enfin elle choisit; elle arrête son ordre de journée en l'offrant au Seigneur. Que nos matinées attireraient de bénédictions sur les heures qui doivent

suivre si, renaissant, pour ainsi dire, du sein même de Dieu, chaque fois que l'oraison nous y aurait placés, nous revenions à la vie de la terre avec cette nouveauté, cette simplicité, cette onction, cette vigueur, cette jeunesse céleste qu'un commerce intime et profond avec Dieu donne à l'âme !... Si, dans cette douce lumière, dont nous sommes alors investis, nous réglions les actes destinés à remplir le cadre de la journée, nous accomplirions toute chose en son temps : une telle vie aurait bientôt le parfum de l'incorruptibilité. C'était l'arome divin qui s'exhalait de toutes les actions de la Vierge d'Israël. Elle embaumait ainsi le Temple d'un encens vraiment céleste.

Mais voici la très-pure Enfant qui passe sous notre regard : modeste et recueillie, elle se rend avec diligence dans le lieu où l'appelle son devoir. La diligence, c'est l'allure régulière d'une âme que pousse le Saint-Esprit ; c'est la manière d'agir de l'amour.... « Celui qui aime court, vole ; il est dans la joie ; rien ne l'arrête, rien ne lui pèse, rien ne lui coûte, et à cause de cela, il peut tout ; il accomplit beaucoup de choses qui fatiguent et qui épuisent celui qui n'aime point[1]. » Rien n'est plus éloigné de la paresse, rien ne ressemble moins à l'empressement naturel. L'esprit du diligent est plein de lumière, son cœur est libre, sa volonté active, son œil est simple. Il va vite parce qu'il va à Dieu et ne prétend pas à autre chose...

Voici donc la diligente Marie à l'œuvre. Quel sera

[1] Imit., l. III, c. V.

son emploi ? Celui que l'on confiait à la Vierge, qui, au milieu des filles de Sion, excellait en révérence, en modestie, en vigilance ; celui de préparer les parfums pour les sacrifices, d'entretenir l'huile des lampes et de donner au linge, aux vêtements, aux vases sacrés, ce lustre que réclamait la grandeur du culte de Jéhovah. Certainement les lévites, dont les mains étaient consacrées pendant sept jours[1], afin d'entretenir dignement ce qui avait le moindre rapport au culte du Seigneur, avaient le soin spécial des vases sacrés, mais les doigts si délicats et si purs de la Mère Admirable ne devaient-ils pas aussi, dans l'intérieur du Temple, être consacrés au service des autels? Ceci n'est pas douteux, car n'aura-t-elle pas bientôt un honneur plus insigne, et ne sera-t-elle pas chargée d'un ministère plus éminent? Les mains de la très-pure Vierge envelopperont de langes les membres d'un Dieu fait homme; elles serviront de soutien à Celui qui porte le monde; elles le donneront à Joseph, aux bergers et aux mages... On peut pieusement penser que ce fut au Temple que Marie fit ce *saint apprentissage* en préparant ce qui devait servir aux sacrifices.

DEUXIÈME POINT.

Marie avait le plus religieux respect pour tout ce qui avait rapport au culte extérieur du Temple.

Contemplons la manière dont Marie se livre à son

[1] Exod., XXIX, 35.

emploi. Que cette question est grave! Qu'il importe de bien la comprendre! Rien ne touche de si près à la perfection. Si cette question est pratiquement bien résolue, on peut dire que la perfection est atteinte.

Sans empressement, mais avec diligence, comme nous l'avons dit, la Fille des illustres ménagères bibliques *prévoit* ce dont elle aura besoin pour faire ce qui a été commandé. Se souvenant, avec piété, des exemples d'Anne sa mère, elle tient dans un ordre parfait les objets confiés à sa garde.

S'agit-il de préparer ce qui sera nécessaire aux prêtres pour faire l'huile des onctions sacrées? la soigneuse Enfant ouvre le livre de la loi; elle y relit attentivement ce qu'elle sait déjà; mais, dans son humilité, elle craint de commettre la moindre infraction en des fonctions si saintes, que Dieu lui-même a daigné en régler les détails. Dans sa balance d'or elle pèse, au poids du sanctuaire, cinq cents sicles de la myrrhe la plus précieuse, la moitié moins de cinnamome et autant de roseau aromatique; cinq cents sicles de cannelle et la mesure d'un gin d'huile d'olive [1]. Lui a-t-on dit de réduire elle-même l'onyx, le galbanum, le stacte et l'encens en poudre très-fine pour composer le parfum qui devra s'exhaler devant l'arche de la loi? ses mains virginales triturent avec soin les aromates dont le Seigneur lui-même a indiqué l'usage. Elle craint d'en savourer la délicieuse essence et de n'en pas laisser toute la fraîcheur à son Seigneur et Maître.

[1] Exod.. xxx, 34.

Pendant ces heures de travail manuel, quelle est l'occupation intérieure de la modeste ouvrière? Elle ne cesse de prier, disant : « Que ces parfums mon-
« tent vers vous, ô Jéhovah ! et que votre miséricorde
« descende sur votre peuple! Que mes désirs, que
« mes gémissements, dans cette vallée de deuil, vous
« soient des aromates dont l'odeur soit agréable à
« votre Majesté sainte ! »

Présente-t-on à Marie du linge à purifier, à plier? elle y met tous ses soins; quand elle le rend aux prêtres, on dirait une de ces belles fleurs où chaque pétale de la corolle a son pli et sa place, sans froisser le pétale qui le touche et s'appuie sur lui. Sans doute, Marie n'entrera pas dans le saint des saints; son ministère doit demeurer caché à l'intérieur du Temple; peut-être même ce qu'elle prépare pour le sacrifice, le doit-elle déposer aux tours qui la dérobent aux yeux des lévites; mais enfin, elle a sa part dans le sacrifice; elle donne déjà ses parfums aux victimes figuratives, comme elle les donnera plus tard à l'Agneau divin.

Tout en s'occupant de ce qui concerne les sacrifices et les autels, Marie perçoit de mystérieux rapports entre les figures et la réalité qu'elle voit déjà apparaître à l'horizon. Pourquoi ces parfums de si grand prix? Elle a lu, dans Isaïe, que le Christ serait couvert de plaies et mis à mort? pourquoi n'entreverrait-elle pas quelque chose des grandes scènes du Golgotha? Si elle ne se voit pas la mère du divin Supplicié, pourquoi n'aurait-elle pas le désir d'être

l'amie dévouée qui embaumera les blessures du Rédempteur? En pliant les linges sacrés, en donnant aux instruments du sacrifice la dernière netteté, pourquoi ne penserait-elle pas à l'humanité sainte du Messie promis? Sa foi est si vive et sa charité si ardente, qu'elles lui rendent, pour ainsi dire, présents les mystères annoncés.

Elle a lu dans Isaïe : « Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné [1]... » Cet enfant, ce fils de la promesse, n'est pas encore le sien, et son humilité l'arrête quand son amour l'entraîne... Mais cet enfant admirable aura une admirable mère qui pourra vénérer son corps sacré, le couvrir des marques de son amour et l'entourer des soins de sa tendresse. Heureuse mère! ah! que Marie voudrait la voir de ses yeux! que de louanges elle lui adresse!

Une fois ces rapprochements supposés dans la pensée de Marie, nous ne pouvons plus la suivre dans ses actes d'adoration, dans ses élans de charité et dans ses abaissements d'humilité la plus profonde. Tout dans la magnificence du culte prend vie à ses yeux... Elle pénètre les rapports mystiques qui existent entre les autels, leurs ornements et les états futurs du Verbe incarné, les circonstances de sa vie, les détails de son sacrifice. Elle envie le sort des prêtres et des lévites, tandis qu'eux-mêmes pourraient, à leur tour, lui envier ses sentiments de révérence et d'amour. Ce qu'elle touche, orne et prépare, n'atteint jamais la

[1] Is., IX, 6.

beauté et le prix qu'elle voudrait voir en tout ce qui doit être offert à son adoré et bien-aimé Seigneur.

O mon admirable Mère ! que n'eussiez-vous pas fait et ressenti si vous aviez eu, comme nous, le bonheur de vous approcher du Très-Saint Sacrement?... s'il vous eût été donné de tisser les voiles, de poser les fleurs du saint tabernacle où réside le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Si vous aviez pu préparer les nappes où doit s'étendre l'adorable Victime? qu'elle eût été vive votre joie! Faites que je vous imite dans les beaux exemples que vous me donnez. Que toutes les fois que j'ai à m'approcher de l'autel, je me souvienne du zèle avec lequel vous accomplissiez votre emploi dans le Temple !

COLLOQUE.

Demander à *Mater-Admirabilis* de porter aux réalités divines de notre culte quelques-uns des sentiments de révérence et d'amour qu'elle portait aux objets qui, dans le Temple de Jérusalem, signifiaient ce qu'il nous est désormais permis de contempler.

Nous efforcer, comme Marie, de pénétrer le sens des choses saintes.

Consacrer à l'ornement des autels le temps et les biens dont on peut disposer.

PRATIQUE.

Mettre dans nos pieux projets de faire une part de

travail et de dépense pour contribuer à honorer le Saint-Sacrement.

Si nous avons quelque office à remplir près des autels, nous en acquitter avec foi, ferveur et religion.

BOUQUET SPIRITUEL.

« Tu poseras l'autel en face du voile qui est sus-
« pendu devant l'arche, vis-à-vis du propitiatoire qui
« couvre le témoignage où je te parlerai ; et sur cet
« autel, Aaron brûlera le matin de suaves parfums.
« Ces parfums brûleront encore le soir quand on pla-
« cera les lampes [1]. »

Toutes ces choses n'ont été que l'ombre de celles qui devaient arriver, et Jésus-Christ en est le corps [2].

Lorsque Dieu voulut donner une nourriture à notre âme pour la soutenir dans le pèlerinage de la vie, il promena ses regards sur la création et ne trouva rien qui fût digne d'elle. Alors il se replia sur lui-même et résolut de se donner. O mon âme, que tu es grande, puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse te contenter !

Comment ne donnerait-on pas à Notre-Seigneur tout ce qu'on a de plus riche et de plus précieux? Quelle ingratitude de se montrer avare envers un Dieu qui se montre si prodigue [3] !

[1] Ex., xxx, 7 et 8.
[2] Coloss., II, 17.
[3] M. Vianney, *Esprit du curé d'Ars.*

Enfance et adolescence de la Très-Ste Vierge[1].

Notre auguste et tendre Reine était traitée comme les autres enfants de son âge. Sa nourriture était commune, quoique fort petite pour la quantité. Il en était de même pour son sommeil, auquel il fallait la provoquer. Elle n'était point fâcheuse, elle ne pleurait jamais. Son air était joyeux, agréable, mêlé néanmoins d'une douce gravité, et on y découvrait une majesté rare. La Reine, petite enfant, était en toutes choses reconnaissante, très-parfaite et admirable.

Par une disposition du Très-Haut, notre jeune Maîtresse garda le silence pendant le temps que les enfants le gardent. Elle demanda au Très-Haut une permission et une bénédiction pour ouvrir ses lèvres pleines de grâce, et, dans le dix-huitième mois de sa tendre enfance, elle commença à parler avec les hommes. Comme elle était très-prudente, elle adressa ses premières paroles à sainte Anne et à saint Joachim, pour leur demander leur bénédiction. La maison de Joachim n'était pas fort riche, mais elle n'était pas des plus pauvres, c'est pourquoi sainte Anne souhaitait de parer sa très-sainte Fille selon le rang honorable de sa famille. La très-douce Enfant reçut, pendant qu'elle ne parlait pas, cette marque de l'affection de sa mère; mais quand elle commença à parler, elle la pria humblement de lui mettre un habit grossier et pauvre, ce que sainte Anne ne fit pas.

L'humilité de la très-sainte petite Fille ne fut pas moins admirable lorsqu'elle se laissait apprendre à lire et quand

[1] Extrait des écrits de Marie d'Agreda, *Cité mystique*.

elle entreprenait de balayer et de nettoyer la maison; mais comme on ne voulait pas le lui permettre, nonobstant sa faiblesse, elle tâchait de le faire quand elle était seule.

L'aimable petite Marie commença à prévenir et à disposer sa mère, lui découvrant, six mois auparavant, le désir qu'elle avait de se voir déjà dans le Temple, et pour préparer son esprit à cette sensible séparation, elle lui représentait qu'étant consacrée à Dieu, dans le Temple, elle appartiendrait plus étroitement encore à ses parents que dans sa propre maison.

Les trois ans que le Seigneur avait déterminés étant accomplis, Joachim et Anne, accompagnés de quelques-uns de leurs parents, sortirent de Nazareth portant avec eux la véritable arche du Testament, la très-pure Marie, pour la consacrer dans le Temple de Jérusalem. Ils y arrivèrent enfin, et avant d'y entrer, sainte Anne et saint Joachim prirent leur Fille et leur Maîtresse par la main et la conduisirent au dedans, et après y avoir fait tous les trois une dévote prière, le père et la mère offrirent leur fille au Seigneur, pendant que la petite Marie s'offrait elle-même avec une humble adoration. Elle ouït, dans une divine splendeur qui remplissait le Temple, une voix qui lui disait : « Venez, mon Épouse, mon Élue, « venez dans mon Temple, où je veux que vous m'offriez « un sacrifice de louange et de bénédiction. »

La prière achevée, ils allèrent trouver le prêtre auquel ils présentèrent leur fille Marie, et le prêtre lui ayant donné sa bénédiction, ils la conduisirent dans l'appartement des vierges, où elles étaient élevées dans une sainte retraite et en de pieuses occupations, jusqu'à l'âge de prendre l'état du mariage.

Les aînées de la tribu royale de Juda et de la tribu sa-

cerdotale de Lévi, étaient singulièrement gardées dans cet appartement.

La montée pour y aller avait plusieurs degrés où l'on trouva d'autres prêtres qui venaient recevoir notre jeune Reine. Celui qui la conduisait la mit au premier degré. Elle lui demanda la permission de prendre congé de ses parents. Elle se tourna vers Joachim et sainte Anne, et s'étant mise à genoux, elle leur demanda leur bénédiction. Ensuite elle monta au Temple avec une joie admirable, sans tourner la tête, sans verser aucune larme, sans faire le moindre acte puéril. Les prêtres la reçurent, la conduisirent dans l'appartement des autres vierges et la recommandèrent à celles qui en prenaient le soin, parmi lesquelles se trouvait Anne la prophétesse.

Saint Joachim et sainte Anne s'en retournèrent à Nazareth bien plus pauvres qu'ils n'étaient venus, et pénétrés d'une vive douleur d'être privés du riche trésor de leur maison.

La jeune Marie ayant été remise à sa maîtresse, elle lui demanda à genoux sa bénédiction. Elle alla offrir avec la même humilité ses services à toutes les vierges qui se trouvaient dans cette clôture, les salua, les embrassa chacune en particulier, les priant, comme plus anciennes, de lui enseigner et de lui commander ce qu'il y aurait à faire.

La très-sainte Enfant fit vœu de chasteté en présence du Seigneur. Elle renonça à l'affection des choses de la terre et se proposa d'obéir à toutes les créatures pour Dieu. Elle alla ensuite trouver sa maîtresse et lui remit tout ce que sa mère, sainte Anne, lui avait laissé. Anne la prophétesse reçut ce que cette aimable Fille lui offrait et résolut d'en prendre un soin particulier, comme de la plus dépourvue. Elle prescrivit aussi une manière de vivre à la très-douce et très-bénigne Enfant, en ayant auparavant

conféré avec le souverain Prêtre qui avait tracé ce règlement : « Ma fille, vous assisterez aux cantiques du Seigneur, et vous prierez le Très-Haut pour la nécessité de son Temple et de son peuple et pour la venue du Messie. Vous vous retirerez à huit heures du soir pour vous reposer, et vous vous lèverez au point du jour pour prier et bénir le Seigneur jusqu'à Tierce. Depuis Tierce vous vous occuperez à quelque travail manuel, afin que vous vous instruisiez de ce qui regarde votre état. Observez une discrète sobriété dans le repas que vous prendrez après le travail. Ensuite, vous irez recevoir les instructions de vos maîtres, et vous emploierez le reste de la journée à lire les saintes Écritures. »

L'heureuse mort du patriarche Joachim arriva six mois après l'entrée de la très-sainte Fille dans le Temple. Il vécut soixante-neuf ans. Comme Marie était parfaite en tout, elle s'en alla aussitôt au Temple pour y renouveler son sacrifice de louange et de prière.

Le serpent, qui avait trompé Ève en la faisant déchoir de l'état heureux d'innocence, était attentif aux œuvres héroïques de la très-sainte Enfant du Temple, et comme il ne put pas être témoin des intérieures, il prenait un grand soin de découvrir les extérieures. La pureté et la sainteté de la jeune Marie l'offensaient au delà de tout ce qu'on peut dire. Il voulut bien livrer un combat par l'entremise des créatures, et pour cela il envoya quelques étincelles d'envie contre la très-sainte Vierge dans le cœur de ses compagnes. Elles se persuadèrent qu'en regard des vertus éclatantes de la très-pure Marie, elles étaient obscurcies. Cette petite haine passa à l'indignation, et elle ne tarda pas à éclater.

La tentation se fortifiant, elles la traitèrent d'une manière hautaine, lui dirent les choses les plus dures et pré-

tendirent la faire chasser du Temple. Marie pratiqua, à leur égard, des actes héroïques de charité, d'humilité, rendant le bien pour le mal, et des bénédictions pour des malédictions. Le Seigneur adoucit la mauvaise humeur de ces filles, en arrêtant la fureur du démon qui les irritait, et tout rentra dans la paix habituelle.

VINGTIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie Admirable lorsqu'elle prend le fuseau, la navette et l'aiguille.

PREMIER PRÉLUDE. — Contempler la très-modeste Vierge dans une des chambres supérieures, dont les murailles étaient revêtues d'or[1]. Autour de ces splendides appartements, adjoints au sanctuaire, on voit, rangés avec symétrie, des métiers, des quenouilles, des dévidoirs, des corbeilles, tout ce qui sert à filer, à tisser et à broder les ornements du Temple.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à *Mater-Admirabilis* l'amour d'une vie laborieuse et sédentaire, vie essentiellement chrétienne, surtout pour la femme, pour la jeune fille, auxquelles s'adressent plus particulièrement cette méditation.

[1] I Par., III, 9.

PREMIER POINT.

Marie laborieuse et diligente fait succéder un devoir à un autre devoir.

La matinée de Marie s'avance; depuis que, sortant de son oraison, elle a quitté l'oratoire de sa cellule, plusieurs heures se sont écoulées dans le service des autels du Seigneur. Elle croit avoir rempli toutes ses obligations. Pour plus de sûreté, elle repasse en sa mémoire les ordres qui lui ont été donnés, les recommandations qui lui ont été faites. Elle jette un dernier regard sur son œuvre, et voyant que tout est bon[1], elle donne aux objets dont elle s'est servie pour accomplir son travail manuel, un dernier lustre de netteté et d'arrangement, puis elle quitte le lieu, consacré à son office, pour se rendre en diligence vers les chambres hautes où de nouveaux travaux la réclament[2].

Combien est éloigné du vrai bonheur celui qui ignore les saintes délices, attachées à une vie laborieuse, ponctuelle et passée dans la fidélité aux exercices religieux et au règlement imposé! Il reste étranger aux sereines jouissances d'une matinée radieuse, commencée par une conversation familière avec Dieu, dans l'ombre ou la lumière du jour suivant la saison, et continuée dans l'allégresse que procurent à l'âme les devoirs sérieux accomplis.

[1] Gen., I, 25.

[2] Nous avons dit précédemment que le lieu où se conservait le dépôt des objets nécessaires au service du Temple était au rez-de-chaussée.

« Rien ne donne plus de loisir et de vigueur pour les affaires et pour tout. On croit sacrifier du temps, on en gagne. Les exercices de piété régulièrement faits, et l'oraison surtout mettent dans l'âme je ne sais quel poids de Dieu qui la maintient, qui la règle, qui l'ordonne; et qui maintient, règle et ordonne toute la vie : c'est le remède souverain et unique contre toutes les légèretés de l'esprit et de la conduite qui sont la ruine du temps. C'est aussi dans l'âme une source permanente de lumière, de paix et de force; l'esprit en devient plus lucide, l'imagination et le cœur plus calmes, le caractère plus énergique et plus ferme[1]. »

Toute journée chrétienne devrait nous apporter cette part de renouvellement intérieur, puisque à chaque aurore nous pouvons répéter ces paroles : NOTRE PÈRE QUI ÊTES AUX CIEUX. Pourquoi donc descendrions-nous vers les régions inférieures en nous livrant aux choses passagères et sensibles, sans plus nous souvenir même de ce Dieu à qui nous avons consacré les œuvres de nos mains?

Pourquoi la méditation des choses divines, des vérités éternelles, des adorables mystères de la religion nous est-elle si peu familière? Nous pensons à tout, sauf à nous-même et à Dieu. Quand s'est-il fait, dans notre âme, pour écouter Dieu, une demi-heure de silence? Si quelquefois ce silence de l'esprit, ce recueillement de l'âme a eu lieu dans le passé de nos

[1] Mgr Dupanloup, *De l'Éducation*, t. III.

jours, nous en gardons longtemps le souvenir, et nous croyons voir encore, dans la lumière, ces solennels moments d'une vie plus pleine et plus vraie. Pourquoi ne pas nous efforcer de les ressaisir? Pourquoi ne pas reposer, chaque matin, notre âme en Dieu et chercher, par la prière et la méditation, la divine vérité, la sainte lumière dont le moindre rayon vivifie pour toujours le cœur où il a pénétré?

Il y a dans le travail, fait devant Dieu et pour Dieu, des joies inénarrables, des horizons immenses dont les perspectives laissent entrevoir les splendeurs éternelles! L'âme, en présence de ces régions, se trouve momentanément transportée dans une atmosphère supérieure, où règnent la justice et la charité divines... Là, goûtant cette paix qui surpasse tout sentiment, elle voudrait faire halte dans ce séjour..... Mais, elle l'a entrevu : c'est assez! Il lui restera la force de se détacher suffisamment de cet attrait ineffable pour tendre toujours en haut et lutter ici-bas!...

Revenons à Marie. Elle a rejoint ses compagnes. La voyez-vous au milieu de ces magnifiques ateliers de travail, où les filles de Sion ourdissent de leurs mains virginales les fils d'or et de bysse, dont elles forment le riche tissu sur lequel elles brodent ensuite d'admirables dessins d'hyacinthe et de pourpre, d'écarlate et d'or? Plus diligente et moins empressée que toutes, la sainte Adolescente les surpasse en adresse et en habileté. Sans prendre d'autre soin que celui de se faire oublier, elle commence sa tâche journalière. Comme elle a une place marquée pour chaque objet,

et qu'elle sait mettre chaque objet à sa place, elle n'a rien à chercher : tout est prévu dans son esprit ; aussi toutes ses démarches, tous ses mouvements tendent au but qu'elle se propose avec assurance, justesse et mesure. L'Esprit-Saint l'informe de la manière dont elle doit faire chacune de ses actions.

On dirait à la voir tourner son fuseau, lancer et reprendre sa navette, tirer son aiguille, que le mobile qui la met en mouvement est le même que celui qui fait mouvoir les astres au firmament, murmurer le ruisseau, onduler la prairie. Et, en effet, c'est bien la même main qui donne son impulsion divine à la nature et à la Vierge Immaculée !...

DEUXIÈME POINT.

Comment Marie travaille-t-elle?

Un des charmes les plus attrayants de l'image de *Mater-Admirabilis* est de nous montrer la très-sainte Vierge occupée à filer. Ce travail, type primitif des labeurs de la femme, lui communique une grâce ravissante. Habitués que nous sommes à méditer sur les splendeurs de la Reine du ciel, notre cœur n'est-il pas touché d'un sentiment de reconnaissance, quand il considère l'humble Enfant du Temple vivant comme nous, se livrant à de modestes fonctions, faisant tourner son fuseau, maniant la navette et l'aiguille? Elle, le Miroir de justice ! l'Admirable Mère du Verbe fait chair !.... la voilà devenue notre

sœur, la douce et aimable compagne de notre travail et de notre prière !

L'homme, après sa création, avait reçu le précepte divin du travail. Sous les frais ombrages de l'Éden qui lui avait été donné à cultiver [1], il devait, sans effort et sans peine, recueillir dans la joie ce qu'il avait semé dans l'allégresse. Seule, immaculée comme Adam dans le paradis terrestre, Marie recevra la loi du travail dans les conditions primitives. Sans difficulté ni fatigue, ses mains produiront des ouvrages dont l'art et la science n'atteindront jamais ni la beauté, ni la fraîcheur. Sous ses doigts habiles les broderies précieuses se forment comme naturellement. Le lin le plus fin couvre ses fuseaux, et les teintes les plus vives brillent sur les laines qu'elle colore avant de les faire passer dans son aiguille.

Nous n'avons plus qu'une faible idée de l'importance que les anciens attachaient à l'art de tisser les étoffes, de les teindre et de les broder en bosse en y enchâssant des pierreries [2]. Dieu même avait semblé indiquer combien ces sortes de travaux lui étaient agréables, en remplissant de son esprit les ouvriers qu'il destinait à produire ces œuvres d'art, et s'il avait dit en parlant de Béséléel : « Je l'ai rempli de

[1] Gen., II, 15.

[2] Le voile du second Temple, bâti par Zorobabel, avait été rapporté de Babylone; il était d'une rare beauté et d'un si grand prix, que le grand prêtre Éléazar préféra donner à Crassus, général romain, la poutre d'or, pesant 300 mines, qui soutenait cette tapisserie babylonienne. Ce fut ce voile même qui se déchira à la mort de N.-S. J.-C.

sagesse, d'intelligence et de science en tout genre pour inventer [1], » avec quelle plénitude les mêmes dons ne durent-ils pas être départis à la très-habile Ouvrière du Temple !

Ces largesses surnaturelles de Dieu sont rares, mais il se peut que nous ayons reçu de lui une aptitude particulière pour ces travaux des mains, ou même pour des travaux plus nobles. Heureuse l'âme qui ne prend point en ces dons tout gratuits, et d'ailleurs secondaires, le sujet d'une vaine complaisance, mais qui en renvoie fidèlement à Dieu tout l'honneur ! Heureuse l'âme qui s'en sert purement pour la gloire du Seigneur et le bien de ses frères, qui, dans les utiles produits de l'industrie humaine, ne voit que des gages de la divine bonté, et dans les œuvres d'art, des symboles de la beauté éternelle !

Dieu confie à l'homme la matière, et lui permet de créer aussi un monde où il fera son ciel, ses horizons, où il distribuera à son gré la lumière et l'ombre. Son ciseau y fera naître la riche végétation des ornements, et son pinceau y répandra la vie en le peuplant d'images. Mais ce monde doit être un temple. Dieu ne prête pas à l'homme sa puissance pour la profaner ; et il faut aussi que quand l'œuvre sera faite, le regard suprême la trouve bonne, c'est-à-dire pleine de justice et d'amour. Toute expression du beau est un acte d'amour qui, à ce titre, n'est dû qu'à Dieu seul. Les œuvres d'art sont comme des

[1] Exode, XXXI, 2.

fleurs spirituelles, qui ne doivent être offertes qu'à celui qui est jaloux de tous les mouvements de nos cœurs, et qui nous a aimés le premier.

Toutefois, même en étant doués d'une facilité de talent plus qu'ordinaire, nous n'échapperons qu'en partie, et par moment, à la rude loi du travail, à l'humiliation, à la nécessité de l'effort et de la lutte contre les obstacles. Pour qui accepte cette loi avec courage et patience, elle est l'incessante occasion d'une pénitence salutaire ; elle est la source des plus hautes vertus, et par suite, des plus grands mérites. Écoutons donc avec un respect mêlé de confusion et de reconnaissance, cette grande voix de Dieu qui retentit encore : « La terre sera maudite à cause de « toi ; c'est à la sueur de ton front que tu mangeras « ton pain [1] ! » Courbons la tête ; ayons cœur à l'ouvrage et pensons à ce pain de la vie éternelle, dernier et magnifique salaire d'un labeur qui, si pénible qu'il soit, est allégé par la grâce, et qui dure si peu !

COLLOQUE.

Louer Marie adolescente de ses priviléges. La remercier de nous avoir donné l'exemple de la soumission à la loi du travail, et lui demander la faveur de travailler nous-mêmes courageusement, constamment et surtout chrétiennement.

[1] Gen., III, 19.

PRATIQUE.

Prendre le travail comme une pénitence du péché, et dès lors saisir allégrement celui qui se présente sous la forme du *devoir*, sans considération de l'attrait et du goût naturel.

Ne passer jamais un jour sans donner au travail et à l'étude une partie de son temps.

BOUQUET SPIRITUEL.

Malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment [1] !

Il ne faut pas vouloir servir Dieu dans son moment et à sa manière ; mais toujours et de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, sans songer à soi... On ne cesse pas de prier en ne cessant pas de bien faire [2].

La véritable dévotion consiste à chercher ses plaisirs dans ses devoirs, son mérite dans ses devoirs, son honneur dans ses devoirs [3].

Marie dans le Temple de Jérusalem [4].

La petite Marie sera bientôt conduite au Temple de Jé-

[1] Jérém., XLVIII, 10.
[2] Sainte Catherine de Sienne, *Lettres*.
[3] Mgr Rey, évêque d'Annecy.
[4] Tiré des écrits d'Anne-Catherine Emmerich, *Vie de la sainte Vierge*.

rusalem. Anne est dans une chambre de sa maison de Nazareth; devant elle Marie, âgée de trois ans, apprend à prier, parce que les prêtres doivent venir pour l'examiner à l'occasion de son admission dans le Temple.

Marie enfant est d'une beauté très-délicate. Elle a des cheveux d'un blond doré, légèrement bouclés. Elle est extraordinairement grande pour son âge, et elle sait déjà lire. Tout le monde admire la sagesse de ses réponses. Les prêtres sont venus pour juger si elle est en état de venir au Temple, et, en outre, pour la faire habiller selon un certain mode déterminé. Toute la cérémonie est grave et solennelle; et, quoique les vieux prêtres l'accomplissent avec un sourire naïf, ils reprennent leur sérieux par suite de l'admiration que font naître les sages réponses de Marie, et à la vue des larmes des parents.

Pendant la nuit qui suit cette cérémonie, la famille s'occupe des préparatifs du départ. Joachim, dès la veille, a envoyé un serviteur au Temple avec les animaux qu'il veut offrir en sacrifice. On charge une bête de somme devant la maison; tout a été déjà soigneusement arrangé par Anne et ses femmes.

On se met en route pour Jérusalem dès le point du jour. La petite Marie désire si vivement arriver au Temple, qu'elle sort de la maison en toute hâte. Sur l'âne, chargé de paquets, on a préparé une place pour s'asseoir, et Marie y est installée. Joachim conduit l'âne et porte un grand bâton de pèlerin, rond au bout. Anne est en avant, accompagnée d'une servante qui la suivra pendant tout le voyage. L'un des prêtres est avec le saint cortége. Ils ont une lanterne dont la lueur disparaît tout à fait devant la lumière du jour.

Les voyageurs arrivent à Jérusalem par le côté du nord... Ils entrent par la porte aux brebis, laissant à gauche la

montagne des Oliviers et le chemin de Béthanie. Ils se dirigent vers la forteresse Antonine. La maison où ils se présentent est une auberge pour les jours de fête. Quand ils en ont passé le seuil, on leur lave les pieds; ils sont lavés, les hommes par les hommes et les femmes par les femmes. Dès qu'on a déchargé la bête de somme, Joachim, qui s'est fait annoncer comme devant sacrifier, monte au Temple.

Joachim et Anne se rendent ensuite avec Marie dans l'habitation des prêtres. Après qu'on a échangé quelques paroles sur la cérémonie prochaine de la présentation, un lévite fait appeler une des femmes du Temple. La matrone qui vient d'arriver est si bien enveloppée dans ses vêtements, qu'on peut à peine apercevoir son visage. Les prêtres et les parents de Marie lui présentent l'Enfant. L'inconnue est affectueuse sans cesser d'être grave; l'Enfant, de son côté, se montre humble et respectueuse. On instruit cette femme de tout ce qui concerne Marie. Elle descend ensuite à l'auberge, prend les paquets appartenant à l'enfant et les emporte avec elle pour tout préparer dans le logement qui lui est destiné.

Marie est conduite au Temple par sa mère avec un cortége solennel. Anne marche en avant, puis vient la très-sainte Enfant avec une robe et un manteau bleu céleste, les bras et le cou parés de guirlandes; elle porte à la main un cierge orné de fleurs. Près d'elle, de chaque côté, marchent trois petites filles avec des flambeaux pareils et des robes blanches brodées d'or; elles sont entourées de guirlandes de fleurs. Tout le monde se réjouit à l'approche de ce beau cortége, auquel on rend des honneurs à la porte de chaque maison. La petite Marie avait dans ses allures quelque chose de saint et de singulièrement touchant.

Lorsque le cortége arrive, plusieurs serviteurs du Temple ouvrent avec effort une porte très-grande, très-lourde, brillante comme de l'or et sur laquelle étaient sculptées des grappes de raisins et des bouquets d'épis : c'était la *porte dorée*. On veut conduire Marie par la main, mais elle s'y refuse; elle monte rapidement les degrés sans trébucher, pleine d'un joyeux enthousiasme. Tout le monde est vivement ému.

Sous la porte elle est reçue par Zacharie et par Joachim qui la conduisent dans des salles hautes où un repas est préparé; le cortége se sépare ici. Les prêtres font quelques questions à Marie; ils sont étonnés de la sagesse de l'Enfant. Pendant ce temps, Joachim est allé au sacrifice avec les prêtres : il reçoit le feu pris dans un lieu déterminé et se tient près de l'autel.

Pendant que le sacrifice de Joachim se consume, Anne se rend avec Marie dans le vestibule où se tiennent les femmes. Quand la porte du mur de séparation est ouverte, elles peuvent voir l'autel. Une troupe d'enfants du Temple, vêtus de blanc, jouent de la flûte, de la harpe et du kinnor.

Après le sacrifice, on dresse sous la porte du mur de séparation un autel portatif avec quelques marches pour y monter. Du côté des hommes, un prêtre et deux lévites se tiennent derrière l'autel portant des rouleaux et tout ce qu'il faut pour écrire. Du côté des femmes, Marie s'agenouille sur les marches ; Joachim et Anne étendent les mains sur sa tête. Le prêtre lui coupe quelques boucles de cheveux qui sont brûlés sur un brasier. Le père et la mère prononcent quelques paroles que les lévites écrivent et par lesquelles ils offrent leur Enfant.

Des jeunes filles chantent le psaume XLIVe : *Eructavit cor meum verbum bonum*, et les prêtres le psaume XLIXe : *Deus*

decorum, Dominus locutus est. Les jeunes enfants du Temple jouent des instruments.

Les prêtres mettent sur la tête de Marie un voile brun et lui font descendre les degrés. Ils la conduisent dans une salle où six vierges du Temple viennent à sa rencontre en jetant des fleurs devant elle; elles sont suivies de leurs maîtresses. Les prêtres remettent Marie entre leurs mains et se retirent. Anne et Joachim se trouvent là aussi; on achève les chants sacrés; Marie prend congé de sa famille; Joachim surtout est profondément ému.

Marie se rend avec les maîtresses et les jeunes filles dans le logement des femmes attenant au côté du Temple proprement dit. Elles habitent des salles pratiquées le long des murs du Temple. Elles peuvent, par des passages et des escaliers, monter à de petits oratoires placés près du sanctuaire et du saint des saints.

Il y a fête chez les vierges du Temple; Marie demande à ses maîtresses et à chaque jeune fille en particulier, si elles veulent la souffrir parmi elles. Il y a ensuite un petit repas et une sorte de fête innocente, où quelques-unes jouent de certains instruments de musique.

Le soir, Noémie, une des maîtresses, conduit la sainte Vierge dans la cellule qui lui est destinée. La chambre de Marie est l'une des plus reculées vis-à-vis du saint des saints; on passe du corridor en levant un rideau dans une pièce antérieure, qui est séparée de la chambre proprement dite par une cloison convexe. Vis-à-vis la porte pratiquée dans cette cloison, des marches conduisent à une ouverture devant laquelle est une tapisserie, d'où on peut voir dans le Temple. A gauche, contre le mur, est un tapis roulé qui, lorsqu'il est étendu, forme la couche de Marie. Dans une niche de la muraille est placée une lampe près de laquelle la sainte Enfant, debout sur un escabeau,

lit des prières dans un rouleau de parchemin : c'est très-touchant. Il y a dans la chambre une table basse de forme ronde. Anne la prophétesse entre ; elle place sur la table un plat où sont des fruits de la grosseur d'une fève et une cruche.

Marie a une adresse au-dessus de son âge. Elle travaille déjà à de petites pièces de toile blanche pour le service du Temple. Lors de l'examen de son admission, elle a promis de ne manger ni viande ni poisson, et de ne pas boire de lait, mais seulement un breuvage fait avec de l'eau et de la moelle de jonc dont les gens pauvres font usage. Elle a renoncé à toute sorte d'épices. Elle a voulu dormir sur la terre nue et se lever trois fois la nuit pour prier ; mais on le lui a refusé. Elle se lève une seule fois comme les autres vierges. Marie remplace Suzanne que l'on verra figurer parmi les saintes femmes qui suivirent Jésus.

Il y a au Temple un nombre fixe de places pour les jeunes filles. Suzanne avait quinze ans quand elle le quitta, par conséquent, environ onze ans de plus que Marie. Sainte Anne a été aussi élevée dans le Temple ; mais elle n'y est venue que dans sa cinquième année.

La sainte Vierge vit au Temple, tantôt avec les autres petites filles, tantôt dans sa cellule, grandissant dans l'étude, la prière et le travail. Elle file, tisse, tricote pour le service du Temple ; elle lave le linge et nettoie les urnes. Elle ne mange que pour soutenir son existence, et jamais d'autres mets que ceux auxquels elle a promis de se réduire.

Elle fait tout paisiblement et en secret. Elle prie voilée ; elle se voile aussi quand elle parle aux prêtres, ou qu'elle descend dans une chambre attenante au Temple pour recevoir sa tâche, ou livrer ce qu'elle a fait. Il y en a trois

de ce genre, on y conserve toutes sortes d'effets, que les femmes attachées au service du Temple entretiennent ou réparent.

Marie apprend de ses maîtresses à travailler. Elle va avec elles pour nettoyer le linge, les vases tachés par le sang des sacrifices; elle prépare les parfums, les lampes et certaines portions de la chair des victimes réservées pour les prêtres et les femmes du Temple. Plus tard, en grandissant, elle se livre plus activement aux soins du ménage. Les vierges du Temple s'occupent aussi de broderies et d'ouvrages magnifiques pour les tentures du Temple et les vêtements sacerdotaux.

Quand Zacharie est de service, il visite la très-sainte Enfant, Siméon la connaît aussi. Toute sa manière d'être, la grâce dont elle est pleine, sa sagesse extraordinaire sont si remarquables, que son extrême humilité ne peut cacher tout cela.

La vie de Marie au Temple, indépendamment des prières prescrites par la règle, est une aspiration continuelle vers la Rédemption.

VINGT ET UNIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie Admirable par les traits divins qu'offrent son caractère et ses habitudes.

PREMIER PRÉLUDE. — Suivre Marie pas à pas dans le détail et la série de ses diverses actions journalières.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander avec instance la connaissance de *Mater-Admirabilis*, afin de l'aimer avec plus d'ardeur et de la suivre de plus près.

PREMIER POINT.

Marie adolescente proportionnait, à son insu, ses moindres actions aux fins relevées de ses sublimes destinées.

Tout en agitant régulièrement son fuseau, sa navette et son aiguille, Marie adolescente tient son cœur

en haut et vit dans le ciel plus que sur la terre; cependant rien d'extraordinaire ne paraît dans son extérieur; ses compagnes sont plutôt entraînées vers elle par cet attrait qui vient du cœur, que par ce charme qui séduit l'esprit : Marie est si bonne pour elles! Avec une grâce parfaite elle se prête à leurs désirs, prévoit leurs besoins et condescend à leur impuissance. Elle sait les encourager avec une cordiale bienveillance et applaudir humblement à leurs succès. Elle arrive même à leur communiquer sa grâce et ses talents, en leur donnant à propos des conseils et en leur prêtant son habile concours. Fait-on une lecture commune? Marie écoute avec l'intérêt d'une personne qui aurait tout à apprendre. Garde-t-on le silence? la très-diligente Ouvrière en profite pour doubler la tâche qu'elle s'était imposée. Fidèle jusqu'à un iota dans l'accomplissement des règles du juvénat du Temple, Marie est pour ses compagnes une règle vivante; elles se disent : « Marie laisse son métier ou sa quenouille; c'est « l'heure de finir le travail..... Marie se rend à telle « destination, nous devons aussi nous y rendre. »

Les vierges de Sion ont remarqué qu'elle ne quitte point une place, ne traverse aucun lieu sans y répandre un parfum céleste, d'autant plus sensible pour ces âmes, qu'elles sont plus intérieures. Elles se sont bien des fois demandé si, sous les humbles traits de leur jeune compagne, ne se cachait pas un ange du Seigneur.

Cependant, l'heure marquée pour le travail s'avance; le soleil penche à l'horizon; voici les ombres qui s'in-

clinent, projetées par le *Débir* et l'*Héchat*; et chaque travailleuse, après avoir serré ce qui est à son usage, se retire. Quelques charges générales sont confiées à la vierge la plus soigneuse; Marie les exercera comme une laborieuse abeille en sa ruche; elle réunira les ouvrages terminés, et, ne négligeant rien, elle saura ordonner saintement toutes choses.

Persuadons-nous bien que des fruits immenses de grâce sont attachés à recueillir la saveur des actions les plus simples « de la glorieuse vie de Marie, qui honore toutes les Églises[1] ! » Elles ont laissé sur les sillons du père de famille des épis spirituels dont les saints, de siècle en siècle, font la plus abondante et la plus précieuse moisson.

D'ailleurs, en nous attachant à suivre de près *Mater-Admirabilis*, nous devons chercher à découvrir la substance, le principe constitutif de ses vertus, afin de remonter à la source divine dont elles émanent. Pour retrouver la source d'un fleuve, il faut en suivre pas à pas le cours, en saisir les méandres perdus dans l'ombre de la fraîche végétation qui abrite ses rives; de même suivons Marie lorsqu'elle traverse sans bruit les portiques qui réunissent les appartements dorés. Nous la verrons toujours recueillie, toujours dirigée vers un but louable et utile. Dans ses actes, dans ses mouvements, il n'y a rien de superflu; tout a sa plénitude et sa juste mesure; tout est simple, facile et parfait. C'est une exactitude pleine d'onction, une ac-

[1] Liturgie de la Nativité de Marie.

tivité qui coule comme de source. Enfin, on ne peut contempler la vie de cette Enfant, sans comprendre qu'elle n'est que l'épanouissement de la justice originelle.

L'ordre est la vie de l'univers et la plus réelle expression de Dieu dans le monde sensible. L'ordre est un besoin, en quelque sorte, inhérent à la nature divine elle-même. Comment Marie Immaculée ne se fût-elle pas pleinement et toujours accordée avec les goûts essentiels de Celui qui a tout créé dans le nombre, le poids et la mesure, et dont, plus que les anges, elle avait la ressemblance et réfléchissait la nature ?

DEUXIÈME POINT.

Marie adolescente exprima dans sa conduite cette révérence, cette régularité et cet esprit de séparation du créé, qui forment le vrai caractère des saints.

Entre tant de caractères excellents qui se trouvent dans la conduite de notre Admirable Mère, on peut surtout remarquer un esprit habituel et profond de révérence, de régularité et de séparation.

Marie fut, en effet, une adolescente pleine de révérence envers Dieu et envers tous ceux qui étaient revêtus de son autorité. Princesse née pour la cour céleste, elle en a déjà les habitudes; elle en connaît les lois et les usages. Dans ses rapports avec Dieu, habituellement anéantie devant sa toute-puissante majesté, l'adorant et le louant avec les principautés et les

dominations angéliques, la religieuse Enfant nous laissa l'enseignement d'une prière si excellente et si puissante, qu'elle renferme éminemment toute demande, toute action de grâce et toute expiation. La conversation de Marie était dans le ciel; c'est pourquoi elle apportait, en quelque sorte, les bienséances célestes dans tous ses rapports avec les créatures.

La régularité fut encore un des caractères saillants de la conduite de Marie. Sa simplicité, aussi parfaite que puisse être celle d'une créature, la faisait aller droit à son but, par la force qu'elle puisait dans une adhésion pleine, aimante et ferme au principe tout divin qui la faisait agir. L'écho ne répond pas plus fidèlement à la voix, que Marie n'exécutait les volontés particulières de Dieu sur elle, allant ponctuellement où le devoir l'appelait. Était-ce à une récréation? Marie s'y rendait promptement; elle y portait la sainte joie, l'aimable sérénité et la bonne grâce; déjà aussi elle y exerçait sa mission de consolatrice des affligés..... Elle se faisait la paix des âmes troublées, la joie des cœurs attristés, la lumière des esprits obscurcis, l'amie cordiale et dévouée de toutes celles qui l'approchaient.

Était-ce l'heure du repas? la sainte Adolescente prenait sa place près de ses compagnes. Les légendes disent que parfois les anges lui apportaient des mets célestes : c'est possible; alors c'étaient de vrais miracles, et partant, ce n'est point de là que nous pouvons tirer pour nous des leçons. D'ordinaire, Marie mangeait le pain, les fruits et les autres mets dont s'é-

taient nourris ses pères, mais avec une frugalité, un *respect des dons de Dieu*, une gratitude et une piété dont nul autre avant elle n'avait donné l'exemple. Il est certain que souvent elle jeûnait, surtout à l'approche des fêtes; alors même qu'elle ne jeûnait pas, elle ne cherchait jamais dans la nourriture le moindre contentement naturel. Marie *traversait* tout pour ne goûter que Dieu et ne se reposer qu'en lui. Son soin constant était de se tenir *vide* des créatures, afin de posséder toujours la *plénitude* de la grâce qui est la plénitude même de Dieu. C'est dans ce but qu'elle entretenait dans son âme un esprit de *séparation*. Elle vivait intérieurement *à distance* de toutes choses, séparée de tout ce qui n'est pas Dieu, la lumière de Dieu, sa charité, sa volonté. Rien d'étranger ne troublait la limpidité de cette source, qui était sa très-sainte âme, ni la transparence des eaux mystérieuses, qui s'écoulaient d'elle dans un lit que Dieu lui-même avait tracé et creusé. Voyez-la! un amour, qu'il faut nommer unique, tant il est souverain, a scellé le saint des saints dans son cœur. Elle vit *ailleurs* que là où on la voit. Elle est tout *esprit* dans la chair; toute *céleste* dans une vie terrestre. Elle est *immaculée* dans ses rapports avec les créatures, comme dans son être; *sainte* dans ses actes, comme dans l'intime de son âme. Il semble qu'une atmosphère divine l'entoure et la protége. Elle voit de loin le monde sensible comme un immense et sombre océan, troublé par la tempête des passions et des vices; mais elle, elle demeure si haut que Dieu seul y peut habiter. Elle est sembla-

ble à l'astre du jour qui s'élève sur un horizon radieux et immense, dans un silence de respect et d'amour...

Ah! *fuyons* avec Marie vers ces sphères élevées! *Séparons-nous* des créatures, et si nous voulons devenir *uns* et *simples* en Dieu; fuyons encore, fuyons toujours!... Le moindre souffle humain peut flétrir en nous la sainteté et la pureté. Oh! que la fraîcheur de l'amour divin est délicate! et qu'il suffit de peu de chose pour en altérer la transparence et en ternir le lustre!... Non, ce n'est pas assez d'être *isolé*, il faut encore être *séparé* de cœur de tout ce qui touche et altère notre âme. N'aimons que Dieu et ce que Dieu aime et comme il l'aime. Ne nous laissons asservir par aucune créature; et nous aussi, nous sentirons Dieu éclairer, réchauffer et remplir notre cœur.

COLLOQUE.

Louer *Mater-Admirabilis* de ses vertus infuses et acquises. Lui demander de nous donner le véritable esprit de conduite, qui sait ordonner tous les détails de la vie journalière, en faisant tendre chacun de nos actes vers notre fin dernière.

PRATIQUE.

Imiter *Mater-Admirabilis* dans ses exemples de révérence envers Dieu, de déférence envers le prochain,

de régularité dans l'emploi du temps, et de séparation à l'égard de tout ce qui éloigne de Dieu.

BOUQUET SPIRITUEL.

J'ai appris toutes les choses secrètes et ignorées, parce que la Sagesse me les a enseignées. En elle est l'esprit d'intelligence, saint, un, varié, subtil, discret, prompt, incorruptible, certain, doux, aimant le bien, pénétrant, invincible, bienfaisant, ami de l'homme, immuable, infaillible, calme, doué de toute vertu, prévoyant toutes choses, comprenant tous les esprits, intelligible, vif et pur [1].

Dieu me fasse tel que tout ce que j'emploie à mon usage soit rapporté à son service, et que ma vie soit tellement sienne, que ce qui sert à la maintenir puisse être dit servir à sa divine Majesté [2]!

C'est une double grâce aux bonnes œuvres d'être bien faites et d'être faites joyeusement [2].

Tout en Dieu et rien en moi! Tout à Dieu et rien à moi! Tout par Dieu et rien par moi! Tout pour Dieu et rien pour moi [3]!

Dieu seul dans mon esprit pour l'éclairer! Dieu seul dans mon cœur pour le posséder! Dieu seul dans mes actions pour les sanctifier [4]!

[1] Sag., VII, 22.
[2] S. François de Sales, *Lettres* LXXXIX[e] et XCII[e].
[3] La Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque.
[4] Marie Eustelle.

Les arts concourent à la gloire de Mater-Admirabilis.

Après plusieurs recherches, faites pour nous assurer si les arts avaient souvent reproduit le sujet de Marie dans le Temple de Jérusalem, nous n'avons trouvé que deux ou trois chefs-d'œuvre qui en aient conservé la tradition : témoins précieux que les amis de Marie accueilleront avec bonheur.

En remontant au moyen âge, ce qui reste de plus beau et de mieux conservé sur le séjour de la très-sainte Vierge au Temple, est, dans la cathédrale d'Amiens, une boiserie, parfaitement intacte, portant la date de 1508. Commencée le lendemain de la fête de la Visitation, sous les auspices de la très-sainte Vierge, elle fut commandée par François de Halleim, évêque d'Amiens, et par Adrien de Hénencourt, doyen du chapitre, à un ouvrier nommé Jéhan Trupin.

Voici la description des stalles qui nous occupent particulièrement, étant comme un type primordial de *Mater-Admirabilis*. Nous la prenons dans le bel ouvrage que MM. Jourdain et Duval, chanoines de la cathédrale d'Amiens, ont laissé à la postérité.

Stalle de la présentation de Marie. — Ce fait important dans la vie de la sainte Vierge repose sur des autorités plus graves que celle des légendes. C'est une tradition reçue dans l'Église que, *quand elle eut accomply troys ans, saint Joachim et sainte Anne menèrent la Vierge au Temple avec leurs offrandes.*

Marie, tête nue, mains jointes, monta les quinze degrés

du Temple sans ayde ainsi comme se fust de parfait eage; tandis que ses parents demeurés en bas la contemplent.

Le Grand-Prêtre debout et en habits pontificaux l'attend au haut du parvis sacré pour la voiler. A sa gauche, et dans un vestibule extérieur du Temple, se groupent les jeunes filles d'Israël, déjà consacrées au Seigneur et avides de rendre hommage à celle qui devait les laisser loin derrière elle, par l'éminence de sa sainteté et par le privilége inouï qui lui serait accordé de pénétrer jusqu'au saint des saints, pour y offrir sa prière, seule devant l'arche. Une circonstance assez intéressante de ce tableau est le nombre de degrés du Temple, que le sculpteur a pris soin de reproduire exactement, d'après le texte de la *légende dorée*, qu'il semble avoir eue constamment en main durant son travail. Il y a lu que les degrés du Temple étaient au nombre de quinze, suivant le nombre des psaumes que les Juifs y chantaient et qu'on aurait appelés pour cela psaumes graduels.

Stalle de la prière de Marie. — Saint Évode, patriarche d'Antioche, et saint Germain de Constantinople disent sans hésiter, et comme une chose connue par une tradition indubitable, que « Marie n'avait pas seulement la permission de faire ses prières dans le lieu secret destiné aux vierges, mais que, par un privilége spécial, elle avait aussi entrée dans la partie la plus sainte du Temple devant l'arche d'alliance [1]. » C'est, en effet, dans le sanctuaire, en présence de l'arche, que l'on voit la sainte Vierge agenouillée, les mains jointes, la tête voilée, un ange debout derrière elle. L'arche qui a la forme d'un petit coffre oblong, ciselé, à toit incliné, est posée au-

[1] Malgré ce que nous avons dit précédemment, nous laissons cette appréciation, qui n'est cependant que *légendaire*.

dessous d'une arcade en plein cintre, sur un autel quadrangulaire, et tenue à chaque extrémité par deux chérubins qui se regardent l'un l'autre, étendant de chaque côté deux de leurs ailes et se voilant des deux autres la partie inférieure du corps. Les érudits dissertent avec une grande variété d'opinions sur la posture des chérubins de l'arche. Qu'il nous suffise, pour la justification de nos artistes, de rappeler que, selon saint Thomas, ils étaient debout, les pieds sur le pavé du saint des saints, d'où ils s'élevaient pour soutenir le propitiatoire et le couvrir de leurs ailes. L'ange qui se tient derrière Marie, tel que l'humble suivant sur les pas d'une reine, montre assez qu'elle vit dans la familiarité des esprits célestes.

STALLE DU TRAVAIL DE MARIE. — Assise sur un pliant, devant un métier à tisser, la diligente Ouvrière, jeune, modeste et belle, fait habilement jouer d'une main sa légère navette à travers la chaîne, tandis que de l'autre elle en serre les fils, au moyen d'une pièce de bois ayant la forme d'un large couteau. Une corbeille remplie de fuseaux chargés de la trame, est à côté d'elle. La boiserie qui garnit les parois de l'atelier, encadre en même temps plusieurs fenêtres ouvertes sur la campagne.

STALLE DU REPAS DE MARIE. — L'heure de None arrivée, la sainte Vierge ne quittait plus la prière jusqu'à ce que l'ange vînt lui apporter sa nourriture; car il se trouve des auteurs graves qui écrivent que les anges lui apportèrent son boire et son manger pendant qu'elle demeura dans le Temple, afin qu'étant hors de souci de sa nourriture, elle se pût adonner plus librement à la contemplation du doux Époux de son âme.

L'ange, humble et heureux serviteur, apporte à Marie

[1] C'est en mémoire des ouvrages en lin de la Vierge que les tisserands s'étaient rangés, au moyen âge, sous la bannière de l'Annonciation. La

le pain et le vase d'eau destinés à son austère repas. Marie, reine du ciel, reçoit la nourriture qui n'a pas passé par la main des hommes. Vierge recueillie, elle n'a pas abandonné son livre d'heures : la terre ne lui fait point oublier le ciel. Tout dans son attitude et ses traits respire la piété, la candeur, la reconnaissance. Mais ce qui frappe le plus, en regard de l'ange presque tremblant de respect, c'est la noble fierté de son port et le calme divin de sa figure. L'artiste a compris que la Femme accoutumée aux apparitions célestes, la future Souveraine des anges, ne devait pas, pour paraître modeste, affecter un air gauche et emprunté ; l'habileté de son ciseau fait saisir à l'œil le moins exercé qu'elle est reine : *Regina Angelorum*... chacun est à son rang. Les vêtements des deux personnages, cachant entièrement leurs pieds, achèvent de donner à cette composition on ne sait quel air de la conversation du ciel.

Le fond de la scène est rempli, à gauche, par un pavillon du Temple auquel conduit un escalier ; à droite, par un intérieur percé d'une fenêtre où se tient un témoin pieusement indiscret ; au-dessus, la petite tablette sur laquelle sont rangés quelques volumes reliés et ornés de fermoir ; plus loin, une pendule dont on peut distinguer, malgré l'exiguïté de ses dimensions, les rouages, les poids, le cadran, les heures, jusqu'à la nonette ou timbre avec le marteau prêt à frapper ; joli petit meuble tout à fait à sa place pour indiquer la vie réglée de la très-sainte Vierge.

Stalle de l'étude de Marie. — La Vierge, dans la compagnie des saintes filles retirées au Temple, reçoit avec elles les leçons d'une femme plus âgée. Celle-ci est distinguée par la maturité de ses traits, par son long voile

fabrique d'Amiens invoque encore de nos jours pour patronne Notre-Dame de Bon-Secours, le deuxième lundi de Juillet.

et le reste de son costume grave et sérieux; Marie, par son vêtement simple, ses cheveux flottants, sa tenue modeste, et par le rang qu'elle occupe au-dessus de ses compagnes, sur un siége élevé, au niveau de celui de la maîtresse. Au costume plus riche et plus recherché des autres jeunes filles, assises plus bas, on comprend que des liens les attachent encore au monde, et qu'elles n'ont pas renoncé à la pensée d'y rentrer bientôt par le mariage. Elles expriment du geste la surprise que leur cause la perspicacité surhumaine de Marie dans l'étude des saintes lettres [1].

En fait de tableaux, on en trouve plusieurs qui représentent Marie apprenant à lire près de sainte Anne, et Marie présentée au Temple, montant les degrés qui conduisaient à la *porte dorée*.

Venise, dans son musée, possède un chef-d'œuvre de Paul Véronèse, où l'on voit, dans une architecture admirable, la petite Marie qui, seule, monte avec allégresse un escalier superbe, au haut duquel le Grand-Prêtre et des lévites l'attendent, tandis qu'au bas des marches on remarque les pieux patriarches saint Joachim et sainte Anne, qui semblent se réjouir de voir leur très-pure Enfant s'élancer pour ainsi dire dans la voie qui l'élève vers Dieu. Le contraste est frappant entre le grandiose des magnifiques portiques du Temple, si savamment représentés par Paul Véronèse, et la petitesse gracieuse et délicate d'une enfant de trois ans à peine. Cet immense tableau est une composition pleine d'intérêt, où tout le mystère de la Présentation de la très-sainte Vierge est fidèlement exprimé.

Mais, quant à Marie dans le Temple même, avant la

[1] Ribadeneira, *Vie de la sainte Vierge... Lég. dor.*, f° CCVII.

fresque de *Mater-Admirabilis*, nous ne trouvons qu'un tableau dans la basilique de la *Santa-Casa*, à Lorette, qui reproduit ce sujet. Marie y est peinte au milieu de ses compagnes, avec lesquelles elle travaille en écoutant la lecture que paraît faire une pieuse femme du Temple. *Mater-Admirabilis* reste donc, dans les parvis solitaires du Temple, comme une petite fleur des champs qui, jusqu'à présent, était demeurée cachée dans l'ombre, et qu'il a plu au Seigneur Dieu d'en tirer, pour réjouir nos regards, charmer notre cœur et parfumer notre âme.

VINGT-DEUXIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie Admirable dans la haute contemplation qu'elle faisait de la nature.

PREMIER PRÉLUDE. — Voir *Mater-Admirabilis* regardant avec recueillement les horizons lointains que l'élévation du Temple lui permet de découvrir ; s'arrêter encore près d'elle lorsqu'elle contemple les fleurs qui ornent les beaux lieux qu'elle habite.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à *Mater-Admirabilis* cette lumière d'en haut qui éclaire l'âme pour la faire arriver à la connaissance du Créateur par ses créatures.

PREMIER POINT.

Marie adolescente offre à Dieu le sacrifice de la louange au nom de la création tout entière.

Ne nous séparons pas de Notre-Dame ; suivons ses

traces immaculées. Que notre regard l'accompagne pendant les heures où le soleil s'abaisse à l'horizon, de même que nous l'avons considérée saluant l'aurore à son réveil. Accoutumés ainsi à vivre en sa compagnie, elle nous enseignera à suivre les pas de son divin Fils plus sûrement et de plus près. Dans cette double union nous trouverons cette vraie pierre philosophale qui changera en or tous nos actes : or sans alliage, or digne d'être offert au Roi de gloire pour resplendir dans les palais éternels! Après le travail, tout être éprouve le besoin du repos. La très-sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu subir cette loi. « Jésus, fatigué du chemin, s'assit sur le bord du puits de Jacob[1]. » Et le soir, il s'asseyait avec ses apôtres et se reposait.

Heureux celui qui, à la fin d'une pénible journée, peut faire *halte* en se disant : Ce que Dieu a daigné « me donner de vie aujourd'hui a été consumé à son « service et à sa gloire! Mon cœur est rempli de joie; « j'ai chanté les louanges du Seigneur, et ma chair « repose dans l'espérance[2]. » Marie adolescente devait aussi ressentir le besoin du repos, et, après avoir consacré ses forces à servir Dieu, la très-pure Enfant prenait quelques saints loisirs. On aime à se la représenter modestement sérieuse, même aux heures où elle se prêtait aux délassements commandés par la règle. Son œil pur et simple devait rechercher alors,

[1] S. Jean, IV, 6.
[2] Ps. XV, 9.

par préférence, cette récréation supérieure que donne la vue des beautés de la nature. Elle devait aimer à s'en servir comme de degrés pour monter jusqu'au sein de Dieu, d'où émane tout don parfait.

Plus l'homme recouvre d'innocence, plus il rentre en possession de son domaine sur la nature.

Le Créateur a investi l'imagination, comme la science, comme le travail, d'un empire souverain sur le monde qui nous entoure. Il a ordonné entre la nature et nous un mystérieux échange pour enrichir du même coup celui qui reçoit et celle qui donne. Notre âme entière, par des affinités merveilleuses, participe à ce commerce de vie, d'intelligence et d'amour. Elle se répand sur les objets sensibles, et ces objets lui rendent une abondante récolte d'idées et d'inspirations mystiques. Mais pour que le fruit soit sain, il faut que le germe soit pur. Il importe d'entrer dans le champ de la contemplation avec un cœur chaste, d'interroger la nature avec une volonté inclinée au bien et de déposer en elle un ferment de bonnes pensées ; la nature rend alors au centuple cette semence de sagesse et d'amour. Si l'intimité avec elle affaiblit les âmes déjà faibles, il est certain qu'elle fortifie les âmes fortes. Les nobles sentiments, les grandes aspirations s'exaltent encore dans les colloques de l'âme avec l'œuvre de Dieu.

Avant le péché le Seigneur avait dit à l'homme : « Dominez sur les poissons des mers, les volatiles de « l'air, les animaux qui se meuvent sur la terre. Voici « que je vous donne toute plante, tout arbre pour

« qu'ils vous deviennent nourriture [1]. » La grande subversion de la faute originelle en faisant du souverain de la terre un sujet et un esclave, ne pouvait atteindre la Mère immaculée, et elle reste à jamais l'exemplaire divin des droits et des priviléges primitifs. La nature extérieure n'était pour notre très-sainte Enfant qu'un voile transparent, sous lequel elle contemplait les pensées de Dieu, ses attributs, ses perfections, Dieu lui-même. Qu'on juge par là de l'état d'adoration et d'amour dans lequel elle vivait !

Tout lui était parole de Dieu, don de Dieu, *sacrement* de Dieu. Elle entendait Dieu partout ; elle l'aspirait sans cesse et communiait à Lui sous d'innombrables formes.

Entraînée par la beauté des éléments, elle apprenait combien est mille fois plus beau Celui qui les domine, puisque, source de toutes les beautés, il les a créées toutes ! En admirant la force, le pouvoir, les propriétés des créatures, elle comprenait combien est plus fort, plus puissant Celui qui les a faites [2] ; et par la grandeur, par la beauté de la nature, le Créateur devenait visible pour la Vierge sans tache !

De l'adoration elle passait à la louange, et du cœur de la très-pure Enfant s'exhalait un hymne digne de Jéhovah. En écoutant cette voix innocente, le Seigneur semblait oublier que depuis quatre mille ans il prodiguait l'être aux éléments, aux plantes la végétation, aux animaux le sentiment, aux hommes l'intelligen-

[1] Gen., I, 28.
[2] Sag., XIII, 3-5.

ce, sans qu'un sacrificateur fût assez pur pour être digne de lui payer, 'au nom de tous, le tribut de la religion et de la reconnaissance. Sans doute, il y avait eu, jusque-là, bien des sacrifices et des actions de grâces; mais tout était offert par des hommes pécheurs. Depuis que nos premiers parents, chassés du Paradis terrestre, avaient fui la face de Dieu, l'univers sans pontife, sans roi, ne pouvait entièrement répondre au grand devoir de glorifier incessamment son Créateur. Marie apparaît..... et voici qu'avant même de donner naissance au Pontife, au Roi suprême, elle s'empresse de faire les honneurs du royaume dont elle est vraiment la Reine. Et, en vertu des mérites futurs de Jésus son fils, il lui est donné d'acquitter, comme personne n'avait pu le faire encore, les dettes de la création. Oui, de grandes choses s'accomplissent dans le Temple, lorsque Marie y loue simplement le Seigneur d'avoir si agréablement paré la fleur des champs et vêtu le lis des vallées!...

DEUXIÈME POINT.

Marie adolescente cherche dans les créatures les vestiges de l'image de Dieu.

Si nous sommes devenus, par la méditation, *habitants du Temple de Jérusalem*, nous chercherons en vain des jardins dans l'enceinte de ses bâtiments; point d'espace réservé pour aucune plantation. Tout ce que l'on peut supposer, c'est qu'il existait, selon les coutumes orientales, quelques cours extérieures, où jaillissaient de belles fontaines, et quelques ter-

rasses où l'on cultivait des fleurs. La Descendante des patriarches et des bergères bibliques eût sans doute aimé à revoir quelquefois les fleurs champêtres et les frais gazons que ses pieds enfantins avaient foulés; mais au Temple, plus de gazon, plus de ruisseau qui serpente, plus d'ombrages autour d'une rustique demeure où rentrent les troupeaux! La modeste Fille de Joachim et d'Anne ne voit plus que l'or briller, les pierreries étinceler : partout des bois de cèdre et d'olivier sculptés avec élégance et recouverts de lames d'or; partout des marbres polis qui reflètent de magnifiques tapisseries babyloniennes, aux couleurs éclatantes, rehaussées d'or et de bysse!

Par une adoration fidèle, elle renvoie à Jéhovah la gloire de tant de richesses; mais peut-être que son œil simple eût préféré, à ces magnifiques ornements, la beauté d'une prairie et la simplicité de la nature; aussi voyons-nous l'auguste Enfant s'arrêter devant les fleurs qui s'épanouissent, comme elle, à l'ombre du sanctuaire, sur les terrasses qui couronnent les parvis [1]. Les moindres plantes excitent alors son amour pour le Créateur; elle médite sur leur admirable organisation. De sa main virginale elle prend ces petites tiges charmantes, afin de découvrir dans la corolle, qui sort si gracieusement du calice, ces vives couleurs dont elle aime l'éclat. Délicates et tendres, mais simples et flexibles, les plantes résistent à la

[1] Les toitures juives étaient plates et servaient de terrasses où l'on cultivait les fleurs; ce qui faisait des chambres hautes des appartements d'honneur. (P. de Ligny.)

violence des orages et, dans cette faiblesse qui fait leur force, Marie voit l'image de son adolescence, passée sous l'aile du Seigneur. « Moi aussi, dit-elle, fragile « et sans éclat, ma vie limitée dérive de la vie souve- « raine et infinie qui est au-dessus de moi. Comme « les rayons émanent du soleil, comme les eaux dé- « coulent de leur source, comme cette fleur reçoit le « mouvement vital de la séve, moi aussi je sors inces- « samment du sein même de l'Être des êtres qui me « crée librement. » « Et son esprit est ravi de joie en Dieu son Sauveur[1]. »

Pour satisfaire ses goûts simples et champêtres, Marie cherche les occupations qui peuvent se rapprocher des soins domestiques dont Anne sa mère lui a laissé l'exemple; mais tout ce qu'elle touche est riche et précieux. Si, comme son aïeule Rebecca, elle descend puiser de l'eau à la fontaine, le vase qu'elle portera sur son épaule sera d'un métal ciselé avec art. « Elle n'en pourra vider le contenu dans de rustiques canaux pour rendre au courant l'eau limpide de la source[2]. » Une mer d'airain, par des moulures et des figures en relief épanchera ses eaux en filets jaillissants dans son urne brillante. Puis Marie remontera, non la colline qui s'incline vers la fontaine de la vallée, mais bien l'escalier somptueux de bois de sandal, qui réunit les trois étages des chambres qu'elle habite près du Temple[3].

[1] S. Luc, I, 47.
[2] Gen., XXIV, 16.
[3] Josèphe, *Guerre.*

Que fera donc la très-sainte Adolescente dans cette magnifique demeure?

Inspirée par son amour pour les œuvres de Dieu, elle regardera du haut de l'enceinte les horizons que son œil peut atteindre. Elle découvre alors, à l'extrémité des longs portiques qui réunissent entre elles les chambres dorées, la colline du mont des Oliviers. Ces beaux ombrages reposent sa vue, et le lit sombre et accidenté du torrent de Cédron, qui coule sous ses yeux, lui fait croire un instant qu'elle peut franchir l'espace qui la sépare de la vallée de Josaphat... Mais ses pensées semblent devenir plus profondes... Elle considère sur le versant du mont Moriah le plateau du Calvaire, et puisque Abraham a vu, dans l'avenir, le jour du Christ, peut-on croire que ce jour fut entièrement caché à la Mère de Notre-Seigneur? La vue du Golgotha devait sans doute faire pressentir à Marie des choses inénarrables que l'âme méditative peut seule découvrir.

COLLOQUE.

Prier Marie adolescente de partager avec nous dans l'exil, et sur une terre maudite, quelques-unes des saintes et pures jouissances, que sa nature immaculée lui permettait de ressentir au milieu de la création tout entière.

Demander à la jeune Souveraine du ciel et de la terre de nous faire distinguer, dans chaque objet matériel, le principe divin et la fin supérieure de sa créa-

tion, et de nous communiquer la grâce de savoir rapporter à Dieu et à son service l'usage que nous en faisons.

PRATIQUE.

Faire avec sagesse la part des créatures, les classant de manière à en user selon l'ordre établi de Dieu. Les unes nous serviront pour la contemplation, les autres pour les besoins de la vie, et d'autres, plus nombreuses, seront la matière de nos mortifications, parce que, forcément ou volontairement, nous serons privés d'elles.

BOUQUET SPIRITUEL.

Ce qu'il y a d'invisible en Dieu est devenu visible par la connaissance que nous en donnent les créatures [1].

Tout est amour, tout aime Dieu à sa manière, même les choses insensibles ; elles font sa volonté... Et parce qu'elles ne peuvent pas connaître ni aimer, il semble qu'elles s'efforcent de faire connaître leur auteur, afin de nous provoquer à l'aimer : c'est ainsi que tout est amour [2] !

O mon Dieu ! mon Dieu ! me voici, hors d'haleine, à votre fontaine sainte !... Que je m'y plonge, que je m'y baigne, que je m'y désaltère, que je m'y noie,

[1] Rom., I, 20.
[2] Bossuet, Lettre XXXVII.

que j'y puise la vie! Car je ne suis pas ma vie à moi-même [1].

Loué soit Dieu, mon Seigneur, à cause de toutes les créatures, et singulièrement pour le soleil qui nous donne le jour et la lumière! pour la lune et pour les étoiles qu'il a formées dans les cieux, claires et belles! pour le vent, l'air et les nuages! pour l'eau qui est très-utile, humble, précieuse et chaste! pour le feu, qui illumine la nuit, beau et agréable à voir, indomptable et fort! pour la terre, qui nous soutient, nous nourrit, et produit toute sorte de fruits, les fleurs diaprées et les herbes [2] !.....

Rose belle, rose pure! Rose nouvelle sans épine! Rose fleurissante et féconde! Rose remplie de la grâce divine [3] !

Portrait traditionnel de la Mère de Dieu.

Nicéphore emprunte à saint Épiphane ce portrait de la très-sainte Vierge : il a servi de type à tous les peintres verriers et enlumineurs du moyen âge.

« La gravité et la plus grande décence régnaient dans toutes ses actions; elle parlait peu, mais toujours à propos; elle était d'un accès facile et écoutait patiemment ce qu'on avait à lui dire. Toujours affable, elle était

[1] S. Aug., *Confessions.*
[2] S. Franç. d'Ass., *Cantico de le Creature.*
[3] Saint Bonaventure.

honorée et respectée de chacun. Sa taille était moyenne, cependant quelques-uns disent, au-dessus de la moyenne. Elle avait le teint couleur de froment, les cheveux blonds, les yeux vifs, la prunelle tirant sur le jaune et à peu près de la couleur d'une olive, les sourcils d'un beau noir et bien arqués, le nez assez long, les lèvres vermeilles et dont il ne sortait que des paroles pleines de suavité. Sa figure n'était ni ronde, ni allongée, mais un peu ovale, elle avait les mains et les doigts longs. Elle était ennemie de tout faste, simple dans ses manières, ne s'occupant nullement de faire ressortir les grâces de son visage, n'ayant rien de ce qui tient à la fierté, mais agissant en tout avec la plus grande humilité; les habits qu'elle portait étaient de la couleur naturelle de la laine; c'est ce que prouve le saint voile dont elle se couvrait la tête et que l'on possède encore maintenant. En un mot, une grâce infinie répandait un éclat divin sur toutes ses actions. Les dons de la nature et de la grâce qui brillaient en elle la rendaient si belle et si ressemblante à son divin Fils, que saint Denis l'Aréopagite, qui la vit, nous assure que, s'il n'eût été éclairé des lumières de la foi il l'aurait prise pour une divinité. »

Mais ce n'était pas seulement dans des descriptions froides et décolorées que le moyen âge contemplait l'image de sa Reine bien-aimée. Le monde, que Marie avait quitté pour le trône du ciel, avait conservé d'elle un souvenir plus fidèle et plus précieux.

On lit, dans l'épître synodale, adressée en faveur du culte des images, à l'empereur Théophile, par les trois patriarches, Job d'Alexandrie, Basile de Jérusalem et Christophe d'Antioche, le passage suivant :

« Le saint apôtre et évangéliste Luc a fait avec la matière mélangée dont se servent les peintres, la cire fondue

avec les couleurs, le divin et vénérable portrait de la très-chaste Marie, Mère de Dieu, pendant qu'elle était encore à Jérusalem, demeurant dans la sainte Sion; et il a fait ce portrait afin que la postérité y pût contempler les traits de Marie comme dans un miroir. Et lorsque saint Luc eut montré son travail à la sainte Vierge elle-même, elle lui dit : « Ma grâce sera toujours avec cette image. »

Saint Jean Damascène confirme de son autorité l'existence d'une image de Marie peinte par saint Luc. Le portrait de Marie devint la propriété des empereurs chrétiens de Constantinople, après que cette ville eut hérité de la grandeur de Rome. L'impératrice Pulchérie, ayant élevé une église en l'honneur de la Vierge, y fit déposer l'image peinte par saint Luc. A ce tableau s'attachèrent depuis les destinées de l'empire. L'antique Bysance se crut mieux défendue par cette image sacrée que par sa position formidable et sa toute-puissance. Le portrait de la Vierge gagnait des batailles. Les croisés latins qui vinrent attaquer l'usurpateur Mursuffle, commencèrent à bien augurer de leur entreprise, le jour où le saint étendard fut tombé entre leurs mains. On disait dans le camp que la patronne de Constantinople abandonnait les Grecs perfides et trompeurs pour la cause des Latins; car c'était une opinion reçue dans ce temps, que « l'esprit de la sainte Vierge résidait dans le portrait peint de la main de saint Luc. » Et le pape Innocent III (1198-1216) fut obligé de combattre publiquement cette erreur.

Chose remarquable! les croisés, qui enrichirent le nord de l'Europe de tant de saintes dépouilles, enlevées aux églises de Constantinople, n'osèrent pas emporter celle-ci. Les plus illustres chefs se disputèrent cependant sa possession : Beaudouin de Flandre voulait l'envoyer au couvent de Cîteaux, qui représentait alors en France la science

et la piété monastiques. De son côté, le vieux Dandolo voulait léguer le drapeau sacré au palais des doges et aux destinées de Venise, mais ni l'un ni l'autre ne réussirent à s'en rendre maîtres. Le Vénitien se contenta d'en envoyer dans sa patrie une copie exacte, et l'original demeura au monastère de Chara. Il fallait que le palladium de l'empire subsistât autant que lui. En 1453, les Turcs arrachèrent sa bordure d'or, les diamants et les autres joyaux qui l'enrichissaient, puis le traînant ignominieusement par les rues, ils le foulèrent aux pieds et finirent par le briser comme ils venaient de briser une puissance de dix siècles.

Ce portrait, fameux dans l'histoire du monde, où tant de générations contemplèrent les traits de la Reine du ciel, n'est pas le seul que la tradition attribue à saint Luc. On en compte jusqu'à sept, dont le plus célèbre est celui de Sainte-Marie-Majeure, à Rome.

C'est ce tableau que porta saint Grégoire dans la fameuse procession qui mit fin à la peste dont Rome était désolée; et c'est ce même tableau que porta aussi Grégoire XVI dans les rues de sa ville pontificale, lorsque le choléra renouvela à la fois, en 1832, et les ravages et le prodige de l'année 604.

VINGT-TROISIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie termine admirablement ses journées.

PREMIER PRÉLUDE. — Chercher à voir Marie adolescente, dans chacun des lieux qu'elle parcourt à la chute du jour : s'arrêter où elle s'arrête, prier où elle prie, afin d'en tirer quelque profit spirituel.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à la très-pure Enfant de savoir, après les labeurs et les sollicitudes de la journée, se refaire en Dieu, se récréer en sa divine essence, par la prière et par le saint oubli de tout ce qui est inférieur et sensible.

PREMIER POINT.

Marie adolescente faisait de chacune de ses journées le résumé de toutes les vertus qui caractérisent la vie chrétienne.

La journée de la divine Adolescente touche à sa fin ; déjà elle voit le soleil se cacher derrière le mont des Oliviers, elle en imite le cours. Dès l'aurore, nous l'avons vue s'élancer radieuse dans la carrière de ses occupations journalières, et voici qu'elle aussi semble se dérober aux yeux des mortels, sans qu'aucune ombre se mêle à son déclin et diminue l'ardeur de ses rayons ; au contraire, elle sent en son âme des feux nouveaux de charité. Les mérites de la journée, passée dans une union étroite et croissante avec Dieu, ont immensément augmenté la ferveur de son amour et perfectionné ses vertus. Aussi, le soir venu, la très-candide Enfant sent une soif de Dieu plus brûlante. Le travail assidu et courageux qu'elle a fait lui rend le repos plus précieux et plus doux, et son repos, c'est de se répandre librement dans le sein de son Créateur et Seigneur. Les ombres, en l'isolant des créatures, l'aident encore à trouver la pure lumière. Lorsque tout disparaît à nos yeux, Dieu nous semble plus seul et plus proche ; quand tout se tait, on l'entend mieux !...

La lumière sidérale des nuits ! qui peut savoir les vertus secrètes de cette lumière si humble, mais si attractive, qui vient de l'immensité et qui semble vouloir nous élever doucement vers la vie éternelle et immense ? L'âme est ravie à elle-même tant que brille la lumière du jour ; elle est comme répandue au dehors dans les objets sensibles ; elle se disperse sur la terre, flottant avec les flots, volant avec les nuages, mêlée à toutes les harmonies de la nature.

Dès que les ombres ont effacé le champ de ses courses vagabondes, elle revient sur elle-même, se concentre et grandit de tout ce que les ténèbres lui font perdre. Le jour, nous conversons avec les hommes ; la nuit, Dieu et les anges conversent avec nous. Ne privons-nous pas notre vie des plus divines ressources en vulgarisant notre sommeil ? N'empêchons-nous pas l'accroissement de l'âme en Dieu, et l'éclosion de ce germe dont l'Évangile a dit : « Soit que l'homme veille, soit qu'il dorme, le germe se développe. » Ne jamais s'éveiller la nuit pour prier, ne jamais préparer au sommeil son aliment sacré ! oh ! quelle faute et quel oubli des devoirs de l'âme !

Jésus aimait cette oraison du soir et priait très-souvent la nuit. Que de fois, à l'heure dernière du jour, il quitta ses disciples et s'en alla sur la montagne ! Que de fois même il vint sur cette montagne des Oliviers que Marie aime tant à regarder ! Que de fois il s'y reposa de ses labeurs apostoliques en se dilatant dans les profondeurs paisibles et béatifiques de sa propre divinité ! « Jésus alla sur la montagne des Oliviers, et, dès l'aurore il retourna au Temple, dit saint Jean [1]. »

Les deux Cœurs de Jésus et de Marie s'éclairent l'un par l'autre, car ils viennent l'un de l'autre. Le Fils a préparé la Mère, et la Mère a donné ensuite son tempérament et son caractère à son Fils. On ne peut dire ni à quel point Jésus s'est appliqué à créer,

[1] S. Jean, VIII, 1.

à orner cette Vierge sainte, ni à quel point Marie s'est donnée et livrée tout entière à enfanter et à former son Jésus. C'est un enchaînement merveilleux d'amour, de communications, de titres, de liens qui, faisant d'abord entre eux une ressemblance parfaite, se termine à une union si vivante et si pleine, que c'est une sorte d'unité. Ils sont un par l'esprit et même selon la chair; on peut dire que ce sont deux ruisseaux coulant d'une même source, deux rameaux sortant d'une même tige. Il en résulte qu'un des meilleurs moyens de connaître Jésus, c'est d'étudier Marie, comme aussi l'un des moyens les plus sûrs de connaître Marie, c'est d'étudier Jésus.

A JÉSUS PAR MARIE! telle est la devise chérie des âmes.

Mais plus la royale Enfant sent d'ardeur pour se retirer du commerce des créatures, afin de vaquer à l'oraison, dans un saint loisir, plus elle sent la nécessité de faire un sérieux examen, qui lui donne l'assurance que tous ses devoirs journaliers ont été ponctuellement et parfaitement accomplis. Nous devons être assurés que cette Vierge humble, prudente et sage allait toujours au positif de la vertu, et que, si elle s'oubliait absolument elle-même pour ce qui est de ses intérêts propres, elle était pleine de zèle pour considérer son âme et sa vie, afin d'y assurer les intérêts de Dieu et d'y maintenir l'intégrité de sa gloire. Le Verbe disait déjà en elle : « Ce n'est pas celui qui « crie : Seigneur! Seigneur! qui entrera dans le « royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de

« mon Père céleste [1], » et encore : « Si vous m'aimez, « gardez mes commandements [2]. »

Avant de remonter à sa cellule, la très-diligente Marie parcourt une dernière fois les lieux confiés à sa surveillance. Souvent elle trouve qu'un ordre plus parfait pourrait être établi dans les choses, un lustre plus brillant donné à tout. Ici, les vierges de Sion, ses compagnes, n'ont point assez soigneusement enfermé les fils d'or, les tissus de pourpre et de bysse dont l'air altère l'éclat ; là, les parfums n'ont point été hermétiquement couverts... Par ses soins vigilants tout est prévu, tout est réparé, et tout atteint sa perfection relative.

Selon les ordres qu'elle a reçus, ou du moins la permission qui lui en a été donnée, elle nettoie encore de ses mains quelques parties des lambris dorés, quelques vases précieux : tout brille, tout resplendit sous ses doigts délicats ; mais avant de se retirer, elle effleure de ses lèvres les murailles qui la séparent du saint des saints.....

DEUXIÈME POINT.

Marie adolescente terminait chacune de ses journées en s'élevant jusqu'au sein de Dieu, sur lequel elle prenait son repos.

L'auguste Adolescente, après avoir pris congé de ses maîtresses, dont elle écoute docilement les ordres

[1] S. Math., VII, 21.
[2] S. Jean, XIV, 15.

et les conseils, après avoir prié une dernière fois avec ses compagnes, regagne enfin sa cellule, et seule avec Dieu, elle se livre tout entière aux attraits de son âme. Elle entre dans une conversation familière avec son Créateur. C'est l'enfant qui le soir, aux dernières lueurs du crépuscule, s'épanche dans le cœur de son Père. Tantôt elle contemple paisiblement quelque perfection de Dieu; tantôt elle se perd dans ses grandeurs infinies; quelquefois elle prend la Bible et cherche humblement à alimenter et à renouveler ses saintes pensées par l'étude des divines Écritures.

O vase spirituel! pourquoi chercher à vous remplir de lumière par l'assistance de la parole écrite, quand vous êtes investie des splendeurs du Verbe divin? Pourquoi lire quand Dieu vous parle? Répétons-le encore, répétons-le toujours : Marie était la plus humble des créatures; elle prenait pour direction le *plus sûr* de la vertu; et le plus sûr, c'est le *plus humble*. Le Très-Haut élève toujours l'âme comparativement à son humilité.

La lecture la conduit à une plus haute oraison : Marie s'y plonge. Et de même que notre âme, dégagée du poids de la mortalité, s'élancera dans la région du rafraîchissement, de la lumière et de la paix, après les travaux de cette vie, que l'Écriture appelle le *jour d'aujourd'hui*, de même la très-pure Adolescente, après les labeurs de son active journée, vient avec délices se reposer, se perdre dans l'océan de son principe et de sa fin.

Et qui n'a pas compris, après ses journées pleines de sollicitudes, de travail fatigant, de lutte pénible et souvent de souffrances, ce qu'une âme qui se jette, par la prière, entre les bras de Dieu, y trouve de paix, de dilatation et de bonheur ! Avec ce secours d'un repos régulièrement pris sur le sein du Père céleste, tout se supporte, tout s'oublie, tout se pacifie, tout rentre dans l'ordre, tout acquiesce à l'épreuve, à l'expiation, au sacrifice. Une âme devient l'enfant de Dieu, et elle marche, elle avance dans l'exil, elle entrevoit la patrie.

Mais faut-il pour atteindre Dieu, pour monter jusqu'à son sein et s'y reposer, arriver à un état d'union et de ravissement céleste ? Non, certes, il ne faut qu'une chose, il faut, dans un sentiment profond de sa misère et de l'impuissance des créatures, dans la vue de la miséricorde divine, s'écrier avec une foi intense : MON DIEU ET MON TOUT ! TOUT, c'est Dieu et rien que Dieu. Quelque chose avec Dieu ce n'est plus TOUT. Si nous voulons tout, donnons donc tout, les yeux fermés sur les créatures et sur nous-mêmes. Dieu ne veut pas d'un cœur partagé. Ce que nous ne lui donnons pas, il ne nous le donnera pas ; et ce que nous n'aurons pas de Dieu, nous ne l'aurons pas du monde, quoi que nous fassions pour le monde, et quoi que le monde fasse pour nous. Le contentement du cœur, c'est la plénitude du cœur. Le monde entier ne saurait remplir un seul cœur.

MON DIEU ET MON TOUT ! Marie le répète, cet élan des cœurs que l'amour a touchés, et, dans une sépa-

ration totale des créatures, elle parvient à une union avec Dieu qu'elle seule peut atteindre. C'est le secret de la Reine. Nul ne sait ce que le Roi lui révèle, lorsqu'il lui dit : « Oublie, ma fille... écoute... prête l'oreille... »

Maintenant, très-pure Enfant, reposez sur la montagne de la myrrhe, sur la colline de l'encens, jusqu'à ce que le jour se lève, et que les ombres déclinent [1].

Tout en fermant ses paupières, Marie répète ces paroles de son Dieu, qui deviennent l'expression de son action de grâces : « Je mènerai paître mes brebis sur les hautes montagnes d'Israël ; elles s'y reposeront sur l'herbe fleurie, et elles trouveront leur nourriture dans les pâturages les plus fertiles. Je ferai paître mes brebis et je les ferai reposer moi-même [2]. »

COLLOQUE.

Demandons à *Mater-Admirabilis* de savoir faire de chacune de nos journées le résumé d'une vie vraiment chrétienne, et d'apprendre, à son exemple, à déposer, chaque soir, dans le sein de Dieu le pesant fardeau de nos peines et de nos souffrances, afin de recommencer, chaque matin, à servir Dieu *en nouveauté de vie.*

PRATIQUE.

Se ménager, tous les soirs, un temps pour la prière

[1] Cant., IV, 6.
[2] Ézéch., XXXIV, 13-15.

et quelques réflexions sérieuses. Éloigner de soi tout ce qui, au dedans et au dehors, empêcherait d'accomplir ce devoir. Se persuader que ce temps de repos en Dieu importe beaucoup à la perfection de la vie intérieure.

BOUQUET SPIRITUEL.

Aaron brûlera, tous les matins, un encens de suave odeur sur l'autel. Il l'allumera quand il réparera les lampes dans le saint lieu, et lorsqu'il les arrangera de nouveau, vers le soir, il brûlera le parfum qui doit s'élever perpétuellement devant le Seigneur [1].

Lorsque tout reposait dans un profond silence, et que la nuit était au milieu de sa course, votre parole toute-puissante vint du ciel, le séjour royal de votre gloire, et fondit tout à coup sur la terre [2].

Mon âme vous a désiré pendant la nuit; et dès l'aurore, je m'éveillerai pour vous chercher par mon esprit et par mon cœur [3].

Dieu pouvait créer un plus beau monde, mais il ne pouvait donner l'être à une créature plus parfaite que Marie. Aussitôt créée, la sainte Vierge a la plénitude de la vie et se promène, dans le grand océan de la grâce, comme le poisson à peine né se promène dans l'eau.

Lorsque nos mains ont touché des aromates, elles

[1] Ex., xxx, 7, 8.
[2] Sag., xxviii, 14, 15.
[3] Is., xxvi, 9,

embaument tout ce qu'elles touchent : faisons passer nos prières par les mains de la sainte Vierge ; elle les embaumera [1].

Comment Mater-Admirabilis fait saintement mourir.

I

Un dévot de la Mère Admirable fut atteint d'une maladie qui, en peu de jours, le réduisit à l'extrémité. Il ne pouvait se résigner à faire le sacrifice de sa vie, et la mort lui inspirait les plus grandes terreurs. Dans cette épreuve suprême, il a l'inspiration de recourir à Marie ; il l'invoque avec ferveur. La sérénité rentre bientôt dans son âme avec un abandon parfait à la volonté de Dieu.

Ceux qui l'entouraient, surpris d'un changement si subit, unirent leurs actions de grâces aux siennes, et le malade, sur le point d'expirer, témoigna le désir qu'on suspendît un cœur d'argent à l'autel de *Mater-Admirabilis*, à qui il se reconnaissait redevable de la plus précieuse des grâces, celle d'une bonne mort. Elle couronna, en effet, son glorieux combat.

II

Un vieux pécheur de quatre-vingts ans, qui n'avait donné depuis son enfance aucun signe de religion, et qui de plus avait pris une part active aux horreurs de la grande révolution française, résistait constamment à tous

[1] *Esprit du curé d'Ars*, Catéchisme sur la sainte Vierge.

les efforts qu'on faisait pour le ramener à Dieu; il ne répondait même que par des injures aux instances qui lui étaient faites de songer à son âme. Il avait déjà eu plusieurs attaques, et l'on attendait en frémissant celle qui devait l'emporter. Une jeune personne, qui avait entendu parler de la chapelle où la Vierge est honorée sous le titre de *Mater-Admirabilis*, se sentit inspirée d'aller y prier pour la conversion de ce malheureux. Elle y vint en effet avec toute la confiance d'obtenir la grâce qu'elle sollicitait; elle y revint, le lendemain, portant un grand cierge, et, ce jour-là même, on commença une neuvaine à la Trinité du-Mont; c'était le mardi, 17 mai 1850; toutes les élèves s'y unirent, et, quelques jours après, on apprit que le pécheur était réconcilié avec Dieu.

Voici comment cette conversion s'était opérée. Dès le premier jour de la neuvaine, le caractère du malade s'était adouci tout à coup; les personnes qui le soignaient, au lieu de paroles outrageantes, n'entendirent plus que des expressions de reconnaissance. Le jour suivant, on essaya de lui parler des miséricordes divines; il écouta, et l'on vit couler ses larmes. Le samedi, il eut une nouvelle attaque, et, dans cette occasion on put remarquer combien la grâce avait travaillé cette âme. Il demanda lui-même un confesseur, l'accueillit avec une consolation pleine de joie, lui fit sa confession, et le ministre de Jésus-Christ se retira tout ému et heureux des bonnes dispositions du malade, auquel il apporta le lendemain le saint Viatique. Un mieux subit se manifesta à la suite de cette auguste cérémonie, et peu après l'état du vieillard était satisfaisant. Il a dit lui-même qu'il avait éprouvé quelque chose d'extraordinaire. Il s'informa si l'on avait fait des prières pour lui; sur la réponse affirmative il s'écria : « C'est donc à la Mère Admirable que je dois

« mon bonheur; sans elle je me serais précipité dans « l'enfer, et par son secours je puis espérer de passer « saintement les jours qui me restent à vivre. Qu'elle en « soit à jamais bénie ! »

III

Hommage et amour soient à jamais rendus à notre Admirable Mère !

M. l'abbé E. Le Blond, du diocèse de Montréal, au Canada, avait épuisé sa santé dans les missions de son pays natal. Sa vie apostolique comptait deux années seulement, mais deux années laborieuses et remplies de privations. Au milieu de la défaillance générale de ses forces, ce qui lui était le plus sensible, c'était d'avoir la vue si notablement affectée, qu'il lui fallait suspendre la récitation du saint office. Déjà, il y avait plus de cinq années qu'il subissait cette pénible épreuve. Sur ces entrefaites, les médecins conseillèrent un voyage en Italie, loin des rigueurs du climat canadien. Au printemps de 1854, M. Le Blond était à Rome. Dans la lointaine Amérique il avait entendu parler des prodiges opérés par la protection de *Mater-Admirabilis.*

La vue du sanctuaire, avec sa touchante madone, acheva de lui inspirer cette confiance dont Dieu nous fait la grâce, quand il lui plaît de nous préparer quelque faveur extraordinaire. Ici, la simplicité de la chapelle, l'absence de tout ornement, exigée par le local même, et peut-être l'aspect sous lequel la Vierge enfant se présente aux regards, ajoutent encore à l'émotion.

Une neuvaine commença. Cependant la Providence, qui

aime à nous éprouver, afin que l'épreuve épure notre foi, voulut que l'infirmité du malade empirât durant le cours des exercices. Le neuvième jour accompli, il souffrait plus encore qu'à l'ordinaire; il paraissait donc loin de sa guérison. Un dixième jour de supplications fut ajouté avec un redoublement de ferveur. Ce jour-là même, 13 mai 1854, c'était un samedi, mille et mille grâces en soient rendues à Marie! le malade put, pendant trois quarts d'heure, et dans le sanctuaire miraculeux, lire et réciter la partie de l'office divin prescrite par les rubriques... Il était guéri.

En foi de quoi, ce 20 juillet 1861, sept ans après l'événement, M. Le Blond, venu une seconde fois à Rome, a signé la présente narration.

E. Le Blond, *prêtre.*

Rome, au Séminaire français, 20 juillet 1861.



VINGT-QUATRIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie célébrait admirablement le sabbat et les fêtes solennelles.

PREMIER PRÉLUDE. — Voir le sanctuaire, le vestibule, les parvis du Temple décorés avec pompe ; se figurer l'ordre magnifique des fonctions sacerdotales ; considérer la foule du peuple qui se presse sous les portiques.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à la très-illustre Fille d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qu'elle nous communique ces sentiments de haute vénération qui portent l'âme à sanctifier en vérité les jours consacrés au Seigneur.

PREMIER POINT.

Marie adolescente avait pour les observances relatives au sabbat le plus religieux respect.

Tous les jours de notre pèlerinage ici-bas ne sont

pas des jours de labeurs et de sollicitudes terrestres : non ! à l'aube de certaines journées, notre Père qui est au ciel murmure plus fort à notre oreille : *Sursum corda !* les cœurs en haut ! Trêve alors au travail pénible, trêve aux complications des choses sensibles et variables. *Sursum corda !* l'âme se soulève au-dessus de la multiplicité des soins et de la fluctuation humaine. Elle se dégage et monte, une et simple, vers son Créateur, car ce jour n'est plus le jour de l'homme, mais le saint jour du Seigneur. Jéhovah n'a-t-il pas dicté cette loi : « Vous travail-« lerez pendant six jours ; le septième, vous cesserez de « labourer et de moissonner [1]. »

« Remercions Dieu de cette divine loi si bien en rapport avec les aspirations célestes de notre âme. Quel tumulte sur la terre ! Serait-il donc possible de baisser toujours le front vers ce sol que nous arrosons de nos larmes et de nos sueurs, sans jamais lever la tête vers les cieux, notre patrie ?... Quoi ! toujours le bruit confus des ouvriers et des travailleurs ! Quoi ! toujours les inquiétudes et les horizons bornés du temps ! Enfants du Père céleste, candidats de l'éternité, à qui saint Paul a dit : « Vous n'êtes pas « des étrangers ni des hôtes, vous êtes de la famille « et de la maison de Dieu [2], » nous devons avoir nos heures, nos jours et nos lieux sacrés, où, loin du courant de la vie vulgaire et des clameurs humaines,

[1] Ex., IV, 21.
[2] Éphés., II, 19.

nous puissions offrir au Seigneur l'expression de notre respect plein d'amour. O mon Seigneur et mon Père! « la vie éternelle est de vous connaître, vous, seul Dieu véritable, et Jésus-Christ, que vous avez envoyé [1]. » Or, afin d'ébaucher ici-bas cette connaissance, seul but de notre passage en ce monde, est-ce trop d'un jour sur sept pour reposer son esprit et son corps dans la pensée de Dieu, dans une prière aimante et dévouée? Est-ce trop d'un jour sur sept, puisqu'il faudra éternellement nous fixer dans la vérité incréée, nous plonger dans la divine essence? Ne pouvons-nous pas vivre d'une vie spirituelle l'espace d'une journée [2]? »

Cependant le jour du Seigneur est négligé, ce principe souverain d'ordre est méconnu, cette loi fondamentale est oubliée, ce devoir suprême est dédaigné, marchandé, limité. Pour le plus grand nombre, les joies si pures du dimanche restent inconnues; et le cœur fatigué, défaillant, demande aux choses inférieures et sensibles ce repos nécessaire que le jour du Seigneur apporte si pleinement quand on sait accomplir la loi.

Nul doute que Marie adolescente n'ait éprouvé le bonheur attaché au sabbat fidèlement observé, et ce renouvellement puisé dans un repos consacré par plus d'adoration et de prière. Chacun de ses jours était déjà plein du souvenir de Dieu, mais dans les

[1] S. Jean, XVI, 3.
[2] R. P. de Ravignan.

jours réservés au Seigneur, ne pouvons-nous pas croire qu'elle subissait, plus fortes et plus pénétrantes, ces heureuses transformations qui arrachent une âme à la terre pour l'élever jusqu'au ciel? Toujours fidèle, selon la loi de Moïse, Marie se souvenait du sabbat pour le sanctifier. « Six jours elle travaillera et fera son œuvre, le septième elle cessera tout travail; car le Seigneur fit en six jours le ciel et la terre, la mer et tout ce qui est en eux, et il se reposa le septième[1]. »

Au sixième jour de chaque semaine, la très-pieuse Adolescente bannissait des lieux confiés à sa surveillance tout ce qui pouvait rappeler l'idée du travail manuel. Et quand les trompettes, retentissant au déclin du soleil, proclamaient le jour saint, la première et la plus fervente, elle se prosternait pour adorer le Seigneur en lui offrant les dons, les vœux et toutes les choses dont elle avait le libre usage. De toutes les prémices présentées dans le saint lieu, l'oblation virginale de Marie était certainement la plus précieuse. D'un soir à l'autre, la très-pure Enfant célébrait le sabbat. Des tribunes réservées, elle suivait les prières publiques, assistait aux nombreux sacrifices, et, en ne se dispensant d'aucune observance, elle donnait à son insu le puissant secours de sa coopération sainte à tout ce que le culte judaïque apportait d'honneur et de gloire à Dieu.

[1] Exod., XX, 8.

DEUXIÈME POINT.

Comment Marie passait les jours de fête.

Il y avait encore dans le Temple de Jérusalem de bien beaux jours, les jours très-solennels et très-saints des fêtes du Seigneur : la solennité des pains sans levain, la fête des prémices, celle des expiations, la fête des Tabernacles. Et dans ces solennités on offrait des sacrifices, des holocaustes et des libations selon la coutume du jour [1].

Nous n'avons qu'une faible idée de la pompe sacerdotale déployée dans les fêtes juives. Nos livres saints cependant nous révèlent, dans de magnifiques détails, la somptuosité avec laquelle le peuple de Dieu offrait à son souverain Roi ses trésors et les richesses de tous les peuples orientaux, ses voisins et souvent ses tributaires.

Comment notre royale Adolescente se conduisait-elle en ces solennités saintes? Servante du Seigneur, avant tout, elle mettait son amour à préparer soigneusement tout ce que sa haute prévoyance lui dictait comme devant être nécessaire soit pour les sacrifices, soit pour l'ornement du Temple. Son dévoùment alors était sans bornes, et, par la pureté de son intention, elle consacrait, eń quelque sorte, tout ce qu'elle touchait.

Reconnue la plus habile, c'étaient ses mains très-pures qui donnaient à l'éphod, au rational du Grand-

[1] Lév., xx, 2, 3.

Prêtre, une fraîcheur et un éclat nouveau. Elle connaissait la signification de chaque partie de ces vêtements sacrés, et, par la prière, que le travail n'interrompait pas, elle appliquait le sens mystérieux de chaque objet au culte qu'il était destiné à rendre.

Marie trouvait, à l'approche des fêtes, le moyen d'accomplir la loi qui prescrivait d'affliger son âme en vigiles saintes [1], les considérant comme des jours de propitiation, afin de rendre le Seigneur favorable aux demandes qu'on lui faisait, dans l'esprit propre de chaque solennité.

Enfin les trompettes retentissent, pour la dernière fois, autour du Temple ; un peuple d'adorateurs inonde les deux parvis des Juifs et des Gentils. Dans celui des prêtres, de longues files de lévites, revêtus de lin, circulent autour de l'autel, où les sacrifices se succèdent, d'un soir à l'autre, sans interruption ; l'air est embaumé par l'oblation incessante des parfums, et les voûtes répètent les sons harmonieux des psaltérions, des cithares, des orgues, des cymbales et du kinnor.

Où sera Marie pendant que la foule ondule sous les portiques, dans les cours et dans le vestibule ? Elle restera solitaire et cachée dans les tribunes réservées, jouissant au fond de son cœur de voir un peuple tout entier rendre à Dieu l'honneur et le culte qui lui sont dus. Elle ne fuit pas, elle ne

[1] Lév., x, 27.

s'isole pas; l'amour de son Créateur et Seigneur l'a fixée partout où elle le voit servi, aimé, glorifié. Elle suit avec dévotion le rite et la liturgie propres à chaque fête; elle mêle sa voix à celle des chantres, voulant ainsi louer le Seigneur par tout ce qui est en elle.

Elle s'identifie avec l'esprit de chaque psaume, et elle ressent en son cœur ces élans d'amour qui passaient dans l'âme de David, son aïeul, quand il disait : « Je marcherai vers le Tabernacle du Seigneur : « j'entrerai dans la maison de Dieu même, parmi les « cris d'allégresse et au milieu des cantiques de joie « qui s'élèvent dans nos solennités sacrées [1]. »

Voici l'annonce de la clôture du sabbat très-saint; la multitude se retire; la très-modeste Adolescente regarde cette foule immense, qui s'écoule à regret, et voit les parvis devenir déserts. Bientôt l'imposante solitude des lieux saints a repris son caractère majestueux, et Marie prie encore, comme pour dédommager Dieu de l'isolement où semble le laisser le peuple qui s'éloigne. Avec quel bonheur ce Cœur très-pur ne lui dit-il pas : « Pour votre adoration, il y a des jours « consacrés, des jours à part, où ce peuple jouit plus « particulièrement de vos faveurs, où il vous honore « avec plus d'amour; pour moi, chaque jour je vous « bénirai et je louerai votre nom dans les siècles des « siècles [2]. Au milieu de la nuit je me lèverai pour pro« clamer l'équité de vos jugements [3]! »

[1] Ps. XLI, 4.

[2] Ps. CXXIV, 12.

[3] Ps. CXVIII, 61.

Aux adorations de la Vierge d'Israël se mêle alors, dans son âme, le besoin de prier pour son peuple ; elle sent que les fêtes les plus saintes ne sont pas pures aux yeux du Très-Haut. Elle voudrait offrir au Seigneur tout ce qui a manqué aux sacrifices, aux chants sacrés, aux ornements divers.

Courage, divine Enfant! vous ignorez à quel point vous atteignez le but de votre expiation, présentée si humblement au Seigneur! Vous dites : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple!... » Et Dieu efface de sa mémoire les crimes qui ont souillé le Temple, par le passage impie des Nabuchodonosor, des Héliodore, des Antiochus, des Pompée, des Crassus... « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple !... » Et toutes les fautes, toutes les négligences qui ont eu lieu, pendant la fête, sont oubliées, et votre prière a vaincu le cœur de Dieu et arrêté son bras vengeur.

COLLOQUE.

Louer *Mater-Admirabilis* d'avoir donné au culte judaïque une gloire incomparable par ses actes d'amour, par la justice, la ferveur et le succès de ses demandes.

Lui demander la grâce de vénérer avec amour les jours consacrés au Seigneur.

La prier de nous apprendre à suivre les offices et les prières liturgiques, en pénétrant le sens que la sainte Église y attache.

PRATIQUE.

S'imposer la loi inviolable d'assister, selon son pouvoir, le dimanche et les fêtes, aux offices de l'Église, et d'y entrer dans l'esprit de la fête et du temps.

BOUQUET SPIRITUEL.

Souvenez-vous du jour du sabbat pour le sanctifier [1].

O Juda, célèbre tes jours de fête, et rends tes vœux au Seigneur [2] !

Les fêtes par leur fréquence et leur diversité sont le charme de la vie chrétienne. Elles font descendre la joie comme un rayon céleste au milieu des tristesses de l'exil. Ce que le port est au matelot battu par la tempête et revenu des fatigues d'une navigation périlleuse, nos solennités le sont à l'homme accablé sous le poids des misères d'ici-bas... C'est un demi-jour sur le monde invisible, c'est une échappée de vue sur l'éternité, c'est une ouverture du côté du ciel, par où nous arrivent les lueurs consolantes et les harmonies lointaines de la patrie.

Un jour de fête, c'est l'oubli des peines, le sommeil des chagrins; c'est une récolte de joie, une provision de bonheur... c'est la moisson des pauvres, l'ornement

[1] Exode, xx, 8.
[2] Nahum, I, 15.

des Églises.., le tombeau de la haine, le berceau de l'amitié; c'est le ciel sur la terre [1]!

Il y avait un saint qui disparaissait la veille de toutes les grandes fêtes : on ne le revoyait plus que le lendemain. Il allait célébrer la fête en paradis; nous devrions faire comme lui... Il faudrait mourir le dimanche à cette pauvre terre et ressusciter le lundi [2].

Les petites miraculées de Mater-Admirabilis.

Mater-Admirabilis semble avoir des grâces spéciales pour les petits enfants, et, à leur tour, ces candides créatures, parées du beau vêtement de l'innocence baptismale, se sentent, d'instinct, en rapport avec l'Adolescente immaculée du Temple et éprouvent pour son image un attrait tout particulier.

I

Une petite fille, d'un an environ, était fort malade par suite de la dentition. De violentes convulsions survinrent, et les médecins déclarèrent que l'enfant était perdue. La mère désolée avait entendu parler de la Vierge miraculeuse de la Trinité, elle se détermina à y porter sa petite fille, qui n'avait plus qu'un souffle de vie. Cette pieuse mère la présenta devant la fresque de *Mater-Admi-*

[1] S. Proclus, év. de Constant.

[2] *Esprit du curé d'Ars.*

rabilis, en implorant Marie, avec toute la ferveur que lui inspirait sa tendresse, et retourna chez elle, remplie de confiance : c'était un vendredi. Dans la nuit, l'état de l'enfant s'améliora ; une grosse dent parut ; le samedi suivant, une seconde ; l'autre samedi, une troisième, comme pour attester que la guérison était due à la Mère Admirable. Les parents s'empressèrent de porter leur fille à ses pieds ; elle était alors redevenue fraîche et rose. Elle regardait *Mater-Admirabilis* avec amour et semblait, dans son petit langage, gazouiller une hymme de reconnaissance, tout en lui envoyant des baisers de ses deux petites mains.

II

Une jeune veuve, d'origine polonaise, avait deux gentilles petites filles; mais la seconde, âgée d'environ quatre ans, était privée de l'usage de ses jambes et ne pouvait même se tenir debout. Cet état était causé par un dépôt d'humeur, formant une plaie au pied et à la main. Tous les remèdes, employés jusque-là pour la guérison de la petite Marie, étaient restés sans résultat. Sa mère ayant obtenu de la Russie, à un très-haut prix, son passeport pour Rome, entendit parler de *Mater-Admirabilis*, et elle alla lui présenter ses deux enfants. Peu de jours après, elle fit célébrer une messe dans le sanctuaire vénéré, et elle y assista avec la petite infirme. Dès ce jour, Marie put se tenir sur ses jambes, subitement raffermies, et, la semaine suivante, elle marchait sans difficulté. Les prières de la pieuse mère continuèrent, et la Vierge admirable compléta son œuvre. L'humeur, cause du mal, disparut entièrement, et à la mélancolie, qu'on avait jusque-là remarquée dans cette enfant, succéda une gaîté d'autant

plus vraie qu'elle ne pouvait être étudiée. Mais la sainte Vierge lui préparait une autre grâce.

Environ un mois après, le médecin indiqua pour cette enfant une double ordonnance ; il s'agissait de faire une friction et de prendre une médecine. La femme de chambre, mal informée, fait boire à Marie le sel ammoniacal indiqué pour la friction. Aussitôt la pauvre enfant est saisie d'horribles douleurs ; sa langue et ses lèvres deviennent noires ; son visage bouleversé révèle l'empoisonnement ; malgré tous les moyens employés pour le combattre, elle ne devait pas voir la fin de la journée à moins d'un miracle. Dans cette extrémité, on a recours, pour la seconde fois, à la Mère Admirable. La femme de chambre, au désespoir, se jette aux pieds de la Madone, la conjure, en versant un torrent de larmes, de réparer son erreur et de sauver l'enfant....

La sainte Vierge se laissa toucher et, une fois encore, elle guérit sa petite cliente.

Le lendemain, Marie demanda à sa mère de lui acheter un panier ; ce qu'on lui accorda volontiers. Dès qu'elle l'eut entre les mains, elle s'empressa de séparer ses joujoux de ceux de sa sœur, puis elle plaça les premiers dans le panier. On la regardait faire avec étonnement, sans deviner son projet. Enfin, sur la demande de sa mère : « *Mater Admirabilis* m'a guérie, répondit Marie, je vois « que maman ne lui envoie rien encore ; moi je veux, en « attendant, lui donner mes joujoux. » Elle croyait, la naïve enfant, faire *alla Santissima Verginella* un plaisir semblable à celui qu'elle avait éprouvé elle-même en les recevant.

III

La fille de la princesse S***, âgée de trois ans, fut atteinte d'un mal qui la mit bientôt aux portes du tombeau ; mais la princesse, persuadée que la sainte Vierge lui conserverait sa chère petite Léonie, se rendit à la Trinité, et demanda à la mère Makrina de prier avec elle devant l'image de *Mater-Admirabilis.* Après qu'elles l'eurent fait l'une et l'autre avec une grande ferveur, la mère Makrina dit à la princesse : « Avez-vous quatre piastres ? — Oui. — « Eh bien ! avant de rentrer chez vous, portez-les à l'hô-« pital : ce sera comme le prix de votre fille. Consacrez-« la à la sainte Vierge ; dès aujourd'hui elle lui appar-« tiendra, mais vous la garderez auprès de vous. »

La pieuse dame, heureuse de l'assurance qu'elle vient de recevoir, va dans un hospice, y donne les quatre piastres, puis, en toute hâte, retourne chez elle. Lorsqu'elle se présente à la porte de la chambre de la petite malade, les femmes qui étaient auprès d'elle veulent l'empêcher d'entrer ; car Léonie n'était presque plus qu'un cadavre ; mais la princesse insiste et trouve son enfant à l'agonie. Remplie de foi et de confiance, cette pauvre mère s'agenouille et prie. Peu après, au grand étonnement de toutes les personnes présentes, l'enfant reprend la connaissance parfaite, s'assied sur son lit en s'écriant : « Maman, je suis guérie ! » En effet, le mal avait disparu.

La princesse transportée de joie remercie le jour même la très-sainte Vierge dans son sanctuaire, et trois jours après, l'enfant sauvée venait exprimer son amour et sa reconnaissance à la Mère Admirable, par des paroles pleines de tendresse et de naïveté.

Depuis, cette aimable enfant visitait souvent l'image de sa Mère du ciel, et se plaisait à lui baiser les pieds. Elle croyait la fresque animée et Marie vivante ! Aussi faisait-elle demander quelquefois des *nouvelles* de *Mater-Admirabilis.* Au retour du domestique, elle courait au-devant de lui et lui disait avec empressement : « Eh bien ! com-« ment se porte la Mère Admirable ? n'a-t-elle besoin de « rien ?... » Et sur la réponse qu'on lui donnait, elle demeurait tranquille.

Son bonheur était d'aller se promener sur le *Pincio.* « Je vais la voir, » disait-elle alors ; et de la porterie, Léonie courait seule à la chapelle de sa Mère Admirable. Comme elle la croyait vivante, on la voyait s'arrêter avec respect devant l'image vénérée et la saluer profondément. Enfin elle osait approcher pour lui baiser la main... Étonnée de trouver une surface plane, Léonie touchait la corbeille, la quenouille, puis regardait autour d'elle pour avoir l'explication de ce qu'elle ne pouvait comprendre... Ordinairement ses visites se terminaient par des baisers qu'elle envoyait à la très-sainte Enfant, sa protectrice et sa mère, et cela, en marchant et en regardant l'image jusqu'au moment où elle la perdait de vue.

VI

Une jeune élève du Sacré-Cœur fut trouvée, un jour, gravement assise devant un vitrail représentant *Mater-Admirabilis.* Comme cette enfant, ordinairement très-turbulente, paraissait absorbée, peut-être pour la première fois, par une pensée sérieuse, on lui demanda ce qu'elle faisait dans cette attitude. « Chut ! dit-elle à voix « basse, je commençais à l'entendre... et voici que vous

« allez tout déranger... — Mais, qu'entendez-vous ?
« demanda-t-on à la petite Amélie. — J'ai dit à *Mater-*
« *Admirabilis*, reprit-elle, que je savais fort bien qu'elle
« pensait de très-belles choses et que j'allais m'asseoir là,
« devant elle, jusqu'à ce qu'elle me dise ce qui l'occupe.
« — Et vous a-t-elle déjà parlé? ajouta son interlocutrice.
« Qu'avait-elle donc commencé à vous dire quand je suis
« venue vous interrompre ? »

Amélie répondit gravement : « Elle ne parle pas comme
« tout le monde, *Mater Admirabilis*... Elle garde le silen-
« ce... et l'on comprend. Eh bien ! j'ai compris qu'elle
« a l'air de regarder son lis... et qu'elle regarde aussi le
« bon Dieu qui a créé son lis ; et que, de là, elle monte
« tranquillement au ciel, où elle voit tout ce qui est beau,
« grand et pur !... Et j'essayais de voir ces choses-là avec
« elle. Je tâche aussi d'entendre ce qu'on lui dit du ciel...
« mais je ne sais pas encore si c'est le bon Dieu ou les
« anges qui lui parlent... » Et Amélie reprit l'attitude de
sa profonde contemplation...

A partir de ce moment, la vivacité de cette enfant de onze ans eut un frein. Elle demanda à conserver constamment sa place en face de son vitrail chéri ; et à peine avait-elle jeté les yeux sur *Mater-Admirabilis* qu'on la voyait suspendre ses incessants mouvements pour se composer dans un maintien plein de réserve et de modestie. Calme et laborieuse, elle accomplissait la tâche qu'elle s'était imposée, tout en levant fréquemment les yeux sur son admirable modèle.



VINGT-CINQUIÈME JOUR

MÉDITATION

Marie Admirable dans les adieux qu'elle fit en quittant le Temple de Jérusalem.

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter la très-sainte Vierge, âgée de quinze ans environ. Elle visite une dernière fois les lieux où son adolescence immaculée s'est paisiblement écoulée.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à *Mater-Admirabilis* un cœur reconnaissant et rempli de confiance et d'abandon.

PREMIER POINT.

La très-auguste Adolescente s'abandonne à la volonté de Dieu.

La sainte Enfant croissait en âge et en sagesse, devant Dieu et devant tous ceux à qui il était donné de

jouir de son aimable présence. Elle possédait tous les dons, non point selon la mesure ordinaire de son âge, mais selon les fins admirables auxquelles Dieu l'avait destinée. Son âme inondée, submergée par des grâces toujours nouvelles, toujours accrues, répondait à toutes les ardeurs de la charité divine par une fidélité si constante, que les anges la proclamaient déjà bénie ntre toutes les femmes, et la reconnaissaient pour 'auguste Souveraine de la terre et du ciel.

Hâtons-nous! et, à l'exemple des chérubins et des séraphins, empressons-nous avant que la divine Adolescente quitte le Temple, de lui adresser les louanges que l'Esprit-Saint avait mises pour elles sur les lèvres du Prophète-Roi, lui disant avec amour : « Vous êtes « toute belle et aucune tache n'est en vous...Votre sta-« ture est celle du palmier; et comme le lis au milieu « des épines, vous vous élevez au-dessus des jeunes « vierges, vos compagnes... Vos yeux sont ceux de la « colombe; ils brillent à travers votre voile... Ah! vous « êtes un jardin d'orangers chargés de fruits et mêlés « au nard de Chypre et aux fruits des pommiers [1]!... »

Marie connaît les lois inviolables du Temple : à quinze ans, elle doit abandonner ce lieu cher et vénéré... Déjà tout se prépare pour son départ. Le Grand-Prêtre lui a manifesté les volontés divines; on va la fiancer à Joseph, homme juste et saint, de sa parenté. Des signes évidents et providentiels déterminent ce choix : il faut obéir.

[1] Cant., *passim*.

Que se passe-t-il dans le cœur immaculé de la Vierge des vierges? Sanctuaire impénétrable, qui peut en franchir l'entrée? Ce qui dut s'y passer, ce fut peut-être une de ces luttes qui, sur la terre, précèdent souvent l'acte d'abandon, même dans les âmes les plus livrées à Dieu. Cette lutte dut être suivie d'un acte de confiance suprême, qui lui fit sacrifier aux desseins du Seigneur, non sa virginité, mais toute vue personnelle pour entrer d'avance et sans restriction, dans les dispositions de la volonté divine à son égard.

Pour atteindre à ce simple acquiescement aux adorables conduites de Dieu, pour trouver bon qu'il fasse d'elle, comme de son ouvrage, tout ce qu'il plaira à sa majesté sainte, n'allons pas croire que la très-pure Adolescente ait ignoré les combats qui précèdent la victoire! Mais fidèle descendante d'Abraham, elle sait espérer contre toute espérance, et Dieu lui dit au Cœur : « Autant les cieux sont élevés au-dessus de la « terre, autant mes voies sont au-dessus de vos voies et « mes pensées au-dessus de vos pensées[1]. » Pour devenir père d'un peuple aussi nombreux que les étoiles du firmament, Abraham consent volontiers à sacrifier son fils unique ; Marie, pour demeurer vierge, se délaisse totalement à la puissance divine, et consen volontiers à couvrir, du manteau d'une union chaste et consacrée, le saint vœu qu'elle a fait.

Ah! Mère Admirable! c'est donc ainsi que vous commencez à opérer, à aimer, à vous sacrifier dans la foi!

[1] Isaïe, LV, 9.

Et l'exercice de cette grande vertu théologale vous fait, vous aussi, vivre d'une vie plus pure, puisque par elle, vous vous perdez, vous vous anéantissez dans la volonté de Dieu qui vous transforme en lui !

La volonté de Dieu, l'ordre de Dieu, son bon plaisir, sa grâce, sont une même chose : c'est Dieu travaillant à rendre l'âme semblable à Lui. La perfection est dans le concours fidèle de l'âme à ce travail de Dieu. L'ordre de Dieu, reçu avec simplicité par un cœur pur, opère la sainteté, comme un remède pris avec soumission opère la santé, dans un malade qui ne sait et n'a que faire de savoir la médecine. La vraie science consiste à connaître cet ordre de Dieu, qui est la plénitude de tous nos moments; il s'écoule sous mille apparences diverses, qui devenant tour à tour notre devoir présent, forment, font croître et consomment en nous *l'homme nouveau*, jusqu'à la plénitude que la Sagesse divine nous a destinée.

Ce mystérieux accroissement de Jésus-Christ en nos cœurs est le *terme* produit par l'*ordre* de Dieu : c'est le fruit de sa grâce et de son bon vouloir. Ce fruit se développe et se nourrit par la succession de nos devoirs présents, que la même volonté de Dieu remplit, de sorte qu'en les suivant, c'est toujours *le meilleur* que nous accomplissons. Il n'y a qu'à laisser faire la volonté divine et s'y abandonner en aveugle, totalement et sans réserve. Elle est infiniment sage, infiniment prévenante et infiniment bonne pour les âmes qui espèrent en elle, qui n'aiment et ne cherchent qu'elle et qui croient avec une invincible foi et une im-

ment est *le mieux*, sans aller au delà et sans vouloir saisir l'insaisissable rapport des choses extérieures avec l'*ordre* de Dieu.

L'*ordre* de Dieu est l'*essentiel*, le *réel* et la *vertu* de toutes choses ; c'est l'ordre de Dieu qui les prépare, les dispose, les ajuste et les rend propres à l'âme ; sans lui tout est vanité, mensonge et néant. L'ordre de Dieu est le salut, la paix, la santé, la vie de l'âme et du corps. Quel que soit, dans les choses humaines, l'aspect qu'elles présentent : que l'entendement en ait les idées qu'il lui plaira, et que le corps en reçoive les sensations qu'il pourra ; ne fussent-elles pour l'esprit que ténèbres et désolations; pour le cœur, que trouble et déchirement; pour les sens, que mort et souffrance : il n'y a ni à craindre, ni à vouloir, ni à exclure, ni à distinguer. Ce n'est point l'affaire de l'âme de définir l'objet de la soumission qu'elle doit à Dieu; sa seule occupation est d'être soumise et prête à tout. La volonté de Dieu donne à toutes ces choses, à l'égard de l'âme qui s'y conforme, une valeur éminente et une efficacité souveraine : tout ce qu'elle touche, tout ce qu'elle renferme, tout ce qu'elle implique, elle l'élève, elle le transfigure, elle le divinise; tous les objets sur lesquels elle se répand deviennent éléments de sainteté et de perfection.

Et ce n'est pas sur la nature des choses prises en elles-mêmes, c'est sur l'ordre de Dieu et sur l'acquiescement de l'âme que se mesure la sainteté : non-seulement elle est indépendante de l'éclat extérieur des œuvres et s'allie avec les ténèbres de la vie de pure

foi, mais on peut même dire que cette foi obscure et cette vie d'anéantissement renferme dans ses ténèbres lumineuses les dons les plus éclatants. Tout ce que nous voyons d'admirable dans les saints n'est qu'un rayon de l'excellence de leur état, contenu et caché dans l'exercice de la foi, de cette foi amoureuse qui sait voir et entendre Dieu partout, joúir de Dieu en toute chose.

Voilà la sainteté, la sainteté tout entière! Voilà le grain de sénevé dont on ne recueille pas les fruits parce qu'on ne sait pas le reconnaître dans sa petitesse! Voilà la drachme évangélique, le trésor qu'on ne trouve pas, parce qu'on le cherche trop loin. Ne demandez pas le secret de trouver ce trésor. De secret, il n'y en a point. Ce trésor est partout; il s'offre à nous en tout temps et en tout lieu : amies ou ennemies, les créatures nous le versent à pleines mains et le font couler, par tous nos sens et toutes nos facultés pensantes et aimantes jusqu'au plus intime de notre âme. L'action divine inonde l'univers; elle ruisselle avec les flots de la création; elle coule dans tous les êtres; elle surnage au-dessus : il n'y a qu'à se laisser emporter par ses ondes bienfaisantes [1].

Se livrer ainsi au Seigneur dans le moment présent, c'est le secret de la vie parfaite et de l'union avec Dieu; c'est aussi le secret du bonheur, autant qu'il peut y en avoir sur la terre. « Le présent seul nous apporte Dieu; le présent, c'est le sacrement de la di-

[1] Voir *l'Abandon à la Providence divine* du R. P. Caussade.

vine Providence... C'est l'éternité saisie au milieu des vicissitudes du temps [1]... » S'abandonner à la volonté de Dieu dans le moment présent, c'est entrer dans le cœur de Dieu, c'est s'y perdre.

Toutes les créatures sont vivantes dans la main de Dieu. Les sens n'aperçoivent que l'action de la créature, mais cette action est un voile qui recouvre les profonds mystères de l'action divine, et la foi, pénétrant ce voile des choses extérieures, nous fait apercevoir Dieu en tout. Il n'est aucun moment où Dieu ne soit présent sous la forme de quelque peine, de quelque obligation ou de quelque devoir. Tout ce qui se fait dans nous, autour de nous et par nous, enveloppe et contient sa volonté. Si nous percions l'enveloppe et si nous étions vigilants et attentifs, Dieu se révélerait sans cesse à nous et nous jouirions de son action en tout ce qui nous arrive : à chaque événement heureux ou malheureux qui traverse notre existence, nous dirions : C'EST LE SEIGNEUR : *Dominus est !*

Le moment présent avec ce qu'il implique d'épreuves et de consolations, de répugnances et d'attraits, de devoirs et de sacrifices, est l'ombre sacrée derrière laquelle la vertu de Dieu se cache pour produire en nous Jésus-Christ. Sous leurs obscures et viles apparences, les événements de chaque instant recèlent la vérité du divin vouloir, qui seul mérite notre respect et notre attention. C'est ainsi que Marie envisageait toutes choses; aussi, les ombres d'ici-bas, bien loin

[1] Le P. de Ravignan.

de lui faire illusion, d'obscurcir le ciel de son âme et d'en troubler la limpidité, remplissaient sa foi de Celui qui, quoique invisible, est présent partout. Sous l'enveloppe commune des accidents les plus vulgaires, elle découvrait sa vertu, opérant en elle de grandes choses.

Si nous avions la foi de Marie, nous considérerions les créatures comme des instruments de la bonté divine ; nous les aimerions et nous les remercierions intérieurement de ce qu'elles servent à nous perfectionner sous la main de Dieu ; nous penserions que rien ne nous manque et que le soin continuel de Dieu le porte à nous départir ce qui nous convient ; nous serions dans un commerce ineffable avec Lui ; nous Lui parlerions cœur à cœur. Ce que l'air est à nos pensées et à nos paroles comme moyen de transmission, tout ce qu'il nous arrive de faire ou de souffrir le serait par rapport à Dieu ; ce ne serait que le corps de sa parole ; en tout elle se produirait au dehors ; tout nous serait saint, tout nous serait excellent. La gloire établit cet état dans le ciel ; la foi l'établirait sur la terre. La foi est l'interprète de Dieu ; elle est la lumière du temps ; elle donne une face céleste à toutes les choses d'ici-bas ; elle les éclaire, elle les pénètre, elle ôte le voile et fait paraître Dieu qui se cachait derrière elles.

O bonne volonté ! ô cœur pur ! que Notre-Seigneur a bien su vous mettre à votre place, quand il vous a mis au premier rang des béatitudes !... Quel bonheur plus grand que de posséder Dieu tandis qu'il nous

possède réciproquement! Etat délicieux et plein de charme! on y dort paisiblement sur le sein de la Providence; on y joue innocemment avec la divine Sagesse, sans inquiétude sur l'issue de la course. Celui à qui nous nous confions saura bien nous conduire, du présent au présent, jusqu'aux dernières limites de sa volonté sainte.

DEUXIÈME POINT.

La très-auguste Adolescente quitte le Temple de Jérusalem.

Marie a donc entendu un second VENI, et l'antique forme sacramentelle de toute vocation divine lui est répétée par Dieu même : « Sors de la mai« son de ton père... Viens en la terre que je te mon« trerai [1]. »

Entendez-vous, très-modeste Enfant? Quoi! sortir de la maison de votre Père céleste pour aller dans une terre déserte, aride et sans eaux! Colombe sans tache, trouverez-vous, en sortant de l'arche sainte, où poser le pied? Vous voyez avec effroi les eaux de la corruption qui couvrent la surface de la terre [2], et vous voudriez vous retirer sous l'aile des chérubins, qui habitent les saints lieux où vous résidez encore! Du haut des collines sacrées vous regardez avec anxiété la vallée des larmes, et vous vous écriez avec recon-

[1] Gen., XII, 1.
[2] Gen., VIII, 9.

naissance : « Sion est la ville de ma force, elle est pro-
« tégée par un mur et un contre-mur[1]... » Ne craignez rien! dans son amour et sa sagesse, le Seigneur, qui a fait de grandes choses en vous, fait aussi de grandes choses pour vous.

Dans la tribu de Juda, dans la famille de David, le Très-Haut s'est choisi un serviteur selon son cœur: Joseph est son nom. Et si, pour devenir la Mère Admirable du Verbe, vous en avez reçu, ô Marie! les vertus et les perfections par anticipation, Joseph, pour devenir votre époux, recevra aussi, par anticipation, vos vertus et vos mœurs pudiques. Comme vous, il a vécu simple, pur et détaché; comme vous il a voué au Seigneur son être tout entier; il sera le gardien de votre virginité, l'imitateur de vos vertus, le fidèle compagnon de votre travail et le protecteur de votre auguste personne. Sortez donc du Temple en toute sécurité, puisque le juste, le bienheureux Joseph va vous recevoir, au nom de Dieu, de la main du Grand-Prêtre.

La très-pure Vierge veut parcourir une fois encore les lieux sacrés où, depuis sa plus tendre enfance, les dons les meilleurs descendirent du sein de Dieu sur elle, comme les rayons émanent du foyer lumineux qui les produit. Elle sait que d'inviolables lois interdisent l'entrée des appartements réservés aux vierges de Sion; elle prévoit donc que lorsqu'elle reviendra au Temple, ce sera dans *la foule :* elle sera parmi les

[1] Isaïe, XXIV, 1.

femmes d'Israël pour offrir des sacrifices et subir la loi des purifications ordonnées.

Suivons une dernière fois cette admirable Adolescente dans son oratoire et sa cellule... Son œil plonge encore dans le Temple; elle pense avec une certaine tristesse ne plus voir sur la terre rien d'aussi céleste, d'aussi divin. Ici, elle s'agenouille avec amour sous les parvis réservés et solitaires, où tant de fois elle arrêta le mouvement de son fuseau pour écouter ce que l'oreille de l'homme n'a jamais entendu, pour voir ce que l'œil de l'homme n'a jamais vu. Avec quelle tendresse ne pose-t-elle pas ses lèvres sur les objets consacrés que ses mains très-pures ont tant de fois touchés? Elle croit ne plus approcher d'aussi près les choses saintes... La voyez-vous prosternée une dernière fois dans les tribunes, d'où elle peut apercevoir le parquet d'olivier plaqué d'or du *Débir*, et le voile d'azur, d'hyacinthe et de pourpre qui dérobe l'Oracle à ses yeux? De son cœur s'exhale l'hymne de la reconnaissance : « Bénissez aujourd'hui le Sei- « gneur, vous qui habitez dans la maison et dans les « parvis du Temple de Dieu[1]. » Et jamais sacrifice d'action de grâces ne s'est élevé plus suave et plus agréable vers le trône du Très-Haut.

Marie offre à ses maîtresses l'expression de sa gratitude; elle les aime profondément. Elle remercie humblement ses compagnes de l'avoir soufferte en leur compagnie; elle les embrasse, non sans regret,

[1] Ps. CXXXIII, 1.

une dernière fois. Elle ignore, dans sa modestie, ce qu'elle laisse d'admirables exemples, de touchants souvenirs, d'amour et de douleur, dans ces lieux où il ne sera plus donné de la contempler et de la vénérer.

L'âme qui s'est unie à Marie dans le Temple, la voit sortir de ces saints lieux avec une vive anxiété. Il lui semble que le *jardin fermé* va s'ouvrir et qu'il va laisser la foule cueillir ses fleurs... Il lui semble que la *fontaine scellée* va s'épandre et que les indifférents pourront y puiser sans respect; mais lorsqu'elle voit l'immaculée Fiancée, confiée par le Grand-Prêtre à Joseph, la paix remplace les perplexités, l'allégresse même succède à la douleur; car, de l'aurore elle voit naître la lumière resplendissante : elle entrevoit Bethléem, Nazareth, et dans les bras, sur le cœur de Marie encore adolescente, elle pourra désormais adorer Jésus-Christ!

COLLOQUE.

S'entretenir avec *Mater-Admirabilis* des bienfaits qu'elle a reçus de Dieu pendant son enfance et son adolescence. Faire sur ceux qu'on a reçus soi-même un retour plein d'amour, et avec Marie, épancher son âme dans un sentiment de vive gratitude, sentiment qui, par sa nature, fait naître celui de l'abandon et d'une amoureuse confiance.

PRATIQUE.

Avant de terminer ce mois, appliquons-nous à nous

unir à adolescente. Prenons l'habitude de faire toutes nos actions, même les plus ordinaires, en sa compagnie, soit dans le Temple, soit dans les autres mystères de sa glorieuse vie.

BOUQUET SPIRITUEL.

Rien ne se fait que par Dieu, et de quelque côté que j'aille sous sa conduite tout ira bien. Mon âme n'a point de rendez-vous qu'en cette providence de Dieu [1].

O pain des Anges, manne céleste, sacrement du moment présent! tu donnes Dieu sous d'aussi viles apparences que la crèche, le foin et la paille de Bethléem. Mais à qui le donnes-tu?... Dieu se révèle aux petits dans les plus petites choses; et les grands ne s'attachant qu'à l'écorce ne le découvrent pas même dans les grandes.

O saint dégagement, c'est toi qui fais la place de Dieu! ô soumission sans réserve, ô bienheureux anéantissement, c'est toi qui attires Dieu dans les âmes!... Faites, Seigneur, ce que vous voudrez de ce petit être. Tout est à vous, de vous et pour vous. Je n'ai plus rien à y voir. Pas un seul moment de ma vie n'est de mon ordonnance; c'est à vous à tout régler. La perfection, la direction, c'est votre affaire. La mienne, c'est d'être content de vous et de dire: *Amen* [2]!

[1] S. François de Sales, *Lettre à madame de Chantal.*

[2] R. P. Caussade, *l'Abandon à la Providence divine*, l. II. c. II.

Les fiançailles de la très sainte Vierge [1].

Notre très-sainte Princesse étant arrivée à sa quatorzième année, Dieu lui commanda de se fiancer à son plus proche parent. La très-prudente Vierge suspendit son jugement à un commandement si surprenant, et ne l'appliqua, comme Abraham, qu'à espérer contre toute espérance.

Dieu commanda au Souverain-Prêtre de se disposer à marier Marie, fille de Joachim et d'Anne de Nazareth. Le ministre du Seigneur, pour découvrir la volonté divine, détermina le jour auquel tous les hommes de la lignée de David, qui étaient à Jérusalem, se devaient rassembler dans le Temple, et ce fut justement le jour où notre Princesse achevait sa treizième année. Joseph, originaire de Nazareth, et habitant la cité sainte, reçut l'ordre de se trouver au Temple, étant de la race royale de David. Tous unirent leurs prières à celles des prêtres et demandèrent au Seigneur qu'il leur inspirât ce qu'ils devaient faire. Le Très-Haut parla au cœur du Souverain-Prêtre, lui inspirant de faire prendre à chacun des jeunes hommes une baguette sèche, et qu'ils demandassent tous, avec une vive foi, à sa divine Majesté qu'elle découvrît, par ce moyen, celui qui serait choisi pour être l'époux de Marie. Et comme personne n'ignorait la vertu et l'honnêteté de cette très-sainte jeune fille, chacun souhaitait de mériter le bonheur de l'avoir pour épouse. Il n'y eut que le très-humble et très-juste Joseph qui se crut indigne d'un si grand bien, et se souvenant du vœu de chasteté

[1] Extrait des écrits de la mère Marie de Jésus d'Agréda.

qu'il avait fait, il le renouvela et se résigna à la volonté divine.

Tous ceux qui étaient assemblés faisant leur prière, on vit fleurir la seule baguette que Joseph portait et l'on vit descendre une très-belle colombe, d'une splendeur admirable, qui se mit sur la tête du Saint même.

Par la déclaration et le signe du ciel, les prêtres se déterminèrent de donner Marie à saint Joseph, comme celui que Dieu lui avait choisi; et appelée par eux pour les saintes épousailles, Marie parut avec une majesté plus qu'angélique et une beauté, une honnêteté et une grâce incomparables. Le Souverain-Prêtre la maria avec Joseph, le plus chaste et le plus saint des hommes.

L'auguste Marie, avec un air modeste et attendri, et comme une Reine d'une majesté très-humble, prit congé des prêtres et de ses maîtresses et les remercia des bienfaits qu'elle en avait reçus.

Elle sortit du Temple avec une sensible douleur de le quitter contre toutes ses inclinations et contre ses désirs, et étant accompagnée par quelques ministres qui servaient au Temple dans les choses temporelles, elle s'en alla avec saint Joseph à Nazareth, patrie des nouveaux époux, pour y attendre, dans les desseins de Dieu, l'ambassade de l'archange Gabriel.

Même sujet [1].

La très-sainte Vierge a quatorze ans; elle doit bientôt sortir du Temple, avec sept autres jeunes filles. Joachim ne vit plus.

[1] Extrait des Méditations de sœur Anne-Catherine Emmerich.

Quand on annonce à Marie qu'elle va quitter le Temple et se fiancer, profondément émue, elle déclare au prêtre qu'elle s'est consacrée à Dieu seul et qu'elle n'a pas de goût pour le mariage ; mais on lui répond qu'elle doit prendre un époux. Marie va ensuite dans son oratoire prier Dieu avec ferveur, puis elle descend avec une petite cruche pour puiser de l'eau à une fontaine, et là, sans apparition visible, elle entend une voix qui la fortifie et lui fait connaître qu'elle doit consentir à se marier.

Le Grand-Prêtre, déjà vieux, ne pouvant marcher, se fait porter par d'autres prêtres devant le saint des saints. Il lit un rouleau de parchemin placé sur une espèce de pupitre. Ravi en esprit, il a une apparition, et son doigt est placé sur le passage du prophète Isaïe qui se trouve écrit sur le rouleau : « Une branche sortira de la racine de Jessé, et une fleur montera de sa racine. »

On envoie des messagers de tous les côtés dans le pays, on convoque au Temple tous les hommes de la race de David qui ne sont pas mariés. Plusieurs d'entre eux sont rassemblés dans le Temple en habits de fête.

Alors le Grand-Prêtre obéissant à une impulsion intérieure, présente des branches à chacun des assistants, et leur enjoint de marquer une de ces branches de leur nom et de la tenir à la main pendant le sacrifice. On reprend ces branches qui sont mises sur un autel, devant le saint des saints. Le Grand-Prêtre a annoncé que celui dont la branche fleurirait serait désigné, par le Seigneur, pour devenir l'époux de Marie de Nazareth. Pendant que les branches sont devant le saint des saints, on continue le sacrifice et la prière. Après le temps fixé, on rend les branches aux jeunes gens, mais aucun d'eux n'a été désigné par Dieu comme devant être le fiancé de la vierge Marie de Nazareth.

Les prêtres cherchent de nouveau dans les registres des familles s'il n'existe pas quelque descendant de David qui soit oublié. Ils trouvent l'indication de ses frères de Bethléem dont l'un est inconnu et absent depuis longtemps. On s'enquiert du séjour de Joseph ; on le découvre à peu de distance de Samarie, dans un lieu solitaire ; il habite au bord de l'eau, travaillant pour un maître charpentier. Sur l'ordre du Grand-Prêtre, Joseph vient à Jérusalem et se présente au Temple. On lui dit aussi de tenir une branche à la main pendant qu'on offre un sacrifice et qu'on prie. Comme il se disposait à la poser sur l'autel, devant le saint des saints, il en sort une fleur blanche semblable à un lis, et une apparition lumineuse descend sur lui.

On connaît donc que Joseph est désigné par Dieu pour être le fiancé de la sainte Vierge, et les prêtres le présentent à Marie qui, résignée à la volonté divine, l'accepte humblement, car elle sait que tout est possible à Dieu. Les fiançailles de Marie et de Joseph durent sept jours et sont célébrées près de la montagne de Sure. Outre les maîtresses, et quelques compagnes de Marie à l'école du Temple, il y a des parents d'Anne et de Joachim. Les vierges du Temple arrangent la chevelure de Marie ; on lui met un voile qui pend jusqu'au-dessous des épaules, et la couronne est placée sur ce voile.

La très-sainte Vierge a une chevelure abondante d'un blond doré, des sourcils noirs et élevés, de grands yeux habituellement baissés avec de larges cils, un nez d'une belle forme un peu allongé, une bouche noble et gracieuse, un menton effilé. Sa taille est celle qui plaît dans une femme ; elle marche revêtue de son beau costume avec beaucoup de grâce, de décence et de gravité. L'anneau nuptial de la sainte Vierge n'est ni d'argent, ni d'or,

ni d'autre métal; il est de couleur à reflets changeants; ce n'est pas un petit cercle mince, il est assez épais et large d'un doigt.

Quand les noces sont terminées, Marie part en compagnie de plusieurs vierges, qui ont quitté le Temple en même temps qu'elle. Marie fait le voyage à pied.

Joseph, après la fête des fiançailles, est allé à Bethléem pour régler quelques affaires de famille. Ce n'est que plus tard qu'il se rendra à Nazareth.

TROISIÈME PARTIE

AVANT-PROPOS

DE LA TROISIÈME PARTIE.

Nos méditations sont avant tout l'histoire d'une grâce particulière, dont la source paraît être dans la connaissance des premières années de la très-sainte Vierge. Il importe de suivre cette grâce jusqu'aux dernières limites du cours qu'elle s'est tracé ; et ce serait manquer le but que de s'arrêter au moment où elle trouve, dans sa formation même, le secret de son développement.

D'ailleurs, c'est une conviction de notre esprit, qui sera probablement partagée par ceux qui essayeront cet exercice : Marie fait passer peu à peu les contemplatifs de son adolescence à une facile, suave et fructueuse méditation de tous les mystères de sa vie. Comme la vie de *Mater-Admirabilis* a été marquée d'une façon toute particulière par le caractère d'unité

qui convient aux œuvres de Dieu, ainsi ceux qui se livrent à la méditation de cette vie si unifiée, lui doivent une clarté plus vive sur la très-sainte Vierge, et une conformité plus entière avec Elle, et n'ont plus autre chose à faire qu'à se laisser entraîner par le flot de grâce, sur lequel ils se reposent avec un amour toujours plus calme et plus fort.

De là vient, que sans sortir du sujet que nous avons voulu traiter dans cet ouvrage : les quinze premières années de Marie, nous devions expliquer et méditer comment Marie fut, *en préparation et en réalité*, MATER-ADMIRABILIS. Nous le devions d'autant plus, que c'était suivre une pente naturelle et inévitable, et que l'adolescence de Marie répond à sa formation complète, à peu près comme les figures de l'ancienne loi répondaient aux réalités de la loi nouvelle, en se renvoyant des rayons de lumière, à la faveur desquels on connaît beaucoup mieux les unes et les autres.

L'âme ainsi conduite dans des vues plus entières de son objet, reçoit trois dons qui la perfectionnent, en même temps qu'ils sont le résultat de son perfectionnement. Elle en vient à aimer l'oraison, les saintes Écritures, et la très-sainte Eucharistie d'un amour plus vif et plus intelligent, qu'au moment où elle a commencé à méditer aux pieds de la très-sainte

Adolescente du Temple, et tandis que les impressions de *Mater-Admirabilis*, recues dans l'oraison, éclairent les saintes Écritures, l'Eucharistie vivifie les représentations ainsi formées: elle est vraiment le sceau posé sur le cœur de Celle qui s'élève du désert, appuyée sur son Bien-Aimé.

Nous parlerons donc aussi, dans cette troisième partie, de ces présents, et ils seront comme le couronnement du mois qu'on aura consacré à honorer *Mater-Admirabilis*.

VINGT-SIXIÈME JOUR

MÉDITATION

Mater-Admirabilis à Bethléem.

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter une grotte solitaire, vue par une belle nuit d'Orient, et, dans l'intérieur de cette grotte, une étable et une crèche.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander la grâce de savoir s'élever, dans la méditation, à la hauteur du mystère de la Maternité divine de Marie, afin de la contempler, en réalité, *Mater-Admirabilis* par excellence.

PREMIER POINT.

Les ombres de la nuit couvrent la terre, et les ombres de la mort couvrent les peuples... Cependant une lueur s'élève sur une colline solitaire de l'Orient.....

« Passons jusqu'à Bethléem!... » Le cœur des disciples de *Mater-Admirabilis* est joyeux comme à l'approche de la visite de Dieu. C'est plus encore ; car Dieu a visité la terre...

Ouvrons avec respect la chétive masure que nous avons sous les yeux; que voyons-nous? Une étable, une crèche, un enfant, une admirable Mère et un homme juste par excellence...

Quoi ! à Béthléem, dans le lieu le plus abaissé de la plus humble des villes, dans une pauvre étable, près d'une pauvre crèche et humblement penchée sur la pauvre paille de cette crèche, nous trouvons notre royale Adolescente !..... Que s'est-il donc passé?..... Illustre Fille d'Israël, depuis votre départ du Temple de Jérusalem, qu'êtes-vous devenue, pour que les marbres d'Ophir et de Paros, les bois d'olivier et de sandal, l'or très-pur et les pierres précieuses, qui couvraient votre somptueuse demeure à Jérusalem, soient remplacés par les parois rustiques et humides d'une grotte abandonnée ?...

Ce qui s'est passé ? Le voici : Pendant que les hommes jouissaient et souffraient, se haïssaient et s'entre-tuaient, pendant que le monde, portant au comble l'oubli de Dieu et le mépris de l'homme, descendait de plus en plus dans la nuit de toutes les erreurs et de tous les vices, et se sentait abjectement mourir, le ciel s'est ouvert, la sainte Trinité s'est penchée sur la terre, un messager divin s'est arrêté en une pauvre bourgade, où, solitaire et cachée, j'avais reçu l'ordre de me fixer près de Joseph.

Un colloque merveilleux entre l'Ange et moi, l'humble servante du Seigneur, a changé la destinée du monde!... Le monde tombait, il se relève; il descendait et il remonte. De même que la terre, au moment où elle touche le point de sa course le plus éloigné du soleil, s'en irait en tombant toujours, si l'immense force du soleil ne la ramenait; ainsi le monde moral allait, sans fin, vers les ténèbres, si Dieu, faisant lever en Orient le nouveau soleil de justice, ne l'avait relevé par son Verbe incarné.

LE VERBE S'EST FAIT CHAIR!... la Divinité s'est anéantie! et la face de la terre a été renouvelée... Oui, renouvelée!... L'humilité est devenue une prérogative royale, la soumission est devenue la liberté, la pauvreté est devenue la gloire; la pureté, la chasteté, la virginité sont devenues fécondes, et UN FILS M'A ÉTÉ DONNÉ... Je l'ai couché sur la paille de cette crèche, et cette paille et cette crèche effaceront désormais toutes les splendeurs du Temple, parce que les membres du Fils de Dieu ont reposé sur elles...

Approchez, ô vous qui avez suivi mes pas enfantins et médité mes jeunes années, passées à l'ombre du Sanctuaire! vous ne serez point effrayés du dénûment, de la solitude et du silence de l'étable, préparée par Dieu même à devenir l'admirable Mère du divin Pauvre, du divin Abandonné, du divin Méconnu! Ne m'avez-vous pas vue chérir et pratiquer ces vertus d'anéantissement et d'amoindrissement inconnues à la terre?

Désormais suivez-moi, faites-vous petit serviteur,

petite servante de mon divin Fils, et marchez avec Joseph et moi... les yeux et le cœur fixés sur l'adorable Jésus, qui, pour vous remercier d'avoir aimé l'adolescence de son admirable Mère, vous ouvrira de ses petites mains les trésors du temps et de l'éternité, en vous découvrant la source céleste de la voie, de la vérité et de la vie...

DEUXIÈME POINT.

Marie et Joseph sont seuls... la nuit couvre le reste de la terre, et la clarté céleste les environne... C'est qu'eux seuls dans l'univers adorent la lumière « qui luit dans les ténèbres, et Celui que les ténèbres ne comprennent point, mais en qui est la vie ; et la vie est la lumière du monde [1]. »

Voici la crèche, et la lumière en descend à flots. Ce nouveau-né, couché dans ce réduit misérable, donne tout d'abord au monde qu'il vient instruire une des leçons sur lesquelles il insistera le plus. Il est le pauvre du prophète : *ipse pauper*. Il est aussi ce petit enfant, dont parle Isaïe, qui sait rejeter le mal et choisir le bien. Le bien qu'il choisit, c'est la pauvreté et l'humilité, première réprobation de la mollesse qui nous rend esclaves et de l'orgueil qui nous avilit. C'est ainsi que Jésus se montre, dans la faiblesse méprisée et dans la pauvreté haïe ; et c'est ainsi que nous l'ai-

[1] S. Jean, I, 5.

merons, et que, détournés des convoitises de la terre, nous serons attirés à l'amour des choses invisibles.

Voici l'hostie pure, l'hostie immaculée qui est la Rédemption de tous les hommes... Et de tous les hommes, Marie et Joseph sont, dans l'étable, les seuls ambassadeurs pour offrir au ciel l'hymne sacrée de l'action de grâce et de l'amour.

Mais on entend des chants inconnus : « GLOIRE A DIEU ET PAIX SUR LA TERRE AUX HOMMES DE BONNE VOLONTÉ ! »

Ce sont des pâtres qui les répètent dans le silence des campagnes voisines... Les accents célestes se rapprochent; on frappe à la porte de la grotte; Joseph va recevoir les humbles visiteurs. Ce sont des bergers, et ils savent la bonne nouvelle ! Des anges n'ont pas cru s'abaisser en les invitant à partager la fête des cieux. Ils sont les premiers appelés, parce que le Seigneur est venu « à cause de la souffrance des pauvres et des gémissements des misérables ; » et parce qu'ils sont simples et que le Seigneur aime l'entretien des simples.

Simples pasteurs, « il vous est né en ce jour un Sauveur. » Il est à vous et pour vous ! Vous le trouverez, enfant, dans une crèche. Venez et contemplez sa glorieuse infirmité ! Ils viennent et ils contemplent... Comme ils sont aimants et joyeux ! Il nous faut aimer et nous réjouir avec eux : Paix aux hommes de bonne volonté !... Ils baisent les pieds et les mains de l'Enfant Jésus. Avec quelle grâce Marie leur livre le trésor du ciel et de la crèche !... Voici, près du monarque uni-

versel, ses premiers adorateurs. Vénérons-le avec ces ambassadeurs des petits, des humbles, des *méprisés* et des *inconnus !...*

Que se dit-il dans l'étable?... Rien. On aime, on adore, et ce langage céleste est entendu du Verbe éternel, qui se tait déjà à Bethléem pour nous enseigner le divin *tacebat* du prétoire et du Calvaire.

Je ne sais s'il ne vaudrait pas mieux s'unir au silence de Marie que d'en expliquer le mérite par des paroles. Car qu'y a-t-il de plus admirable, après ce qui lui a été annoncé par l'Ange, et ce qui s'est passé en elle, que d'entendre parler tout le monde et de rester dans le silence? Elle a porté dans son sein le Fils du Très-Haut; elle l'en a vu sortir comme un rayon de soleil d'une nuée pure et lumineuse. Que n'a-t-elle pas senti par sa présence? que ne pouvait-elle pas en dire? Cependant elle le laisse louer par tout le monde et elle se tait... Joseph imite son silence, lui à qui l'ange avait dit de si grandes choses et qui avait vu le miracle de l'enfantement virginal!...

Les grandes choses que Dieu fait, au dedans de ses créatures, opèrent naturellement le silence, le saisissement et je ne sais quoi de divin, qui supprime toute expression; car que diraient-elles, et que pourraient-elles dire, qui pût égaler ce qu'elles ressentent? Ainsi on tient sous le sceau le secret de Dieu : ce qui se condense par le mystère s'évaporerait par la parole.

Et sur la terre que se passe-t-il? Pendant que *Mater-Admirabilis* regarde l'ADMIRABLE qui, après le dé-

part des bergers, s'est endormi dans ses bras, une étoile a paru en Orient, et les Mages se dirigent vers Jérusale m

Suivant la tradition, les mages étaient prêtres et rois, descendants des trois grandes races sorties de Noé. Par leur science, leur puissance et leur nombre, ils représentent le genre humain tout entier; ils apportent à Jésus-Christ l'hommage du sacerdoce, de l'empire et de la sagesse des nations.

Suivons ces illustres pèlerins qui s'en vont chercher un Dieu sur une terre étrangère... parce qu'il s'est fait lui-même voyageur sur la terre.

Le royal cortége s'avance au milieu des déserts et des pâturages... En ces temps primitifs, les nations civilisées n'ont point encore effleuré la surface du globe; les vestiges de la Divinité se retrouvent dans les créatures avec tout leur émail et toute leur fraîcheur; et les illustres voyageurs, sur leur monture aux pas réguliers et rapides, franchissent l'espace qui les sépare du Désiré des nations.

Comme ils savent désirer, ces bons Rois!... Une étoile a suffi pour éveiller en eux de nouvelles ardeurs. Et comme ils savent croire, ces premiers conquérants de la vérité!... Ils arrivent à Jérusalem. Quelle honnête bonne foi ! Ils demandent à un *régnant* où se trouve le Roi... c'est que ces caractères antiques sont restés simples, ils ignorent les détours de l'ambition et les réticences de la jalousie... Alors vous êtes dignes de *passer jusqu'à Bethléem*, où le monde infernal des passions vient d'être vaincu.

On frappe à la porte de la grotte. Cette fois ce sont des rois, Mère Admirable, qui viennent visiter votre bel Enfant... Marie ne s'émeut pas; habitante de la cour céleste, elle connaît les bienséances divines, et, le regard fixé sur son Jésus, elle oublie que les hommes croient avoir leurs titres et leurs prééminences...

Les Mages adorent le très-saint Enfant que la Mère auguste leur présente avec condescendance... et Marie et Joseph adorent avec eux, ce qui met un prix suprême à ces premiers hommages de la foi, de l'espérance et de la charité... Comment ces nobles étrangers reconnurent-ils ce pauvre enfant dans cette pauvre maison? C'est qu'ils avaient la foi qui sait voir, l'amour qui voit mieux encore : puisqu'ils cherchaient, ils devaient trouver.

Des trésors s'ouvrent sur la litière de la pauvre étable... Marie, voici de l'or, de la myrrhe et de l'encens pour offrir à Jésus : au roi, l'or; au Dieu, l'encens; à l'homme qui mourra, la myrrhe, parfum des sépultures... Ces dons vous rappellent le Temple; vos mains savent manier ces objets précieux..... Mais, votre acte de religion accompli, vous les éloignez de vous... Je le crois bien, quand on presse Jésus sur son cœur, on possède l'or, la myrrhe et l'encens des cieux.

Mater-Admirabilis a répandu sur les Mages sa bénigne influence; elle leur communique tout ce qu'elle pouvait donner de Jésus; ils resteront fidèles...

Les bons rois s'éloignent, mais, *par un autre chemin*... Quand on garde en soi Jésus, Marie et Joseph,

on cherche une route inconnue jusqu'alors; et cette route mène au ciel...

Pauvre Mages! en vos climats lointains vous allez ressentir les souffrances de l'exil... à la crèche vous êtes devenus citoyens du Paradis... Courage! votre foi vous méritera la vision béatifique dont l'Enfant de la promesse vient de vous donner les arrhes...

COLLOQUE.

Se tenir en silence et en adoration près de la crèche où repose le saint Enfant Jésus, et contempler Marie et Joseph, qui seuls sur la terre connaissent le mystère de l'Incarnation.

Avec les bergers, chanter *Gloria* et *Pax!*... Se faire simple comme eux.

Prier saint Joseph de partager désormais avec nous les soins qu'il donnera à Jésus et à Marie.

PRATIQUE.

S'exciter à faire, aux pieds de Jésus naissant, cet acte simple, qui lui donnerait tout ce que nous sommes, et nous unirait à tout ce qu'il est.

BOUQUET SPIRITUEL.

Passons jusqu'à Bethléem, et voyons comment a été fait pour nous le Verbe qui a toujours été; car ce que

nous ne pouvions voir, quand il était le Verbe, nous le voyons depuis qu'il a été fait chair[1].

Le voilà donc ce Sauveur qu'on nous a annoncé! A quelle marque nous le fait-on connaître? A sa pauvreté sans égale. Non, jamais nous ne nous plaindrons de notre misère. Si quelque chose nous manque, aimons, adorons, baisons ce caractère de Jésus-Christ[2].

En sortant de la Table sainte nous sommes aussi heureux que les Mages, s'ils avaient pu emporter l'Enfant Jésus[3].

Origine de la Médaille de Mater-Admirabilis[4].

« Pendant le siége de Rome, notre couvent de la Trinité-du-Mont fut l'objet d'une protection toute spéciale de la part de la très-sainte Vierge. En reconnaissance des périls auxquels nous avions échappé, nous et les quelques élèves restées sous l'égide de Marie, nous formâmes le projet et le vœu de faire frapper une médaille de *Mater-Admirabilis*, si nous étions préservées de tout mal. Nous le fûmes contre toute attente humaine. Aussitôt la paix rendue à la Ville-Éternelle, en juillet 1849, sauvées de la tempête, notre premier besoin fut de remplir l'engagement que nous avions contracté. La médaille promise est

[1] Le vén. Bède.
[2] Bossuet, *Élévations sur les Mystères.*
[3] M. Vianney, *Esprit du Curé d'Ars.*
[4] Récit de la supérieure de la Trinité-du-Mont.

donc commandée ; un ouvrier de la monnaie vint en dessiner l'empreinte.

« Il nous offrit, pour orner le revers de la médaille, de dessiner une guirlande de fleurs, faisant allusion à l'inscription : *Ego flos campi et lilium convallium.* Je suis la fleur des champs, le lis des vallées. Nous acceptâmes sa proposition. A cette même époque, en témoignage de leur reconnaissance pour les dangers auxquels nous venions d'échapper, nos élèves voulurent porter, pendant un an, les livrées de Marie. Le 16 juillet, à l'autel de *Mater-Admirabilis*, elles reçurent le cordon bénit des mains du saint abbé Palotta, bien connu par ses vertus, et mort depuis en odeur de sainteté.

« Au moment où l'on rapporta les deux premières médailles, frappées en l'honneur de *Mater-Admirabilis*, les élèves, en les considérant, comptèrent les fleurs de la couronne, et joyeuses, nous firent remarquer l'identité de leur nombre, qui était de dix-huit, avec celui de leur petite troupe.

« Le jour même où la supérieure recevait la première médaille de *Mater-Admirabilis*, deux jeunes gens entraient à la Trinité. L'un d'eux, venu quelques semaines auparavant, avait été conduit à la chapelle miraculeuse, où il était resté fort indifférent, sans daigner même se mettre à genoux. Laissé seul dans le petit sanctuaire, on l'en avait vu descendre les larmes aux yeux, tout en gagnant furtivement la porte, de peur d'être remarqué dans un état qu'il trouvait une faiblesse indigne de ses habitudes d'esprit fort. Il avait été fidèle à la lumière reçue *ai piedi della Madonna* ; il s'était approché des sacrements, et, ce jour-là, il amenait son ami. C'était un jeune protestant qu'il aurait désiré voir entrer dans la vraie religion ; mais il allait quitter Rome, comment exé-

cuter son pieux projet? Il eut la pensée de confier son ami à celle qui avait su le toucher lui-même, et le déterminer à changer de vie... « Je vous le donne, » dit-il à haute voix, en s'approchant de la Mère Admirable... La supérieure, qui se trouvait là, désirant aider de son concours un si confiant appel, voulut que le jeune protestant fût le premier à porter la médaille qu'on venait de frapper. Elle lui présenta donc l'épreuve qu'elle tenait en sa main, et l'assura que la très-sainte Vierge le prenait dès lors sous sa maternelle protection.

« Cependant le jeune protestant ne revenait pas à la Trinité-du-Mont, et les prières pour sa conversion ne cessaient pas. Il semble que *Mater-Admirabilis* eut remis cette âme aux soins des anges gardiens, car ils l'amenèrent au couvent, le 2 octobre, jour de leur fête. Il y venait entièrement décidé à se faire catholique, et à consacrer à son instruction religieuse tous ses instants de liberté. Il prit au baptême le nom de Marie-Joseph, et fit, le lendemain, sa première communion. Peu de jours après, il recevait le sacrement de confirmation et, pour la seconde fois, le pain des forts. Il demanda le scapulaire; son flegme apparent était changé en transports de joie la plus vive : « Que je suis heureux! disait-il, je crois être au ciel ; oui, « je le crois! parce qu'à présent je suis sûr que j'irai... « Ah! je voudrais mourir pour voir Dieu!... »

« En rentrant à l'hôtel après son abjuration, il rencontra un de ses amis, qui lui demanda d'où il revenait avec l'air si joyeux: « Eh bien! je vais vous le dire, répondit-il, « ce matin j'étais protestant, maintenant je suis catho- « lique; je viens de faire mon abjuration... — Vous avez « bien fait, reprit son ami, admirant la force de ses pa- « roles si positives ; et moi, catholique sans l'être, je de- « vrais bien en remplir les devoirs ..—Je vous montrerai,

« dit le nouveau converti, le lieu où ces choses-là *se font* « *comme d'elles-mêmes...* » Le lendemain, les deux amis étaient deux fervents chrétiens.

« Celui qui avait été protestant devint rapidement homme d'oraison. Il arrivait au monastère, les saintes Écritures sous le bras ; il montait au sanctuaire de *Mater-Admirabilis*, et y passait des demi-journées. Là, on le voyait lire quelques lignes, puis réfléchir, puis lire encore, puis encore méditer. Après ce pieux exercice, il priait longtemps à genoux ; et, enfin, il se retirait silencieusement, la joie dans le cœur et la paix de Dieu sur le visage. »



VINGT-SEPTIÈME JOUR

MÉDITATION

Mater-Admirabilis en Egypte.

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter successivement la sainte maison de Nazareth, les routes montagneuses de Judée, le désert, et enfin une petite contrée de l'Égypte.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Solliciter la grâce de sentir vivement l'exil d'ici-bas et l'amour de la patrie éternelle.

PREMIER POINT.

La sainte Famille est de retour en l'humble bourgade de Nazareth ; là Marie et Joseph peuvent entourer le Verbe fait homme des soins que réclame sa faible enfance. Leur indigence leur laisse du moins les ressources d'un laborieux travail.

Un ange vient encore du ciel en Galilée; il parle

cette fois à Joseph qui est devenu le chef de la famille bénie : « Fuyez, a-t-il dit, on cherche l'Enfant pour « le faire mourir... »

Joseph ne demande pas pourquoi cet enfant merveilleux, à qui de si grandes destinées sont promises, doit fuir pour échapper à la mort. L'Évangile est une leçon d'obéissance. Joseph obéit. Rien n'indique qu'il ait su le mystère de cette fuite : obéir, c'est savoir... Il se lève aussitôt, il prend l'Enfant et sa Mère, il part, il va en Égypte, sans savoir quand il reviendra dans sa patrie, à son atelier et à sa maison.

Comment ! mon Seigneur et mon Dieu, revêtu de notre chair mortelle, vous n'êtes pas assez caché ? Il faut encore dérober votre berceau aux yeux des hommes !

Oui, fuyez au désert ! L'homme passionné n'ira pas vous chercher là ; il a horreur de la solitude et il ignore encore que vous venez établir votre royaume loin du monde, hors du monde, et que vos sujets les plus fidèles seront les cachés, les oubliés, les *séparés !...*

L'Écriture ne dit rien du voyage ni du séjour en Égypte. Suivant une tradition, quand la sainte Famille traversa le désert où avaient erré les Hébreux, les fleurs et les fruits sortirent de terre à leur approche et ornèrent les solitudes arides. Du moins Jésus était-il lui-même la semence de ces fleurs et de ces fruits admirables, que l'on y verra germer quand ses serviteurs viendront au désert.

Saluons avec allégresse le mystère de l'exil !... il est

si précieux aux âmes qui se sentent *bannies* du ciel... *proscrites* de la patrie..... Étrangers et voyageurs [1], nous avons besoin sur cette terre de suivre un Dieu qui *fuit*, qui souffre des douleurs de l'absence, un Dieu *exilé*... *Fuyons*, nous aussi, avec Jésus, Marie et Joseph... Quelle joie pour l'âme de *s'isoler* avec ce qu'elle aime de préférence, au ciel et sur la terre ! Combien il lui est profitable de suivre les très-saints *bannis* sur la terre étrangère, eux qui étaient déjà étrangers à la terre !...

Ce grand mystère de *fuite* est la source de merveilleuses grâces de détachement, qui aident le cœur à s'isoler du sensible, du variable, de l'inférieur.

Peu d'âmes chrétiennes savent s'enrichir des trésors enfouis pour elles, dans ces climats lointains où Jésus a passé ses années d'exil. C'est que peu aiment à se nourrir d'abandon, d'obéissance et de chaste isolement... peu comprennent la profondeur et l'élévation qui caractérisent tout acte qui tend à *fuir* pour rester *séparé*, de manière à se trouver *seul* avec Jésus... Ah ! c'est qu'il faut déjà éprouver le besoin intense d'être *oublié*... Et qui a la force et l'humilité d'en arriver là dans la vie spirituelle ?

Certains mystères de la vie de Notre-Seigneur conservent toujours un côté inconnu, jusqu'au moment où l'âme est comme initiée, dans la méditation, aux mœurs et coutumes de la sainte Famille ; mais, après avoir pénétré les secrets des quinze premières années

[1] Hebr., XI, 13.

de Marie Immaculée, l'âme n'a plus *qu'à suivre;* elle connaît les habitudes, les attraits, les goûts de son Admirable Mère ; elle les retrouve dans tous les mystères évangéliques; et, de la connaissance acquise qu'elle a de *Mater-Admirabilis*, elle arrive facilement à la connaissance à acquérir de Jésus-Christ.

La très-sainte Adolescente du Temple s'est toujours sentie « étrangère au milieu des habitants de Cédar[1]; » toujours elle a soupiré vers Dieu dans la terre des vivants ; et à ses *intimes*, Marie a dû communiquer ces saintes mélancolies de l'exil, en même temps qu'elle a découvert les horizons lumineux du monde invisible et éternel. Avec *Mater-Admirabilis*, filant dans les parvis de Jérusalem, qui n'a pas redit le chant sublime du bannissement : « Assis sur les bords des fleuves de Babylone, nous avons pleuré au souvenir de Sion. Comment chanterions-nous les cantiques de la joie dans une terre étrangère[2] ? »

En fuyant en Égypte avec la sainte Famille, répétons ces gémissements ineffables de l'isolement et de l'absence...

DEUXIÈME POINT.

Avec la sainte Famille il nous faut passer les ravins, franchir les collines escarpées, descendre les vallées solitaires du pays des montagnes, qui sillonnent la Galilée, la Samarie et la Judée. Nous connaissons ces contrées ; ne les avons-nous pas déjà plu-

[1] Ps. CXIX, 5.
[2] Ps. CXXXVI.

sieurs fois parcourues sur les pas de Marie enfant, lorsqu'elle se rendait au Temple et, après la salutation angélique, lorsqu'elle allait de Nazareth en Juda pour y visiter sa cousine Élisabeth ? Nous savons bien qu'il y a un grand profit spirituel à voyager en si sainte compagnie. En ces pérégrinations intellectuelles, l'esprit se repose des incessantes courses et des marches forcées, que l'homme, voyageur ici-bas, fait pour atteindre un but souvent chimérique.

En voyage, efforçons-nous de rendre à Jésus, à Marie et à Joseph les *petits services* qui sont en notre pouvoir. Demandons à *Mater-Admirabilis* la faveur de porter, *à notre tour*, son divin Enfant... Avec saint Joseph, préparons le gîte du soir, afin que la Mère et l'Enfant puissent s'y reposer sans trop souffrir des intempéries du climat et de la rusticité du logis.

Dans le désert surtout, ne nous séparons pas des pauvres *bannis;* cherchons à découvrir, au milieu des sables brûlants, quelques sources d'eau vive, à l'ombre des pins ou des palmiers... Cherchons, d'un œil aimant, quelques bananiers, dont l'essence extraite puisse offrir aux lèvres des saints voyageurs un agréable rafraîchissement.

Que l'âme est bien avec Jésus, Marie et Joseph, surtout quand elle les rencontre exilés, inconnus et rebutés!... Elle voudrait en son amour leur tenir lieu de tout ce qui leur manque, et, dans son impuissance, elle dit : « Oui, tout ce qui tient au monde sensible est « indigent ; mais qui a Jésus est dans l'opulence, car « il a tout... » Et, dans ces saintes occupations inté-

rieures, ne sent-on pas bien vite que l'âme aussi fait halte au désert, et que la contemplation lui est comme une fraîche oasis, où elle se repose des fatigues de ce bas monde?..

Ne quittons plus le lointain pays où la sainte Famille s'est refugiée.... Sur cette terre d'Égypte, toujours inhospitalière aux Juifs, quel lieu choisira Joseph pour servir d'habitation à la Mère Admirable et à son divin Enfant?

Très-sainte Vierge Marie, ne regrettez-vous pas en ce moment les marbres de Paros, les lambris dorés, les escaliers de bois de sandal, les parvis d'olivier et de genévrier du Temple de Jérusalem?... Comment! vous, servante du Seigneur, vous avez passé votre adolescence dans la plus somptueuse demeure de l'univers, et le Verbe fait chair, que vous pressez sur votre sein béni, n'a pas où reposer sa tête!...

Marie vit de foi et d'amour : les richesses ont corrompu le monde; le monde doit être racheté par la très-sainte pauvreté...

Tenons compagnie à la Mère et à l'Enfant pendant que saint Joseph travaille au dehors... Marie aussi contribue au soutien de la famille... Les femmes égyptiennes, savantes dans l'art de se parer, ont bientôt découvert qu'une habile ouvrière, formée dans le Temple de Jérusalem à ourdir les trames d'or et de bysse, pour les orner ensuite de broderies rehaussées d'hyacinthe et de pourpre, habite parmi elles; elles confient aux mains délicates de Marie de riches provisions, que l'auguste fugitive s'empresse diligemment

de mettre en œuvre pour recevoir quelque salaire et alléger ainsi le poids de travail qui pèse sur le bon Joseph.

Laborieuses journées de l'artisan et de l'ouvrière, vous ravissez la cour céleste !...

Soirées paisibles que la sainte Famille a passées sur la terre étrangère, je vous contemple avec admiration ! A travers de longs siècles et de lointains climats, vous m'apportez encore le parfum du repos et de l'isolement divin !...

C'est en Égypte que le Verbe éternel fit entendre la première parole prononcée par son humanité sainte ; c'est là aussi, sur la terre de l'exil, que notre Créateur fit ses premiers pas... Marie tend les bras à son Fils ; elle tremble parce qu'elle est Mère... Rassurez-vous, Mère Admirable, car votre Fils est Dieu !...

Volontiers l'âme resterait en Égypte, où elle se sent divinement séparée, réfugiée et bannie... près de son seul trésor, de son unique bien, de l'unique objet de sa foi, de son espérance et de son amour... Mais un Ange apparaît de nouveau : « Prenez la Mère et l'Enfant, dit-il à Joseph, et retournez à Nazareth. »

Encore un voyage ! l'Enfant marche seul : donnons-lui la main... L'âme chemine allègrement avec Jésus au milieu du désert...

Pourquoi aimons-nous tant à voyager, même en esprit ? C'est que bannis du ciel, proscrits du Paradis, nous croyons, en déplaçant notre maison de boue, atteindre un sommet assez élevé pour y entrevoir les confins de la patrie d'en haut.

Hélas! ces horizons du monde supérieur s'aperçoivent parfois d'ici-bas; mais ils s'éloignent au moment où le pèlerin terrestre croit s'en rapprocher... Élans incessants vers les régions divines!... fuites toujours nouvelles vers l'invisible!... que vous faites bien sentir cette douleur inénarrable du cœur humain, que l'on pourrait appeler la nostalgie céleste ou le *mal du pays!...*

COLLOQUE.

Parler avec une intimité respectueuse aux saints voyageurs, et formuler, en leur compagnie, un acte d'abandon et de soumission aveugle, en union avec celui qu'ils firent, pendant de longues années, sur la terre étrangère.

PRATIQUE.

S'exercer à obéir spontanément aux petits événements imprévus qui brisent notre volonté propre, à chaque instant du iour.

BOUQUET SPIRITUEL.

Levez-vous et fuyez[1]!...

Espoir d'Israël et son Sauveur au jour de l'affliction, pourquoi seriez-vous dans votre terre comme un étranger ou comme le voyageur qui passe sans s'arrêter? Pourquoi seriez-vous comme l'homme timide et fugitif, ou comme le fort qui ne peut pas se sauver[2]?

[1] S. Math., II, 13.
[2] Jérém., XIV, 8.

Sortez de votre terre, et de votre parenté, et de la maison de votre père, et venez en la terre que je vous montrerai[1].

Malheur à moi ! car mon exil a été prolongé. J'ai habité sous les tentes de Cédar; mon âme y a été étrangère... Qui me donnera les ailes de la colombe, et je m'envolerai, et je me reposerai[2] ?

Nous savons que si cette maison terrestre où nous habitons se détruit, Dieu nous donnera une autre maison, qui ne sera point faite de main d'homme, une maison éternelle dans les cieux. C'est pourquoi, tant que nous sommes dans ce corps comme dans une tente, nous gémissons sous sa pesanteur, désirant être revêtus de la gloire de cette maison céleste comme d'un second vêtement... en sorte que ce qu'il y a de mortel soit absorbé par la vie[3].

Qu'est-ce que la liberté des enfants de Dieu, sinon l'étendue et la dilatation d'un cœur qui se dégage de tout ce fini? Voulez-vous être libre? dégagez-vous donc, sortez de vous-même, coupez, retranchez[4] !...

Extrait

D'UNE LETTRE D'UN PÈRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

A UN AUTRE PÈRE DE LA MÊME COMPAGNIE.

« Me permettriez-vous, mon révérend Père, de jeter à

[1] Gen., XII, 1.
[2] Ps. CXIX, 5. Id., LIV, 8.
[3] II Cor., V, 1, 2, 4.
[4] Bossuet, *Panégyrique de S. Benoît.*

la hâte sur le papier une toute petite histoire que vous ne trouverez peut-être pas indigne de faire entrer dans votre précieuse collection ?

« Par un concours *providentiel* de circonstances, tel que le bon Dieu veut bien m'en ménager souvent pour m'aider à mieux faire, je lisais ce matin, dans un *in-folio* qui date de deux cents ans, le beau trait du Père Rhem que vous nous avez cité, au sujet de la Mère Admirable.

« J'ai toujours beaucoup aimé cette invocation, mon révérend Père, et j'en sais des merveilles...

« Il y a quatre ans, je fus envoyé dans les Pyrénées pour rétablir ma pauvre santé. Une pieuse famille m'hébergeait. Dans le parc attenant à la maison, se trouvait une statue de la sainte Vierge qu'un de nos Pères avait bénite peu auparavant, et que nous vénérions sous le vocable modeste de *Notre-Dame du Parc*.

« Un soir, une joyeuse bande de jeunes gens, dont la plupart étaient mes élèves, revenait d'une de ces excursions si pittoresques des montagnes, et les bêtes hâtaient le pas ; car l'orage grondait menaçant et la nuit tombait. Le moment vint où l'obscurité fut complète, déchirée de temps à autre par de larges éclairs.

« L'un de ces jeunes gens avait eu le tort de monter un cheval peu fait à ces courses difficiles ; mais les jeunes gens soupçonnent-ils le péril ? Le sentier était étroit : à droite le rocher, à gauche le ravin. Un faux mouvement épouvante le cavalier ; il veut se jeter à terre, il rencontre le vide. Un cri, un seul cri partit : *Ma mère !!!* puis, plus rien...

« Ah ! mon révérend Père, quand la mère du jeune homme me raconta cette affreuse histoire, je me rappelle encore le frisson qui courut dans mes membres, lorsque,

arrivée à cet endroit de son récit, elle disait : « J'entendis un cri : *Ma mère!!!* puis, plus rien... »

« Car la mère était là, le père aussi. La mère égarée, les mains au ciel, criait : « Sainte Vierge! sainte Vierge! « *Mère Admirable! Mère Admirable!!!* » c'était son invocation habituelle; elle ne prononçait point de phrases, mais chacun comprenait ce que ce cri voulait dire.

« Je ne sais ce qui se passa en ce moment et quel prodige de préservation s'accomplit; mais quand les gens de la métairie voisine descendirent dans le ravin avec des torches, ils trouvèrent le jeune homme, souriant de son meilleur sourire, et le ramenèrent sans la moindre égratignure auprès de sa mère en pleurs, qui n'avait plus de voix que pour crier encore : « *Mère Admirable! Mère Ad-* « *mirable!!!*

« Quand je suis parti, on allait graver en lettres d'or ce cri du cœur sur le piédestal de la statue de famille, qui ne s'appelle plus Notre-Dame du Parc, mais bien LA MÈRE ADMIRABLE! »

II

Un père et une mère reconnaissants.

Le 4 juillet 1863, la plus jeune de mes filles, âgée de huit ans, tomba malade dans la maison du Sacré-Cœur de la Trinité-du-Mont où elle était élevée.

Cette enfant, par un trait prodigieux de la divine Providence, avait déjà échappé à la mort au mois de septembre

1859. Elle avait, bien jeune encore, dans la forteresse de Gaëte et sous le feu de l'ennemi, affronté avec courage des périls de tout genre, auxquels je m'étais volontairement exposé, afin de donner à mon cher et malheureux roi une preuve de ma fidélité.

Cette même enfant fut atteinte, au Sacré-Cœur, d'une fièvre typhoïde dont les premiers accès furent si violents, et dont le dénoûment apparaissait si fatal et si prochain, qu'il nous fut impossible de la faire transporter du couvent du Sacré-Cœur dans notre maison.

Tous les soins de l'art, prodigués à plusieurs reprises, furent inutiles; la maladie faisait des progrès effrayants, et tout présageait une mort prochaine. En outre, l'enfant se refusait aux remèdes prescrits par le bon et intelligent docteur Valery; la prostration de force était à son comble et éloignait ainsi tout espoir de crise favorable.

Mais, dans l'abandon de toute ressource humaine, croissait en moi la confiance dans la puissance divine et dans l'intercession de la très-sainte Vierge. Alors je commençai à solliciter les secours spirituels des familles religieuses, établies dans la capitale du monde chrétien, et je redoublai de prière avec mon épouse désolée et les dames du Sacré-Cœur, aussi affligées que nous.

Notre consolation n'était plus que dans les visites journalières que nous faisions à l'image bénie de *Mater-Admirabilis*. Ces prières réitérées firent briller à nos yeux la première lueur d'espérance pour la guérison de notre enfant bien-aimée, dont nous attendions le dernier soupir

Deux faits précédèrent cette guérison. Chaque fois que nous priions devant *Mater-Admirabilis*, nous sentions l'assurance qu'une grande grâce nous serait accordée; si bien qu'après plusieurs inspirations semblables, la marquise

en fit part aux religieuses du Sacré-Cœur : « J'entre ici, « leur dit elle, affligée et mourante de douleur, et j'en « sors contente et assurée que mon enfant sera rendue « à ma tendresse. » De mon côté, je ne pouvais dire autre chose, sans m'expliquer comment la grâce nous serait accordée.

Il y eut cependant encore un moment de découragement général. Alors, plusieurs des religieuses se consultèrent, et l'une d'elles m'adressa ainsi qu'à ma femme, ces paroles : « Voudriez-vous vouer votre fille à la sainte « Vierge pour un an ? » Sans hésiter, nous en fîmes la promesse, et ces dames la reçurent avec bonheur, en nous donnant de précieuses espérances.

En effet, à dater de ce jour, 12 juillet, un mieux réel se déclara. Ceci n'était certes pas ordinaire, dans l'absence totale de forces physiques où l'enfant était réduite, dévorée depuis deux semaines par une fièvre ardente. Mais afin que la grâce fût plus manifeste, le mieux fit des progrès si rapides et si prodigieux, que le 26 de ce même mois de juillet nous pûmes transporter la petite malade chez nous, où, après une semaine, nous la revîmes, comme avant la maladie, bien portante, fraîche, vive et joyeuse ; on ne se serait pas douté qu'elle avait eu à soutenir une si terrible lutte.

J'ai dû, depuis cette époque, pour des raisons particulières, quitter Rome et m'établir à Paris avec ma famille ; j'ai confié mes deux filles aux soins maternels des religieuses du Sacré-Cœur, de la rue de Varennes. La vraie petite fille de la Mère Admirable a pris le nom à jamais béni d'*Admirabilis*, qu'elle porte avec une joie reconnaissante.

C'est pour ajouter à la série des miracles de la sainte Enfant du Temple que je m'empresse de publier cette

relation authentique, afin de rendre un solennel hommage à la Mère de Dieu, pour le triomphe de la sainte Église romaine, dans laquelle nous plaçons toutes nos espérances du ciel et de la terre.

Signé : JOSEPH LONGO DE VINCHIATURO
CAROLINA LETTIERI,
Marquis et marquise de Cosentino.

VINGT-HUITIÈME JOUR

MÉDITATION

Mater-Admirabilis à Nazareth.

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter la *Santa-Casa* telle qu'on la voit encore dans le sanctuaire de Lorette : une seule chambre longue, un foyer à l'extrémité, une porte au milieu... On croit que le divin charpentier avait son atelier dans la cour, et que la petite chambre de Jésus et de Joseph était dans le rocher adossé aux murs de la maison.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander la grâce de savoir grandir les plus humbles emplois par une élévation constante de l'esprit et du cœur vers Dieu.

PREMIER POINT.

Les saints voyageurs sont de retour, ils entrent dans la pauvre maison de Nazareth, qu'ils ont si furtivement quittée quelques années auparavant.

Voici la place où l'ange Gabriel salua Marie *pleine de grâce* et *bénie entre toutes les femmes.* La très-sainte Vierge croit encore entendre la voix de son archange, et, avec amour, elle presse dans ses bras Celui qu'elle peut appeler le Fils du Très-Haut et son Fils... Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu, et vous êtes en vérité la Mère Admirable du Verbe.

Désormais, l'âme admise dans l'intimité de la sainte Famille devra vivre à Nazareth, où, pendant plus de vingt ans, elle pourra rester seule avec les divins hôtes de la sainte maison, sans que personne vienne troubler la solitude sacrée qu'ils habitent. Pendant ces paisibles années, elle profitera, croissant en sagesse et en grâce avec Celui qui a consacré nos progrès par les siens... PROFICIEBAT[1] ! quel mystère!...

L'âme appelée à la familiarité du mystère de Nazareth entrera dans une sphère supérieure à toutes les vicissitudes d'ici-bas. Oui, à Nazareth, toutes les grâces de la *vie cachée* sont à leur apogée et dans leur floraison la plus sensible; et la vie cachée ne doit-elle pas être l'état fondamental de toute âme destinée par Dieu aux plus sublimes fonctions, aux ministères les plus élevés, puisqu'elle fut pendant trente ans la vie de Notre-Seigneur?

En effet, quel édifice de sainteté ne devra pas s'élever sur les vertus simples et modestes qui se pratiquent dans l'humble demeure où Jésus, Marie et

[1] S. Luc, II, 51.

Joseph forment la Trinité de la terre? Qui pourrait ébranler une âme, lorsqu'elle aura pris l'habitude de s'éveiller, chaque matin, en union avec les paisibles habitants de la sainte maison, et, qu'à partir de cette heure matinale, elle ne quittera plus, par la pensée, les hôtes divins de Nazareth?

Avec eux, cette âme se sera perfectionnée dans les voies éminentes de l'oraison. Quelle oraison on faisait à Nazareth! Pendant que l'univers reste plongé dans le sommeil de la mort, le soleil des illustrations divines brille sur une petite bourgade de Galilée. Ah! c'est que là, dans cette petite contrée méprisée, la lumière luit dans les ténèbres [1].

L'âme doit ici faire son oraison, comme Marie et Joseph faisaient la leur, en contemplant Jésus dans la sienne... Jésus aimait tant à prier pendant qu'il habitait parmi nous!.. C'est que l'oraison était le seul repos de son âme très-pure et de sa très-sainte humanité, parce qu'il se plongeait alors dans l'océan de sa divinité... L'oraison seule n'est-elle pas aussi notre souverain repos?... Oui, car le repos, c'est la vie se recueillant et se retrempant dans ses sources, et l'oraison seule nous *replace en Dieu*, source éternelle de la vie.

Le grand devoir de la prière accompli, pour la sainte famille comme pour nous commençaient les pénibles labeurs du jour. Marie connaissait admirablement la belle loi du travail... Adolescente, nous l'avons vue se livrer avec activité au service du Temple et des

[1] S. Jean, I, 5.

autels. Maintenant que du fruit de son travail elle aide Joseph à nourrir Jésus, son zèle et son ardeur ne se ralentiront pas. *Mater-Admirabilis* sera à Nazareth, comme en Égypte, le modèle par excellence de la femme forte et laborieuse.

Marie prépare elle-même le repas des très-saints ouvriers. Ses mains ne touchent plus les métaux précieux, les riches étoffes... Au Temple, dans sa modestie, elle gémissait secrètement de se voir environnée de tout ce que le luxe oriental déployait de magnificence à la gloire de Jéhovah. A Nazareth, elle savoure les austères délices de la sainte pauvreté; mais Jésus peut en souffrir... elle saura seconder Joseph afin d'en adoucir les rigueurs.

Le temps où Jésus peut partager le travail de ses parents est arrivé. Avec Joseph, il équarrit le bois et y creuse des mortaises; avec lui il ira aussi *en journée*... Les charpentiers ne sont pas toujours dans leurs chantiers, ils vont poser sur place les pièces qu'ils ont préparées, et Jésus suivra les usages reçus dans tous les genres de travaux qu'il entreprendra : en faisant mieux, il imitera humblement ses devanciers.

Et Marie! elle restera seule, elle aime tant la solitude! oui, mais si, avant la naissance de Jésus, nous l'en avons vue goûter les saintes joies, dans les parvis du Temple, maintenant qu'elle jouit de la présence du Verbe incarné, chaque fois qu'elle sera éloignée de son divin Fils, qui pourra rendre la tristesse de son cœur maternel?...

Cependant, elle distrait les douleurs de l'absence par un travail assidu : de nouveau, sa quenouille s'élève à ses côtés ; elle n'est plus couverte de bysse et de pourpre ; de la plus simple laine elle tire l'écheveau qu'elle ourdira ensuite pour en faire la tunique sans couture, que les bourreaux de Jésus tireront au sort sur le Calvaire... Ignoriez-vous ces choses, ô Mère Admirable !... Pendant les paisibles années de la vie cachée, vous les méditez, et vous voyez, avec résignation, avancer la pointe du glaive dont Siméon vous a prédit la blessure.

Faisons-nous habitants de la sainte maison. Tenons fidèle compagnie à notre Mère, et à la fin de ces oraisons prolongées, allons avec *Mater-Admirabilis* au-devant des saints ouvriers pour abréger la souffrance de la séparation... Marie les a vus s'éloigner le matin, son œil les a suivis longtemps ; elle sait le chemin qu'ils ont pris... et, à la chute du jour, comme la mère de Tobie, elle ira s'asseoir sur la route par laquelle ils doivent revenir, afin de les apercevoir de loin [1].

Les voici !!! les tristesses de l'absence ont disparu ; tout est oublié...

La journée a été laborieuse ; Jésus est fatigué ; il se repose. Reposons-nous à ses pieds... Pour tout ouvrier apostolique, l'oraison du soir est nécessaire : alors tout s'éloigne, tout s'éteint, tout passe ; on ne *retient que Dieu.*

[1] Tobie, IX, 7.

DEUXIÈME POINT.

Quand l'âme revient, dans la méditation, à Nazareth, après avoir subi les distractions attachées à la nature de ses devoirs extérieurs, il lui semble qu'elle vient de faire un pénible et lointain voyage, et qu'enfin il lui est donné de goûter les charmes et les délassements du retour au foyer domestique...

L'Église n'a pas de fête particulière pour convier l'âme au grand mystère de Nazareth ; il faut y suppléer dans les habitudes d'une vie d'oraison, et se donner, non point un jour, mais bien un temps où l'esprit et le cœur viendront se nourrir, se rassasier *de vie cachée*, dans une méditation prolongée du mystère qui en contient par excellence la substance toute divine... Nous n'y pensons pas assez ; nous ne demeurons pas, par la pensée, dans ces lieux sanctifiés pendant de longues années, par la présence corporelle de Jésus et de Marie. Comment ! pendant vingt ans et plus, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la très-sainte Vierge, saint Joseph ont adoré, aimé, souffert, travaillé, en un mot *mérité* dans une pauvre petite maison de Galilée ! et ce lieu ne serait pas pour notre âme comme une mine d'or, où nous pouvons découvrir toutes les richesses divines qui courent risque d'y rester enfouies, si nous ne venons les exploiter par la contemplation et la méditation ?... Ah ! passons jus-

[1] S. Luc. II, 15.

'à Nazareth, et voyons le prodige qui s'y est accom- et que le Seigneur nous a fait connaître; et res- là des années, si la vie cachée répond au besoin d tre âme!...

I rive, dans la vie intérieure, un moment su- prê c'est celui où une âme recueille le fruit des effort de la mortification qu'il lui a fallu déployer dans aints combats de l'esprit. A force d'effacer de son gination les choses visibles et sensuelles pour y ituer le souvenir des faits évangéliques et la pen es choses invisibles, cette âme acquiert le souvera mpire de l'intelligence et elle devient enfin comm abitante des régions paisibles et ra- dieuses de l' t.

Quel avant pour le recueillement! car la de- meure de notr me est là où se trouve son amour. Le souvenir habituel des choses terrestres nous éloigne de n idéal divin et diminue la tendance divine de n esprit... C'est une perte immense que nous faiso ar nous enlevons ainsi aux actes de notre ente ment leur émail surnaturel. Mais pour atteindre pureté fixe et presque immuable de la pensée, ut une sainte audace intellectuelle... il faut ar à faire prédominer en soi la solitude in- térieur *désert* du cœur, avec son silence, et cela au mi du bruit et des complications des devoirs de fa et d'état... Il faut, malgré les vicissitudes d'ici , savoir s'affranchir en se concentrant dans l'id e sa foi, de son espérance et de sa charité... C'e fficile!... pourtant avec le secours de Jésus, de

Marie et de Joseph, cela s'obtient du ciel ; et, à Nazareth, cela s'apprend admirablement...

Mais revenons à la sainte maison : comme nous devons y contempler toutes les vertus, ce sera Joseph qui nous donnera l'exemple de la douceur dans la maladie, puisque la chair immaculée de Marie doit rester exempte de toute infirmité et corruption, suites du péché originel.

Voyons comment Joseph reçoit la visite des douleurs corporelles... Quelle aimable résignation ! Mais aussi quels soins lui sont prodigués ! et par qui !... Qu'il est touchant de contempler Jésus près de son père adoptif, et de le voir soutenir, de son bras tout-puissant, les pas chancelants du saint vieillard, qui naguère dirigeait à son tour ceux d'un Dieu devenu petit enfant !

Il y a bien de la gêne maintenant à Nazareth : Jésus doit seul gagner le pain qui nourrit Marie et Joseph. De son côté, Notre-Dame voudrait aider Jésus par le produit de son fuseau et de sa navette ; mais le saint malade absorbe son temps..... Complications humaines, exercice de la sainte pauvreté, gêne et sollicitudes de la vie de ce bas monde, nous vous retrouvons à Nazareth ! Vous avez su atteindre notre Dieu et son admirable Mère, pendant qu'eux aussi étaient voyageurs sur la terre, afin de leur faire produire des actes héroïques qui seront à jamais notre exemple et notre force.

Voici que Joseph touche au terme de son pèlerinage. Le juste par excellence, en compagnie de Jésus

et de Marie, a atteint une perfection inaccessible à nos faibles vues humaines... Devenu le plus saint de tous les saints, il va mourir... Mais pour Joseph la mort est la séparation et non l'union... Il va quitter le ciel où il contemple journellement Jésus et Marie, pour attendre sa délivrance, pendant de longues années, dans les limbes. Il jette avec amour et adoration un dernier regard sur le Verbe Éternel fait homme; il remercie Marie, la Reine du ciel et de la terre de l'avoir admis en sa sainte compagnie. Quelle agonie digne d'envie!... Enfin, sur le sein même de la vie, Joseph voit arriver la mort... A Nazareth, avec Jésus et Marie, oh! qu'il est doux de mourir!... Bientôt, alors, la réunion sera éternelle.

COLLOQUE.

Converser avec Marie quand on la trouve seule à Nazareth : elle nous apprendra à parler à Jésus lorsqu'il sera de retour en la sainte maison. Causer aussi avec saint Joseph ; apprendre de lui la science de la vie cachée, la résignation dans la maladie, et lui demander de préparer notre âme à une mort digne d'être unie à la sienne.

PRATIQUE.

Réduire notre activité naturelle au point de régler nos actions quotidiennes sur les actes de vertu que nous voyons pratiquer par la sainte Famille. Se répéter souvent, en forme d'examen : Est-ce ainsi qu'on agissait à Nazareth?

BOUQUET SPIRITUEL.

Est-il donc croyable que Dieu habite avec les hommes sur la terre [1] ?

Le passereau trouve une demeure, et la tourterelle un nid... Pour moi, Dieu des vertus, vos autels [2] !...

La vie intérieure est un bain d'amour dans lequel l'âme se plonge... elle est alors comme noyée dans l'amour... Dieu tient l'homme intérieur comme une mère tient la tête de son enfant dans ses mains pour le couvrir de baisers et de caresses [3].

Un lis que la MADONNA DEL GIGLIO a fait éclore

C'est avec joie que je viens ajouter une dernière fleur à la couronne de louanges qui a été offerte à la très-sainte Adolescente du Temple : c'est une fleur de reconnaissance; je lui dois tout mon bonheur ! Dès mon enfance, j'avais été frappée de ce passage de l'Écriture : « Les vierges suivront l'Agneau partout où il ira. » Je comprenais à peine le sens de ces douces paroles, et cependant elles faisaient naître en mon cœur le désir ardent d'être un jour au nombre de ces âmes privilégiées. Ce germe, don du ciel, grandit en moi, surtout à l'époque de ma première communion; mais c'était à l'ombre de ma Mère Admirable qu'il devait prendre tout son accroissement. Néanmoins,

[1] Paralip., IV, 18.
[2] Ps. LXXXIII, 3, 4.
[3] M. Vianney, *Esprit du curé d'Ars.*

cette pensée d'être plus tard tout entière à Jésus-Christ ne se présentait pas à mon esprit libre d'obstacles. Je dois même l'avouer : parfois, je regardais cette vocation sainte comme incompatible avec mon caractère et mes goûts naturels, et de plus, celles qui m'élevèrent m'avaient souvent répété que je n'étais point faite pour marcher dans la voie des conseils.

Mon premier attrait pour la vie religieuse semblait s'éteindre chaque jour; l'amour du monde reprenait le dessus dans mon cœur ; je m'y laissais entraîner sans défiance.

A peine arrivée à Rome, je tombai malade, et tout l'hiver s'écoula sans que je prisse part aux divertissements que j'avais enviés. Je vis passer le carnaval avec regret. Cependant, comme malgré moi, je me répétais parfois au fond du cœur: « Ah! si j'avais la vocation religieuse, je « ferais facilement le sacrifice de tout le reste,et je serais « tout entière à Jésus-Christ ! »

Sur ces entrefaites, je fis la connaissance des dames du Sacré-Cœur de la Trinité-du-Mont. Je n'avais pas vu de religieuses depuis mon retour dans ma famille, et mon bonheur fut extrême. Dès le premier jour, je visitai le sanctuaire de *Mater-Admirabilis*, et les pieuses gardiennes de la sainte image m'engagèrent à faire quelques jours de retraite; j'y consentis.

Je passai la plus grande partie de ces heures de solitude aux pieds de la petite Fileuse du Temple. Je lui confiai, plus que jamais, mon avenir et tout moi-même, la suppliant de me faire connaître la volonté de son divin Fils. Cette tendre et admirable Mère, qui déjà m'avait préservée de bien des dangers, écouta ma prière et donna à son enfant un nouveau gage d'amour. Ma retraite touchait à sa fin; Marie allait accomplir son œuvre. Mes anciens désirs de la vie religieuse revinrent plus vifs que

par lé passé, et cependant je luttais encore. Mais un jour que je méditais sur les vertus de la très-sainte Adolescente, une pensée subite me frappa, tandis que je regardais son image bénie. « Quoi ! me disais-je, Marie aurait « renoncé à la dignité de Mère de Dieu, plutôt que de perdre « le lis de sa pureté virginale, et moi, je pourrais mettre « en balance ce don précieux avec les misérables et passagères joies du monde !... » Je fus vaincue, et dès lors il sembla s'échapper du Cœur de ma divine Mère une douceur si suave, que mon âme en fut toute pénétrée. Je restai tranquillement heureuse à ses pieds, ne doutant plus de mon appel à la vie religieuse.

Avant de quitter le Sacré-Cœur, j'eus le bonheur d'être reçue *Enfant de Marie.* La très-sainte Vierge voulait ainsi me garantir des dangers qu'elle prévoyait pour moi avant mon arrivée au port ; car ce ne fut qu'un an après que je pus rompre les liens du siècle. Je me retrouvai dans la Ville Éternelle quelques jours avant la fête de *Mater-Admirabilis ;* je me rendis à la Trinité et me prosternai avec bonheur devant la fresque vénérée. Si Marie adolescente m'avait d'abord attirée par sa douceur, il me semblait, en ce moment, que sa pureté virginale m'inspirait une force qui m'avait été jusqu'alors inconnue. Je voulais, à tout prix, être tout entière à Jésus seul.

Quelques semaines après, j'entrais au noviciat, sous les auspices de mon Admirable Mère. Depuis cet instant béni, que de fois mon cœur s'est reporté avec amour et reconnaissance vers Celle à qui je dois cette grâce insigne ! Puisse-t-elle encore découvrir ses charmes à d'autres cœurs et les attirer à Jésus par l'odeur des parfums de son lis virginal ! C'est là le vœu de son enfant reconnaissante et dévouée.

VINGT-NEUVIÈME JOUR

MÉDITATION

Mater-Admirabilis après la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

PREMIER PRÉLUDE. — Se représenter une maison solitaire.

DEUXIÈME PRÉLUDE. — Demander à la très-sainte Vierge la grâce de savoir traverser les événements de la vie en les dominant par une vue supérieure des fins dernières.

PREMIER POINT.

La vie intérieure a ses différentes saisons ; mais les beaux jours et les frimas n'y ont rien de périodique. Dieu seul connaît en quel temps l'âme doit être éclairée, échauffée par le Soleil de justice, et en quel temps elle doit subir l'épreuve des jours nébuleux et glacés...

Que fait alors l'âme privilégiée de la Mère Admirable?... Elle n'entrevoit plus la vision céleste de ces aurores radieuses qui lui permettaient de vivre de

lumière, de paix et d'amour; elle est entrée, elle aussi, dans l'arène des saints combats, et la voici assaillie et défaillante au milieu des ténèbres et de la lutte... Marie abandonnera-t-elle ses amis au moment où son secours matériel leur est plus nécessaire que jamais?... Pour l'âme qui souffre le martyre indéfinissable, mais réel, des peines *sans nom*, Marie offre la contemplation des dernières années qu'elle a dû passer sur la terre; elle convie ses intimes à venir partager sa retraite qu'elle garda jusqu'à sa bienheureuse mort.

En rentrant dans l'humble réduit que Jean a préparé avec amour pour la Mère qu'il reçut de Jésus en mourant, on retrouve Marie solitaire et laborieuse comme elle l'était sous les parvis du Temple de Jérusalem... Mais quel changement! Près d'elle, du côté opposé à sa quenouille, ce n'est plus un lis qui incline vers elle sa corolle entr'ouverte, c'est une croix qui se dresse sous son regard... et Notre-Dame contemple cet instrument de supplice, qui lui rappelle les scènes à jamais mémorables du Calvaire.

Vous tous qui souffrez, venez près de la Mère Admirable, dont le Fils est mort sur la croix! Voyez dans quelle paix Notre-Dame des Douleurs possède son âme!... Que souffrez-vous qu'elle n'ait la première enduré? Et l'on se confie si bien à ceux qui nous ont précédé dans la carrière des douleurs!... Ah! venez lui dire vos peines; elles seront ici toutes comprises; car après avoir éprouvé tous les martyres du corps et de l'âme, en partageant ceux de Jésus, Marie a dû faire

le sacrifice de ce qu'il y avait de plus pur et de plus divin pour vivre d'isolement, de séparation et de solitude.

Les apôtres, les disciples viennent visiter Notre-Dame entre leurs courses apostoliques. La Mère de Jésus est restée la lumière des Évangélistes et la force des conquérants chrétiens; cependant on aime à la contempler *écoutant* plus habituellement qu'elle n'enseigne. Nous connaissons ses mœurs et coutumes, et de même que Jésus a aimé les siens jusqu'à la fin, Marie gardera le silence jusqu'à la fin. Jean seul aura droit à des communications plus intimes; Jésus mourant n'a-t-il pas dit à sa Mère : FEMME, VOILA VOTRE FILS !

Hors ces instants donnés aux consolations mutuelles de la charité, Marie vit dans la plus profonde retraite... Quoi ! la Mère de Jésus est encore parmi les hommes rachetés par son divin Fils, et elle est seule dans une retraite inconnue !... Le saint des saints de l'Église naissante reste désert!... Nul mortel n'y vient adorer les vestiges de la Divinité !... Le monument auguste de l'Incarnation est abandonné!... Que font donc les hommes de si important, qu'ils ne pensent pas à visiter la Reine du ciel et de la terre? Il en est toujours ainsi; c'est devant une foule insouciante, étrangère et distraite, que les faits les plus importants de l'éternité s'accomplissent dans le temps...

Notre-Seigneur Jésus-Christ a été inconnu , exilé, oublié à Bethléem, en Égypte, à Nazareth, et il continue ces divins anéantissements dans la sainte Eucharistie... Jésus a choisi cette voie mystérieuse de la

vraie grandeur; sa très-sainte Mère choisira cette part devenue dès lors la meilleure, et Marie, *le second sacrement de l'amour de Dieu pour les hommes*, offrira les mêmes caractères que le premier.

Pourquoi encore Notre-Dame restera-t-elle bannie sur cette terre où elle ne verra plus Jésus?... C'est que l'Église a déjà ses apôtres, ses martyrs, ses docteurs; elle n'a pas encore ses vierges, ses pénitents, ses anachorètes... Les déserts ne sont point encore peuplés par les athlètes de la mortification et de la prière, et les solitudes monacales ne renferment pas encore ces innocentes victimes de l'amour divin, qui attirent du Ciel la séve féconde du zèle apostolique. Pendant la première année de vie de la sainte Église, à Marie seule sera réservé de la féconder; car le Verbe éternel en quittant son sein virginal a laissé, dans ce sanctuaire consacré par sa présence, la source surabondante de toutes les grâces qui se répandront ensuite par les canaux si purs des divers ordres religieux.

O mon Admirable Mère, c'est donc particulièrement pour enfanter les âmes rédemptrices, qu'il vous a fallu souffrir un long exil après l'ascension de Jésus-Christ!...

DEUXIÈME POINT.

Pénétrons dans la pauvre demeure qui abrite la maison dorée par excellence, *domus aurea*... Marie reçoit toujours bien les âmes qui viennent la visiter dans les divines solitudes de l'oraison, où elle-même

leur donne entrée... Ne l'avons-nous pas expérimenté à Jérusalem, à Bethléem, en Égypte, à Nazareth? Mais ici nous nous enfonçons dans une solitude inexplorée, et pour être la confidente de Notre-Dame, après la mort de Jésus, il faut avoir conquis ses blasons spirituels, c'est-à-dire avoir des habitudes préalables de silence, d'immolation et d'abnégation absolue... car ici la divine Anachorète veut initier les âmes aux derniers secrets du désert...

Ces secrets, que seront-ils? Les enseignements de la foi dégagée de tout ce qui n'est pas sa pure lumière et son austère essence... Qu'est-ce qui soutenait *Mater-Admirabilis*, après la mort de Jésus-Christ? Ce qui nous soutient nous-mêmes pauvres pèlerins sur une terre étrangère : ce qu'elle croyait, ce qu'elle espérait, ce qu'elle aimait d'éternel... Qu'est-ce qui charmait sa vie? ce qui charme la nôtre, la sainte Eucharistie...

Pour son admirable Mère comme pour nous Jésus a dit : « Vous me verrez vous autres parce que je serai « vivant et que vous le serez aussi, » et Marie est arrivée à cette vie toute de foi. Après en avoir acquis tous les mérites et pratiqué toutes les vertus, elle en devient la maîtresse en même temps que l'exemplaire par excellence. Demandons-lui ses divins enseignements, et, avec elle, après l'ascension, habitons les splendides régions où la foi à la divine Eucharistie rend vivant l'invisible et très-doux Jésus.

Qu'il est touchant de contempler Notre-Dame seule, sur la terre où son divin Fils l'a laissée dans l'exil, et

de la voir adorant, aimant le très-saint Sacrement qu'elle conserve toujours près d'elle et qu'elle entoure d'honneur et de vénération comme elle environnait le saint Enfant Jésus de tendresse et de soins délicats!... Elle est seule, mais sa foi est si vive qu'elle vit avec son divin Fils; elle ne possède rien, mais son *opulence* c'est l'Eucharistie... Vivons donc de ce qui sustente notre Admirable Mère, et, dans notre pauvreté radicale, puisons avec elle dans le trésor eucharistique, où se trouve tout bien désirable.

Lorsque Marie reprend le fuseau et la navette, quels seront ses souvenirs les plus familiers? Si nous sommes depuis longtemps contemplatifs de sa sainte âme, nous distinguerons bien vite que la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ devait occuper sa pensée tout entière. Certainement, elle conserve en son cœur et elle repasse en son esprit les mystères adorables accomplis dans l'étable, dans l'atelier du charpentier, dans les bourgades de Judée; mais elle a vu, depuis, les scènes horribles qui se sont consommées sur le Calvaire; désormais, le souvenir des douleurs de son divin Fils est gravé dans son âme; le chemin de la croix est le seul que sa pensée aime à parcourir chaque jour, et le glaive qui transperça son cœur ne sera plus retiré de la plaie qu'il y a faite, qu'au ciel, où elle répétera éternellement avec Jésus: « Il fallait que NOUS souffrions ainsi pour entrer dans « la gloire!... »

C'est sans doute en union avec les dernières années que la très-sainte Vierge passa dans la vallée des larmes,

que nous voyons presque tous les saints, à la fin de leur vie, ne plus nourrir leur âme que du souvenir de la Passion de Jésus-Christ et de la sainte Eucharistie...

Nous aussi cherchons la substance de notre vie spirituelle à ces deux grandes sources de toute sanctification. L'adolescence de Marie bien comprise, bien méditée, doit avoir son couronnement, sa floraison dans la contemplation habituelle de ce qui a le plus puissamment occupé *Mater-Admirabilis:* si nous avons *grandi* avec elle, si nous nous sommes fortifiés en grâce avec elle, devant Dieu et devant les hommes, nous arriverons infailliblement comme elle à vivre de foi, d'espérance et d'amour entre un tabernacle et une croix... Toute la vie chrétienne est là... Elle se résume, se soutient, se consomme là... Le présent, le passé, le futur de toute âme, qui veut arriver à la plus haute sanctification, ne sont-ils pas Jésus crucifié et Jésus hostie?... Or, Marie en est la voie... Suivons ses pas enfantins, et nous cheminerons, par d'humbles et paisibles sentiers, des parvis de Jérusalem au sommet du Golgotha... et de là, avec elle toujours, nous entreverrons les collines éternelles, où l'ardeur de notre amour nous introduira enfin pour jamais, à côté de notre Admirable Mère.

COLLOQUE.

Dans la paix et le silence qui règnent près du saint tabernacle, repasser en notre esprit les sentiments qui devaient occuper le Cœur de Marie, pendant les années qui suivirent la mort de Jésus; nous unir au souvenir même que la Mère des Douleurs devait avoir de la passion de son divin Fils.

PRATIQUE.

Se faire une filiale habitude de prendre souvent pour sujet de sa méditation, non-seulement les mystères évangéliques, mais bien aussi les époques principales de la vie de Notre-Seigneur et de celle de la sainte Vierge : cette contemplation apporte un grand profit à l'âme.

BOUQUET SPIRITUEL.

Mon bien-aimé est pour moi comme un faisceau de myrrhe [1].

Voix de mon bien-aimé! le voilà qui vient bondissant sur les montagnes, franchissant les collines [2].

O Mère Admirable, imprimez fortement dans mon cœur les plaies de votre Fils crucifié [3] !

[1] Cant., I, 13.
[2] Id., II, 8.
[3] Prose *Stabat.*

I

Marie Admirable

DANS SA MISÉRICORDE POUR LES PÉCHEURS.

Je suis natif de Douai, en Flandre; j'étais venu à Rome en 1850; j'avais trente-trois ans, et depuis dix ans je n'avais plus rempli aucun devoir religieux.

J'ai visité Saint-Pierre, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie-Majeure, sans éprouver la moindre impression religieuse. Je restai neuf mois à Rome, parcourant les églises et regardant leurs ministres avec mépris. Je n'avais plus la foi ; ma croyance en Dieu était fort ébranlée ; j'avais même oublié que j'étais né chrétien. J'étais perdu sans retour, si, le 7 mai, Dieu ne m'eût envoyé l'inspiration de visiter l'église de la Trinité du Mont-Pincio. Ce n'était certes pas pour y prier que j'y allais, mais uniquement pour voir les décors; je montai donc les marches du grand escalier, sans penser au bonheur que je devais trouver là. Dans l'église, j'admirai les peintures qui ornent chaque chapelle, n'y voyant que la main de l'artiste, sans faire la moindre attention aux sujets pieux que représentent ces tableaux; je ne m'inclinai même pas devant celui de la sainte Vierge, placée sur l'autel à cette époque de l'année.

J'allais me retirer, quand je vis une des bonnes sœurs françaises qui habitent le couvent attenant à l'église. J'avais entendu parler d'une peinture qui se trouve dans l'intérieur de cette maison. Je priai la sœur, par un sentiment de curiosité, de me permettre d'y entrer pour la voir. Elle m'y conduisit. A peine y étais-je que je sentis

tout mon corps couvert d'une sueur froide... Je tressaillis à l'aspect d'une figure admirable. Ce n'était plus l'artiste que j'admirais, c'était la Vierge elle-même que je voyais dans toute sa splendeur; car, dans l'état de ravissement où j'étais, je croyais la contempler en réalité. Je tombai à genoux au pied de l'autel; je ne priai pas; j'étais ému au point de rester insensible à tout ce qui m'entourait.

Après un quart d'heure passé ainsi, je sortis de la chapelle... j'étais un autre homme. La bonne sœur me dit : « Si vous avez de la peine, si votre âme n'est pas en paix, « revenez prier Marie... » Je le promis.

Depuis ce moment, je croyais que la sainte Vierge s'était détachée du mur où elle était peinte, et que je l'emportais avec moi ; car je la voyais partout présente à ma pensée: dans mes songes et dans mes occupations elle était devant mes yeux. Assistant à un feu d'artifice, dans la soirée du 9 mai, c'était l'image de *Mater-Admirabilis* que je voyais au milieu de toutes les étincelles. J'étais revenu le 8, au matin, entendre la messe dans sa chère chapelle; j'avais été encore plus touché que la veille.

Lorsque je sortis, le 8, la bonne sœur m'engagea à me confesser; je ne pouvais m'y décider; mais dans le courant de la journée je n'étais pas tranquille; il me fallut retourner devant l'image de la Mère Admirable; je me sentais pressé par quelque chose de surnaturel. Pendant quatre jours ce fut la même chose.

Enfin, le 13, j'allais partir; la bonne sœur s'aperçut que j'avais les yeux humides de larmes. En effet, ce qui se passait en moi était étrange... J'avais vu mourir quantité de mes amis sans pouvoir verser une larme, et devant *Mater-Admirabilis*, je me surprenais pleurant comme un enfant. La sœur m'offrit de me conduire à un prêtre; je dis oui... je lui fis l'aveu de mes fautes.

Depuis ce jour, j'ai retrouvé le bonheur et la paix de l'âme. Grâce à Dieu et à la sainte Vierge, je puis vivre et mourir en bon chrétien. J'engage les personnes qui liront ceci à suivre mon exemple, en se convertissant, si elles ne l'étaient pas, sans hésiter un seul instant. Les miséricordes du Seigneur sont infinies, et Marie est si charitable ! .. J'ai laissé cet écrit au couvent de la Trinité-du-Mont pour attester la vérité de ma conversion, qui a eu lieu le 13 mai 1850.

Fait et signé par moi.

V. F. B.

Peu de jours après, le nouveau converti était, à cinq heures du matin, aux pieds de Mère Admirable; il y déposait, en fondant en larmes, une couronne de fleurs naturelles : « J'ai été occupé toute la nuit, dit-il, de la très-« sainte Vierge Marie; avant le jour j'étais au château « Saint-Ange; j'ai couru à l'aurore dans les prairies qui sont « derrière la forteresse pour y cueillir des fleurs, et ayant « trouvé sous ma main un cercle de fer, débris du feu « d'artifice du 9 mai, je m'en suis servi pour faire une cou-« ronne que j'apporte à ma Bienfaitrice... »

II

Un fils de Mater-Admirabilis devant le Saint Sacrement.

L'oraison devant le Saint-Sacrement devient souvent l'élément des âmes généreuses et confiantes, converties par *Mater-Admirabilis.*

« Vous vous êtes ennuyé de m'attendre, » disait une

religieuse du Sacré-Cœur à un soldat qui s'intitulait fils de *Mater-Admirabilis*, parce qu'il était revenu à Dieu devant son image. « Non, répondit-il, on m'a fait entrer devant « le Saint-Sacrement. — Et combien de temps êtes-vous « resté ainsi devant le Tabernacle?... — Tenez, ma sœur, « maintenant que je suis revenu à mes devoirs de chré- « tien, avec le bon Dieu il n'y a plus de temps... On se met « à penser qu'il est, Lui, éternel, et que nous ne sommes, « nous, qu'en *passant*... et tout est dit... Puis, quand cela « se prolonge, on en vient à la sainte Vierge Marie; on « jette un regard dans son Cœur immaculé... ah! que c'est « beau! que c'est vaste! que c'est paisible!... On lui « demande la permission de se promener dans l'intérieur « de son âme! ah! que tout est en ordre là-dedans!... Et « si elle le permet, on passe en revue toutes ses vertus... « On s'arrête à sa pureté, puis à son humilité, à sa bon- « té... le temps s'en va sans qu'on y songe... et malgré « que cela soit pénible, il faut arriver enfin à se consi- « dérer soi-même, et l'on se compare... Ah! quel bruit! « quelle noirceur! quelles horreurs on voit dans son « propre cœur, plein de vices, de passions, de frivolités, « de bagatelles!... Alors on retourne vite se réparer près « de celui de la très-sainte Vierge, et rien qu'en considé- « rant ce Cœur immaculé, on se sent transformé. Tenez, « ma sœur, quand le temps me dure la nuit, en montant « la garde, tout en restant de planton, je m'en vais vi- « siter l'intérieur de *Mater-Admirabilis*... Et les heures « s'envolent...

« D'autres fois, je considère les mystères de la vie de « Notre-Seigneur Jésus-Christ qui se sont passés la nuit, « à l'heure où je me trouve. Notre-Seigneur aimait vrai- « ment la nuit; je suis sûr que c'est à cause du silence « et de la tranquillité qui règnent dans la nature, pendant

« ce temps. Regardez plutôt : son Annonciation, sa Nais-
« sance, sa Fuite en Égypte!... Et ses prières sur la mon-
« tagne ; ses veillées avec Nicodème ; la pêche avec ses
« apôtres; sa marche sur les eaux et son agonie !... puis,
« quand il fut traîné de tribunal en tribunal jusqu'à la
« pointe du jour !... Ah ! que de temps je voudrais avoir
« pour *stationner* convenablement en tous ces beaux
« mystères ! C'est la sainte Vierge qui les enseigne à l'âme
« qu'elle adopte. Le saint Tabernacle est bien le lieu le
« plus propre pour comprendre tout ce que la foi nous
« découvre de ces choses du bon Dieu et de la bonne
« sainte Vierge. »

TRENTIÈME JOUR

DE TROIS PRÉSENTS QUE MATER-ADMIRABILIS FAIT A SES AMIS.

La dévotion à Marie adolescente serait seul un puissant secours spirituel, puisqu'elle donne entrée dans le Cœur immaculé de la Mère de Dieu, Temple mystique, construit par Dieu lui-même à la gloire de la très-sainte humanité du Verbe éternel. Considérer, dans la méditation, la structure et l'ornementation de cet édifice divin; goûter, dans la contemplation, le calme et la paix céleste qui règnent en ce lieu très-saint, est déjà pour l'âme une voie certaine et lumineuse, qui la fait passer dans une sphère où tout est resté exempt de souillure, où tout est plein de ces clartés et de ces parfums, que Dieu répand là où il est assez le maître pour s'épanouir en liberté, où tout enfin porte l'âme à faire sa demeure *en haut*, laissant *en bas*, sur la terre, ce qui arrête, entrave et souille le cœur.

Quelle grâce ! Et cependant, ce n'est encore que la préparation de grâces plus éminentes...

L'âme a franchi le seuil du Temple ; elle en a pénétré la première enceinte, mais elle n'est pas introduite encore dans le Cœur immaculé de Marie, qui sert au Prêtre éternel comme de sanctuaire, pour y célébrer son divin sacrifice... Qu'elle se recueille dans la prière, la séparation et l'oubli des choses de la terre; qu'elle attende !... Et Marie, de qui il est écrit : « En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité. » Marie, dans le temps convenable, à l'heure de Dieu, fera à ses privilégiés plusieurs dons spirituels, récompense insigne de ceux qui aiment son Adolescence.

I

PREMIER PRÉSENT DE MATER-ADMIRABILIS.

L'amour des saintes Écritures.

La Madone du Lis fut composée sous l'inspiration d'un texte sacré : « *Ego flos campi et lilium convallium.* Je suis la fleur des champs et le lis des vallées [1]. » Sortie, pour ainsi dire, des lettres saintes, elle ramène ceux qui la contemplent au Livre divin qui est comme sa source.

Les convertis de *Mater-Admirabilis* le savent par expérience. Souvent, en lisant à ses pieds quelque texte qui la concernait, la lumière s'est faite en leur

[1] Cant., II, 1.

âme. Ils ont outrepassé le signe et pénétré, au delà de l'enveloppe, jusqu'au sens, commençant d'entrevoir l'intérieur du Livre sacré.

Combien en avons-nous vu rester des heures entières, presque des journées, occupés à lire la sainte Écriture devant l'image de Marie! Et Marie leur en révélait le sens, comme si c'était d'elle-même qu'il fût écrit: « Ceux qui me découvriront auront la vie « éternelle. Je suis le livre de vie, l'alliance du Très- « Haut et la connaissance de la vérité [1].

Elle aussi a parcouru et médité, dans une lumière à nulle autre comparable, les pages de cette sainte Bible que nous pouvons lire sous ses yeux. Depuis son enfance jusqu'à sa mort bénie, elle en a fait une lecture assidue: elle y a puisé des lumières, des secours, des consolations infinies. Qui peut penser, sans être ému et comme ébloui d'admiration, aux actes de foi, de religion et d'amour, aux actes sans nombre et presque sans nom qui, à la rencontre de chacune des paroles sacrées, ont dû jaillir de cette âme si éclairée, si pure, si fidèle, et qui ne vivait que pour Dieu? De quels baisers brûlants elle a couvert ces pages! Que de larmes elle a versées en lisant telle ou telle prophétie! Comme l'enthousiasme de son adoration s'est emparé de ces formules de louange! Comme son cœur tout entier s'est exhalé en chantant ces cantiques! Quelles entrées ce simple mot, qui parfois ne nous dit rien, lui a données dans le monde invisible!...

[1] Eccl., XXIV, 31.

C'étaient là les celliers dans lesquels le Roi des siècles introduisait cette humble Enfant, qu'il nommait déjà sa Sœur et son Épouse; c'était le lieu sacré de leurs communications. L'auteur de la Bible en était ici l'interprète, et tout son commentaire allait à faire entendre que lui-même et lui seul en était encore le principal sujet. Quand Jésus fut avec Marie, ils durent lire l'Écriture ensemble. A le regarder ainsi devant leurs yeux, dans leurs mains, sous leurs lèvres, on se prend pour ce Livre divin d'un respect encore plus religieux et d'un amour plus tendre.

Puis il convient de penser à la part, certainement très-considérable, que Marie a dû avoir dans la composition du Nouveau Testament; non que jamais elle ait écrit elle-même, ce que son Fils n'a pas fait non plus; mais, outre qu'elle a librement mis au monde Celui dont il est question, d'un bout à l'autre du Livre, et qui en est vraiment la substance; outre qu'elle a dans ces récits sacrés sa part indispensable, qu'elle y est nommée, signalée, honorée, qu'elle y parle et qu'elle y agit; outre que beaucoup de faits, qui lui sont personnels ou qui tiennent à l'enfance de Jésus, ont pu et probablement dû être d'abord racontés par elle aux apôtres et en particulier à saint Luc, il est impossible de ne pas lui assigner un rôle de premier ordre dans l'instruction et la formation surnaturelle de saint Jean, et partant, dans son incomparable Évangile.

Ces pensées viennent d'elles-mêmes aux pieds de la *Vierge du Temple;* il est du moins facile de les y ap-

porter : elles s'y revêtent d'une clarté ravissante et ouvrent, dans l'âme, des sources d'onction sainte et de contemplation.

Mais ce n'est pas seulement une affection plus vive pour les Écritures qu'inspire cette divine Enfant ; c'est quelque chose de l'intelligence qu'elle en avait elle-même : c'est tout un monde de grâces, et un mot suffit pour le faire connaître. Sous chaque parole du Livre, Marie montre Jésus. Elle fait comprendre que toutes ces paroles divines ne disent que la parole de Dieu, et que cette parole de Dieu, c'est son Fils, c'est le Verbe !

Ici, comme dans l'univers, c'est de LUI que tout part, à LUI que tout revient, en LUI que tout consiste, se développe et se consomme. Si Marie ne donne pas toujours la vue claire de ces choses, elle en donne du moins un pressentiment qui, à raison de son objet, vaut infiniment mieux que toutes les évidences de la terre. C'est ce qui fait que l'âme qui a reçu cette grâce, même en ses moindres degrés, trouve dans les saintes Lettres une nourriture qu'elle n'a nulle part ailleurs et une sorte de seconde Eucharistie. Elle ne peut pas toujours s'expliquer comment cela se fait ; car si on l'interroge ou si elle s'examine, quand elle a déposé son Livre, elle ne peut pas dire que sa lecture lui ait précisément donné des idées bien nouvelles. Cependant, après avoir lu, elle est plus apte à tout comprendre, les choses divines principalement ; elle est plus proche de Dieu, plus calme, plus forte, meilleure et renouvelée jusque dans son fond.

Puis, comment la très-sainte Vierge ferait-elle si bien connaître Jésus sans se manifester aussi elle-même? Car elle est, comme dit le Psalmiste, *son témoin fidèle dans le ciel*, sa lune, son miroir, son écho. Dieu, dit la Genèse, ne trouva pas qu'il fût bon à l'homme d'être seul. C'est bien plus vrai encore de Jésus que d'Adam ; car l'un est bien plus L'HOMME que l'autre. et le premier dans l'ordre des temps n'est que le second dans l'ordre des desseins. Donc l'homme n'est seul ni dans la grâce, ni dans l'Écriture ; l'Adam nouveau et l'Ève nouvelle, Jésus et Marie, y sont unis partout. Ils ne vont pas seulement l'un à côté de l'autre ; ils s'impliquent l'un l'autre ; ils sont le principe l'un de l'autre : Jésus le principe divin de Marie, Marie le principe humain de Jésus. Ils ne sont ni séparés, ni séparables ; à tel point que dans le sens et la langue de l'Église, beaucoup de choses que l'Écriture dit expressément de Jésus doivent s'entendre pareillement de sa Mère. Qui ignore par exemple l'appropriation que la sainte liturgie romaine fait à Marie du chapitre VIII[e] des Proverbes et du XXIV[e] de l'Ecclésiastique [1] ?

[1] Dans la Genèse, les chapitres I, II, III, en révélant l'état primitif d'innocence, ne peuvent-ils pas s'appliquer également à Marie dans la méditation ?

Dans l'Exode, si l'on prend les chapitres XXV[e], XXVI[e], XXVII[e], XXX[e], XXXVII[e], XL[e], on trouvera de merveilleux détails sur les préparations que Dieu exigeait dans tout ce qui touchait au culte divin ; en les méditant devant la très-pure Adolescente du Temple, il sera facile de découvrir que toutes ces magnificences n'étaient qu'une similitude par laquelle le Seigneur disposait Marie à être son tabernacle vivant. Il en

Marie se montre aussi dans le Livre divin; elle s'y montre afin que l'on voie mieux son Fils, car c'est pour Lui qu'elle vit; Il est la fin de tous ses actes. On ne peut dire alors l'étendue et la beauté des horizons que l'âme a parfois devant elle : formes de la religion, sacrifices, sacrements, cérémonies, symboles, figures, événements, prophéties, miracles, révolutions, tout s'explique, tout est à sa place, tout a sa raison et sa portée; tout conspire à un but unique. Dans ce système vivant où entre l'univers entier, cette humble et

est ainsi du chapitre xxix[e] des Paralipomènes, livre I[er], et des chapitres II[e], III[e], IV[e], V[e], VI[e], VII[e] livre II.

Si l'on médite le chapitre xxv[e] de l'Ecclésiastique ; le VII[e] de la Sagesse ; les VIII[e] et XXXI[e] des Proverbes, le Cantique des cantiques tout entier, et les chapitres XXI[e] et XXII[e] de l'Apocalypse, on entrera en quelque sorte dans l'intérieur du Cœur de *Mater-Admirabilis* pour y contempler l'ensemble et le détail de toutes ses vertus.

Les passages suivants du livre d'Esdras et d'Aggée sont la description réelle des lieux habités par la très-sainte Enfant, dans le Temple de Zorobabel.

I[er] chapitre d'Esdras du	v. 1[er] au 10[e], livre I[er].	
II[e]	—	v. 68[e] et 69[e].
III[e]	—	v. 7[e] 13[e].
IV[e]	—	v. 1[e] 10[e].
II[e] chapitre d'Aggée	v. 7[e] 10[e].	

Dans les Psaumes le trop grand nombre de citations, ayant rapport à la très-sainte Vierge, empêche de rien indiquer ; aussi saint Bonaventure a-t-il composé un Psautier en l'honneur de Marie. Ce qui est dit de Jésus, il le dit de Marie avec une grâce et un charme parfaits.

Le saint Évangile, lu devant *Mater-Admirabilis*, prend, pour l'âme qui le médite, des clartés nouvelles dans tout ce qui a rapport à la vie de Notre-Seigneur et de sa divine Mère.

On peut encore méditer à ses pieds, avec profit, les prières liturgiques, composées en son honneur, ainsi que l'office de ses fêtes.

chaste Enfant, qu'on voit là filer dans le Temple, prend des proportions prodigieuses et apparaît dans une splendeur inouïe. Parce qu'elle est la tige de Jessé sur laquelle la fleur éternelle doit éclore ici-bas, parce qu'elle sera la Mère de Celui que tout regarde et qui doit tout sauver, elle est aussi un centre à qui tout se rapporte : Dieu et le monde convergent vers elle et se touchent en elle. C'est en elle, en son très-saint Cœur, en son sein virginal qu'ils doivent se réconcilier et s'embrasser : c'est là son titre, la forme de sa prédestination, le sens de sa création, l'idéal de sa vie, la suprême vérité de son être. On comprend donc pourquoi cette Enfant de treize ans est déjà appelée la Mère Admirable; elle est cela pour Dieu. Aux yeux du Créateur, ce paradis terrestre est déjà habité par le nouvel Adam; cette arche contient déjà la manne ; cette toison de Gédéon est déjà baignée de rosée, ce temple est déjà la résidence de Dieu ; cette Vierge a déjà enfanté le Sauveur, et le Fils la salue dès maintenant en lui disant : « MON ADMIRABLE MÈRE ! »

Nous ne pouvons ici, on le conçoit, que mettre sur la voie et encourager au voyage. Qu'on l'entreprenne humblement et avec confiance ; qu'on essaye de lire la Bible aux pieds de la douce et sainte Madone ; qu'on y médite surtout les passages qui la regardent plus directement, nous ne doutons pas qu'après un peu de temps on ne soit dans le sentiment des gens de Samarie, disant à leur heureuse et zélée concitoyenne : « Ce n'est plus à cause de vos paroles que nous

« croyons, car ce que vous nous annonciez, nous « l'avons vérifié par nous-mêmes [1]. »

II

DEUXIÈME PRÉSENT DE MATER-ADMIRABILIS.

L'amour de l'oraison.

L'intelligence des saintes Écritures est une semence génératrice, une grâce mère qui en produit bien vite une autre : LA GRACE DE L'ORAISON. Ce que l'œil a lu dans les textes sacrés, ce que l'esprit a conçu, le cœur fidèle le repasse ; « il le rumine, » dit David ; il s'en nourrit, il s'en rassasie.

Ainsi fit toujours la sainte Vierge. L'Évangile raconte par deux fois que ce qu'elle entendait dire de divin, elle en conférait dans son cœur [2].

Cette grâce, que la très-sainte Adolescente a reçue en plénitude, elle la donne à ses amis. Que de fois n'a-t-on pas vu les âmes qui s'étaient converties aux pieds de *Mater-Admirabilis* devenir, en peu de temps, habiles dans la science de la méditation !

Ne nous en étonnons pas, et essayons de raconter les chemins que la *Vierge du Lis* fait parcourir à ses privilégiés.

Quand une âme commence à être replacée dans la droiture et la simplicité de sa création, par la grâce

[1] S. Jean, IV, 42.
[2] S. Luc, II, 19, 51.

des sacrements, ses puissances intellectuelles se dégagent peu à peu des ténèbres qu'elles avaient contractées dans l'état du péché... A cette clarté nouvelle, l'âme distingue un monde nouveau : le monde spirituel, le monde de l'oraison. Au début, l'âme s'étonne, elle appréhende de marcher; elle cherche, elle prie... Bientôt la Très-Sainte Vierge vient à son secours, et lui offre de la guider dans ces régions qu'elle-même a si souvent parcourues. Elle prend, pour arriver à ce but, la route qu'elle a déjà prise pour convertir d'abord cette âme à l'ordre et à la pureté. Elle se fait voir méditant, faisant oraison, comme elle s'est d'abord montrée ordonnée et pure. Elle donne avec la lumière, la grâce de l'imiter dans ses habitudes méditatives, ainsi qu'elle a déjà donné celle de régler les affections désordonnées de l'âme.

Cette grâce d'oraison, si éminente dans l'ordre spirituel, n'a ordinairement rien de sensible; elle descend doucement dans l'esprit et dans le cœur de celui qui devient l'ami de *Mater-Admirabilis*, comme la rosée pénètre la terre desséchée par les ardeurs du soleil. La contemplation de la pieuse image est singulièrement propre à favoriser cette grâce d'oraison. Cette vue sépare, isole, élève, transporte... On respire un autre air; on est dans un autre pays, aride pour les sens, merveilleusement fécond et riant pour l'esprit. On dit à Marie : « Où est votre âme, ô céleste Enfant?
« Vos mains sont au repos; vos lèvres sont muettes;
« vous êtes immobile; mais il est impossible de ne
« pas voir que c'est à force d'être occupée et active au

« dedans. Que faites-vous? A qui parlez-vous? Que « voyez-vous? Vous êtes seule; aucune voix, aucun « bruit n'arrivent jusqu'à vous. Si quelque son venait « frapper votre oreille, tout nous donne à penser que « vous ne l'entendriez pas? Qu'écoutez-vous donc et « qu'entendez-vous? Ah! quand me direz-vous quel- « que chose de votre secret? Quand me sera-t-il donné « d'entrevoir ce que vous voyez ou de saisir quel- « ques-uns des actes divins qui vous charment? »

La paix que l'on goûte en s'identifiant, ne serait-ce que quelques minutes, au délicieux recueillement de Marie, laisse toujours un besoin de récollection habituelle. Retrouver le sentiment de cette paix divine, écarter ce qui y met obstacle, amoindrir ce qui peut l'altérer, c'est le désir ardent et continuel de l'âme; elle y travaille presque instinctivement. Elle pourra bien se distraire, s'éloigner même du centre où la lumière lui a apparu... Mais Marie la poursuit, et, un jour, vaincue par cette miséricordieuse insistance, elle se fixera, pour n'en plus sortir, dans ce saint exercice dont Marie est la maîtresse.

Que la sainte Vierge est humble dans la direction qu'elle prend alors de l'âme! Elle veut bien la guider, mais non en être le terme... la porter en ses bras, mais non pas l'arrêter... Conduire les âmes, c'est, pour Marie, les faire passer à Jésus... c'est les remettre à son divin Fils; car dès qu'elle les voit éprises de l'amour de l'oraison, cette Mère très-prudente efface peu à peu le sentiment de sa propre présence, et c'est Jésus-Christ qu'elle nomme à son amie... c'est Jésus-Christ qu'elle

lui montre... Elle lui apprend à le connaître, et elle déroule à ses yeux les mystères de la vie humaine du Fils de Dieu ; mystères dont elle fut la confidente, le témoin, la coopératrice et la première adoratrice. Conduite ainsi par Marie, l'âme habite successivement Nazareth, Bethléem, les routes de l'Égypte, Nazareth encore, Cana, les bourgades de la Judée illustrée par les pas du Sauveur...; plus tard, elle ira jusqu'à la Cène, jusqu'à Gethsémani, jusqu'au Calvaire, jusqu'au sépulcre..., et à chaque mystère qu'elle médite, elle trouvera les grâces de pureté, de détachement, de sacrifice, qui y correspondent, et que Marie aura disposées pour elle.

De cette douce tranquillité, savourée devant l'image de *Mater-Admirabilis*, aux travaux douloureux du Calvaire, il y a des abîmes à franchir. Mais cette longue route qui s'étend du lieu des saintes préparations à celui des suprêmes immolations, du Temple au Golgotha, de l'oraison au sacrifice, Marie l'a suivie la première. Elle y conduit donc ses amis, et quand ils sont fidèles, il n'y a pas à craindre qu'elle les laisse en chemin. Ses conduites sont sûres, fermes, vaillantes, et cependant elles conservent ce caractère de simplicité facile et de douce paix qui semble le signe propre de l'action de Marie.

L'important est de commencer à méditer, en esprit de foi, près de la très-sainte Adolescente, de s'exercer sous ses yeux dans cette science dont elle est l'enseignement vraiment sensible. Il faudra s'abandonner ensuite à elle pour recevoir, de sa main, les épreuves de

tout genre sans lesquelles on n'arrive point à la perfection de la vie intérieure, c'est-à-dire à la plénitude de la vie de Jésus-Christ et à la ruine de la vie propre.

III

TROISIÈME PRÉSENT DE MATER-ADMIRABILIS.

L'amour du Très-Saint Sacrement.

Ces grâces de méditation et d'oraison, écloses aux pieds du Lis d'Israël, ont enfin d'ordinaire une dernière floraison; elles produisent un fruit d'un prix rare et d'une saveur exquise : c'est un amour éclairé, tendre, ardent, familier de la très-sainte Eucharistie qu'on pourrait appeler LA GRACE DU SAINT-SACREMENT. A beaucoup d'égards, l'Eucharistie est le don de Marie ; elle a plus faim de nous le communiquer que nous d'y participer. C'est de sa chair qu'est formée cette chair ; c'est de son sang qu'est sorti ce sang; c'est son consentement libre qui d'abord a donné passage à cette incomparable effusion de l'amour infini.

En outre, là est la grande religion de Jésus-Christ, et partant de l'Église envers le Père ; là est l'adoration parfaite, l'action de grâce équivalente, la réparation consommée, la propitiation infaillible, la prière qui pénètre les cieux. Là est la manifestation suprême des perfections de Dieu, l'exercice plénier de ses droits, l'entière satisfaction de tous ses bons plaisirs; là est l'école de toute sagesse, le trésor de toute grâce,

l'aliment de toute vertu, le souverain bien des âmes, la substance de leur gloire et de leur béatitude. Tout ce qu'il y a en Marie de religion, de piété, de charité, de zèle, la presse donc de tourner du côté de l'Eucharistie les âmes qui s'ouvrent à elle et suivent ses impulsions.

Marie adolescente elle-même, dans la contemplation où elle nous apparaît plongée, exprime, au suprême degré, cette attente indéfinissable qui s'empare du cœur à l'approche d'un bien pressenti, mais non encore recueilli; et l'âme unie à celle de la divine Enfant ressent un besoin inénarrable de ce qui fait l'objet des plus ardents désirs de la future Mère de Jésus... Bientôt cette âme arrive à se rendre compte que, tandis qu'elle s'unit à Marie adolescente, il lui manque à elle aussi la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

De son côté, *Mater-Admirabilis*, dans sa modestie, paraît confuse de recevoir tant d'honneur et d'amour; il lui tarde de substituer à son humble personne, la personne adorable de son divin Fils, se réservant de rester canal très-pur, moyen sûr et facile pour aller à Dieu; aurore de la vérité, signe d'espérance, gage de la vie et du salut.

C'est alors que, dans le silence et la paix des parvis du Temple, sans attendre que l'ange Gabriel la salue, à Nazareth, bénie entre toutes les femmes, Marie s'empresse d'offrir généreusement, et par anticipation, à ses disciples de choix CELUI-LA même qui n'est encore en elle, au moment où on la contemple, que par la

Foi, l'Espérance et la Charité. C'est ce don précieux que l'on peut appeler LE ROYAL PRÉSENT DE MATER-ADMIRABILIS A SES PRIVILÉGIÉS. Et en donnant, pour ainsi dire, son divin Fils, elle le donne, par préférence, caché, mystérieux, silencieux, intérieur, tel enfin qu'on le trouve maintenant sous les espèces eucharistiques ; car, nous l'avons déjà dit, il est remarquable que les dévots à *Mater-Admirabilis* deviennent toujours très-épris de l'auguste Sacrement de l'Eucharistie.

Par quel enchaînement divin l'âme trouve-t-elle, aux pieds de la Mère Admirable, l'amour du saint Tabernacle, comme fond dernier d'une dévotion qui l'a premièrement attirée vers une pure, modeste et laborieuse Vierge du Temple de Jérusalem ? C'est que méditant les mystères, la vie, les états, les vertus de Marie adolescente, on est en face du Tabernacle vivant que Dieu s'est choisi lui-même ici-bas. A force de le regarder, on est pénétré de la douce lumière qu'il rayonne ; par cette lumière et dans cette lumière même, on arrive à découvrir le foyer d'où elle émane, et ce foyer sacré, c'est JÉSUS, dont Marie est toute pleine, dont elle va s'emplissant chaque jour davantage, jusqu'au jour où, sous l'action suprême du Saint-Esprit, elle le concevra, l'enfantera selon la chair, devenant alors CE pour quoi elle-même a été conçue et enfantée, c'est-à-dire la MÈRE ADMIRABLE.

Et quoique, dès qu'il est né humainement, son divin Enfant semble se détacher d'elle, cela n'est que pour les yeux : Marie reste plus unie à lui et intérieure-

ment plus remplie de lui qu'auparavant, en sorte qu'elle le contient et le garde toujours. Elle est pour sa part, et très-éminemment, ce que sont nos tabernacles et nos autels : un lieu principal de la vie, du sacrifice et de toute la religion de Jésus-Christ. Alors, quoi de plus naturel, et presque de plus obligé que de passer d'elle à nos temples? Aussi bien, nous voyons nos temples, et nous ne voyons plus Marie; et encore que d'une certaine manière nous trouvions Jésus dans sa Mère, ce n'est pas comme au Tabernacle où nous avons, où nous mangeons sa chair, son sang, son âme et sa divinité. Comme plus on a Jésus, plus on désire l'avoir, le Jésus de Marie, trouvé dans l'oraison donne faim du Jésus de l'autel, adoré en présence et mangé dans la communion.

De plus, Jésus est le divin *aboutissant* de la vie de Marie; elle n'est que pour lui, elle ne va qu'à lui et ne mène qu'à lui. Et de même, pour ce qui est de nous, voyageurs sur la terre, l'Eucharistie est l'aboutissant de la vie de Jésus : il y résume tous ses états, il y consomme tous ses mystères, il y renferme toutes ses grâces, il y fait tous ses dons. Béthléem, Nazareth, Jérusalem, le Calvaire, tout nous pousse à l'autel chrétien, à l'immolation mystique qui s'y fait, au séjour que Jésus daigne y prendre, enfin à cette merveille incomparable, à ce trésor inépuisable, à ce don au-dessus de tout don, à ce culte parfait, à cette plénitude de la vie, à cette substance totale de l'amour, de la sainteté et de la joie qui se nomme l'Eucharistie !

C'est ce que nous pouvons dire de ces harmonies

secrètes qui lient si manifestement et si intimement la dévotion de *Mater-Admirabilis* avec le culte et l'amour du très-saint Sacrement. La lecture des Livres saints et l'oraison feront trouver bien d'autres choses......

Marie, Jésus, l'Eucharistie sont trois noms et comme trois progrès d'une lumière divine ; comme l'aurore, le matin et le midi sont trois noms et trois progrès du même jour...

On le voit maintenant : le présent le plus précieux que *Mater-Admirabilis* puisse faire à ses privilégiés, c'est bien l'amour de Jésus dans l'Eucharistie ; c'est le présent qui renferme tous les autres. L'attrait du saint Tabernacle est LA DÉVOTION ROYALE avec laquelle une âme peut se soutenir au milieu de ses défaillances et de ses combats... Avec les joies du saint Tabernacle, elle peut se passer de toutes les jouissances terrestres... et, si ces joies lui sont refusées, avec la foi seule du saint Tabernacle, cette âme peut traverser la vie en se disant : « Là, près de moi, habite Celui qui ordonne tous les événements d'ici-bas, qui « domine tous ses ennemis par son silence et sa pa« tience ; Celui qui faisait les délices de Bethléem et « de Nazareth... Celui qui est mort et ressuscité pour « l'amour de moi... Celui qui est le bonheur des « saints, la joie du ciel, la force des justes. Je puis « à toute heure m'agenouiller à ses pieds, lui ouvrir « mon âme, me reposer, me refaire près de lui... Je « puis le recevoir dans mon cœur, vivre à ses côtés, « mourir sous ses yeux pour le rejoindre enfin dans

« le séjour de la gloire... Vraiment, que me manque-
« t-il sur la terre?.. Et quand ma foi chancelle, quand
« la tentation m'incline vers les choses inférieures et
« sensibles, je regarde mon Admirable Mère... Elle
« me pacifie, me soulève, m'isole, jusqu'au moment
« où, me voyant disposé de nouveau, et par elle, à re-
« cevoir une grâce supérieure, elle présente son divin
« Fils à ma contemplation, à mon respect, à mes ado-
« rations, à mon amour. »

C'est le dernier mot que *Mater-Admirabilis* nous dit ici-bas....... Au ciel, le reste!...

PRIÈRE.

O Jésus! vivant en Marie, venez et vivez en nous : dans votre esprit de sainteté, dans la plénitude de votre puissance, dans la perfection de vos voies, dans la vérité de vos vertus, dans la communion de vos divins mystères. Dominez en nous sur toutes les puissances ennemies, dans la vertu de votre esprit et pour la gloire de votre Père. Ainsi soit-il!

Le Pèlerinage de la Mère Admirable à Brouzet et à Bouquet.

Une page bien importante pour la gloire de *Mater-Admirabilis* vient de s'ajouter à ses archives; nous sommes heureux de la reproduire ici textuellement.

Un ecclésiastique français arrivait à Rome, en 1855, et

était conduit par un heureux hasard aux pieds de la Mère Admirable, quelques heures seulement après son entrée dans la Ville Éternelle. Il se consacrait d'instinct à la très-sainte Vierge et prenait la résolution de venir visiter souvent le sanctuaire, où il avait trouvé pour la première fois, à Rome, l'image de sa Mère. Cette promesse, qu'il tint avec fidélité, lui fournit l'occasion d'obtenir par l'intercession de *Mater-Admirabilis* des grâces nombreuses; et lorsque, cinq ans après, il quittait Rome, il promettait à Marie adolescente de faire tout ce qu'il pourrait pour répandre son culte en France.

Or, comme on causait un jour, dans une famille chrétienne, des moyens à prendre pour convertir les pauvres protestants d'un vaste pays, le jeune prêtre romain pensa que son Admirable Mère était celle qui pouvait seule triompher de l'erreur. Elle l'a fait si souvent, au dire de l'Eglise! Il propose avec hardiesse l'érection d'une statue sur un des pics les plus élevés du diocèse de Nîmes, le pic de Bouquet. « Marie, dit-il, fera comme son Fils; lors-« qu'elle sera élevée de terre, elle attirera tout à Elle. » On rit d'abord de son audace, ce qui l'obligea depuis à donner à son projet, toutes les fois qu'il avait occasion d'en parler, un caractère de témérité qui le faisait néanmoins peu à peu accepter des plus prévenus de ses auditeurs.

Bouquet est une haute montagne, isolée au milieu d'une vaste plaine, et au-dessus de laquelle se trouve une petite tour carrée, communément appelée le *Guidon*, élevée jadis pour des études géographiques. Du sommet de Bouquet les regards se perdent, au nord, dans les montagnes du Vivarais, trempées des sueurs de saint François Régis, et, grâce au zèle de cet apôtre, fécondées par la rosée céleste des bénédictions divines. C'est le côté le plus riant

du tableau. A l'ouest, on aperçoit les rudes cimes des Cévennes, d'où l'on croit voir descendre comme un tourbillon les hordes armées des Camisards, que les bataillons du grand roi ont eu tant de peine à contenir. Dans la plaine se trouve le pont sur lequel le maréchal de Villars fut obligé de conclure avec leur chef une paix chèrement achetée. Si l'on décrit un cercle en prenant le *Guidon* comme centre et ce pont célèbre comme limite, on rencontre le boulevard de l'hérésie. Le protestantisme est là comme en un tombeau, dévoré lentement par les germes de mort qu'il porte en lui-même, mais conservant encore assez de force pour faire sentir les étreintes de la plus vive oppression aux débris de la foi catholique sauvés du naufrage général. D'où Marie adolescente pourrait-elle rayonner avec plus d'utilité pour de pauvres âmes, marquées du sang de Jésus-Christ?

Le 12 juillet 1863, fut pour le village de Brouzet, situé au pied de la montagne de Bouquet, un jour de grande fête. La population catholique, longtemps malheureuse et opprimée, venait de secouer un joug porté avec une patience et des sacrifices héroïques. Elle célébrait la fête de l'érection d'une succursale, qui devait assurer la présence d'un prêtre au milieu d'elle et fixer, d'une manière permanente, l'établissement religieux dont elle avait été privée depuis soixante ans.

L'étudiant des universités romaines profita de ce moment pour proposer à la population de prendre la Mère Admirable pour gardienne et protectrice de la communauté naissante. Moins préoccupé des difficultés à vaincre que du bien des âmes et de la gloire qui en reviendrait à Marie, il émit le vœu de voir bientôt une chapelle et une statue de *Mater-Admirabilis* élevées au sommet de la montagne de Bouquet. En descendant de chaire, il

tendit la main pour la *Mère Admirable de Bouquet*, et les fidèles répondirent à son appel avec une générosité qui tenait du prodige.

Quelques instants après, la très-sainte Vierge voulut elle-même lui donner raison et justifier ses espérances. Au moment où la foule conpacte se pressait devant l'église, afin de recevoir les autorités de l'arrondissement, convoquées pour le grand jour, le canon, qui portait depuis la veille aux quatre vents du ciel l'annonce joyeuse d'un triomphe, allait devenir un instrument de tristesse. Le bronze éclate par l'imprudence ou plutôt par l'enthousiasme mal contenu de l'artilleur qui servait la pièce; mais la main de la Mère Admirable dirige les fragments terribles: ils traversent un groupe de 200 à 300 personnes, sans faire aucun mal, et vont porter au loin la dévastation, qui n'est pas pour les enfants de Marie. Tout le monde alors crut au projet annoncé le matin, à la messe solennelle, et l'on se mit à l'œuvre pour le réaliser. Ce que veut la foi des peuples, ce que Marie approuve visiblement, ne saurait manquer de réussir.

Six mois après cet événement, une brochure fait connaître la Mère Admirable et parle du projet de glorification dont elle doit être l'objet. Les aumônes arrivent avec autant d'abondance qu'il le fallait pour permettre la consécration d'une chapelle de l'église paroissale à Marie adolescente. Le 5 mai 1864, la population assiste avec bonheur à la bénédiction d'un tableau peint par l'auteur même de la fresque miraculeuse de la Trinité-du-Mont. Enfin, le 10 juillet suivant, cinq à six mille personnes font l'ascension de la montagne, qui va devenir un Calvaire, où Notre-Seigneur sera immolé pour la première fois depuis le commencement du monde, et au sommet duquel on verra aussi Marie debout, assistant au sacrifice

de son Fils. C'est une statue provisoire que l'on a élevée; les ressources n'ont pas encore permis de songer à quelque chose de définitif.

On accourt de toutes parts à une fête qui, dans la pensée première des ordonnateurs, ne devait avoir ni un tel retentissement ni une pareille splendeur. Pendant toute la journée les hymnes liturgiques et les chants pieux remplissent les airs. Vers le soir, chaque pèlerin s'en retourne emportant une médaille de la Mère Admirable, les chefs de famille une image et une notice destinée à répandre le culte de Marie Adolescente. On ne se sépare qu'avec l'espérance de se retrouver dans un an sur la montagne; et tandis que les plus faibles pourront se reposer, à Brouzet, dans la chapelle consacrée à *Mater-Admirabilis*, les plus forts graviront les hauteurs pour protester avec unanimité d'une union que Marie a formée, et qu'elle conservera pour la plus grande gloire de son divin Fils Jésus-Christ.

Le pèlerinage est fondé. La *Mère Admirable* est après Jésus l'objet de l'amour des populations des arrondissements d'Alais et d'Uzès. Brouzet et Bouquet renaissent et acquièrent une gloire, reflet de *Mater-Admirabilis*. Enfin Le *Guidon* cesse d'être un point géographique pour devenir un centre religieux, un foyer d'édification et de prière, le trône de la Mère Admirable, à qui honneur et gloire soient rendus maintenant et dans les siècles des siècles!

TRENTE ET UNIÈME JOUR

ADIEUX A MATER-ADMIRABILIS

Depuis un mois, notre esprit et notre cœur se sont voués au souvenir de *Mater-Admirabilis*, de Marie Adolescente dans le Temple. Dans cette contemplation simple, facile, habituelle du grand mystère de la vie cachée de la future Mère de Dieu, nous avons souvent répété dans le silence et dans l'isolement du créé : « Plus de monde!... plus de préoccupations du temps!... « Marie pour voie... Marie pour modèle... Marie pour « aller à Jésus! » Si nous avons dit cela, nous avons atteint le but des méditations sur les premières années de la très-sainte Vierge; car *Mater-Admirabilis* ne se présente à nous en réalité que pour nous offrir un type sensible d'un certain état intérieur qui nous place dans une région spirituelle, que l'on peut appeler *la région supérieure du saint oubli des choses terrestres.*

Dans cette sphère d'isolement et d'indifférence volontaires, nous nous trouvons, par la grâce propre de *Maïter-Admirabilis*, merveilleusement aptes à nous approcher de Celui qui désire ardemment nous couvrir, nous pénétrer des dons de sa divine bonté. La dévotion à *Mater-Admirabilis* est bien réellement une dévotion de recueillement, de détachement du dehors, de fuite vers le dedans, d'aspiration à l'invisible, d'ascension par-dessus le monde des sens, et par suite, une dévotion qu'on peut nommer immaculée; car elle tend directement et efficacement à réaliser dans l'âme qui s'y livre cette parole de l'Époux à l'Épouse : « Tu es toute belle, ô ma bien-aimée! il n'y a pas de tache en toi. » Cette séparation et cette pureté immaculée s'expliquent l'une l'autre : pour être immaculé, il faut être séparé, et quand on est séparé, par le fait même on est immaculé, puisqu'on ne touche plus qu'à Dieu, dont la pureté et la sainteté se communiquent à l'âme, ainsi que la lumière pénètre la transparence de certains corps matériels.

Pour résumer la dévotion à *Mater-Admirabilis*, nous dirons que cette très-pure Adolescente offre aux regards l'image d'une créature qui est restée où l'a établie l'acte divin qui l'a créée. Cette vue dispose merveilleusement les âmes à s'élever, en se dégageant, elles aussi, du sensible. L'expérience de vingt années a prouvé que, par une grâce particulière que nous appellerons GRACE DE MARIE ADOLESCENTE, certaines âmes, et c'est le plus grand nombre, se sentent

entrer dans le monde intérieur du Cœur de la très-sainte Vierge.

Mais que voit l'âme une fois entrée dans ce monde immaculé? Qu'entend-elle dans ces régions où le bruit confus des rumeurs humaines n'arrive plus? C'est un univers intérieur où la beauté incréée se révèle sous des formes plus excellentes, plus nombreuses, plus variées que celles qu'on voit dans la nature. Aucune âme n'y voit tout; mais la moindre vision qu'on y a donne plus de lumière, d'amour et de joie, que n'en donnera jamais la connaissance la plus étendue et la plus parfaite.

Nous avons essayé de faire connaître quelques traits des magnificences que *Mater-Admirabilis* aime à laisser entrevoir à ses privilégiés; mais nous n'avons fait qu'ouvrir une voie, afin d'engager les âmes à venir contempler, aux pieds de la très-sainte Fileuse du Temple, non-seulement les mystères de son adolescence, mais aussi ceux de sa vie tout entière. Car l'enfance de Marie est la porte qui donne entrée au virginal sanctuaire de son Cœur, où vont s'accomplir tous les mystères de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, depuis Bethléem jusqu'au Calvaire; et les contempler dans l'intérieur de son Admirable Mère, c'est les voir dans le miroir le plus limpide qui les ait jamais réfléchis; c'est les voir dans leur source.

Qu'on en fasse soi-même l'expérience, et l'on pourra s'assurer qu'une grâce singulière d'oraison est attachée à la simplicité et à l'humilité avec lesquelles on s'adresse d'abord aux mystères de l'enfance de la Mère

de Dieu : mystères qui, après nous avoir mis dans la séparation des choses de ce monde, nous font pénétrer dans tous les actes de la vie de cette Vierge sainte pour nous introduire ensuite dans la vie de Jésus, dans le désert sacré des communications célestes.

Entrer dans de plus grands détails serait superflu. Les âmes qui deviendront *intimes* de *Mater-Admirabilis*, après un quart d'heure d'oraison passé avec elle, dans les parvis du Temple de Jérusalem, connaîtront des choses mille fois plus belles que tout ce que nous pourrions écrire. Il suffit donc d'entrer dans la VOIE DE MARIE, et bientôt on s'écriera avec Élisabeth : « D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu daigne venir à moi[1] ? » Une fois que Marie descend vers une âme, TOUT est dit à cette âme en son temps et comme il convient qu'elle l'entende.

Chercher à divulguer les communications intérieures qui se font alors entre la sainte Vierge et ses privilégiés, serait divulguer le secret de la Reine qu'il est bon de garder comme celui du Roi. C'est bien le même au fond; mais il ne se révèle pas dans la même langue... ou, si l'on veut que ce soit la même langue, les mots dans lesquels la Reine le confie, et surtout l'accent qu'elle y met, ne sont pas ceux du Roi. Le Roi est magnifiquement grand ; il parle comme par éclairs!... La Reine est ineffablement douce ; sa parole est comme la rosée qui tombe!... Le Roi est Père, la Reine est Mère!... Le Roi dit le VERBE;

[1] S. Luc, I, 43.

la Reine dit JÉSUS!... Mais on ne peut guère parler ni de l'un ni de l'autre; il faut goûter et voir; et la vérité est que celui-là seul entend bien ces choses, qui en a fait personnellement l'expérience. Allons donc à *Marie enfant*, à *Marie adolescente ;* et le péché fuira loin de nous. Écoutons, et nous aurons *la grâce de la voie et de la vie.* « Elle donne des fleurs odorantes, et ces fleurs deviennent des fruits de gloire et d'abondance. Elle est la Mère du pur amour et de la crainte, de la science et de la sainte espérance[1]. » Elle est la MÈRE ADMIRABLE, MATER-ADMIRABILIS !

[1] Eccli., XXIV, 24.

A. M. M. G.

ÉLÉVATION A LA TRÈS-SAINTE ADOLESCENTE

Dans le Temple.

Vierge bénie entre toutes les vierges, c'est avec bonheur que je vous vois cacher dans le Temple de Jérusalem les grâces inestimables dont Dieu vous a remplie. Le monde n'était pas encore digne de les apercevoir. Je vènère, en vous, ce terrain virginal où Dieu va déposer le fruit divin de son amour.

Le Temple est pour vous le jardin fermé du Cantique. La rosée du Seigneur tombe sur vous, continue et féconde. Le Christ germe de vous comme un lis; sa racine pousse avec force comme celle des plantes du Liban ; ses branches s'étendent en vigoureux rameaux; sa gloire est celle de l'olivier, son parfum, celui de l'encens[1]. Mère future et très-admirable de mon Dieu, laissez-moi vous admirer de plus près. Laissez-moi dire un mot des secrets que vous me révélez! Avant d'adorer Jésus dans vos bras, et penché sur votre Cœur, c'est votre Cœur que je vénère. Je le proclame après celui de Jésus le chef-d'œuvre de la créa-

[1] Osée, XIV.

tion. Tout ce qui avait été vertu avant vous, au ciel et sur la terre, vous le résumez en vous seule ; tout ce qui sera vertu après vous, seule vous l'exprimez déjà en une perfection sublime. Je vénère en vous la femme chrétienne par excellenc, et je recueille près de vous tous ces fruits de vertus qui feront plus tard les jeunes filles, les mères, les veuves de la sainte Église. Mais vous m'apparaissez plus belle encore : c'est comme Vierge des vierges que je vous salue dans le Temple, comme le type parfait des âmes consacrées à Dieu par les vœux de la Religion.

La première, vous avez fait entendre le cantique de la pauvreté, de la chasteté, de l'obéissance ; cantique qui permet aux hommes de louer Dieu comme le font les anges ! Près de vous tout ce que l'état religieux offre de charme, de sécurité et de paix se retrouve avec sa grâce primitive : la virginité avec ses isolements, la solitude avec ses silences, le désert sacré avec ses clôtures impénétrables, la modestie avec ses voiles, le recueillement avec ses prières, le travail avec ses saints offices... Tout ce qui assure l'innocence, tout ce qui entretient et calme à la fois ses pudiques alarmes, tout ce qui la fait courir dans les voies de la perfection !...

C'est vous, ô Enfant admirable, qui inaugurez cette nouvelle alliance qui s'appelle du doux nom de paix et qui est toute fondée sur l'amour ! Vous parlez avec Dieu la langue de l'amour, la langue de l'âme réparée, la langue de l'homme innocent, la langue des anges !

Femme incomparable de l'Écriture, vous avez découvert la perle perdue depuis quatre mille ans! Vous avez appelé vos voisines, et, dans votre joie, vous leur avez appris cette vie supérieure de la créature, qui croit n'en pouvoir jamais faire assez pour se séparer du créé et se mieux unir à son Créateur... cette vie du véritable exil, où tout est compliqué, vide, froid et insipide, si ce n'est le souvenir et l'attente de Dieu!

Laissez-moi donc m'agenouiller devant votre Cœur virginal, sainte Fileuse du Temple! Laissez-moi admirer en vous ces grâces qui vont devenir le germe de tous les ordres de l'Église. De la surabondance de vos mérites, très-sainte Adolescente, l'Église constituera un trésor réservé, où toutes les âmes d'élite viendront puiser pour atteindre la plénitude de leur vocation.

Les pasteurs s'approcheront, et, comme les bergers de Bethléem, vous les consolerez et vous les fortifierez durant les longues veilles de la nuit qui semble près de s'étendre sur le monde...

Les religieux s'approcheront, et ils trouveront en vous l'esprit d'immolation qui les fera demeurer sur l'autel comme des victimes qu'on égorge.

Les prêtres s'approcheront et vous leur apprendrez à offrir, dans la pureté, l'Agneau de Dieu.

Les hommes de la génération présente s'approcheront, et, dans ces temps laborieux, vous en ferez les ouvriers de la vérité et de la justice, pour mettre un terme aux grandes iniquités, essuyer les larmes des

faibles et hâter cette moisson divine qui nourrira les âmes d'une plus abondante et plus efficace effusion de la lumière divine.

Les jeunes gens s'approcheront, et vous leur donnerez le courage de la lutte ; vous leur apprendrez l'emploi de la force, et, renonçant à cet avenir matériel de faux biens, de plaisirs décevants, de paresse immorale, d'ennuis et de désenchantements prévus, ils iront, eux aussi, travailler à la vigne du Maître.

Les Mères s'approcheront, et elles sauront de vous comment on se rend apte à préparer, par le sublime devoir de l'éducation, les germes de l'avenir ; quelle est la force qui raffermit, bénit et glorifie la famille, et, par la famille, la société tout entière.

Les jeunes filles s'approcheront, et votre modestie, s'insinuant en elles, leur fera connaître ses charmes, mille fois plus aimables que tous les prestiges de la vanité et toutes les séductions du monde.

Les fidèles de tous les âges et de toutes les conditions accourront de toutes parts, et vous leur donnerez, en abondance, ces grâces de pureté, de dévoûment, de patience, de douceur et de force qui les feront passer, à leur tour, dans cette grande et unique oblation des élus que la sainte Épouse de Notre-Seigneur, depuis les jours du Calvaire, ne cesse d'offrir à son divin Époux.

CONSÉCRATION A MATER-ADMIRABILIS

Pour la fin de son Mois.

O Marie ! Mère vraiment admirable, recevez de mon cœur le plus filial hommage ! Près de vous, pendant les journées que nous venons de passer ensemble dans le Temple, mon âme s'est trouvée isolée de tout sujet de trouble, et je me suis reposée dans une solitude et un silence consacrés par vous. Vous purifiez, quand on vous regarde ; vous séparez, quand on vous aime, vous pacifiez, quand on pense à vous. Désormais, je veux passer mes jours à chercher le germe de toutes les perfections dans les vertus cachées que vous pratiquiez pendant votre très-sainte adolescence, à l'ombre du saint des saints. Ces vertus ont attiré le Verbe Éternel du sein de son Père sur la terre, et elles sont oubliées... Vous avez daigné m'en découvrir quelques traits admirables dans la méditation, je vous demande maintenant d'en envelopper et d'en pénétrer mon âme.

Je vous supplie de soutenir ma langueur, d'effacer

mes souillures... O Mère immaculée! guérissez-moi et guérissez tous les pauvres pécheurs des plaies de la faute originelle dont nous portons tous, hélas! les honteux vestiges. Présentez-nous, vous-même, à votre divin Fils : par la vertu de son précieux sang il rendra la santé à nos âmes, la joie à nos cœurs; et nous pourrons nous unir aux deux Cœurs les plus purs du ciel et de la terre : à celui de Jésus, à celui de Marie.

Aimable fleur des champs, lis très-pur des vallées, faites-nous passer de pureté en pureté, maintenant et jusqu'à l'heure de notre mort. A ce moment suprême, soyez notre avocate, et daignez ajouter à l'insuffisance de nos actes quotidiens les mérites surabondants des vôtres!

Et maintenant, ô mon Admirable Mère! recevez mon esprit, prenez mon cœur, ma volonté, ma liberté tout entière. Tout ce que j'ai, tout ce que je suis, je vous l'offre sans restriction, afin que vos mains virginales le présentent à JÉSUS. La seule faveur que je vous demande et que j'espère obtenir de votre Cœur maternel, c'est l'amour de Dieu et votre amour... Ces dons suffisent à mes désirs.

AD MAJOREM MARIÆ GLORIAM!

PROSE TIRÉE DU MISSEL DE CLUNY

(1523)

Veneremur Virginem,
Genitricem gratiæ,
Salutis dulcedinem,
Fontem Sapientiæ.

Vénérons la Vierge, la mère de la grâce, la douceur du salut, la fontaine de sagesse.

Hæc est aula regia,
Regina prudentiæ;
Virgo plena gratia,
Aurora lætitiæ.

C'est la cour du grand Roi, la Reine de prudence, la Vierge pleine de grâce, l'Aurore de la joie.

Hæc est melle dulcior,
Castitatis lilium;
Jaspide splendidior,
Mœroris solatium.

Elle est plus douce que le miel, vrai lis de chasteté; plus brillante que le jaspe, le soulagement de l'affligé.

O Fons admirabilis,
Fidei principium;
MATER ADMIRABILIS,
Vas virtutis pretium.

O fontaine admirable! principe de notre foi; ô MÈRE ADMIRABLE! précieux vase de vertu.

Tu es regis speciosi
Mater honestissima;

Vous êtes du plus beau des rois la plus chaste des Mères;

Odor nardi pretiosi
Rosa suavissima.

parfum du nard le plus pur, rose très-odorante.

Stella fulgentissima,
Generosa Mater, gaude,
Virginum sanctissima.

Étoile très-éclatante, noble Mère, réjouissez-vous, ô la plus sainte des Vierges.

. . . .

Tu medela peccatorum,
Regina consilii,
Peperisti florem florum,
Christum fontem gaudii.

Remède des pécheurs, Reine de bon conseil vous avez mis au jour la fleur des fleurs, Jésus, source de toute joie.

Virga Jesse, lux Sanctorum,
Donatrix auxilii,
Memor esto miserorum,
In die judicii.

Branche de Jessé, flambeau des saints, secourable protectrice, souvenez-vous des malheureux au jour du jugement.

Tu es mundi gaudium.
Charitatis regula;
Victoris stipendium,
Aromatum cellula.

Vous êtes la joie du monde, la règle de l'amour, le salaire de la victoire, le trésor des parfums.

Sit tibi, flos omnium,
Virgo sine macula,
Honor et imperium
Per æterna sæcula.

A vous soient, ô fleur du monde! Vierge sans tache, et l'honneur et l'empire, dans les siècles éternels.

Amen.

Amen.

TABLE

DÉDICACE. v
APPROBATION de Mgr l'Évêque de Belley. IX
PRÉFACE. XVII
LA VEILLE. — Un pèlerinage à la Trinité-du-Mont. . . . 3
Les Archives de Mater-Admirabilis. 20

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIER JOUR. — Méditation. Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par son Immaculée Conception. 27
Mater-Admirabilis instruit les siens et les transforme. . 34
DEUXIÈME JOUR. — Méditation. Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par sa très-sainte Nativité. 39
Les dix francs du soldat.. 47
TROISIÈME JOUR. — Méditation. Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par le saint Nom qu'elle reçut. 51
Le vieux juif et le mauvais chrétien. 59

QUATRIÈME JOUR. — Méditation. Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Chrisi dans la maison de ses parents. 63
Guérison de M. l'abbé Blampin. 71

CINQUIÈME JOUR. — Méditation. Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ en vouant à Dieu sa virginité 75
Une Victoire de Mater-Admirabilis. 85

SIXIÈME JOUR. — Méditation. Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ en se séparant de sa famille. 89
Les joyaux de Mater-Admirabilis.. 96

SEPTIÈME JOUR. — Méditation. Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par sa présentation au Temple de Jérusalem. . . . 101
La Tradition sur la fête de la Présentation de la Très-Sainte Vierge Marie au Temple. 108

HUITIÈME JOUR. — Méditation. Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ en réalisant en sa personne toutes les figures bibliques. 115
Sur l'entrée de la Mère de Dieu au Temple. 122

NEUVIÈME JOUR. — Méditation. Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par son séjour dans la solitude mystérieuse du Temple. 127
Les Retraitants de Mater-Admirabilis. 135

DIXIÈME JOUR. — Méditation. Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par son ardent amour pour le silence et la solitude. 141
Vincent le silencieux.. 149

ONZIÈME JOUR. — Méditation. Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ en recevant avec plénitude la grâce de vision, qui

avait été départie aux Patriarches et aux Prophètes depuis le commencement du monde. 153
Un second peintre de Mater-Admirabilis. 160

DOUZIÈME JOUR — Méditation. Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par son amour pour la sainte pauvreté. 16
Une des couronnes de Mater-Admirabilis. 171

TREIZIÈME JOUR. — Méditation. Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par son amour pour la pureté. 173
Hommage de reconnaissance à Mater-Admirabilis. . . . 185

QUATORZIÈME JOUR. — Méditation. Marie préparée à devenir la Mère Admirable de Notre-Seigneur Jésus-Christ par son amour pour l'obéissance. 189
Mater-Admirabilis guérit le corps et l'âme. 197

DEUXIÈME PARTIE.

AVANT-PROPOS de la seconde partie. 203

QUINZIÈME JOUR. — Méditation. Marie Admirable, parce qu'elle mène une vie régulière dans le Temple de Jérusalem.. 207
Historique du Temple de Jérusalem. 214

SEIZIÈME JOUR. — Méditation. Marie Admirable à son réveil. 221
Description du Temple. 228

DIX-SEPTIÈME JOUR. — Médiiation. Marie Admirable dans sa prière du matin. 235
Quel était le lieu habituel de la prière de Marie? 245

DIX-HUITIÈME JOUR. — Méditation. Marie Admirable dans son oraison du matin. 251
Quelques détails sur les premières années de la sainte Vierge. 261

Même sujet. 265
Légende de la pourpre. 267

DIX-NEUVIÈME JOUR. — Méditation. Marie Admirable dans le soin qu'elle prend des autels du Seigneur. . . . 269
Enfance et adolescence de la Très-Sainte Vierge.. . : . 278

VINGTIÈME JOUR. — Méditation. Marie Admirable lorsqu'elle prend le fuseau, la navette et l'aiguille.. . 283
Marie dans le Temple de Jérusalem. 291

VINGT ET UNIÈME JOUR. — Méditation. Marie Admirable par les traits divins qu'offrent son caractère et ses habitudes. 299
Les arts concourent à la gloire de Mater-Admirabilis. . 307

VINGT-DEUXIÈME JOUR. — Méditation. Marie Admirable dans la haute contemplation qu'elle faisait de la nature. 315
Portrait traditionnel de la Mère de Dieu. 322

VINGT-TROISIÈME JOUR. — Méditation. Marie termine admirablement ses journées. 327
Comment Mater-Admirabilis fait saintement mourir.. . 336
Hommage et amour soient à jamais rendus à notre Admirable Mère !. 338

VINGT-QUATRIÈME JOUR. — Méditation. Marie célébrait admirablement le sabbat et les fêtes solennelles. . 341
Les petites miraculées de Mater-Admirabilis. 350

VINGT-CINQUIÈME JOUR — Méditation. Marie Admirable dans les adieux qu'elle fit en quittant le Temple de Jérusalem. 357
Les fiançailles de la très-sainte Vierge. 370
Même sujet. 371

TROISIÈME PARTIE.

AVANT-PROPOS de la troisième partie. 377

VINGT-SIXIÈME JOUR. — Méditation. Mater-Admirabilis à Bethléem. 381
Origine de la Médaille de Mater-Admirabilis. 390

VINGT-SEPTIÈME JOUR. — Méditation. Mater-Admirabilis en Egypte. 395
Extrait d'une lettre d'un Père de la Compagnie de Jésus à un autre Père de la même Compagnie. 403
Un père et une mère reconnaissants. 405

VINGT-HUITIÈME JOUR. — Méditation. Mater-Admirabilis à Nazareth. 409
Un lis que la *Madonna del Giglio* a fait éclore. 418

VINGT-NEUVIÈME JOUR. — Méditation. Mater-Admirabilis après la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. . . 421
Marie Admirable dans sa miséricorde pour les pécheurs. 429
Un fils de Mater-Admirabilis devant le Saint-Sacrement. 431

TRENTIÈME JOUR. — Les trois présents que Mater-Admirabilis fait à ses amis. 433
Premier présent de Mater-Admirabilis. — L'amour des saintes Écritures. 434
Deuxième présent de Mater-Admirabilis. — L'amour de l'oraison. 441
Troisième présent de Mater-Admirabilis. — L'amour du Très-Saint Sacrement. 447
Le Pèlerinage de la Mère Admirable à Brouzet et à Bouquet. 453

TRENTE ET UNIÈME JOUR. — Adieux à Mater Admirabilis. 455
Élévation à la très-sainte Adolescente dans le Temple. . . 461
Consécration à Mater-Admirabilis pour la fin de son Mois. 465
PROSE tirée du Missel de Cluny. 469

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET Cᵉ, RUE GARANCIÈRE, 5.




BT 608.5 .M65 1864
SMC
Monnin, Alfred,
1823-1886.
Mater admirabilis : ou,
Les quinze premihres
AZF-6357 (mcih)

